





Alfred de Vigny

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

Les Grands Maîtres de la Littérature russe. — *Gogol Tourguénef, Tolstoï.* Un vol. in-18 jésus, 4e édition, broché	3 50
Bernard Palissy. — Un vol. in-18 jésus, broché, 2e édition, revue et augmentée. . . .	3 50
Victor Hugo. — *L'Homme et le Poète.* Un vol. in-18 jésus, 4e édition, revue et augmentée. broché	3 50
Poèmes. — *Les Parques, Pœstum, L'abbé de la Cava, Le Roman de Chimène, La fuite de Jason et de Médée, Dans Ithaque.* Un vol. in-16, broché	3 50
Paradoxe sur le Comédien de Diderot, édition critique avec introduction, notes et facsimile. Un vol. gr. in-8o.	6 »
La Jeunesse des Romantiques. — *Victor Hugo, Alfred de Vigny.* — Un vol. in-18 jésus, broché	3 50
Alfred de Vigny. Ses amitiés, son rôle littéraire. — Tome Ier : *Les amitiés.* — Un vol. in-18 jésus, broché.	3 50
Victor Hugo. — Un vol. orné de plusieurs portraits (reproduction d'originaux), broché. .	2 »
Relié toile souple.	2 75

(Ce volume fait partie de la *Collection des Classiques populaires.*)

ERNEST DUPUY

Alfred de Vigny

SES AMITIÉS
SON ROLE LITTÉRAIRE

II

LE ROLE LITTÉRAIRE



PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, rue de Cluny 15

ALFRED DE VIGNY

PREMIÈRE PARTIE

UN GROUPE DE DISCIPLES

Quand la Révolution de 1830 eut à peu près dissocié la troupe des poètes romantiques et détaché pour longtemps l'un de l'autre, après une fraternité d'armes de dix années, Victor Hugo et Alfred de Vigny, un groupe littéraire assez restreint, intimement uni, se reforma autour de l'auteur d'*Eloa*, de *Cinq-Mars*, d'*Othello*, mais pour lui demeurer toujours fidèle.

C'était bien un groupe d'amis, de vrais amis, comme l'avaient été, comme le furent jusqu'au bout, Émile et Antoni Deschamps, Charles Nodier, Soumet, Guiraud, de Latouche, Alfred de Musset : c'était aussi, au sens large du mot, un groupe de disciples. Deux d'entre eux furent des poètes, des poètes qui survivront dans des parcelles de leurs œuvres. Quelques élégies de *Marie*, son premier, son meilleur ouvrage, défendront toujours Brizeux contre l'oubli,

et tant qu'on trouvera de l'intérêt à s'enquérir des écrits de talent que « le soleil de Juillet » fit éclore, Auguste Barbier demeurera le satirique, puissant au moins pendant trois jours, de *la Curée*, de *la Popularité* et de *l'Idole*.

A côté d'eux, quelque peu au-dessous, il serait légitime de faire une place au distingué Léon de Wailly, dont le souvenir restera surtout attaché à la traduction des poèmes de Burns, et d'introduire encore le journaliste Busoni, qui prodigua son facile talent dans des chroniques de Paris, informées et alertes. Mais il n'y a pas lieu de ramener au premier plan, qu'ils n'occupèrent jamais, des personnages d'intérêt moindre ou de mérite surfait, Pitre-Chevalier, Chaudesaigues, Émile Péhant, et tous ceux que l'on ne saurait, sans faire un véritable abus des recherches d'érudition, présenter avec insistance et prôner démesurément, car c'est assez pour eux que d'être mentionnés à la rencontre.

I

ALFRED DE VIGNY ET BRIZEUX

Des trois ou quatre auteurs qu'il est utile de mettre à part et d'examiner d'assez près dans leurs rapports de disciple à maître avec Alfred de Vigny, celui qui, le premier, eut l'occasion de pénétrer dans son intimité fut Auguste Brizeux.

C'est au cours de l'année 1829 que se fit le rapprochement. Brizeux avait vingt-six ans. Étudiant en droit brouillé avec l'école, admis en qualité de familier dans quelques ateliers d'artistes, celui de Devéria, celui des Johannot, lié d'amitié avec Amaury Duval, le meilleur des élèves d'Ingres, il s'efforçait, sans déployer d'ailleurs une bien grande activité, de se faire une place comme écrivain. Il s'avisa de publier, dans le *Mercure du XIXe siècle*, une étude développée et chaudement élogieuse sur le premier recueil complet des *Poèmes* d'Alfred de Vigny, qui venaient d'être rassemblés. Il y appréciait, avec une ferveur juvénile, les grâces un peu molles du poème d'*Héléna*, mais il y rendait un hommage aussi large que mérité à cet étrange et passionné « mystère » d'*Eloa*, qu'on relira sans doute aussi longtemps que le livre des *Destinées*. Avec le coup d'œil prompt, subtil et pénétrant d'un ouvrier tout prêt de passer maître, il

démêlait, dans cette poésie, des mérites de qualité rare, et notamment celui qui les vaut tous, l'originalité. Pour ne citer qu'une de ses formules expressives, il comparait les ouvrages en vers d'Alfred de Vigny à ces morceaux accomplis, créés par le ciseau des sculpteurs grecs : « C'est cette même élégance douce et tranquille, ce mouvement sans turbulence mais plein de vie, cet accord mélodieux de l'ensemble, cette grâce, cette jeunesse, enfin tout ce qui se révélerait dans une statue de Phidias inondée de la lumière de l'Attique. »

Les poètes s'offensent rarement d'un éloge qui les dépasse. On est donc presque en droit de supposer qu'Alfred de Vigny n'accueillit pas par des reproches trop marqués cette critique et son auteur. Ce qui n'est pas douteux, c'est que, fort peu de temps après, le 9 octobre 1829, pendant qu'on répétait *le More de Venise* au Théâtre-Français, Alfred de Vigny écrivait à Brizeux une lettre que l'éditeur de la *Correspondance* a donnée en partie mais sans reconnaître ou, tout au moins, sans indiquer à qui elle fut adressée : « ... J'attends une nouvelle liste de conjurés. Qu'elle soit bien nombreuse, je vous prie ; c'est la cause de la jeunesse, et c'est une liberté de plus qu'elle m'aidera à conquérir. Cette vieille citadelle de la rue Richelieu va nous appartenir si nous ouvrons la brèche. Cette guerre, au bout du compte, est une plaisanterie assez amusante, et cette soirée nous divertira, quelque chose qui arrive, très assurément. C'est du mouvement, c'est de la vie ; depuis que j'ai quitté le service, il ne m'arrive rien, cela m'ennuie. Je me suis fait là un petit événement. — Venez donc un de ces matins avant

onze heures, comme l'autre jour ; nous parlerons de tout ceci sur le champ de bataille. »

La réponse de cette lettre a été imprimée, dès 1898, dans un ouvrage riche en documents et en faits inédits, la thèse de l'abbé Lecigne sur Brizeux. Je ne crois pas inutile pourtant de reproduire cette réponse, d'après le texte autographe, qui n'avait pas été transcrit d'une manière irréprochable :

Suscription :
Monsieur Alfred de Vigny,
30, rue de Miromesnil, Paris.

« 11 octobre 1829.

« Je vous prie, Monsieur, de bien croire ceci que, tout ami que je suis de Shakespeare, c'est pour vous surtout que j'aimerais à combattre (1). Et puis, vous le savez, la gloire des morts, toute grande qu'elle soit, est celle qu'on envie le moins : ce triste bonheur, vous en jouirez un jour.

« Voici une nouvelle liste de conjurés, comme vous les appelez. Je les crois bien dévoués, et vous réponds de leur zèle, sinon du reste. D'ailleurs leur dévouement leur sera facile : Othello a tué à l'avance tous ses adversaires.

« Cette affection que vous avez bien voulu remarquer, je ne la récuse pas ; elle avait commencé, que je ne connaissais de vous que vos œuvres, et déjà je m'en parais devant mes amis ; aujourd'hui, je m'en cache, j'en serais trop fier.

« Veuillez ici m'en permettre l'assurance.

« A. Brizeux.

« Rue de Vaugirard, 52. »

(1) Ai-je besoin de faire remarquer que la variante « j'aimerai », introduite à tort par l'abbé Lecigne, change absolument l'intention, et substitue une platitude ou un non-sens à une idée intéressante ? Brizeux veut bien combattre pour l'adaptation du drame shakespearien, mais il serait encore plus heureux de combattre pour une œuvre originale : il semble appeler *la Maréchale d'Ancre*.

La stratégie, dont le succès devait être si décisif à la première d'*Hernani*, avait été inaugurée, comme on le voit, pour soutenir le drame d'*Othello*, et c'est Brizeux qui s'était fait le recruteur des jeunes gens disposés à lutter avec énergie, dans la classique salle des Français, pour assurer les libertés du drame romantique.

Une lettre inédite du 4 juillet 1830 nous donne une assez juste idée de ces premières relations d'Auguste Brizeux et d'Alfred de Vigny. Le futur auteur de *Marie*, plus jeune de six ans que l'auteur d'*Eloa*, ne peut pas, ne veut pas se départir envers lui d'une sorte de soumission. Il semble toujours prêt à répéter, en son honneur, le vers de l'épopée dantesque :

Tu se' lo mio maestro e'l mio autore.

Il éprouve pour lui, comme Amaury Duval pour Ingres, une affection où le respect domine, une réelle dévotion.

Dans cette lettre, Brizeux exprime à Vigny toute sa gratitude de ce qu'il a daigné, pour lui adresser un billet, interrompre son travail poétique, probablement une des douze *Elévations*, probablement celle qui, dans une lettre ultérieure, est désignée sous le titre de *Vision*. Il commente, avec une exaltation toute naïve, cette « dérivation si glorieuse » pour lui : « Il y a quelquefois de ces beaux et grands songes coupés de petits épisodes après lesquels on reprend le train de son rêve : voilà l'histoire, l'histoire du billet. » Alfred de Vigny annonçait à son jeune ami qu'il irait lui rendre visite. Le garçon candide et aisément intimidé qu'est Auguste Brizeux,

malgré ses vingt-sept ans, et qu'il demeurera toute sa vie, ne peut pas penser sans un vif battement de cœur à cette prochaine entrée du grand homme dans sa chambrette : « Mes lares s'égayent à l'avance de l'honneur que vous leur promettez. »

Bien peu de temps s'est écoulé depuis cette journée heureuse : une révolution éclate et un trône s'écroule. Comme il avait combattu pour les libertés littéraires, Brizeux s'est armé d'un fusil pour défendre la loi contre le pouvoir oppresseur. L'exemple de l'héroïque Farcy, son collaborateur du *Globe*, frappé à mort dans le voisinage du Louvre, au croisement des deux rues de Rohan et de Montpensier, l'a soulevé d'enthousiasme : il a pris rang parmi les troupes insurgées. Mais l'ardeur des heures de combat et de péril est tombée ; les illusions se dissipent. Comme plus d'un autre idéaliste de son âge, Brizeux s'étonne et s'indigne de l'impudence des quémandeurs de galons ou d'emplois. Il est dans son petit logis de la rue Vaugirard, ruminant sa déception, en présence d'un compagnon cher, Auguste Barbier, qui vient de jeter aux échos, avec des accents belliqueux de buccin, la satire de la *Curée :* « M. de Vigny sonna à la porte et entra... Mon ami (c'est Barbier qui parle) me présenta au gentilhomme poète, et ce dernier, après compliments sur mes premiers *Iambes*, m'invita à le venir voir à ses jours de réception du mercredi. Je n'y manquai pas, et c'est ainsi que nous nous liâmes. »

Auguste Barbier deviendra pour Alfred de Vigny, comme Auguste Brizeux, un ami très intime ; mais ce caractère d'intimité n'apparaîtra que plus tard : il se manifeste très tôt dans les rapports avec

Brizeux, et en voici la preuve. Six ou sept mois seulement après ces premières rencontres, dès le printemps de l'année 1831, Vigny est entré, à ce point, en confiance avec le « jeune poète », — c'est son expression, — qu'il ne lui cache rien de ce qu'il tient, ou croit tenir, secret pour d'autres. C'est bien, en effet, à Brizeux qu'est adressée la lettre XXVII du recueil Sakellaridès, lettre publiée incomplètement, comme celle du 9 octobre 1829, et sous la même rubrique insignifiante : *A un ami*. Nous sommes au moment des représentations du mélodrame *l'Incendiaire* :

«... La pièce est la plus sotte calomnie et la plus plate impiété du monde, mais admirablement jouée par notre seule tragédienne, qui se plaint de ne plus vous voir et qui devrait vous plaindre de ne plus la voir. Ce soir, j'ai vu venir dans sa loge Mme Malibran qu'elle adore, comme vous savez. Cette bonne petite Italienne, qu'elle ne connaissait pas, est venue l'embrasser tout émue d'admiration et a trouvé chez Mme Dorval son portrait placé comme dans une chapelle. J'ai eu beaucoup de plaisir à voir ces deux talents de femme si près l'un de l'autre. Elles étaient comme deux enfants, interdites toutes deux et se regardant et se tenant les mains avec ravissement... Quand Mme Malibran a été partie, celle qui restait a pleuré : c'est sa manière d'être contente, d'être heureuse et d'être belle. Je rentre chez moi ; il est une heure après minuit, je vais écrire, et avant, j'ai voulu vous parler un peu... » (24 mars 1831.)

La réponse à cette lettre est entièrement inédite. Pour pénétrer dans la nature intime des deux

poètes, pour noter les harmonies préétablies qui les ont attirés l'un vers l'autre et unis très étroitement, ce document est, si je ne me trompe, d'un intérêt psychologique peu commun, et je mériterais quelques reproches du lecteur, si je me dispensais d'en mettre à sa disposition le texte même :

Suscription :
Monsieur Alfred de Vigny,
30, rue de Miromesnil, Paris.

« 4 avril.

« J'aurais dû vous remercier aussitôt de votre charmante lettre. Je ne serais pas longtemps malade d'âme ni de corps, s'il m'en arrivait souvent de pareilles ; mais qui sait écrire comme cela ? Votre billet m'a guéri.

« Aujourd'hui, je me demande pourquoi, à moi pauvret, cette bonne fortune ? Auriez-vous pressenti cela que, le dernier venu entre vos amis et le seul ignoré, je comptais depuis longtemps, parmi eux, par l'affinité de la poésie (1) ? Sans doute, vous l'avez pensé, et aussi qu'après avoir connu l'homme, je n'en ai pas moins aimé le poète : épreuve fort dangereuse pour tous ceux chez qui la poésie ne découle pas du fond le plus intime. Leur poésie est menteuse comme leur personne... Celui-là est poète qui non seulement a de la poésie dans son livre, mais aussi dans la vie. C'est en quoi les femmes sont d'une admirable conscience. Sans affectation et sans se faire romanesques, elles portent partout leur génie avec elles. Vous en avez un bel exemple sous les yeux. Il a fallu que cette pièce de *l'Incendiaire* fût bien abominable pour que je ne fusse pas voir Mme Dorval : on la dit déchirante. La charmante scène que vous m'avez peinte ! Que c'est bien de Mme Malibran ! Et qu'elle s'adressait bien à Mme Dorval ! Deux muses se donnent la main.

(1) Le roman de *Marie* n'a pas encore paru ; il s'achève. Ce livre de vers, d'un sentiment délicat et nouveau, sera imprimé dans cinq mois : Alfred de Vigny connaît des parties de l'ouvrage.

« Que ne lui donnez-vous votre drame (1) ? On ne vous comprend pas. Et votre *Vision* ? La garderez-vous enfermée dans sa belle reliure, manuscrite, comme dans la boîte de cèdre d'Horace ? Vous aimez le mystère.

« Voici — permettez-moi de me citer — comment l'autre jour, causant des poètes contemporains, je me les représentais : vous ferez les applications.

« Je ne puis guère, —disais-je, — en lisant nos poètes, ne pas me reporter aux premiers jours du christianisme, d'ailleurs si admirablement peints par Sainte-Beuve (2).

« C'étaient des écrivains comme saint Augustin et autres esprits de cette trempe, à la fois tendres et malades, partagés entre Vénus et le Christ, qui se prosternaient au pied de la croix ou pleuraient sur les riantes statues des dieux ; — en même temps sous les portiques et dans les thermes, des poètes venus de Grèce et des Gaules, pleins d'images, de figures, de retentissement, récitaient à haute voix des vers sur la conquête de la Toison d'Or ou les noces de Pelée ; et les jeunes gens n'avaient pas assez d'yeux pour voir l'improvisateur, d'oreilles pour ses hexamètres, de voix pour les redire ; — enfin dans un jardin retiré de la ville, sous de frais platanes, où conversaient, en marchant, quelques néo-platoniciens, était un poète à la robe blanche, à la lyre douce et d'ivoire, craignant, comme ses frères, la place publique et le bruit, et ne chantant que pour eux... Voilà une bien longue figure ; avant de vous quitter, je reviens à la jolie tente persane de la Porte Saint-Martin : deux femmes amies, que c'est charmant ! »

A cette époque même, où il était choisi par Alfred de Vigny pour recevoir ces élégantes Confessions, accueillies, — tout lecteur en conviendra, — avec le sourire obligeant et le regard admiratif d'un homme

(1) *La Maréchale d'Ancre*, que M[lle] Georges jouera à l'Odéon, quelques semaines après, le 25 juin 1831.

(2) Brizeux fait allusion à la deuxième pièce des *Consolations* : *A M. Viguier* : « Au temps des empereurs, » etc. Sa rêverie littéraire en dérive.

sans envie, Auguste Brizeux, mal portant, mal payé pour des travaux de librairie comme les *Mémoires de Mme de Lavallière*, et, çà et là, pour quelque article de journal, comme son étude du *Globe* sur *Un portrait d'André Chénier*, souffrait le plus souvent de la gêne la plus cruelle. Il la dissimulait avec cette pudeur farouche des poètes pauvres (1), mais il ne se refusait pas toujours — une réponse de Vigny le montrera — cette sorte de soulagement qui consiste à se récrier contre l'aveuglement du sort, contre l'injustice sociale, contre l'indifférence implacable des puissants du jour et leurs homicides oublis vis-à-vis de celui qui n'a d'autre fonction que de penser et que d'écrire. Tout en essayant de réconforter le jeune auteur dans un moment de découragement aigu, Alfred de Vigny semble prendre à son compte une partie de cette plainte amère, et, après avoir exhorté stoïquement l'ami frêle et dolent à s'élever par le « mépris » au-dessus des injures de la fortune, il prononce d'autres paroles où s'annoncent déjà les paradoxes incisifs du roman de *Stello* et les âpres revendications du drame de *Chatterton* : « Ce que vous m'avez dit est vrai, juste et triste, mais c'est manquer de force que de ne pas fouler aux pieds la destinée même qui nous entraîne. J'ai passé par toutes vos réflexions et j'ai trouvé un remède étrange à ce désespoir qui est inévitable, c'est le mépris... » Mais, presque aussitôt, il ajoute : « Les parias de la société sont les poètes, les

(1) Brizeux n'oubliait pas le proverbe breton qu'il a, plus tard, inséré et traduit dans *Furnez Breiz* (*Sagesse de Bretagne*) : « Pauvreté n'est pas un péché, — Mieux vaut cependant la cacher. »

hommes d'âme et de cœur, les hommes supérieurs et honorables. Tous les pouvoirs les détestent, parce qu'ils voient en eux leurs juges, ceux qui les condamnaient avant la postérité. Ils aiment la médiocrité qui se vend bon marché, ils la craignent, parce qu'elle peut jeter sa boue ; mais ils ne craignent pas ceux qui planent comme ceux qui pataugent. — Ah ! quelle horreur que tout cela ! *Desperatio !* »

Il faut faire, dans ces attitudes fatales, la part de la mode de ce temps-là. On se croit tenu d'être sombre, amer et irrité, de peur de paraître vulgaire. Quoi qu'il en soit, le 25 juin 1831, le théâtre de l'Odéon donne *la Maréchale d'Ancre*. Le succès n'en est pas très vif, mais l'œuvre est jugée belle par le public des connaisseurs, et le nom de l'auteur ne retentit pas sans honneur dans les feuilletons dramatiques. La *Revue des Deux Mondes* songe à publier une étude d'ensemble sur l'homme et l'écrivain. C'est à Brizeux que l'on propose de se charger de ce travail. Le dimanche 31 juillet, il adresse à Vigny un billet court, mais curieux et resté inédit. Il s'y justifie d'avoir passé deux semaines sans lui rendre visite : « Pour aller chez mes amis ou ceux qui veulent bien m'appeler ainsi, je tâche de choisir mes jours les plus gais et ceux-là deviennent de plus en plus rares. » A l'excuse mélancolique succède brusquement cette proposition :

« Il s'agit de vous demander tous les fastes de votre vie. Enfant, écolier, militaire, on veut vous voir grandir et vivre jusqu'à *la Maréchale d'Ancre*. Votre Muse toujours à côté de vous comme un bel ange gardien. J'écrirai ces Annales poétiques. C'est au nom de la *Revue* que je vous

fais cette impertinente requête à laquelle vous répondrez selon qu'il vous plaira. Cependant n'oubliez pas les détails familiers : j'aime à vous voir, lieutenant, allant de Strasbourg à Bordeaux, lisant tour à tour votre petite Bible et l'École de peloton et revenant à *Eloa*. Permettez-moi de vous dire que je vous suis bien tendrement dévoué.

« A. Brizeux. »

On connaissait, d'autre part, la lettre développée et vraiment importante qui fait réponse à ce billet. Donnée, pour la première fois, par M. Maurice Paléologue dans son livre déjà ancien sur *Alfred de Vigny* et reproduite dans le recueil Sakellaridès, elle constitue une sorte d'autobiographie partielle, celle que l'on retrouve — avec des changements d'expressions et des amplifications de détail qui n'en altèrent pas les traits essentiels — dans le *Journal d'un poète*, aux années 1831 et 1837. Cette lettre a été trop souvent utilisée pour qu'il y ait lieu d'y insister ici.

Quant à l'étude que Brizeux s'était flatté de mettre au jour, Gustave Planche, un an plus tard, devait l'écrire à sa place. Si l'on veut s'expliquer cette substitution, il suffira de prêter attention à deux événements.

Treize jours après cette demande de Brizeux à Vigny pour obtenir de lui des documents précis sur son existence d'enfant, d'adolescent et de soldat, l'imprimeur Auffray et le libraire Urbain Canel présentaient au public un mince recueil de vers, qualifié de « roman », antidaté comme pour éviter de vieillir en trois mois, ne portant pas de nom d'auteur, et très discrètement intitulé *Marie*. Ni le poète, ni ses

amis, ni ceux qu'il regardait comme ses maîtres, ne s'attendaient à l'effet de surprise et d'attendrissement produit par ce modeste petit livre. Après l'éblouissement, parfois violent et abusif, des *Orientales*, après les bizarres émotions produites par les vers laborieusement mélancoliques et, si l'expression est de mise, industrieusement navrés de *Joseph Delorme* et des *Consolations*, cette histoire naïve d'amour, contée non pas avec la simplicité continue et robuste des grands poètes, mais sans affectation, du moins dans les meilleurs endroits, et avec un sentiment fin de la beauté familière et rustique, parut, à ceux que l'abus du romantisme avait déjà lassés, vraiment neuve et délicieuse. Ce n'était pas une raison pour crier au miracle et proclamer, comme quelqu'un le fit, qu'avant ce roman de *Marie*, on ne connaissait pas, en vers, l'accent sincère. Mais quoi ! la Poésie reparaissait ici, à moitié dépouillée de ses plus singuliers, de ses plus inutiles ornements : il n'en fallait pas plus pour que l'on entrevît avec ravissement ce qu'il peut y avoir d'adorable dans son visage.

Le jeune auteur connut toutes les joies. Son humble héroïne fut, dès le premier jour, très en faveur, dans deux ou trois salons. Il pourra écrire, huit mois plus tard, à Vigny : « Il y a chez vous une dame qui, un dimanche soir, pleura beaucoup en parlant de *Marie* ; qu'elle sache, s'il vous plaît, que j'en suis encore fort attendri. » Et d'autre part, un mois à peine après l'apparition du livre, Sainte-Beuve en indiquait les qualités délicates, touchantes. Il signalait le charme personnel des impressions directes, et plus encore la grâce acquise, c'est-à-dire cette

décence, cette vénusté, cette simplicité d'attraits, qui lui semblaient, non sans quelque raison, le résultat et le bienfait de la fréquentation des poètes antiques.

A l'avantage d'être loué de cette sorte, en bonne place, par un critique déjà écouté, se joignait, pour Brizeux, le grand plaisir d'être loué en même temps que son ami Barbier. Quelque retentissant qu'eût été le succès des *Iambes,* l'arbitre mettait sur le même rang l'auteur de la satire et le poète pastoral, ou peut-être, malgré de visibles efforts pour tenir la balance égale, son goût des effets modérés l'inclinait-il déjà, tout naturellement, vers ces Bucoliques bretonnes ? Mais, à n'en pas douter, c'était bien là le pur, le doux éclat — sujet, hélas ! à s'éclipser ou même à s'obscurcir — de ce que Vauvenargues a nommé, d'un nom si heureux, « les premiers regards de la gloire ».

Distrait déjà de ses occupations par la légère ivresse du succès, le poète fut détourné de donner suite à son dessein d'article sur Vigny par un de ces projets qui font tout oublier, jusqu'aux engagements de l'amitié, qu'on n'aurait jamais cru pouvoir tenir pour négligeables. Le 12 décembre 1831, et non pas, comme l'a dit l'abbé Lecigne, à la fin de septembre, — une lettre d'adieux de Barbier à Vigny écrite de Paris, le 11 décembre, un jour avant le départ, nous donne la date exacte, — l'auteur de *Marie,* muni de quelque argent qu'il devait moins aux largesses de ses éditeurs qu'à la générosité de sa vieille grand'-mère, le cœur bondissant d'allégresse et le visage illuminé d'espoir, partait avec Barbier pour l'Italie.



On ne se fait pas, aujourd'hui, bien aisémentl'idée de ce qu'était encore en 1831, pour un poète à ses débuts, la joie exaltée, presque religieuse, d'accomplir, après en avoir rêvé bien longtemps, le pèlerinage d'Italie. Les stances enthousiastes du *Childe Harold* de lord Byron, les appels tendrement ardents de la Mignon de Gœthe, hantaient alors bien des mémoires et consumaient, comme un tourment d'amour, certaines imaginations. Chez le jeune Breton qui s'était instruit dans Virgile, ce rêve avait une origine encore plus ancienne. C'est sur les bancs du collège de Vannes que l'écolier de quatrième, aux yeux clairs et profonds, était devenu tout songeur en épelant le cri passionné des matelots troyens : *Italiam ! Italiam !* et il allait enfin savoir tout ce que renfermaient ces syllabes mystérieuses.

Les deux voyageurs s'arrêtèrent à Lyon pour saluer Mme Desbordes-Valmore. On a souvent conté, d'après un chapitre des *Souvenirs* de Barbier, cette « visite à l'hirondelle sous sa tuile » : l'image, si jolie, est de Marceline elle-même. A Marseille, ils rencontrèrent de Belloy. Arrivés à Gênes, le 2 janvier 1832, ils parcourent d'un pas pressé Livourne, Pise et Florence, partent le 16 janvier pour Rome avec le sculpteur Étex, trouvent aux portes de la « Ville éternelle » un autre artiste enthousiaste, un Allemand des bords du Rhin, Winterhalter. Ils ont hâte de gagner Naples. Ils y arrivent à temps pour assister aux fêtes du Carnaval. Aux bords du golfe

incomparable, ils s'attardent assez longuement, moins longuement pourtant que ne le dit l'abbé Lecigne : ce n'est pas au début de juin, comme il le croit, que Barbier et Brizeux abandonnent Naples, c'est au commencement de mai.

Le souvenir de Byron ne les quitte pas : ils veulent retrouver toutes ses traces. Ils s'arrêtent de nouveau à Pise, parce que l'amant de la Guiccioli y a vécu assez de temps. Ils passent par Bologne et Ferrare, et, le 14 mai, ils atteignent Venise, où tout leur parlera de lui.

C'est aussitôt après s'être installé dans l'antique « ville des doges » que Brizeux se mit en devoir d'adresser à Vigny de très jolies notes d'un voyageur : il s'excusait ainsi de cinq mois de silence. Voici le début d'une longue lettre, datée du 15 mai, expédiée de Venise le 16, parvenue à Paris le 24, comme en font foi les timbres de départ et d'arrivée :

« Veuillez bien croire que mille fois j'ai résolu de vous écrire et que *les soins*, *compagnons des voyages*, m'en ont seuls empêché. »

Les expressions soulignées viennent de l'élégie *Aux frères du Pange*, cette belle pièce d'adieux écrite par André Chénier au moment de partir aussi pour l'Italie, la Grèce et l'Orient. Brizeux n'a pas relu ou ne s'est pas récité les premiers vers sans en faire l'application au groupe des disciples de Vigny :

Vous restez, mes amis, dans ces murs que la Seine
Voit sans cesser embellir les bords dont elle est reine,
Et près d'elle partout voit changer tous les jours
Les fêtes, les travaux, les belles, les amours.

Mais, au moment où Brizeux se reporte par le re-

gard ou par le souvenir vers cette description, Paris, l'honneur de la France, présente sur tous les points l'aspect le plus affreux. Le choléra, après avoir ravagé les pays de Nord, vient d'envahir la capitale. Les hôpitaux ne reçoivent que des mourants, ne rendent que des morts ; pas un logis privé qui n'ait son deuil ; le fléau décime et affole les habitants. « La terrible meule est à présent sur Paris, » écrit Brizeux, que la lecture des journaux glace d'effroi, à la pensée de ses amis. « A-t-elle épargné les bons ? » ajoute-t-il avec un sentiment d'angoisse, et pour se rassurer un peu, il répète, comme un souhait, quelque détail moins alarmant qu'il vient d'apprendre : « Les préservatifs nombreux de Mme de Vigny lui auront, j'espère, réussi. »

La *Revue des Deux Mondes*, rencontrée à Naples, lui a donné des nouvelles de France et lui a fait admirer de nouveau un poème qu'il avait entendu lire par son auteur, l'*Élévation* sur *les Amants de Montmorency*. « C'était comme une lettre de vous, et que Barbier et moi avons lue avec un grand plaisir. Je pense que vous avez ajouté ces vers : « Le vent léger disait de sa voix la plus douce, etc. » Nous répétions cela à Chiaja, devant le golfe, quand déjà la verdure partait de toutes parts et s'étendait sur le mont Pausilippe. »

La douceur des journées passées sur ces grèves de volupté lui remonte au cœur et aux lèvres : « Comment vous parler de ce délicieux pays ? Nous y venions pour trois semaines et nous y sommes restés deux mois ; et quand, sur le maudit bateau qui nous emmenait à la fin, nous passâmes pour la dernière fois devant le cap Misène et toute cette admirable terre de

l'*Énéide*, volontiers comme des enfants nous aurions voulu pleurer. Je ne pus quitter le pont qu'à la nuit close, lorsqu'on ne vit plus les îles et les lumières errantes des barques d'Ischia. » Les tableaux en vers que Brizeux a faits à loisir avec ses impressions, sont moins vivants, sont moins heureux que ces notations rapides.

En Toscane, Pise et Florence l'ont séduit, et il essaie de traduire à Vigny les intimes motifs de cette séduction inexprimable :

« Ces deux villes, Florence surtout, ont un si grand charme que, l'éblouissement de Naples affaibli, on est encore enchanté de cette autre population toute différente de la première : peu bruyante, peu expansive, mais la plus civilisée, la plus élégante, la plus artiste qu'il y ait au monde. Le mieux appris d'entre nous serait un barbare auprès d'un Toscan. C'est chez eux une délicatesse d'imagination inconnue ailleurs depuis Athènes, un parfait sentiment qu'ils ont mis dans l'art d'abord, — quand Florence produisait Dante, Machiavel, Boccace, Michel-Ange, toute la foule de ses peintres et de ses architectes, et, la source de l'art épuisée, qu'ils ont conservé dans la pratique de la vie. . Je le crois, Florence vous plairait. C'est un mélange de grandeur colossale et d'exquise finesse qui n'appartient qu'à elle. Antoni, qui a si bien compris la sévère beauté du génie italien, plus tard, je le pense, rendra justice à la patrie de son cher Dante, à la ville la plus italienne de toute l'Italie. »

Dans ce premier voyage, Brizeux n'a fait qu'entrevoir Rome ; il n'a pas pu être saisi par sa grandeur. Ici, d'ailleurs, — je parle de Rome non encore dévastée par la folie des constructeurs, plus malfaisants que les invasions barbares, — l'impression première est décevante pour beaucoup de visiteurs. L'intérêt suprême des monuments, le sentiment d'admiration et

d'émerveillement que causent, au bout de quelque temps, le nombre, la beauté, l'éloquence des ruines, tout cela Brizeux l'éprouvera et le professera plus tard. Il ne pourra plus se détacher de Rome après l'avoir connue, c'est-à-dire adorée. Il en parle, pour le moment, en véritable étourneau d'atelier, tranchant à la légère, et sur un ton superficiel et affecté tout ensemble qui n'est pas dans ses habitudes : « Il faut être artiste ou prêtre pour y demeurer. Encore la Rome moderne est-elle si mesquine, comparée aux douze vieilles colonnes du Forum, qu'un artiste véritable s'y trouve comme un païen oublié parmi les catholiques, il y blasphème au son des cloches. »

De Venise, où il n'est que depuis un jour, il a vu « le soir, dans les cafés, de fort beaux yeux noirs sous des dentelles », et le matin, « à la hâte, la place, le palais, l'église de Saint-Marc, le tout éblouissant et digne du magnifique More ».

La littérature, on le reconnaît à cette allusion, n'a pas perdu ses droits. Le voyageur voudrait savoir si les poètes lui « feront bon visage », à son retour, « vous, Monsieur Émile Deschamps, Sainte-Beuve, votre excellent Léon de Wailly ». On lui a dit que *Stello* était achevé. Il est impatient d'en connaître « la dernière partie », de lire aussi « le nouveau poème de M. Deschamps », et il ajoute avec un accent de regret : la poésie, la seule chose de Paris qu'on puisse aimer, j'ignore ce qu'elle est devenue ».

Il joint à sa lettre un présent, l'envoi de deux « chansons ». Ces deux chansons ne sont que deux dizains, comme il en fit beaucoup à ce moment, c'est-à-dire pour la dimension, pour le ton ou même pour

le choix du sujet, des épigrammes antiques. Peut-être Brizeux comptait-il qu'Alfred de Vigny les jugerait dignes d'aller à l'impression, car il avait pris la précaution modeste ou fière de lui dire : « Si ces vers sortaient de vos mains, qu'ils n'aient, je vous prie, d'autre signature que celle de mon livre (1). » Les deux dizains ne furent pas divulgués par Vigny, mais ils n'ont pas été perdus. Brizeux les a repris et enchâssés dans des pièces plus développées. On les retrouvera dans *la Fleur d'or*, au tome deuxième de l'édition Michel Lévy, en cherchant ces deux hémistiches : « Je t'ai promis des vers, » page 56, et « Je fus tout ébloui, » page 90. Mais, dans la première « chanson », au lieu de

Je t'ai promis des vers, *brune enfant de Florence,*

Brizeux avait écrit d'abord :

Je t'ai promis des vers, mon amour, ô Florence.

Le symbole, on en conviendra, était autrement beau, le sentiment autrement noble. Ce sentiment d'exaltation purement artistique était celui qui remplissait toute la lettre à Vigny.

En l'achevant, Brizeux exprimait ardemment le souhait d'avoir une réponse : elle lui parviendrait, assurait-il, si seulement on en hâtait l'envoi, dans quinze ou vingt jours, à Milan : « Je n'ose rien attendre d'aucun autre, moi-même n'ayant écrit à personne, quoique bien souvent j'aie pensé à tous mes amis. Si

(1) Par ces mots : « mon livre », il désigne *Marie*, qui restera anonyme jusqu'à la troisième édition, celle de 1840, du libraire Masgana, la première où paraisse le nom d'Auguste Brizeux.

j'ose le dire, je n'en ai pas de plus cher que vous. »

D'après les calculs de l'abbé Lecigne, renseigné seulement par une indication, assez vague, de Sainte-Beuve dans une lettre à Victor Pavie, Brizeux n'aurait fait, en rentrant d'Italie, que passer à Paris et dans les derniers jours d'août. Il faut, tout au moins, avancer, et de plusieurs semaines, la date de ce passage. Cette date est donnée avec précision par une lettre inédite que Brizeux, le 23 juillet 1832, de sa chambre de malade où il était retenu, adressait à Vigny :

Suscription :
Monsieur Alfred de Vigny,
rue des Ecuries-d'Artois, Paris.

« Lundi 23.

« Sur votre demande, dont je suis bien touché, je vous envoie, mon cher docteur Noir, le bulletin de ma santé qui est sensiblement meilleure. Je suis vos ordonnances par amour pour moi et par respect pour vous, je devrais dire aussi par amour de mon médecin : ce ne serait pas trop pour reconnaître tant de bontés et de visites volontaires. Vous me voyez touché de celle d'hier soir à un point que je ne saurais dire.

« A vous,

« A. Brizeux. »

La dernière ligne de cette lettre semble faire allusion à quelque bonne nouvelle apportée, à quelque service rendu. Peut-être trouverait-on l'explication juste en remarquant que, peu de jours après, le 1er août, la *Revue des Deux Mondes* publiait des vers de Brizeux ? A ce moment, Vigny avait tout crédit sur Buloz et il était bien homme à s'en être servi pour faire agréer ce collaborateur nouveau,

qui demeura, depuis ce jour, l'un des poètes attitrés de la *Revue*.

Et, d'autre part, un post-scriptum de ce billet laisse entendre assez clairement qu'à peine de retour, Brizeux s'est proposé d'écrire ou peut-être a déjà écrit une critique de *Stello* : mais où la produire ? Sainte-Beuve, à qui Brizeux, peu au courant de ses dispositions hostiles, s'était tout d'abord adressé, répond « que la littérature du *National* est toute politique et que les convenances du journal lui ont paru telles à lui et à Magnin qu'ils n'ont pas espéré de les concilier avec leur amitié et leur admiration pour M. de Vigny ». « Carel » (*sic*) sera « sondé » une deuxième fois, et l'on verra également « si Nisard ne renonce pas à *Stello* ». S'agirait-il ici de se faire ouvrir la porte des *Débats* ? Brizeux, l'année d'après, y publiait deux études en prose : « De mon côté, ajoutait-il encore, je récris à mon correspondant du *Temps*. » Si l'article sur *Stello* ne parut pas, ce ne fut pas faute de tentatives et d'efforts pour y intéresser les journaux de la bonne marque.

***

Dès qu'il put sortir de son lit, Brizeux partit pour sa province. Il y arriva juste à temps pour assister à l'agonie de sa grand'mère. Très peu de jours après, au commencement de septembre, il s'armait d'un bâton et s'en allait, pour la première fois, de bourg en bourg, de ferme en auberge et de chaumière en presbytère, à travers les routes tracées ou les sentiers perdus de la Bretagne. Il partait à la recherche

de la couleur locale, du détail vrai et expressif, des façons de parler ou des façons d'agir des laboureurs et des pâtres de son pays, faisant sa joie et son butin de leurs dictons, de leurs chansons, de leurs légendes. Il se proposait d'employer tout ce trésor de traditions à la construction d'une vaste épopée. Avant d'en avoir bien déterminé le plan, qui restera toujours trop incertain, ou même d'en avoir approfondi l'idée, il en donnait déjà le titre, *les Bretons*.

C'est dans ces premières journées de septembre 1832 qu'il découvrit son séjour d'élection, le bourg, alors si pittoresque, de Scaër ; la maison qu'il occupa plus tard, d'où il voyait, par la fenêtre de sa chambre, dans l'herbe épaisse du petit cimetière servant de cour à l'église gothique (1), les parois d'une fosse fraîchement creusée et attendant la descente du mort ; la fontaine de sainte Candide aux mystérieuses vertus ; l'auberge des Rodallec où il prendra tous ses repas pendant plusieurs années ; les gars trapus de la contrée, robustes batailleurs aux longs cheveux flottants sur de larges épaules, et les filles au profil fin, aux yeux rieurs ou soucieux, aux dents belles, au teint en fleur, à la collerette rigide et rabattue, éblouissante de blancheur, à la coiffe de lin brodée, dont l'édifice si charmant laisse tour à tour, et presque au même instant, une double impression de piquante coquetterie et de réserve virginale.

Il revit Arzano, le presbytère où il avait étudié,

(1) Elle a été abattue depuis, et remplacée par un édifice de style roman : le *church-yard* a disparu.

l'église en dur granit gris au curieux clocher flanqué d'une tourelle en échauguette, les toits de chaume bien construits, prenant des airs d'architecture ordonnée et demi-savante avec les courbes qu'ils décrivent, de place en place, pour encadrer d'un arc gauchi les fenestrons carrés; il retrouva le Moustoir, ses cinq maisons et cet antique puits où Marie remplissait ses cruches ; il retourna s'asseoir, comme autrefois, devant le pont Kerlo, le pont de bois disparu aujourd'hui. A l'endroit même où surgissait cette charpente vénérable, la nappe du Scorf, à la fois transparente et sombre, fait onduler de longues herbes si serrées que, d'une rive à l'autre, elles encombrent le cours d'eau sans en dépasser la surface, formant ainsi et laissant voir, sous le rideau des flots pénétrés de soleil, un banc de verdure si coloré, si lumineux, qu'à certaines heures du jour, on se croirait près d'un bloc d'émeraude.

Tout l'enchantait, tout l'enivrait, tout aurait dû le retenir. On n'était pas à l'entrée de l'hiver qu'il avait regagné Paris, qu'il s'acheminait de nouveau vers les bureaux de rédaction, qu'il reprenait avec docilité le mot d'ordre insinuant, mais d'autant plus impérieux, des groupes littéraires. Vigny écrit, en décembre, à Antoni Deschamps : « J'ai donné votre *Dante*. Le jeune poète en est touché jusqu'aux larmes. » Ce jeune poète est Auguste Brizeux.

Le 14 janvier 1833, il est revenu à Lorient. Mais, le 9 mars de la même année, c'est d'un garni parisien qu'il écrit à Vigny pour lui dire son sentiment sur *Laurette ou le Cachet rouge*. Voici sa lettre restée inédite :

« Comme je ne lis pas les revues, je ne l'ai pu lire qu'hier soir sur un exemplaire qui m'en a été prêté, mais je vous

écris encore tout plein de cette touchante lecture. Je conçois que votre vieux marin ait pleuré. Quiconque lira *Laurette* doit en faire autant. C'est la vérité dans l'art et l'art dans la vérité. Passez-moi cette antithèse qui même ne m'appartient qu'à demi, mais qui rend tout à fait le double mérite de cette composition. Hier pourtant, si je vous en avais écrit, je n'aurais songé qu'au naturel parfait de la narration ; aujourd'hui, ç'a été une nouvelle jouissance d'en admirer les artifices délicats et presque invisibles. Au plaisir de vous parler de tout cela.

« A. Brizeux. »

Pendant cette année 1833, Brizeux perd la meilleure partie de son temps et de ses efforts à faire le chemin, depuis Lorient jusqu'à Paris, où le moindre prétexte, la correction de ses épreuves, par exemple, suffit à l'attirer ; puis, de Paris jusqu'au fond de la Bretagne, où la nécessité de vivre à peu de frais, sans parler du regret d'avoir laissé derrière lui l'ouvrage mis sur le chantier et les motifs d'inspiration, finissait par le ramener. Il y rentrait fort las. Il ne se doutait pas qu'après chaque absence un peu prolongée, le relief du caractère et du talent, qui n'était point, chez lui, des plus saillants, avait été comme entamé, comme amoindri, par tous les commérages parisiens, par le bagout plaisant, mais niveleur, des gens de lettres. Il a, sans doute, réussi à faire accepter, dans la *Revue des Deux Mondes* ou au *Journal des Débats*, et sa prose et ses vers : le 1er janvier, une étude sur la *Poésie d'Emile Deschamps ;* le 5 février, un article de *Variétés littéraires* sur Kératry ; le 1er avril, des impressions de voyage sur *Venise* ; le 15 décembre, un poème, *Scientia.* Mais tout ce labeur alimentaire a pour principal résultat

d'ajourner le livre important, l'épopée entrevue. Le poète, qu'il est, en souffre, et Alfred de Vigny le plaint.

C'est pour remédier à ce mal que l'auteur de *Stello* se met en tête de faire attribuer à Brizeux, par l'entremise de Dittmer, un appui pécuniaire régulier, cette subvention annuelle de 1 200 francs, qui lui fut allouée, mais dix ans plus tard, sur les fonds du département de l'Intérieur et sous le prétexte de « l'aider à exécuter son *Dictionnaire topologique des anciennes provinces de France* ». Dans une lettre inédite du 7 mai 1833 (1), Brizeux rend grâces à Vigny de ses premières démarches :

Votre affaire (car vous en avez fait la vôtre) me semble en bon chemin ; n'y pouvant rien ni vous non plus, je la laisse conduire à la fortune ou plutôt à l'excellent M. Dittmer qui, par égard pour vous, fait tout pour moi. J'aurais été vous remercier de sa lettre sans une indisposition qui depuis deux jours me retient dans la chambre ; si je ne vous écris pas demain, c'est que je ne pourrai. j'ai aussi à vous reporter tous les compliments qui me sont adressés au sujet de votre croix (2); on ne m'en ferait pas plus pour moi-même. C'est bien apprécier les sentiments que je vous porte et qui me font espérer la continuation de votre amitié.

« A. Brizeux. »

Au mois de décembre de l'année 1833, Brizeux reçut, par l'intermédiaire de Sainte-Beuve, une proposition inattendue. Jean-Jacques Ampère, appelé à Paris comme suppléant de Fauriel, était forcé d'abandonner le cours public qu'il avait accepté de

(1) J'en ai cité ailleurs les trois premières lignes.
(2) Alfred de Vigny venait d'être fait chevalier de la Légion d'honneur, huit ans après Lamartime et Victor Hugo.

faire à l'Athénée de Marseille. La succession fut offerte à Brizeux : il l'accepta. Ce poète portait en lui toute une provision de théories, — c'est un trait qu'Alfred de Vigny avait bien aperçu et qu'il notera finement, dès 1833, dans son journal intime, — il trouvait une occasion de les produire, non plus dans le tête à-tête avec l'ami Barbier, mais à la face du public : ce n'était pas pour lui déplaire. Mais il était heureux surtout de s'acheminer vers l'Italie et de se procurer, par quelques semaines d'effort, l'argent qui lui manquait pour aller séjourner quelques semaines à Florence.

Il partit de Paris dans les premiers jours de l'année 1834, voyagea par un temps affreux, vit, à Lyon, le Rhône débordé, se détourna de sa route pour admirer les Arènes de Nîmes et la maison Carrée, se présenta enfin aux fils des Phocéens, si misérablement grippé, qu'ils le prirent en pitié pendant le banquet donné en son honneur, et l'obligèrent à retarder son cours d'une semaine. Le 23 janvier (1), il fit la leçon d'ouverture devant un auditoire très nombreux et enthousiaste.

Le sujet du cours était une étude générale sur la poésie. Les développements devaient s'accompagner d'exemples. Les exemples étaient fournis par les traductions des auteurs anciens, latins ou grecs, par les classiques français, et par des fragments inédits de récents écrivains, les poètes du jour, les

(1) Une lettre de Brizeux à Ernest Boyer, rendant compte de cette leçon, et datée du 2 janvier, a été publiée par l'abbé Lecigne avec une erreur de date : elle a été écrite entre la leçon d'ouverture et la première leçon du cours proprement dit, du 23 au 30.

amis du conférencier. Brizeux prêchait aux Marseillais, en se gardant des exagérations, l'évangile du romantisme. Il leur révélait la *Divine Comédie* d'Antoni Deschamps ; il leur commentait les *Consolations* de Sainte-Beuve ; il leur faisait mesurer l'originalité du *Moïse* ou de l'*Eloa* d'Alfred de Vigny, son modèle de prédilection.

Pendant ce trimestre laborieux, où il habita la rue Saint-Ferréol et l'hôtel du Pérou, Brizeux trouva le temps d'écrire longuement, non seulement à son frère Ernest Boyer, mais à Barbier, mais à Sainte-Beuve. Il n'adressa pas une ligne à Vigny. Peut-être attendait-il de lui une communication poétique sur laquelle il avait compté et qui ne vint pas : « Et vous qui m'avez refusé quelques vers, — lui écrira-t-il de Florence, — savez-vous si je vous ai rendu justice ? »

Parti de Marseille le 10 avril, débarqué à Civita-Vecchia, retenu à Pise quelques jours par la rencontre d'un ancien compagnon de route, le peintre français Perrot, et par la fréquentation d'un ami nouveau, Ferdinand Rosellini, « Toscan subtil », Brizeux revoit Florence et s'y oublie. C'est seulement le 12 juin, deux mois après son arrivée en Italie et cinq mois, peu s'en faut, après ses débuts de lecteur devant les lettrés de Marseille, qu'il s'excuse « d'un trop long silence ».

La *Revue des Deux Mondes* lui a remis sous les yeux l'image d'Alfred de Vigny, en lui apportant un « petit roman » signé du nom de cet auteur, *la Veillée de Vincennes*.

« J'ignore, mon ami, quelle a été sa destinée, — écrit Brizeux, à propos du joli *Récit de l'adjudant*, — mais j'ai

été singulièrement amusé et ému de cette histoire. Tous les personnages en sont d'une physionomie vive qui nous saisit tout d'abord, et cette vivacité est tempérée par une teinte douce qui rappelle bien l'époque où l'action se passe. Il y a longtemps que vous gardiez l'idée de cette histoire, car nombre de fois vous m'avez parlé de Sédaine (1). Le portrait que vous en avez fait a tout le naturel que Sédaine lui-même aurait mis en le peignant. J'aime surtout la scène où il est à piquer ses pierres, avec les deux enfants devant lui qui chantent à n'en plus finir : *Pierre, Perrine, Pierrot, Pierrette* ; — et puis, lorsqu'il met sa canne pour soutenir le fusil du conscrit ; ces choses sont pleines d'une vérité aimable qu'on ne connaissait plus. »

Cette longue lettre inédite contient d'autres réflexions curieuses. De l'aveu même de Brizeux, le charme de la paix qu'offre « cette belle Toscane » l'empêche de trop regretter les entretiens littéraires, que Fontaney, exilé à Madrid, ne se consolait point d'avoir perdus : « Faut-il dire que je suis moins sensible à ce plaisir (le plaisir de causer) que des Parisiens ne peuvent l'être ; que si parfois je mets du feu dans la conversation, c'est que le besoin de défendre ce qui me semble vrai m'entraîne, mais que je puis fort bien contenir en moi l'idée et la porter ? Ici, je passe plusieurs journées de suite rien qu'à voir et sans parler à personne, et je suis heureux. »

Elles ont bien aussi leur prix, ces fines observations sur la différence d'aspect que prend un auteur, vu de très loin, et sur le rapetissement subit d'une réputation aux yeux de ceux qui passent les frontières : « Presque toutes nos illustrations de Paris sont inconnues à Florence ou d'un si faible éclat

(1) Sédaine, — et non Sedaine, — est l'orthographe adoptée par Alfred de Vigny.

qu'à peine on les distingue. » La réciproque est vraie : « Ce sont de grandes renommées italiennes que nous ignorons, d'autres, bruyantes chez nous, qui ne font en Italie que peu de bruit, tel Pellico, qu'ils disent faible de pensée et commun de style, les Toscans ajoutent, barbare : ainsi du reste. » Brizeux s'afflige de voir Byron très oublié en Italie. « On ne le lit pas, et pourtant, avouez-le, s'il est un vœu sacré pour tout poète du Nord, c'est, après l'estime de sa terre natale, de trouver une gloire au delà des monts, et d'y faire admirer sa barbarie. »

Trouver une gloire au delà des monts ! Ce fut bien l'ambition de ce poète armoricain : ce fut aussi, pourrait-on dire, sa faiblesse. En lui, le lettré frotté d'art détournait le poète de son vrai but. L'auteur du roman de *Marie* avait eu l'intuition de ce qu'il aurait pu et dû faire, de ce qu'un autre, instruit par son exemple, et plus pleinement affranchi de tout préjugé littéraire, accomplira. En employant toutes ses forces et en ne perdant pas le plus petit fil d'eau de ce ruisselet d'invention, qu'il a laissé se répandre et se dessécher dans des directions tout à fait opposées, Brizeux, peut-être, aurait-il mis au jour quelque chose d'assez voisin de la *Miréïo* de Mistral ? Mais il se figurait être un Celte barbare, et il avait, non seulement au front et sur les lèvres, mais dans le sang et dans les moelles, la morbidesse un peu débile d'un Latin. Entre ces deux êtres d'égale beauté, si divers d'humeur et d'aspect, la Muse toscane à la parole chantante, aux yeux brûlants, et la fée au regard mélancolique, au sourire mystérieux, de la rivière ou de l'étang breton, il resta l'a-

mant indécis qui recule à l'heure du choix. Il ne dépassa pas vis-à-vis d'elles une sorte de roucoulement de ramier langoureux ; jamais il ne saisit etne brandit ce thyrse aigu, dont parle le poème lucrétien, pour frapper l'armure au défaut, la faire voler en éclats, et réduire à merci le cœur frémissant mais dompté de la dédaigneuse déesse.



De retour en Bretagne à la fin du mois d'août, Brizeux reprend ses courses à pied, sac au dos, et fait — avant Loïc et Lilez, les deux amants du long poème, descriptif plutôt qu'épiqne, des *Bretons* — « son tour du Finistère ». Il passe à Douarnenez, à Plo-Goff, à Brest, à Plougastel, à Morlaix, à Saint-Jean-du-Doigt, aux mines d'Huel-Goat, à Karnak, à Moëland, à Harz-Hannaw, à Kerr-rohel (son orthographe exagère, de parti pris, la rudesse des noms) : il note ce qu'il voit, ce qu'il entend ; mais, trop souvent, il se contentera de versifier, d'amplifier, de diluer ses notes.

Il est bien loin de Paris, le 12 février 1835, c'est-à-dire le soir de la « première » de *Chatterton*. On se rappelle le cri de reproche amical qu'Alfred de Vigny lui adressa, neuf jours après cette triomphante soirée : « Mon ami, où étiez-vous ? Quand Auguste Barbier, Berlioz, Antoni et tous mes bons et fidèles amis me serraient la poitrine en pleurant, où étiez-vous ? Mon premier mot à Barbier a été : Si Brizeux était ici ! » A ce moment, l'auteur de *Marie* préparait la deuxième édition, assez amplifiée et un peu plus assaisonnée à la bretonne, de son petit « roman »

en vers ; mais il lisait, avec une émotion singulière, le grand roman en prose de l'auteur de *Joseph Delorme* et des *Consolations* : « Quels livres sont les vôtres, mon cher Sainte-Beuve ! » écrivait-il, encore transporté. « *Volupté* a été plus forte que l'unité paisible de cette terre qui déjà me dominait, et j'ai retrouvé en moi bien des choses qui allaient s'effacer. » On ne peut guère s'y tromper : Paris va le reprendre.

Le même mystique attendri qui, le 15 juin 1835, visitant le Mont Saint-Michel, s'agenouille devant l'autel et, par l'intermédiaire de l'archange, ne demande au ciel que de le laisser achever, au pays, le poème entrepris pour « la gloire de Dieu » et pour l'honneur de la terre natale, reparaît dans la capitale dès 1836 et, satisfait d'avoir trouvé chez son compatriote Le Gonidec, déraciné aussi, un groupe d'érudits bretons résolus à tous les efforts pour provoquer la renaissance de leur langue, il se met de nouveau aux gages des libraires. Laissant son poème en oubli, il réimprime, une troisième fois, *Marie*, prépare le recueil intitulé *les Ternaires*, publie sa traduction de Dante, et c'est seulement en septembre 1842 qu'il se retrouvera dans le bourg de Scaër, assis devant le bol de cidre de l'auberge des Rodallec.

De septembre 1842 à janvier 1844, il reste là, composant, pour les rustres de son pays, des poésies écrites en breton, sujets traditionnels à lire ou couplets à chanter, « le *Barzonek* ou *Kanaouen* qui répond à l'ode, le *Gwerz* ou chant historique, et le *Son* ou chant d'amour, de danse, de satire (1) ». De ce

(1) *La Harpe d'Armorique*, note, p. 338 de l'édition citée.

travail sort le recueil *Telen Arvor*, *la Harpe d'Armorique*.

Après cette orgie de vocables barbares, le barde est, une fois de plus, tourmenté du désir de se débarbouiller les lèvres et l'esprit avec le parler aux sonores douceurs : il lui faut, à tout prix, entendre murmurer le *si* italien. Pour diminuer les frais de route, il s'en ira de Lorient à Bordeaux, et, par voie fluviale, utilisant le canal du Midi, il gagnera Marseille. Où emporte-t-il l'épopée des *Bretons* pour la terminer? A Florence. Il en écrira les derniers vers, du 27 janvier au 14 mai, à quelques pas du Dôme et du Campanile, après de longues stations devant les bas-reliefs, d'un art si raffiné, des portes du Baptistère. C'est à Rome, entre le musée du Capitole et les galeries du Vatican, qu'il *réparera* tout l'ouvrage.

L'année 1845 est, ici, deux fois à noter : Alfred de Vigny entre à l'Académie française, et Auguste Brizeux livre au public son grand poème, *les Bretons*. Ces deux événements se suivent de fort près : l'élection est du mois de mai, le volume paraît en juin.

Malgré les articles, suffisamment élogieux, de Sainte-Beuve dans la *Revue suisse* et de Magnin dans la *Revue des Deux Mondes*, cette épopée, sur laquelle le poète avait fondé tant d'espérances, n'eut qu'un succès de sérieuse estime. Elle ne força pas, comme Brizeux avait pu se l'imaginer, l'admiration du grand public, et, ce qui est plus grave, elle n'eut pas, au même degré que *Marie*, l'approbation des connaisseurs. Le charme de l'imprévu et l'air de jeunesse qui avaient fait la fortune du premier poème rustique ne se retrouvaient pas dans le se-

cond. Sans doute, les morceaux bien construits et d'une belle qualité n'y étaient pas rares, mais ils se reliaient entre eux par des raccords d'une singulière lourdeur, par des transitions d'une diffusion stérile. Des bons vers, à foison, — des vers charmants plutôt que forts ; — des notations fines, assez souvent ; de l'émotion, de la simplicité, comme jadis, et dans plus d'un endroit ; mais des contorsions aussi, quelque abus de naïveté, quelque sensiblerie, quelque grandiloquence ; de la couleur, plaquée parfois sur le sujet, et, ce que les Parnassiens déclareront bientôt la honte des rimeurs, du remplissage.

Lui-même, quand il vit, sous l'éclat du grand jour, cette œuvre, longtemps limée à la lumière atténuée et trop flatteuse de sa petite chambre de travail, il connut la minute douloureuse de sens critique où l'on démêle, d'un coup d'œil, tout ce qui manque au poème accompli, tout ce qu'un burin moins facile ou moins indolent en aurait rayé sans pitié. Ce qu'on éprouve, à ce moment-là, si l'on est vraiment un artiste, c'est un abattement profond. Brizeux douta de lui, je crois, et dut souffrir de sa demi-défaite.

C'est ici que l'amitié d'Alfred de Vigny trouve matière à s'exercer et se montre empressée, active, ingénieuse. Pendant que le lutteur froissé, sinon vaincu, rentre dans l'ombre, au fond de sa retraite de Scaër, et malade, et découragé, au point de dire et de penser que sa mort est prochaine, se remet sans conviction à préparer pour l'éditeur, qui la réclame, une seconde édition des *Bretons*, le nouvel académicien, devenu le confrère du ministre de l'Instruction publique, M. de Salvandy, un ancien

romantique, obtient de lui pour son ami Brizeux la croix de la Légion d'honneur. Voici le billet inédit par lequel le ministre informe Alfred de Vigny du résultat de ses instances :

« 12 mai 1846, mardi.

« Monsieur et cher collègue, je m'empresse de vous informer que par une ordonnance royale signée le 6 mai, le Roi a nommé chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur M. Brizeux, homme de lettres.

« Je suis heureux d'avoir à vous transmettre cette décision de sa Majesté en faveur d'une personne que vous m'avez fait l'honneur de me recommander.

« Recevez, Monsieur et cher collègue, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« *Le ministre de l'Instruction publique*,

« SALVANDY. »

P.-S. — M. Brizeux, qui réside ordinairement à Lorient, pourrait se trouver dans ce moment à Paris, et j'ai pensé qu'il vous serait agréable de lui faire directement tenir sa lettre.

« A M. Alfred de Vigny, de l'Académie française, à Paris. »

A ce billet Alfred de Vigny avait épinglé le brouillon autographe de sa réponse :

« Tout au milieu de ses beaux paysages bretons et des héros pacifiques de ses ouvrages, demeure le poète à qui vous rendez cette justice que vous m'avez dite hier avec tant de bonne grâce, Monsieur.

« Voici son adresse : ne se croirait-on pas en Allemagne ?

« Scaër, par Rosporden,
« Arrondissement de Quimperlé.

(Finistère.)

« Et tout cela est en bonne terre de France cependant.

« En vous quittant, je lui ai écrit. Vous m'avez réservé cette douce joie d'annoncer le bien que vous faites : je vous en remercie encore. C'est ainsi que j'aime à être démenti. Je voudrais l'être par tout le monde d'une aussi noble manière (1). Je voudrais que Stello eût toujours tort d'avoir signalé l'abandon où furent laissés les poètes. La cause sera victorieusement plaidée quand on agira comme vous, et jamais avocat n'aura été aussi ravi que moi d'être vaincu.

« Croyez-moi bien tout à vous, Monsieur et cher confrère, avec les sentiments les plus dévoués.

« A. de V. »

Les deux lettres écrites à Brizeux par Alfred de Vigny à cette occasion ne le trouvèrent qu'après quelque retard : il « courait alors les campagnes ». La lettre de remerciements du nouveau chevalier au ministre parvint seule à Paris. Vigny ne reçut rien : par un hasard malencontreux, les actions de grâces de Brizeux ne parvinrent pas à leur adresse. C'est trois mois plus tard, à la date du 12 août, en exprimant à Vigny sa reconnaissance à propos d'un autre bon office, que le solitaire de Scaër se montre tout confus d'avoir appris qu'on fût en droit de s'étonner de son silence. Je ne reproduis pas ses longues explications ; je ne retiens de cette lettre inédite que le passage relatif au service nouveau :

« Ainsi, mon cher ami, à peine aviez-vous reçu ma lettre que vous faisiez une démarche et à peine aviez-vous une réponse rassurante que je l'apprenais de vous ! En vérité, vous êtes un bien bon cœur ; et c'est du fond du mien que

(1) Il écrit cela un peu plus de trois mois après le discours de Molé.

je vous remercie. Mais, en cette affaire, ce n'est pas seulement pour moi que je suis heureux ; il m'est doux d'avoir une nouvelle preuve de cette considération qui vous entoure et qui fait que votre seule présence a tant de pouvoir.

« Elle seule, mon ami, vous a porté à l'Académie et vous y ménage, après les clameurs des haines particulières (1), cette sympathie générale qui maintenant vous accueille. Vous avez là une place libre et à part ; elle vous convient ; et par là encore aura plus d'autorité tout ce que vous pourrez dire dans votre dévouement pour les lettres... »

La *démarche* d'Alfred de Vigny, dont il est question au début du passage cité, paraît bien avoir trait au renouvellement de la pension que Brizeux, grâce à lui, avait obtenue, en 1843, sur les fonds du ministère de l'Intérieur. Ce n'est plus auprès de Dittmer, mort cette année même, c'est auprès de Cavé, l'autre auteur masqué des *Soirées de Neuilly*, que Vigny intervient. Une lettre d'avis du conseiller d'État Cavé ne tarde pas beaucoup (la notification est du mois de décembre) à informer Alfred de Vigny que la pension allouée à M. Brizeux le 1er juillet 1843 lui sera continuée « pour trois années, à partir du 1er janvier 1847 ».

Cette pension de 1.200 francs, du ministère de l'Intérieur, s'ajoutait à une subvention annuelle de 1.200 francs, que le même Alfred de Vigny avait déjà fait attribuer, en 1839, à Auguste Brizeux, par le ministre Villemain, sur les fonds de l'Instruction publique. Voici comment la négociation avait été conduite.

Au début de juillet de l'année 1839, Vigny recevait

(1) Brizeux n'a pas toujours la main légère.

de Villemain une invitation à déjeuner. Il y répondait, à la date du 4 juillet, par un joli billet, dont la copie autographe s'est conservée :

« Je voudrais bien vous *aller* remercier, Monsieur, de votre aimable invitation, avant que le moment de m'y rendre ne fût venu.

« Après avoir passé six mois en Angleterre avec le désir de revenir en causer avec vous qui la connaissez si bien, il est vraiment cruel de vous trouver ministre en arrivant à Paris. Je serai sûrement le seul à m'en plaindre, mais enfin je m'en plaindrai à coup sûr, s'il est vrai que vous n'ayez pas le temps d'une conversation inutile, celle que j'apprécie le plus.

« Donnez-moi, je vous prie, un quart d'heure d'entretien demain ou après, le matin, pour que j'aille vous dire, sans témoins de ma honte, que j'ai perdu ma gageure avec vous. Je vous avais recommandé un jeune poète (1), vous l'avez placé et il n'a rien fait de bien. Ce n'est pas ma faute, et je m'engage à ne plus jurer de l'avenir de personne, mais je ne réponds pas de me taire sur ceux dont les talents sont incontestables et déjà célèbres.

« J'ai toujours cru à votre ancienne amitié pour moi. Je suis bien touché de voir que vous n'avez pas oublié la mienne.

« Recevez-en mille fois l'expression.

« A. DE V. »

Le 7 juillet, Villemain fixait à Vigny, qui s'était inutilement présenté au ministère, un rendez-vous

(1) Emile Péhant, recommandé par Vigny à Villemain, et par Villemain à Salvandy, qui le nomma, en 1835, professeur de rhétorique au collège de Vienne. En 1838, après avoir professé à Vienne et à Tarascon, celui qu'Alfred de Vigny se flattait d'avoir « sauvé », donnait sa démission et s'en revenait battre le pavé à Paris. Il s'en fatigua, rentra à Nantes, y devint secrétaire de mairie, s'y maria, et rima, sans se lasser, « comme un forçat », dit-il lui-même, des chroniques historiques en vers, qu'il appelait « chansons de geste ».

pour le lendemain lundi, à 10 heures : « Je serai tout à votre disposition, et bien flatté d'avoir le plaisir de vous revoir avant le jour où j'espère que vous ne nous oublierez pas. »

Ce que fut l'entretien, on peut le deviner. Alfred de Vigny s'exprima, sur Brizeux, avec cette chaleur de cœur et cette grâce d'expression qui lui faisaient gagner toutes ses causes. Si occupé qu'il fût, le ministre promit de lire dans le numéro du 1er juillet de la *Revue des Deux Mondes* un fragment des *Bretons*, les *Conscrits de Plo-meur*.

Il fit part à Vigny de son impression, après cette lecture :

« Votre aimable entretien, Monsieur, m'a valu un second plaisir. J'ai lu le chant des *Conscrits*. J'y ai retrouvé cette voix touchante et pure que j'avais tant aimée dans d'autres vers de M. Brizeux. Je suis tourmenté du désir d'être utile à un homme de talent, de cette simplicité de vie, de cette noblesse d'âme. Il faut que je cherche et que je me hâte, dans ce passage aux affaires, encombré de tant de soins. En attendant, pourriez-vous engager M. Brizeux à me faire l'honneur de venir dîner chez moi le même jour que vous? Voici une lettre que je lui envoie par vous, si vous le permettez, ne sachant pas son adresse. Il excusera ce brusque compliment par l'extrême désir que j'ai de le connaître, et de l'obliger, si je le puis.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée et de mes dévoués sentiments.

« Villemain. »

La crainte de se montrer avec une tenue incorrecte ou inélégante détourna-t-elle Brizeux d'accompagner Alfred de Vigny chez Villemain? Ce qu'on sait de lui, par ailleurs, peut donner du crédit à cette supposition : « Je me souviens, dit M. de Courcy (cité

par l'abbé Lecigne), que je lui offris de l'introduire dans un salon où l'on patronnait très utilement les candidats. Il s'y refusa, se contentant d'alléguer qu'il n'avait pas d'habit, et je crois qu'il disait vrai. » Produisant une autre raison, qui peut-être cachait la vraie, Alfred de Vigny en fut réduit à excuser son protégé :

« Après votre empressement si gracieux, comment n'aurais-je pas envoyé votre lettre à l'instant même ? Mais l'auteur de *Marie* était absent de Paris. Il ne reviendra de la campagne que lundi, et, quelques jours après celui-là, je vous conduirai ce fugitif pieds et poings liés.

« Il aura besoin, j'en suis sûr, de vous remercier de vos projets, de vos promesses, de votre attention, mais je le défie d'en être plus touché que je ne le suis, Monsieur, et je vous le dirai encore demain, en vous réitérant l'assurance de mes sentiments d'amitié. »

Comme conclusion de tous ces pourparlers, M. Villemain fit inscrire Brizeux pour une indemnité littéraire annuelle, dont les ministres, ses successeurs, renouvelèrent l'octroi.

Les documents qu'on vient de lire n'expliquent-ils pas clairement qu'en juillet 1845, dès qu'il crut le moment venu de prendre part aux séances de l'Académie, Alfred de Vigny ait réussi sans peine à bien disposer Villemain, secrétaire perpétuel, en faveur d'Auguste Brizeux, dont il venait l'entretenir encore ? Aidé par lui très puissamment, secondé par Victor Hugo, et non contrarié, ici, par Sainte-Beuve, il demanda et il obtint pour le poète, son ami, une médaille d'or de la valeur de 2.000 francs.

Le couplet académique écrit, à cette occasion, par Villemain dans son rapport, ne paraîtra sévère

qu'à un panégyriste de Brizeux : il est équitable, il est presque indulgent. « Le poème des *Bretons* n'est pas également travaillé ou également inspiré dans toutes ses parties. La négligence s'y montre à côté du talent... Mais il s'agit de poésie, c'est-à-dire d'une des plus grandes difficultés du monde, et si le nouvel essai de M. Brizeux était aussi parfait dans l'ensemble qu'il a souvent de pathétique et de naturel, s'il avait toujours l'élégante originalité de son poème de *Marie*, il eût fallu le préférer à tout. » L'Académie, ajoutait-il, n'avait pas seulement voulu récompenser l'ouvrage ; elle honorait aussi « ce qu'il y a de rare et de noble dans l'auteur, poète par le cœur comme par le talent, vivant de peu dans la solitude, se soumettant à traduire en prose le Dante pour gagner quelques loisirs de liberté rêveuse et d'inspiration pour son compte, dans une chaumière où il s'est retiré et d'où la célébrité le ramènera un jour. » Il est permis de retrouver dans ces paroles, d'une bienveillance peu banale, l'impression des confidences d'Alfred de Vigny.



Mais l'insidieuse maladie qui devait enlever Brizeux commençait à le tourmenter, avant de s'attacher à le détruire. Deux hivers très humides l'avaient laissé fort délabré. Il se persuadait, peut-être avec quelque raison, que seul un climat chaud lui rendrait la santé et les forces. Dès que le viatique, autrement dit l'or monnayé de sa médaille, lui parvint, il repartit pour l'Italie.

Il y demeura trente mois, changeant de place assez souvent, mais séjournant à Rome plus qu'ailleurs, ne prenant, à l'auberge de la Minerve, qu'un repas sur deux afin de ménager sa bourse trop légère, et « pas heureux », — le mot est d'Alfred de Vigny. Comme il ne donnait guère de ses nouvelles, un de ses amis, le journaliste Busoni, se permit d'imprimer, dans sa chronique de *l'Illustration*, que l'auteur de *Marie* et des *Bretons* était entré au couvent. Le poète ne montra, dans cette occasion, que l'aptitude à se scandaliser d'une plaisanterie prise au sérieux, travers bien joliment raillé par Charles Lamb sous le nom d'esprit écossais. Il envoya un démenti en règle ; il exigea un mot de rectification. Alfred de Vigny ne put pas trouver réellement offensante la facétie de Busoni : il s'étonna plutôt de voir le bon Brizeux devenu, à ce point, boudeur et irascible. « Il faut — écrivait-il au chroniqueur — excuser les voyageurs qui arrivent d'un pays si naïf, si candide que Florence, où sans doute on ne devine rien et où toute finesse est absolument inconnue. » Il y a de la duperie, hélas ! et quelque ridicule, assurément, à conserver l'ingénuité, lorsqu'on en a passé l'âge (1).

Mais, sans parler de l'énervement maladif que personne ne soupçonnait, les soucis du gagne-pain, plutôt accrus depuis la révolution de Février, ne contribuaient pas peu à rendre ombrageux et triste le caractère de ce poète, autrefois si accommodant et,

(1) Alfred de Vigny s'employa d'ailleurs à la réconciliation. Le 16 juin 1851, il écrivit à Busoni : « Brizeux est à Paris. L'avez-vous vu ? Dois-je penser que mes chers amis, qui me sont tous fidèles, sont séparés entre eux ? »

même à ce moment, facile à satisfaire. Ces soucis furent allégés, grâce à l'entremise de Lamartine. Informé, par Victor de Laprade, de la situation, toujours précaire, de Brizeux, il obtint de M. Fortoul, en 1852, qu'on portât à 3.000 francs la « totalité » des deux subventions de 1.200 francs, fournies par l'Instruction publique et l'Intérieur.

C'est le moment où, remaniant les *Ternaires*, Brizeux leur donne un titre moins énigmatique pour le commun des lecteurs, dans le volume qu'il imprime aux frais de l'éditeur Garnier : il groupe ensemble, assez heureusement, *Marie*, *Primel et Nola*, la *Fleur d'or*. C'est le moment où les cigaliers du Midi inaugurent la série de leurs travaux en mettant au concours l'éloge du barde breton, qui leur a fait comprendre leur devoir envers la langue et la poésie provençales. C'est le moment enfin où Buloz, pris d'une sorte de tendresse pour ce poète de son goût, fait à ses vers une place de moins en moins ménagée dans la *Revue des Deux Mondes*. Et n'est-ce pas le directeur de la *Revue* qui, le premier, avec sa décision accoutumée, formule ce jugement : « M. Brizeux doit être à l'Académie » ?

Cette idée, Sainte-Beuve et Vigny l'accueillent. En attendant de s'appliquer à la faire adopter par un certain nombre de leurs confrères, ils s'attachent à commenter, sous la coupole, les mérites d'un nouveau recueil, paru au début de l'année 1855, et intitulé *Histoires poétiques*. L'abbé Lecigne n'a connu que les lettres de remerciements de Brizeux à Sainte-Beuve : c'est donc à Sainte-Beuve seul qu'il attribue tout le mérite d'avoir demandé et obtenu, pour ce livre de vers, une médaille d'or. Mais deux

autres lettres inédites de Brizeux à Vigny, l'une du 18 juillet 1855, écrite de Douarnenez, l'autre du 12 août 1855, écrite de Lorient, nous révèlent toute l'attention, disons toute la part, qu'Alfred de Vigny avait prise à ce nouveau succès.

« Mon cher ami,

« La bonne nouvelle (il n'en peut venir d'autre de vous) s'est, pendant huit jours, attardée à Quimper. Enfin un ami me l'apporte. A vous remercier, car vous devez être pour beaucoup dans cette décision, je mets tout l'empressement que vous avez mis à m'écrire. Voici une heureuse lettre à montrer dans quelques jours à ma vieille mère ; votre nom sera béni par elle.

« J'attendais cette fleur de Paris pour quitter la grande baie d'où je vous écris, la plus belle baie de Bretagne et de France avec celle de Brest, qui, selon un certain capitaine, peut voir manœuvrer tant de vaisseaux de ligne! Ici, il n'y a guère que des barques de pêcheurs, mais, avant deux semaines, on en comptera près de huit cents.

« C'est un spectacle étrange, cette année surtout, où ces barques ne sont guère montées que par des vieillards et presque des enfants : hommes faits et jeunes gens étant tous à servir sur les vaisseaux de l'Etat.

« Ce spectacle m'a donc excité à écrire, outre les scènes maritimes que j'adresse à la *Revue*, cette espèce d'*Iambe* que vous me demandez et que je vous envoie. J'aimerais mieux vous le porter moi-même, et surtout entendre quelque chose de ce que vous enfermez, mystérieux, dans vos portefeuilles. Dans six semaines, il faudra les entr'ouvrir. L'oreille toute pleine de langage celtique voudra s'adoucir aux purs sons parisiens.

« Donc, à bientôt, cher et parfait ami.

« A. Brizeux. »

L'*Iambe* dont il est question dans cette lettre et qui, du reste, l'accompagne, porte le même titre qu'une

autre pièce, vraiment belle, des *Histoires poétiques :* il s'appelle *la Paix armée*. C'est une satire, comme le mot *Iambe* l'indiquerait à lui seul, et cette satire, violente mais faible, est dirigée contre le génie allemand. De cette déclamation, Saint-René Taillandier, dans sa notice sur Brizeux, avait cité un vers, un seul :

L'éternel professeur avec la fiancée
Eternelle. . . . .

il a feint d'avoir oublié le reste, et il a eu raison. Jamais Brizeux n'a mieux montré combien peu il était doué pour composer des « diatribes » virulentes, à la mode de Juvénal, comme l'auteur de *la Curée* et de *l'Idole*.

La lettre datée du « 12 août 55 » paraîtra plus explicite.

« Je sais, de plus d'un côté, que vous n'oubliez pas, en action, ceux qui sont absents. La *Revue*, Lacaussade, Sainte-Beuve lui-même, m'en ont parlé. Donc, cher ami, mes grâces infinies aujourd'hui, en attendant que j'arrive à votre table de thé. Nous causerons encore à cœur ouvert et vous me conterez, vous, ex-militaire, vos campagnes littéraires de cette année. J'en sors encore vainqueur, à ce qu'il paraît, car rien d'officiel ne m'est arrivé. Vous, heureux juge, vous n'en êtes plus, depuis longtemps, à combattre, et c'est justice. Nul plus que moi n'a, dès les premiers jours, été heureux de vos triomphes. Dans le présent, comme dans le passé, votre très cordial et dévoué,

« A. Brizeux. »

Cette seconde lettre contient plus que le remerciement du lauréat. C'est le souhait du candidat au titre d'académicien qui s'y laisse déjà pressentir,

qui même arrive à s'y produire, assez timidement, par quelques atteintes, non pas légères, mais faibles, sous le couvert des compliments, à travers les sous-entendus.



Après vingt-huit ans d'une vie littéraire silencieuse et désintéressée, Brizeux fut donc mordu par cette ambition : il se laissa persuader qu'il possédait des titres suffisants pour être admis à l'Académie française. C'est surtout Alfred de Vigny qui provoqua chez lui cette velléité de confiance en soi-même. Il avait laissé tomber cet oracle : « Que l'auteur de *Marie*, des *Bretons* et de la *Fleur d'or* se hâte de donner encore le recueil des *Histoires poétiques*, c'est une couronne assurée aussitôt, et l'acheminement assez prochain vers le fauteuil. » La couronne ne fit pas défaut, et Brizeux put penser qu'il verrait s'accomplir toute la prophétie.

Même avant d'obtenir sa médaille d'or de premier ordre, il se laissait bercer de l'autre espoir. Il reprenait sa dédicace en prose du *Journal poétique*, l'ornait de rimes choisies, et l'adresait, de Scaër, le 25 octobre 1854, à Vigny. Il y joignait ce commentaire :

« Pendant que vous êtes rentré dans votre élégant faubourg et revenu à votre vie élégante, me voici, moi, revenu à ma vie rustique, à six ou huit lieues de toute ville, en oubliant, je le vois aux ratures déjà faites dans cette lettre, le français. Je l'écris, il est vrai, l'oreille distraite par le son des cornemuses, car c'est noces au bourg et l'on danse sous mes fenêtres. Il faudrait bien que la musique pût donner un peu de cœur à ces braves gens, tant, malgré

une abondante récolte, la misère est grande chez les journaliers et tous ceux qui n'ont pas de terre. La vie, autrefois si facile, a doublé de prix, et leur poète même, qui venait ici sur d'heureux souvenirs, ne reconnaît plus, sous ce rapport, son heureux pays. Les économistes ne s'applaudissent pas moins ; mais le pauvre en est aux pommes de terre malades et au pain sec, quand il en a. Pour lui, plus de gibier, plus de poisson, plus même de beurre. Tout va en Angleterre, à Paris, on ne sait où. Il ne reste que la misère et la dysenterie !

Je tâche donc, mon ami, d'ouvrir l'oreille au chant de la bombarde, et aussi à d'heureuses nouvelles venant de Paris : — « Une belle inspiration du cœur a dicté de justes paroles à Alfred de Vigny. Vous voilà posé en candidat devant l'Académie française et je me réjouis de voir cette candidature acceptée, comme elle l'a été, m'a-t-on dit. » [F. Denis.] Plus loin, il (Denis) ajoute : « Barbier a eu un excellent article des *Débats*, qui lui vient d'une bonne pensée d'A. de Vigny : décidément votre ami est le seul digne parmi ses pairs et avec ses pairs. » — Voilà, cher ami, comme le bien se répand ! Comme Barbier, que ne suis-je à Paris pour vous aller serrer la main, et vous remercier de cette initiative qui, partant de vous, arrivera peut-être à bien dans quelques années ! — Ainsi je me vois ramené au commencement de ce billet, et il faudrait de nouveaux vers ; mais, je le disais aussi, j'ai le cœur triste et je ne trouverais pas un chant digne de toute ma reconnaissance. Sachez seulement, cher ami, que je suis votre éternellement dévoué.

« A. Brizeux.

« Que votre Dame (1), en agréant nos obéissances, veuille bien me rendre un bon office: vous exciter à me répondre. »

La réponse ne tarda pas et elle fut encourageante. Brizeux s'appuie sur ce qu'elle contient pour faire

(1) Cette expression « votre Dame » n'est rustique et gauche qu'en apparence. Brizeux lui donne son ancien sens. Elle apparaît dans les lettres de cette date et y revient plus d'une fois.

part, le 4 décembre 1854, à son ami Lacaussade, de ses espérances « d'entrée ». Dans un billet, cité par l'abbé Lecigne, il lui écrit : « De Vigny vient de m'en parler et cherche à me préparer des voix qui, bien entendu, seront plus d'une fois insuffisantes, puisque, avec les concurrents littéraires, viennent à présent les évêques et les grands seigneurs. Cependant, il faut s'armer pour la lutte. »

Il est donc à Paris, pour tenter un premier effort, au mois de décembre 1855, comme semblent bien l'indiquer deux très courts billets inédits du 17 et du 25 de ce mois, et un autre du 1er janvier 1856 : il annonce, dans celui-ci, sa visite à Vigny pour le lendemain. Il apprend là que le moment n'est pas venu. Le poète valétudinaire ne s'attarde pas dans les neiges et les boues glacées d'un hiver parisien exceptionnellement rigoureux : il quitte la partie.

Sa santé se trouve assez bien du beau temps qu'il rencontre, au début de l'été de 1856, sur la côte en face de Brest. C'est là qu'il est informé de la promotion d'Alfred de Vigny comme officier de la Légion d'honneur ; il l'en félicite avec joie. Comme on le pense bien, Alfred de Vigny, qui a gardé jusqu'aux moindres billets de Brizeux, n'a pas laissé perdre cette lettre de compliments :

« Cher ami,

Près de la rade insigne
Où peuvent manœuvrer deux cents vaisseaux de ligne,

comme disait un poète que vous connaissez, sont les restes d'une antique abbaye, très antique puisqu'elle date du IVe siècle. Elle fut détruite à la Révolution, et sa curieuse église et sa plus curieuse bibliothèque. Les vers inédits

du barde Guîclan servirent, avec les autres manuscrits, à faire des gargousses.

« C'est là que j'ai été chercher la poésie. C'est là que m'est venue la nouvelle qui vous concerne. Cette étoile agrandie me semble d'un heureux augure : ainsi, mes amicales félicitations, à votre Dame mes obéissances.

« A. Brizeux.

« Cette lettre sera mise ce soir à la poste de Brest, d'où j'irai à Kimper, puis, après quelques jours, à Lorient (Morbihan) où, j'espère, *Philoctète* (1) m'enverra de ses nouvelles.

« Les chaleurs sont africaines, et, avant de traverser la rade, je vais m'y plonger.

« Encore à vous. »

Mais ces heures de résurrection furent suivies aussitôt d'une dépression terrible. En juillet et en août, se déclara cette laryngite qui, chez les diabétiques, prépare et précipite, trop souvent, le dénouement fatal. Le médecin jugea indispensable un voyage dans le Midi.

Au mois de décembre, Brizeux se décide au départ. Une fois de plus, il se dirige vers Marseille par Bordeaux. En route, il ouvre, par hasard, un journal bordelais, et il apprend qu'Alfred de Vigny est très malade. Le 29 décembre, il lui écrit que « s'il l'appelle », il le verra bientôt accourir près de lui. Vigny le rassure. C'est de Montpellier, où M. et Mme Saint-René Taillandier le retiennent et le réconfortent, que Brizeux écrit de nouveau au poète académicien :

(1) Alfred de Vigny a fait une chute et s'est blessé au pied : c'est lui-même qui s'est donné, à ce moment, ce nom de Philoctète.

« Cher ami,

« La fausse nouvelle était, il me semble, dans le *Mémorial bordelais* des derniers jours de décembre : ce qui est certain, c'est que j'en restai très alarmé. Heureusement, sur ma demande, plusieurs lettres me sont venues rassurer à Montpellier, et la vôtre surtout. En effet, qui est attendu ici-bas par de si nombreux lecteurs ne devait pas être si pressé d'en aller chercher, même de plus illustres, dans les limbes poétiques de Dante.

« Pour moi, mon cher ami, j'ai été poursuivi, depuis le 22 août, par deux monstres, aux noms très savants, mais de nature très mauvaise. Le premier, *la Bronchite*, a été vaincue par son ennemi déclaré, mon docteur Tiret ; le second me poursuit sous le nom de *Laryngite* ; je me confie au grand docteur le Soleil ; mais comme vous, je commence à douter qu'il existe, à cette heure, dans le Midi de la France. Humboldt et les observations météorologiques, données journellement par l'Observatoire, disent avec raison que ma bonne Bretagne est encore la terre la plus tempérée. A l'appui je dois dire que depuis votre Charente aux longs tapis de neige, je n'ai trouvé jusqu'ici que brouillards glacés et le vent glacé du mistral. Ajoutons des maisons partout carrelées et pas un tapis. Aussi *Laryngite* de se maintenir tant qu'elle peut. Mais, demain matin, je descendrai vers Marseille et le soleil devra se montrer :

Qui pourrait accuser le soleil de mensonge ?

Qu'il revienne, ce père d'Esculape et je vous reviens, et j'aurai encore une voix ferme pour causer avec vous, surtout deux oreilles pour vous entendre.

« L'amitié dont votre dernière lettre était pleine m'est bien précieuse, je l'aime et me plais à vous le dire.

« A votre Dame et à vous et d'esprit et de cœur.

« A. Brizeux.

« Faut-il enfin écrire à l'Académie ?

« A Marseille (poste restante) pour une grande semaine. »

Ce post-scriptum : « Faut-il enfin écrire à l'Académie ? » nous en dit long, dans sa brièveté, sur l'état d'esprit de Brizeux. Ce poète est comme l'enfant à qui l'on a montré une dragée : il la réclame.

Mais c'est pour d'autres que se manifeste le bon vouloir des académiciens. On ne fait pas attendre Emile Augier, « soutenu, dit Brizeux, par le gouvernement ». On ne tardera pas à lui donner pour confrère le concurrent de 1857, Victor de Laprade, qui, peu de temps après sa réception, à l'occasion d'une pièce d'Augier, *les Effrontés*, écrira la satire *les Muses d'État*, et paiera de sa place à la faculté de Lyon cette protestation indépendante et vigoureuse.

Les patrons de Brizeux lui disent : Patientez. Ce conseil lui paraît étrange, après les premiers encouragements. Aux marques de sympathie que, les lendemains d'élection, lui adressent Vigny et Sainte-Beuve, il finit par répondre que, si l'on veut de lui, on prenne soin de le lui faire entendre. Voici ce qu'il écrit le 20 novembre 1857, à Vigny :

« Ainsi, mon cher ami, vous voudriez bien encore penser aux absents ! Dans les prochaines élections, vous verriez pour moi des chances favorables ; de loin, — je vous l'avoue, — elles me semblent bien chanceuses. Ce qui m'est certain, c'est que si celui-là qui se sent poète peut très bien siéger seul au sein de la nature, il peut aussi désirer dans sa vieillesse de s'asseoir parmi quelques esprits d'élite, et je goûte assez peu la simplicité feinte de Béranger. Je sais aussi qu'on n'entre pas du premier coup dans votre salon ; cette faveur ne s'accorde du moins qu'à ceux qui n'ont aucun titre littéraire :

Vous me ferez, Seigneur,
En arrivant, beaucoup d'honneur.

Encore faudrait-il ne pas s'en aller heurter contre tel ou

tel ; que l'Académie, qui vous connaît, montrât son désir et qu'un certain nombre de voix vous fût assuré. Sur ceci, Sainte-Beuve m'écrivit, il y a deux mois environ, quelques lignes des plus aimables, mais dans une expectative qui ne peut plus être la mienne. Veuillez, cher ami, lui en toucher deux mots. Quelques mots de vous venus en Bretagne me seraient aussi bien doux ; et j'irai, dans trois semaines, vous répondre à Paris même.

« Ma bonne et ancienne amitié vous destine ma première visite.

« A vous d'esprit et de cœur.

« A. Brizeux. »

S'il fallait répéter comme exacte une anecdote assez connue, c'est par une attaque dirigée contre l'homme même que Montalembert aurait fait écarter Brizeux, lorsque son nom fut proposé comme un de ceux qu'il était équitable de retenir. Persuadé, à tort ou à raison, que ce poète, commensal des auberges de la Bretagne, était tout l'opposé d'un buveur d'eau, il aurait ruiné sa candidature avec ces simples mots : « N'est-ce pas assez de M. de Musset ? » Il n'est pas nécessaire de recourir à ces grosses raisons pour expliquer la réserve de l'Académie. Si âgée qu'elle soit, cette grande dame a toujours autour de sa robe à vertugadin des prétendants très assidus et très entreprenants ; elle n'accorde pas d'attention au soupirant réservé, vergogneux, qui ne proclame pas très haut le goût qu'il a pour elle.

***

Brizeux trouva dans la phtisie l'adversaire vraiment cruel. Ne voulant plus passer l'hiver dans ces

brouillards de Lorient qu'il regardait comme l'unique cause de ses accès de toux, « d'abominable toux », il partit pour Paris, contre l'avis du docteur cette fois, et malgré les pleurs de sa vieille mère. Là, se traînant avec peine, il erra par les rues, monta chez deux ou trois amis, se tint, pendant plusieurs jours, chez son frère Ernest Boyer, sous-préfet de Corbeil, et revint encore à Paris, avec Barbier, à la recherche d'un rayon du soleil de mars aux Tuileries, dans le coin des vieillards frileux, avant de s'en aller en Languedoc, où le souvenir de ses bons et généreux hôtes d'antan, les Saint-René Taillandier, l'attirait. Un mois avant de se mettre en route pour Montpellier, il écrivit à Alfred de Vigny un billet plein de grâce triste, le dernier :

(L'enveloppe porte le timbre : Paris, 16 mars 58.)

« Cher ami, lorsque vous êtes venu visiter un ami malade, il était avec Barbier, sous les arcades Rivoli, cherchant plutôt que trouvant un peu de chaleur. J'ai fort regretté de n'avoir pu vous serrer la main, mais nous aurions échangé peu de paroles. Depuis quelques semaines la voix me manque : *lupi Mœrim videre priores*.

« Décidément, il faut quitter les bons amis de Paris et aller chercher ce grand ami appelé le soleil... si lui-même est encore de ce monde.

« Tout vôtre.

« A. Brizeux. »

Il partit le 14 avril. Il arriva à Montpellier le 16. Il fut logé, non pas chez les Saint-René Taillandier, dont « il ne voulut pas effrayer les enfants », mais dans une maison voisine. Sa chambre, « en plein soleil », donnait « de plain-pied dans un jardin rus-

tique ». Il y reçut les soins du médecin Combal et les visites quotidiennes, prolongées, affectueuses, bienfaisantes, du couple ami. Entré en agonie le dimanche 2 mai, il expira le 3, à cette heure ambiguë où, des ténèbres éclaircies, s'apprêtait à surgir ce qu'Alfred de Vigny appellera bientôt « la triste Aurore ».

Au moment où la mort lui parut certaine, après avoir fait expédier à sa mère un mandat de deux cents francs sur l'argent qu'il lui restait à dépenser, Brizeux avait exprimé le souhait que quelqu'un sollicitât pour lui ce qu'il avait lui-même obtenu pour Le Gonidec, une souscription pour rapporter son corps dans la patrie bretonne.

Dès le 4 mai, Ernest Boyer faisait part à Vigny de cette fin et de ce vœu :

« Monsieur le Comte,

« Je reçois à l'instant la nouvelle de la mort de mon pauvre frère. Avant de mourir, il a demandé à être transporté en Bretagne : il a eu la même pensée que nous tous.

« Pouvez-vous voir M. de Mercey?

« Recevez, Monsieur le Comte, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« E. Boyer. »

Alfred de Vigny répondit le 6 mai :

« Hélas ! Monsieur, je conservais un peu d'espoir : tout est donc fini ! Il est donc bien vrai qu'en si peu de temps, cette maladie si longue ordinairement et qui frappe la poitrine nous enlève un frère, car je l'aimais comme si j'avais ainsi que vous dans le cœur le sang de la même mère.

« Hier au soir, j'ai reçu votre lettre et, dès ce matin, j'ai

vu M. Fould. Le ministre d'État, très frappé, surpris, affligé de votre perte, de votre douleur et de la mienne, s'est prêté avec le plus grand empressement à faire que votre désir de translation des cendres fût religieusement accompli.

« C'est le ministre de l'Instruction publique qui seul a droit d'accorder ces choses, mais il m'a promis de lui en parler dès demain lui-même, et il a pris, de sa main, les notes nécessaires.

« M. Camille Doucet, directeur des Beaux-Arts, pénétré de chagrin à cette douloureuse nouvelle, s'est chargé du rapport et de l'exécution des intentions de M. Fould. Il regarde comme certain ce dernier honneur rendu à une mémoire qui ne périra pas.

« Peu importe par quel ministère tout sera accompli. Nous pouvons, dit-il, y compter fermement. Il me tiendra au courant de tout.

« M. de Mercey n'est point chargé de ces affaires, m'a-t-il dit. Je n'ai pas à le voir, puisque M. Fould lui-même veut bien s'y employer.

« Dès que vous aurez à me parler des suites de cette douloureuse négociation, et peut-être de quelques détails malheureusement trop funèbres, écrivez-moi, selon nos conventions : *demain, je serai chez vous à 1 heure de l'après-midi*, et vous me trouverez comme en ce moment, c'est-à-dire plein de douloureux regrets, de souvenirs doux et impérissables d'une amitié que rien ne saurait éteindre, et que vous me permettrez, Monsieur, de reporter à présent sur vous. »

Absent de Corbeil lorsque cette lettre y arriva, Ernest Boyer adressa, le 9 mai, à Vigny l'expression de sa profonde gratitude. Il lui offrait de lui communiquer les dernières lettres de M. Saint-René Taillandier, mais M. Saint-René Taillandier lui-même avait écrit à Vigny.

Il lui avait, dès le 5 mai, fait le récit de ces quinze jours de souffrances où « les efforts du médecin » et

tous les soins des amis de Brizeux « ne pouvaient tendre qu'à soulager son mal, à lui adoucir ce passage d'une vie à l'autre ». La fin de cette lettre est à recueillir : « Il m'a souvent parlé de vous dans ces derniers entretiens. Il aimait en vous l'artiste et l'homme, le poète et l'ami. J'accomplis un de ses vœux en vous adressant de sa part un adieu suprême. »

En lisant ces lignes, Alfred de Vigny se rappela peut-être une touchante pièce des *Histoires poétiques*, cette *Fleur de la tombe*, citée avec admiration par Villemain, et dédiée à l'amie anglaise que l'auteur des *Destinées* appelle quelque part « sa chère Madame Holmès ». Cette pièce s'achève sur deux vers où s'expriment, en toute simplicité, la tendresse d'âme de Brizeux et sa fidélité loyale :

Hélas ! s'il est des cœurs prompts à se délier,
D'autres veulent mourir plutôt que d'oublier.

II

ALFRED DE VIGNY ET AUGUSTE BARBIER

Né en 1805, Auguste Barbier était de deux ans moins âgé que Brizeux, de huit ans qu'Alfred de Vigny. Mais, au rebours de Brizeux, qui, jeune homme, avait conservé la candeur d'un enfant et qui, même arrivé à la maturité, retrouvait par moments l'aspect et l'accent juvéniles, Barbier paraît avoir peu attendu pour revêtir la gravité de l'homme fait : à l'âge de vingt-cinq ans, sans avoir pu beaucoup approfondir le mal moral, ni donner à ses conclusions l'autorité de l'expérience, on le verra manifester d'emblée l'humeur sévère et la rigueur de jugement d'un Alceste né misanthrope et qui aurait beaucoup vécu.

Lorsqu'il se rencontra pour la première fois, dans la petite chambre de Brizeux, avec l'auteur des *Poèmes* et de *Cinq-Mars*, Barbier lui-même était, depuis peu de jours, l'auteur de la *Curée.* On a indiqué, mais trop sommairement, la genèse de ce poème ; d'autre part, les *Souvenirs personnels* fournissent de curieux renseignements sur sa publication : je crois à propos d'insister et sur l'une et sur l'autre.

Aussitôt après les journées de Juillet, où il n'avait pas assisté, le jeune auteur improvisa ce qu'il appe-

lait sa « diatribe », le *Lendemain*, une satire un peu obscure, et, en somme, manquée (1). Mais le premier-Paris de Saint-Marc Girardin, imprimé dans le *Journal des Débats* du 16 août, fouetta de nouveau son imagination : il y trouva l'idée et quelques-uns des thèmes directeurs de sa composition nouvelle.

« Il y a quinze jours, — disait le journaliste, — c'étaient les heures de l'insurrection populaire, heures de courage et d'enthousiasme, heures de vertu et de dévouement. »

De cette phrase initiale est sorti le développement :

Oh ! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles...

L'auteur de l'article ajoutait :

« Aujourd'hui, c'est une tout autre insurrection, c'est l'insurrection des solliciteurs ; c'est la levée en masse de tous les chercheurs de place. Ils courent aux antichambres avec la même ardeur que le peuple courait au feu. Dès sept heures du matin, des bataillons d'habits noirs s'élancent de toutes les parties de la capitale ; le rassemblement grossit de rues en rues : à pied, en fiacre, en cabriolet, suant, haletant, la cocarde au chapeau et le ruban tricolore à la boutonnière, vous voyez toute cette foule se pousser vers les hôtels des ministres, pénétrer dans les antichambres, assiéger la porte du cabinet, etc. »

N'est-ce pas dans ce canevas que Barbier a pris le dessein même, sinon l'image caractéristique de sa pièce ? Est-il besoin de souligner quelques détails saillants qu'il a cru bon de retenir ?

(1) Cette ébauche assez médiocre a été reproduite par M. Ch.-M. Garnier dans la notice informée et fine qu'il a écrite sur Auguste Barbier, en tête d'une édition anglaise des *Iambes et Poèmes*, At the Clarendon Press, Oxford, 1907.

Quant à tous ces beaux fils aux tricolores flammes,
Au beau linge, au frac élégant, etc.

A ces indications, que lui fournissait le prosateur, le poète a donné toute leur valeur par le rapprochement d'un trait plein de vigueur, qu'il a cueilli plus loin :

« J'aime ce peuple, — avait écrit le journaliste, — ce peuple dont il faudrait baiser les haillons, puisqu'il les a gardés au milieu de toutes les tentations de la révolte et de la guerre. »

L'alliance de mots : « la grande populace et la sainte canaille » n'est-elle pas sortie de cette phrase éloquente ?

L'éloquence, disons-le vite, se laisse à peine entrevoir à travers le petit pamphlet très réussi de Saint-Marc Girardin : c'est à la raillerie spirituelle et mordante qu'il demande tous ses effets. Il lui est arrivé pourtant de prononcer certaines paroles qui devaient être suggestives pour un rimeur disposé, par nature, aux tragiques emportements.

« Il y a certes dans tout cela, écrit-il, matière au ridicule, mais il y a aussi matière à la pitié et à la douleur. »

C'est un horizon qui se découvre aux regards de Barbier. Au lieu de tracer finement (ce qui n'est pas du tout son fait) des pages piquantes, il forgera des strophes irritées. Sans perdre un seul instant, il congédie celle que Proudhon a nommée la déesse Ironie. Il notera uniquement les grondements et les éclats de voix de l'Indignation, sa véritable Muse.

Sa pièce coulée d'un jet, et venue admirablement,

Barbier éprouva le besoin d'en faire juge le public. C'est au docteur Véron, qui dirigeait la *Revue de Paris* « avec l'argent du banquier Aguado », qu'il apporta son manuscrit. Quoiqu'il fût admis chez Hugo, lorsqu'on se préparait à la bataille d'*Hernani* et qu'il eût eu l'honneur d'assister peu auparavant à la lecture de ce drame, Barbier n'était qu'un auteur inconnu. Le directeur ne dut pas lire ses vers, ou il les trouva négligeables. Deux semaines se passent. Un beau matin, on frappe chez Barbier. Véron entre tout affairé, saute au cou du jeune écrivain, le traite de grand homme et, pour justifier son expression, exhibe ce court compliment de Saint-Marc Girardin : « Mon cher, je vous félicite, vous avez trouvé un poète. » La pièce avait paru, à l'insu de l'auteur. C'est de Latouche qui, traversant le cabinet directorial, avait aperçu les vers, les avait lus et les avait garantis au docteur : « Il faut imprimer cela sans hésiter et je vous en promets merveille. »

Même avec cette caution, la *Revue de Paris* n'avait risqué le poème qu'en le désavouant. Et il n'est pas sans intérêt de se reporter aujourd'hui au préambule en prose, bien oublié, qui, dans le numéro du mois de septembre 1830, annonce *la Curée*, mais semble avoir été composé avec soin — je ne dis pas avec talent — pour enlever à la satire son venin.

« C'est, disait la *Revue*, une boutade énergique et brutale, échappée sans doute dans un quart d'heure de colère, contre les gens du lendemain... Nous sommes loin d'approuver le poète dans la forme et le fond de ses idées. Nous pensons d'abord que, dans leurs positions diverses, toutes les classes de la société ont également bien mérité de la patrie, aux jours de la grande semaine. Nous croyons

ensuite que, même dans le but véritable de l'art, la satire et l'indignation ne suffisent pas pour légitimer un choix d'images et une crudité d'expressions qui touchent quelquefois au cynisme. En publiant ce morceau, nous avons voulu surtout engager l'auteur, homme de talent, à ne pas vouer tant de verve à la peinture d'une liberté hideuse, celle de 93, et qui heureusement n'est pas celle de 1830 ».

Par la truculence de quelques images, la pièce de *la Curée* pouvait, il faut le reconnaître, donner le change sur les tendances politiques de son auteur. Mais Barbier n'était pas ce que croyait la *Revue de Paris*, un révolutionnaire terroriste, épris de l'idéal des jacobins, et partisan des moyens rigoureux qu'avaient mis en honneur les hommes de la Convention. Ce fils d'avoué de Paris, d'origine deux fois bourgeoise, né et nourri dans le milieu basochien, destiné tout d'abord à devenir « magistrat » pour continuer, en l'élevant peut-être d'un degré, la tradition paternelle, n'était, lui aussi, qu'un bourgeois, — émancipé sans aucun doute et, comme tant de gens au lendemain des trois journées, libéral, mais bourgeois. Se séparant, sur un point essentiel, de la plupart des libéraux de cette date, il avait en horreur la tradition napoléonienne. Il n'allait pas pourtant jusqu'à prévoir et jusqu'à souhaiter, comme H. de Latouche, le régime républicain : il l'aurait plutôt redouté. Lorsque, dix-huit ans plus tard, le trône du Roi-citoyen s'effondrera, ce que Barbier envisagera tout aussitôt, c'est le péril que l'insurrection pourrait faire courir aux intérêts des hommes de sa caste. Viennent les journées de Juin, il sera des premiers à se placer dans les rangs des soutiens de l'ordre et des champions de la propriété. Le geste aurait un

autre sens, s'il était désintéressé. Mais, au milieu de la tourmente populaire, ce possesseur d'immeubles, préoccupé, même en temps ordinaire, — une raillerie amicale de Léon de Wailly nous l'apprend, — de toucher exactement l'argent de ses loyers (1), s'inquiète surtout du sort d'une de ses maisons, sise précisément à l'endroit de Paris où l'émeute fait rage, et exposée ainsi à être endommagée ou même mise à feu dans le combat.

Barbier, d'ailleurs, n'attendit pas 1848 pour laisser deviner le fond de sa pensée. Dès le mois de décembre 1830, il publiait *le Lion* et jetait déjà comme un reflet de ridicule sur le « monstre » populaire en nous le montrant « muselé ». En février 1831, il flétrissait *la Popularité* qu'il appelait « la grande impudique » ; il la représentait d'abord, « le ventre au soleil », livrant à tout venant « ses flancs ouverts » ; puis « lasse de rage » comme la bacchante, et s'affaissant tout épuisée, mais, dans une dernière convulsion, jetant « au sable de la plage des têtes d'hommes et du sang ». Dans le même mois, s'il reparlait de *l'Emeute*, c'était pour la flétrir :

Hurle en battant les murs comme une femme saoûle.

C'était aussi pour conjurer la vieille mère patrie de mettre fin par un geste de douleur sublime aux luttes fratricides de ses enfants :

Les mamelles au vent et les bras étendus,
Mère désespérée, en ta douleur antique,
Viens, retrousse à deux mains ta flottante tunique,

(1) Lettre de Léon de Wailly à Alfred de Vigny, du 25 juin 1849.

Et montre aux glaives nus de tes fils irrités
Les flancs, les larges flancs qui les ont tous portés !

L'Idole, écrite en mai, ne révèle que l'aspect inattendu du libéralisme de Barbier, l'antibonapartisme, sa plus profonde conviction, celle qui persistera chez lui pendant tout le second Empire, et qui fera par un certain côté l'unité de sa vie. Mais si quelque sentiment net a dicté la pièce écrite en octobre 1831 et publiée sous le titre *la Cuve*, on y reconnaît, avant tout, le violent désir de réagir, le besoin de se courroucer contre le peuple même, contre cette « race de Paris »,

Race ardente à mouvoir du fer ou du pavé

et le dessein de nous faire prendre en horreur ce que Vigny nommera plus tard « la grenouille du ruisseau », ce que l'auteur des *Iambes*, le premier, caractérise ainsi : « le pâle voyou » libertin, pétri de vices, brave, à vrai dire, « mangeant de la poudre comme un vieux grenadier », mais qui, le jour où « l'émeute passe » obéit sans scrupule aux plus coupables impulsions :

Soudain l'instinct du mal le saisit et l'emporte.

Nous avons là, déjà, le portrait de Gavroche, d'un Gavroche présenté surtout comme un « nain » malfaisant, et pour lequel Barbier, bien revenu de sa minute d'enthousiasme, ne ressent plus, dans son cœur de jeune rentier à jamais refroidi, que défiance et qu'aversion.

Cet esprit de critique et aussi d'abstention, à base

de pessimisme ou d'âpre mécontentement, n'éloignait pas beaucoup Barbier, en politique, du loyalisme obstiné, mais hautain et amer, du comte de Vigny.

Voici comment, dès le 3 avril 1831, Alfred de Vigny apprécie les tendances manifestées par le jeune écrivain devenu son ami : « Le poème de la *Curée* est son coup d'essai. Il a réussi ; la justesse de la comparaison des intrigants actuels aux chiens de chasse, l'âpreté sauvage et jusqu'à l'impureté *rabelaisienne* de ses expressions populaires, la forme rude de l'iambe d'André Chénier qu'il semble affectionner, tout cela vient de saisir le public d'une sorte d'effroi et de plaisir qui va bien à notre temps. Il a depuis publié une seconde satire, *la Popularité*, qui a moins séduit la foule, mais a satisfait les âmes poétiques et les esprits généreux qui craignaient de voir ce beau talent esclave de cette *sainte canaille* (selon son mot), qu'il a louée, en empruntant à la langue qu'elle parle quelques expressions plus que hardies (1) ».

La concordance de leurs vues littéraires les rapprochait encore davantage. En regard de la religion romantique, ils avaient pris à la même heure l'attitude de protestants : le mot se retrouverait sous la plume de Barbier lui-même. Qu'est-ce, en effet, que la satire écrite en mars 1832 sous le titre de *Melpomène* et dédiée précisément à Alfred de Vigny ? Une vraie *Ménippée* en vers, une fougueuse remontrance de prédicant dirigée contre l'immoralité du théâtre et dénonçant tout ce que l'on doit tenir

(1) *L'Avenir*, 3 avril 1831. *Première lettre parisienne*, signée Y.

pour immoral dans ces drames nouveaux effrontément cyniques, où s'offrent au public de « lubriques tableaux » et jusqu'à des scènes de « viol ». Le dramaturge — affirme le poète satirique — a calculé « du fond du cabinet » le produit « brut et net » d'un « spectacle hideux » ; il a fait argent du sacrilège même ; il a livré « aux clameurs » du parterre la dépouille des morts qui venaient d'être ensevelis. Les initiés reconnaissaient, sous ces allusions, des noms d'écrivains et d'ouvrages.

Quelqu'un a remarqué, non sans raison, qu'il y a de la ressemblance entre le début de cette satire de *Melpomène* et certaines strophes de la *Maison du berger*. Il est possible que les vers de Barbier se soient gravés, à leur apparition, dans la mémoire impressionnable et singulièrement fidèle de Vigny. Toutefois ce rapprochement, si l'on y insistait, ferait surtout apercevoir quelle distance séparera toujours le travail peu décourageant d'un rimeur de talent et le faire définitif, que personne n'imitera, du poète qui est un maître. Qu'est-ce que l'apostrophe assez molle et assez diffuse :

> O fille d'Euripide, ô belle fille antique,
> O Muse, qu'as-tu fait de ta blanche tunique, etc.

auprès du cri de douleur passionné :

> « Ah ! fille sans pudeur, fille de saint Orphée »

et de trois ou quatre autres traits de poésie brûlante, courant comme autant d'étincelles à travers ce passage des *Destinées* que, seul, un lecteur innocent pourrait considérer comme un exploit de plagiaire ? Mais la question n'est pas, ici, de classer

deux poètes, c'est de marquer par où, dès leurs premiers rapports, ils furent en complète communion de sentiments et de pensées.



A la fin de l'année 1831, exactement le 11 du mois de décembre, au moment de partir avec Brizeux pour le voyage en Italie, Barbier adressait à Vigny, avec un exemplaire tout frais imprimé de son recueil des *Iambes*, une lettre d'adieux. Cette lettre inédite, d'un tour agréable, obligeant, quelque peu flatteur, donnera bien l'idée de ce qu'étaient, à ce moment, leurs relations, amicales et sûres déjà, mais pas encore intimes :

« Ce 11 décembre 1831 (1).

Monsieur et ami,

« Je n'ai le temps tout juste que de vous tracer ces quelques lignes pour adieu. J'ai vu Brizeux qui m'a dit que vous étiez souffrant. — Comment allez-vous ? Le Docteur Noir aurait-il besoin lui-même du docteur ? J'espère que non. Vous m'avez enchanté. Stello est toujours délicieux, et votre *silencieuse Anglaise* belle, belle, comme tout ce que vous faites. Vous êtes un grand accapareur. Vous êtes tout, voire même *Jean Paul*. Je ne suis désolé que d'une chose, c'est de ne pas pouvoir lire votre dernière consultation. Je pars en vous priant d'agréer ces *tristes et malheureux Iambes*. Ils sont moites encore, ils ont l'aile mouillée, ce n'est pas leur faute s'ils ne volent pas haut... Mais les éditeurs, la race des éditeurs ! ! que Dieu vous en

(1) Suscription : *Monsieur — Monsieur le comte — Alfred de Vigny, — Rue des Petites-Ecuries d'Artois, n° 3.*

préserve, et vous tienne toujours en sa sainte et digne garde.

« Votre tout dévoué voyageur.

« Aug. Barbier. »

Pendant les neuf mois que dura son absence, Barbier se dispensa d'écrire à Alfred de Vigny. Mais il dicta peut-être ou inspira certaines lignes de la longue lettre qne Brizeux fit partir de Venise, à la date du 16 mars. Le post-scriptum semblait le dire ; le voici textuellement :

« J'ai écrit à Mme Duchambge qui ne m'a point répondu. Elle apprendra avec plaisir que sa musique se chante à Naples. Amitiés à Fontaney. — Barbier a sa part dans cette lettre. »

Laissant Brizeux repartir seul, Barbier, pour rendre visite à Parme et au Corrège, avait prolongé son séjour en Italie. De retour à Paris, il imprima dans la *Revue des Deux Mondes*, au début de 1833, sous le titre *Il Pianto*, les poésies improvisées au cours de son voyage et, aussitôt, il les réédita chez le libraire Urbain Canel (1). Alfred de Vigny nota pour lui-même, dans son *Journal intime*, et ne tint pas absolument secrète pour Barbier, cette appréciation très pénétrante :

« Barbier vient de publier *Il Pianto*. Les délices de Capoue ont amolli son caractère de poésie, et Brizeux a déteint sur lui ses douces couleurs virgiliennes et *laquistes* dérivant de Sainte-Beuve. — Ils ont mêlé leurs couleurs et leurs eaux ; à peine retrouve-t-on dans ce *Pianto* quelques vagues du fleuve jaune des *Iambes*. L'eau bleuâtre qui en-

(1) Les deux publications sont du début de l'année 1833.

toure ces vagues est pure et belle, mais ce n'est pas celle du fleuve débordé d'où jaillit la *Curée*.

« Brizeux est un esprit fin et analytique qui ne fait pas des vers par inspiration et par instinct, mais parce qu'il a résolu d'exprimer en vers les idées qu'il choisit partout avec soin.

« Il a des théories littéraires et les a coulées dans l'esprit de Barbier, qui dès lors, se défiant de lui-même, s'est parfumé de formes antiques et latines qui étouffent son élan satirique et lyrique.

« Barbier et Brizeux ne devraient jamais se voir, malgré leur amitié.

« Il arrive à Barbier ce que je lui ai prédit ; on s'écrie : C'est bien, mais c'est autre chose que lui. »

En se montrant un peu déçu, Vigny avait deux fois raison. Je n'ignore pas ce qu'écrivait, l'année du centenaire de Barbier, M. Frédéric Plessis :

« Leconte de Lisle et à sa suite tout le Parnasse faisaient profession d'admirer *Il Pianto*, *Lazare*, certaines pages des *Chants civils et religieux*, et tel sonnet des *Poèmes héroïques*. »

Personne plus que moi ne fait de cas de la technique du Parnasse et n'est porté à respecter ses décisions ; mais *Il Pianto* ne rappelait guère les *Iambes*, et surtout ne les valait pas. Était-ce seulement parce que Barbier, en fréquentant Brizeux et en faisant provision, auprès de lui, de « théories littéraires », lui avait pris sans le vouloir sa façon de sentir et sa façon d'écrire ? Ou plutôt n'est-ce pas que les deux poètes voyageurs s'étaient mépris également, en se persuadant qu'une impression critique, fût-elle admirative ou même émue, était matière à poésie ?

Pour ne parler que de Barbier, — mais ce que je

vais dire s'appliquerait tout aussi bien à plus d'une pièce descriptive de la *Fleur d'Or*, — qu'est-ce que le *Campo Santo*, par exemple ? Une transcription verbale de la fameuse peinture murale d'Orcagna, *le Triomphe de la Mort*, qui depuis.... mais alors elle n'était que dégradée, et d'implacables restaurations ne l'avaient pas anéantie. Cette sorte de copie en vers, emphatique plus que saisissante, l'improvisateur résonnant des *Iambes* l'accouple avec une méditation sans grande profondeur sur la destinée du croyant, et il s'applique à établir une association d'idées entre le sujet traité jadis par l'auteur de la fresque et la situation de l'Italie moderne : Le vrai triomphe de la mort n'est-il pas dans la ruine de toute foi, dans le deuil de toute espérance ? Que le vieil Orcagna ne soulève donc pas la pierre sous laquelle il est enterré, qu'il reste au fond de son tombeau, qu'il tienne ses yeux à jamais fermés, pour n'avoir pas à les rouvrir devant de hideux spectacles !

C'est le *grato m'e il sonno e piu l'esser di sasso* du mélancolique sonnet de Michel-Ange, mais transposé, mais déclamé d'une voix plus vulgaire, mais amplifié impitoyablement.

Qu'est-ce, d'autre part, que les sonnets artistiques sur Masaccio, sur Raphaël, sur le Corrège, sur le Dominiquin, sur Léonard de Vinci, sur Titien, sur ces deux musiciens bizarrement rapprochés, Allegri et Cimarosa, sinon des définitions qui demeurent insuffisantes, des formules qui se tiennent aussi éloignées du sentiment poétique sincère que de l'exactitude ou de la concision ? Les *canons* laconiques des Alexandrins et les épithètes didactiques

d'Horace avaient au moins cet avantage de tout enfermer dans un mot (1).

D'originalité ou d'intérêt, osons le dire, le nouveau recueil n'en offrait que dans les morceaux descriptifs :

On n'entend plus au loin qu'un murmure léger,
Que le cri d'un ânon, le sifflet d'un berger,
Ou, derrière un fronton renversé sur la terre,
Quatre forts mendiants cachés avec mystère,
Qui, les cinq doigts tendus et le feu dans les yeux,
Disputent sourdement des baïoques entre eux.

Encore ces esquisses, tracées en courant, sont-elles, trop souvent, un peu molles de trait, un peu ternes de coloris ; l'accent, le relief, la griffe manquent.

Ce beau ciel lumineux, qu'on aime tant à voir,
Les pâleurs du matin et les rougeurs du soir,
Les coteaux bleus du golfe, et sur ses belles lignes
Des barques au col blanc, nageant comme des cygnes,
Et Pausilippe en fleurs, et Vulcain tout en feux.....

Avoir pu aborder, par un jour de printemps, aux anses d'Ischia, avoir gravi, depuis les vertes vignes de la base jusqu'aux scories stériles et au torrent de lave du sommet, le sauvage Vésuve, et pour représenter tant de grâce ou tant de grandeur, ne recourir qu'à ce langage atténué, qu'à ce symbolisme vieillot, qu'à ces notations éteintes, n'était-ce pas de quoi justifier l'étonnement discret et les réserves du lecteur que *la Curée*, *la Popularité*, *l'Idole*, avaient le

(1) Aufert
Pacurius *docti* famam senis, Accius *alti*.

plus intéressé ? Les défauts mêmes des *Iambes*, ces fruits verts et acerbes, pouvaient faire tout espérer : « L'audace âpre d'un premier ouvrage, disait un ancien, précède d'ordinaire et permet seule de prévoir la perfection qui succédera quelque jour et que le temps se charge de produire. » Hélas ! les poèmes venus d'Italie n'avaient plus la saveur sauvage, mais excitante et capiteuse, des *Iambes* : c'était des fruits dorés, sans beaucoup de parfum ; la douceur même en était décevante.



Après avoir cherché l'inspiration à Pise, à Florence, à Naples, et n'y avoir guère trouvé que des sujets de vers, le poète Barbier, en quête de nouvelles impressions, se dirigea vers la Grande-Bretagne.

Dans l'exacte monographie que j'ai déjà citée, M. Ch.-M. Garnier ne donne d'autres dates pour le séjour à Londres que les années 1835 et 1836. Il ne paraît pas avoir connu ce fait certain, que le premier contact de Barbier avec la société anglaise eut lieu dès 1833. Ce sont les *Mémoires* et la *Correspondance* de Henri Reeve qui nous renseignent sur ce point avec une parfaite précision. On lit dans les *Mémoires* :

« En janvier 1835, je vins à Paris et je m'installai place de l'Odéon. Amédée Prévost me présenta à Lamartine, à Alfred de Vigny, aux Deschamps, et je connaissais Auguste Barbier. »

Une lettre du même Reeve à son ami E. H. Han-

dley, lettre commencée le 17 janvier, interrompue, puis reprise le 18, contient le passage suivant :

« A cet endroit, hier, Barbier est entré et est resté deux heures avec moi. J'avais peine à croire que dix-huit mois graves s'étaient passés depuis que nous errions tous trois ensemble sur les hauteurs de Hampstead Heath. »

Si l'on remonte cet espace de dix-huit mois, on se trouvera ramené jusqu'en juillet 1833, c'est-à dire jusqu'au milieu de l'année où avait paru *Il Pianto*.

A l'époque où Barbier débarquait en Angleterre, il était, semble-t-il, dans un état d'esprit quelque peu singulier. Le succès des *Iambes* l'avait exalté. Pour s'être essayé heureusement dans la satire et de son « coup d'essai » avoir fait un vrai coup de maître, il se croyait voué pour la vie au rôle de justicier, de redresseur de torts, de dénonciateur d'iniquités. Le mal a gangrené le monde, répétait-il volontiers ; ma « sombre destinée » est de découvrir et de désigner les ulcères :

Pour moi, cet univers est comme un hôpital
Où, livide infirmier devant le drap fatal,
Pour nettoyer les corps infectés de souillures,
Je vais mettre mon doigt sur toutes les blessures.

C'est donc avec un front sourcilleux et un langage traversé de formules intransigeantes que le jeune homme au nom déjà retentissant avait dû se montrer d'abord à ses premiers amis anglais. La trace de cette impression subsiste, si je ne me trompe, jusque dans les termes affectueux par lesquels Henri Reeve, en 1835, traduit le plaisir qu'il a eu à revoir le poète parisien et à le trouver moins farouche :

« Il n'a changé qu'un peu, mais ce peu est tout avantage. Son esprit de censure est moins rude et plus sérieux ; sa haine du mal moins violente et plus inflexible ; sa passion s'attache moins aux caresses de l'art et plus à sa sagesse. »

Tout ce que Reeve, à cette date, écrit sur Alfred de Vigny, exprime, je le reconnais, une impression personnelle et directe ; mais cette impression a été préparée sans doute par les paroles de Barbier. Quand, au sortir d'une première visite, le 14 janvier 1835, le jeune Anglais nous dit de l'auteur de *Stello* : « Je le considérais depuis longtemps comme l'écrivain le plus délicat, le plus séduisant de la nouvelle école, » ne se souvient-il pas des entretiens de l'été de 1833 ?

Quand il ajoute : « et tel je l'ai trouvé dans la conversation », ne semble-t-il pas déjà faire partie du cercle des fidèles de la rue des Ecuries-d'Artois ? Au bout de peu de temps, il décrira complaisamment ce petit cénacle :

« De Vigny, avec sa tranquille et élégante sensibilité ; Barbier, avec sa compatissante philosophie unie à une rare vigueur d'accent vitupératif ; de Wailly, son plus intime ami, le traducteur d'*Hamlet* ; Antoni Deschamps, le traducteur de Dante, dont la seule folie est de se croire fou et qui, sous l'effet de cette conviction, vit actuellement dans une maison de santé. »

Pour ce qui est de Lamartine, avant de fréquenter assidûment chez lui et de l'admirer pleinement, Reeve en parle à la cavalière, comme Barbier sans doute et ses amis :

« Le magnifique et bienveillant Lamartine, dont la folie est de se croire homme d'État, et qui harangue moi et la

Chambre sur les questions du sel et du tabac, et qui est le poète dans l'homme, au lieu d'être ce que le vrai barde devrait être, l'homme accompli dans le parfait poète. »

Rappelons-nous ce que sont, à ce moment-là, les littérateurs purs, éloignés moitié malgré eux, moitié de parti pris, des affaires publiques et dédaigneux de l'éloquence parlementaire jusqu'à ne pas s'apercevoir qu'elle est une admirable forme de l'action : ne penserons-nous pas qu'en s'exprimant comme il le fait sur l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies*, devenu député de Bergues, Reeve traduit l'opinion de ce groupe de dilettantes ? Quant au jugement sur Hugo, ce n'est pas assurément la raison modérée de Reeve qui l'a formulé. Sous les mots qu'emploie le jeune étranger, je reconnais la fureur d'invectives de la satire de *Melpomène* et c'est le Caton des *Iambes* que je crois entendre parler :

« Hugo est tombé assez bas, et il est si fou, si puéril, si goujat (*blackguard*), que toutes ses relations l'ont quitté, ou lui elles. Je l'ai vu à la bibliothèque du Roi, mais je ne me soucie pas de renouveler connaissance. »

Dans cette même lettre du 17-18 janvier, si pleine d'intérêt pour les historiens du Romantisme, Reeve semble nous dire que les poèmes, réunis et publiés deux ans plus tard sous le titre de *Lazare*, s'élaborent, dès le début de 1835, dans un secret qui n'est pas absolu, mais dont il ne veut pas, par un sentiment de réserve et de dignité, que l'on se départe à son endroit. Voici ce qu'il écrit au sujet de l'auteur :

« Dans tout le travail qui a porté son esprit à ce degré de force et de sûreté, je ne doute pas que quelque bon

ouvrage, ou tout au moins les matériaux de cet ouvrage, ait été produit. Mais, vous le savez, je ne demande jamais à être admis derrière la scène du théâtre de mes amis, estimant que si je puis un jour avoir la prétention de juger leurs œuvres bel et bien, je dois m'asseoir où s'assied le public, devant la scène, au parterre. »

On me permettra de regretter que Reeve n'ait pas tenu à connaître cette première ébauche du *Lazare*. Peut-être, comme il le fit, la même année, pour *Chatterton*, aurait-il apprécié, dans quelque lettre à son ami Handley, ces satires sur l'Angleterre, et dans ce cas, malgré des préventions très favorables pour Barbier, il en aurait probablement indiqué les défauts. Je serais dispensé de le faire moi-même. C'est une tâche ingrate, s'il en fut, que d'exposer publiquement les raisons que l'on peut avoir de ne pas admirer autant qu'on le voudrait une œuvre d'ailleurs estimable ; mais, quoi que je puisse dire, j'en dirai moins que Sainte-Beuve, comparant aux *Iambes* les ouvrages de Barbier qui ont suivi : « C'était à jurer que ce n'était ni du même poète, ni du même homme. » Ce jugement tranchant, Mme de Girardin le traduisit en termes pittoresques : « M. Barbier a assassiné un homme ; il lui a volé sa valise, et dans sa valise il y avait les *Iambes*. »

Ne fût-ce que par l'intérêt des sujets, le recueil de *Lazare*, tel qu'il fut publié, le 1er février 1837, dans la *Revue des Deux Mondes*, offre, au premier aspect, plus d'analogie avec les vigoureux *Iambes* que n'en pouvait présenter *Il Pianto*. Mais après avoir lu, relu sans parti pris, ces pamphlets versifiés, si l'on se laissait aller à dire toute sa pensée, n'aurait-on pas quelque raison de s'étonner que des spectacles

comme celui de la folie à Bedlam, de l'ivrognerie par le gin dans les cabarets et les galetas londoniens, de la prostitution qui n'a pas disparu du fait qu'elle se dissimule, mais qui, dans ce temps-là, s'offrait au passant dans toutes les rues et encombrait certains trottoirs, de la brutalité des châtiments dans les rangs de l'armée où sévissait le fouet, le terrible chat à neuf queues, de l'activité formidable des machines dans les ateliers usant, exténuant, écrasant l'ouvrier sans faire grâce à la mère, à l'enfant, de l'emprisonnement si meurtrier dans les puits et les galeries de mine de Newcastle, de l'agitation des *Hustings*, ces champs de foire électorale où Menace et Corruption s'unissent pour subjuguer les consciences, des fascinations sombres de la Tamise attirant au suicide les désespérés, des ravages du spleen acheminant les damnés de l'Ennui aux fureurs de la cruauté et aux perversions sinistres du sadisme, n'aient inspiré à ce poète de trente ans que des artifices d'école, ne lui aient guère suggéré que des mouvements de rhéteur (1)? S'il était possible à un jeune faiseur de vers de se rendre justice, Barbier aurait

(1) Ce ne sont qu'apostrophes et prosopopées : « O grand Dieu, sois pour moi ce que sont les étoiles !... O Bedlam, monument de crainte et de douleur !... Sombre génie, ô Dieu de la misère !... Gémissez, gémissez, mes sœurs, profondément... Ecoutez, écoutez, enfants des autres terres... O blanche conscience! ô saint flambeau de l'âme !... O toi, qui marches en silence. — Le long de ce rivage noir... Vieille et triste Albion, ô matrone romaine... O Dieu, Dieu tout-puissant ! pour les plus justes causes... Westminster! Westminster ! oh ! n'est-ce point assez... O Menace, ma sœur, à grands pas avançons.., William Pitt, ô nocher souverain!... Shakespeare ! vainement sous les voûtes suprêmes... Ennui ! fatal Ennui ! monstre au pâle visage !... O vieil Océanus! ô père tout-puissant!... O mon enfant chéri!... O misère ! misère ! etc., etc. »

donné pour épigraphe à la plupart des pièces de son recueil la formule de Juvénal : *Ut declamatio fias.*

Dans quelques-unes de ces pièces la composition est si factice et si rudimentaire en même temps qu'elle semble tracée par un rimeur qui improvise. Voyez la trame de la satire intitulée *Bedlam*. Le naufrage et l'incendie sont effrayants, dit l'écrivain satirique, mais rien n'égale en épouvante le sort des « malheureux qui souffrent du cerveau » : ce sont les fous que désigne cette périphrase. A ce préambule succèdent deux descriptions, deux représentations terrifiques à la façon des images sur l'alcoolisme : le fou tombé en enfance ou gâteux, et le fou furieux dans sa camisole de force. Vient ensuite, comme conclusion ou addition explicative à ce double tableau, le catalogue, hélas ! très incomplet des causes de la folie : usure cérébrale, isolement, misère, orgueil démesuré. C'est dans toute sa banalité le lieu commun oratoire.

Les mêmes procédés font avorter les excellentes intentions de la pièce *le Minotaure*. Comme début, une glose sur le mot même qui sert de titre à la satire : ce n'est pas cinquante enfants, comme le monstre antique, c'est soixante mille corps jeunes que réclame pour son tribut la Prostitution. Qu'amène après elle cette définition didactique du sujet ? Un développement d'école, par énumération : quatre filles publiques s'avancent et l'une après l'autre racontent en quinze ou vingt vers l'histoire de leur chute. La première était pauvre et la pauvreté est mauvaise conseillère ; la deuxième avait fait un mariage de convenance, c'est l'amour adultère qui l'a perdue ; la troisième fut victime de sa vanité et elle expie aujourd'hui sa passion du luxe ; la quatrième fut séduite

par un lâche qui l'abandonna. La pièce ne prend de l'accent que dans l'imprécation des « femmes perdues » contre la fausse vertu des « femmes honnêtes », cette vertu faite surtout de la misérable peur « de déchoir dans le monde et de perdre son rang ». L'on trouverait peut-être encore, à la condition de ne pas y regarder de trop près, une impression de grandeur dans les deux tirades finales : le mieux est « d'achever son rôle jusqu'au bout » ; « l'étreinte » de la mort sera « douce » pour ces corps usés.

Ce n'est pas trahir ces satires que de les résumer ainsi. Ce qui leur interdit de s'élever beaucoup au-dessus de la médiocrité, c'est l'insuffisance du style et le vice de l'expression. L'hyperbole à flots continus, qui veut soulever les idées, les écrase. Pour nous faire mesurer la très grande étendue de la ville de Londres, n'est-ce pas abuser de nous que de placer tout au début d'une description qui prétend nous laisser une impression lugubre cette plaisante exagération ?

> C'est un espace immense et d'une longueur telle
> Qu'il faut pour le franchir un jour à l'hirondelle.

Même avec ses bas-fonds de « vase noire » remuées par un « flot houleux », la Tamise ne saurait nous donner « l'effroi des ondes infernales » ; les bras du fou le plus surexcité par la démence n'arrachèrent jamais du sol « un chêne et ses longues racines » ; les « milliers de bobines » de l'atelier peuvent siffler du matin au soir : seule, une imagination un peu stérile et qui s'exalte à froid entendra « mille serpents aux langues assassines ».

A côté de l'effort vain vers les effets puissants,

que de morceaux d'une facture relâchée et dans lesquels s'épanouit le style de romance !

Et vous, heureux enfants d'une douce contrée
Où la musique voit sa belle fleur pourprée,
Sa fraîche rose au calice vermeil,
Croître et briller sans peine aux rayons du soleil,
Vous qu'on traite souvent dans cette courte vie
De *gens mous* et pendus aux bras de la folie,
Parce que doux *viveurs*, sans ennuis, sans chagrins,
Vous respirez par trop la divine *ambroisie*
Que cette fleur répand sur vos brillants chemins,
Ah ! bienheureux enfants de l'Italie,
Tranquilles habitants des golfes aux flots bleus,
Beaux citoyens des monts, des champs voluptueux
Que le reste du monde envie,
Laissez dire l'orgueil au fond de ses *frimas*...

Toute cette faconde rimée, riche surtout en impropriétés et en chevilles sans valeur, pour embellir cette prudente réflexion : « Gueux italiens, n'enviez pas les revenus de l'industrie ; l'Angleterre les paie de trop de souffrance et de deuil. »

Et toutefois, pour être juste, il faut bien avouer qu'à travers ces nuages de poésie maussades, lourds, fuligineux, on voit passer, de temps à autre, une lueur d'éclair. C'est, çà et là, quelque image d'un très haut prix :

Le soleil, comme un mort, le drap sur le visage.

. . . .

La porte la plus grande et le plus vaste seuil
Par où passe le plus de monde, c'est l'orgueil.

. . . .

Vive le gin ! au fond de la taverne,
Démence, viens nous décrocher les pots.

. . . .

Oh ! les vents sont bien doux dans nos prés mur-
Et les meules de foin ont des odeurs divines; [murants,
L'oseille et les cressons garnissent les courants
De tous vos clairs ruisseaux, ô mes belles collines !

C'est encore, trop rarement, une réflexion d'une vigueur inattendue qui compense quelque peu l'ennui de développements compassés et verbeux : par exemple, ce dernier mot des mornes prostituées :

. . . . le destin nous a faites
Pour garder le ménage et les femmes honnêtes,

ou cette tirade un peu diffuse, mais néanmoins impressionnante, des mineurs :

Et cependant c'est vous, pauvres ombres muettes, etc.

On entend sonner certains vers qu'on pourrait croire menaçants :

C'est l'œuvre de nos bras qui donne au diadème
Cet éclat merveilleux, cette beauté suprême
Qu'on ne voit nulle part; enfin c'est notre main
Qui produit à foison les richesses énormes
De ces quatre cents lords aux insolentes formes,
Qui souvent sans pitié nous voient mourir de faim.

Rassurons-nous. Chez les misérables de Barbier, l'esprit de révolte ne va pas très loin. Protestataires, soit, mais insurgés, non pas. Après une abondante effusion de vers humanitaires, le poète rabaisse à la formule suppliante : « Lords et seigneurs, ayez pitié de nous ! » les revendications vraiment décentes de ses clients d'occasion. Voici l'ultimatum des mineurs de Newcastle : nous sommes loin de souhaiter « le tumulte des choses, — Et le renversement de

l'ordre d'ici-bas » ; nous n'avons pas la prétention qu'on nous mette « à la place — Des hommes de savoir et des hommes de race », ni qu'on nous donne, à pleines mains, les guinées des millionnaires. Ce que nous demandons à Dieu, « enfants de la misère » que nous sommes,

C'est d'amollir le cœur des puissants de la terre,
Et d'en faire pour nous un plus solide appui ;
C'est de leur rappeler sans cesse, par exemple,
Qu'en laissant dépérir les fondements du temple,
Le monument s'écroule et tout tombe avec lui.

Pour se faire l'idée de ce qu'une poésie, plus anarchique assurément, mais je n'hésite pas à dire plus puissante, pouvait tirer de semblables sujets, il n'y a qu'à se souvenir du nihiliste Nékraçof.

Quoique Vigny n'ait pas laissé sur les poèmes de *Lazare* un jugement formel comme sur *Il Pianto*, nous avons lieu de croire que ces satires anglaises firent une impression favorable sur son esprit. Il fut certainement flatté de retrouver dans le *Prologue* — la pièce du recueil écrite probablement la dernière — ce fameux symbole, « L'Angleterre est un vaisseau etc. », qu'il avait produit dans *Stello* avant de le faire applaudir au théâtre dans le drame de *Chatterton*. Il remarqua surtout et il aima certaine fin de pièce originale et d'une délicieuse rusticité ; il s'en souviendra longtemps après et il nous montrera bien joliment qu'il s'en souvient, en écrivant à Auguste Barbier, le 11 mars 1849, de son petit manoir du Maine-Giraud :

« J'ai sous les yeux des collines aussi vertes que vos chères *Collines d'Irlande*, et des prés que six fontaines arrosent éternellement. »



Pour jeter les fondements d'une grave amitié, c'est bien assez de la ressemblance des goûts et surtout du parfait accord dans les antipathies ; pour la cimenter très fortement et pour en faire un monument durable, une sorte d'autel sacré, rien ne vaut la communauté des souffrances et cet échange de pitié qui accompagne les grands deuils. Mais qu'ai-je à faire de m'appesantir sur cette idée lorsque, pour en trouver l'expression, il me suffit de détacher d'une étude exquise de M. Victor Giraud deux lignes inédites du moraliste Joubert :

« Les consolations sont un secours que l'on se prête et dont tôt ou tard chaque homme a besoin à son tour ? »

C'est Alfred de Vigny qui en eut besoin le premier. On sait qu'après avoir disputé sa mère à la mort et avoir pu, pendant longtemps, la conserver à ses côtés, le cerveau vacillant, sans doute, et bien souvent bouleversé, mais vivante encore et surtout aimante, il la perdit, en 1837, presque subitement. On sait aussi jusqu'à quel point il ressentit la cruauté de cette perte. Il se rappelait qu'à vingt ans, voyant son père, qui depuis sa jeunesse était courbé, voûté, plié en deux, se redresser dans l'agonie par un tragique effort et mourir « droit, sans se plaindre, héroïquement », il n'avait pu « supporter cette vue » et qu'il s'était évanoui de pitié et d'horreur. Il ajoutait :

« J'ai pu soutenir ma mère, mais ma douleur est plus profonde et plus grave, son acier me pénètre plus avant. »

La tendresse de Barbier pour la créature excellente qui lui avait donné le jour n'était pas moins passionnée. Il nous a laissé, dans ses *Souvenirs personnels*, un portrait délicat de cette mère distinguée et vaillante. Pendant près de vingt ans, elle fut tourmentée de souffrances souvent aiguës et supporta stoïquement de vraies tortures. Deux ans avant qu'elle mourût, le poète composa pour elle, en prenant exemple sur le vieux maître François Villon, mais sans s'élever jusqu'à lui, une prière touchante. En 1838, il écrivait cette autre pièce : *Après la mort*.

Nous n'avons pas l'expression des condoléances de Vigny à Barbier pour la mort de sa mère, pas plus que nous ne connaissons les paroles de compassion que, peu de mois auparavant, Barbier aurait pu adresser à Vigny. Quand ils furent frappés l'un et l'autre, ils étaient tous les deux à Paris : ils n'eurent qu'à laisser couler leurs pleurs, qu'à échanger un serrement de mains dans le silence. Mais, quinze ans plus tard, lorsque Barbier perdit son père, après avoir veillé pendant longtemps sur sa vieillesse caduque et avoir entouré de mille soins pieux, jusqu'au dénouement de la mort, ce malheureux débris d'humanité, Alfred de Vigny était dans sa terre de l'Angoumois.

L'auteur du *Mont des Oliviers* ne se sentit pas tout d'abord le courage d'écrire à Barbier. C'est à Busoni, leur ami commun, qu'il fit part de son impression : « Auguste Barbier a perdu son père qu'il n'a pas quitté et qui était presque aveugle et en enfance. C'est un devoir bien douloureux qu'il a courageusement rempli et dont la délivrance lui aura cepen-

dant coûté bien des larmes. Je n'ai pu me résoudre encore à lui écrire ces banalités que l'on dit chaque jour en face de la mort. » Il attendit que la douleur fût un peu apaisée. C'est seulement trois mois après avoir conduit le deuil que Barbier reçut du Maine-Giraud une lettre de condoléances. Cette lettre, une véritable *epistula consolatoria* de philosophe antique, pose et résout par un semblant d'affirmation la question de savoir si l'âme est immortelle. Alfred de Vigny rappelle la doctrine « matérialiste » des Romains au temps de Cicéron ; il y oppose le consentement universel. A cette argumentation peu décisive il joint une raison de sentiment plus faite pour pénétrer jusqu'au cœur de l'ami attristé et pour obtenir son adhésion :

« Vous aviez vu dans le dernier regard de votre mère quelque chose qui vous semblait comme un coup d'œil jeté sur les grands horizons de l'éternité et un sourire de bonheur en les entrevoyant. »

Alfred de Vigny terminait sa lettre par ces mots :

« Je m'arrête tout à coup. L'abondance de mes souvenirs avec vous serait intarissable comme le sont nos entretiens. Je vois avec bonheur s'approcher le temps où nous les pourrons reprendre. »

Ces entretiens n'ont été recueillis ni par Barbier ni par Vigny. Il est possible toutefois, en mettant à profit jusqu'aux moindres indications fournies et par eux et par d'autres, je ne dis pas d'en donner l'exacte impression, mais de s'en faire quelque idée.

Quand Alfred de Vigny recevait ses amis ou qu'il les visitait, nous le savons par divers témoignages,

la conversation restait le plus souvent élevée, et ce parfait causeur, avec un tact fort délicat, réussissait à l'orienter vers l'art ou vers la poésie. Une femme de lettres anglaise, qui, toute jeune fille, l'avait plusieurs fois entendu, nous fournit ce détail :

« Ses propos allaient presque toujours à quelque sujet littéraire ; chez lui la politique et la médisance étaient rigoureusement écartées. »

D'autre part, dans une lettre du 12 mai 1834, Berlioz, intime de Vigny, intime de Barbier, s'exprime de la sorte :

« Mes amis sont venus passer une demi-journée avec moi. C'étaient des célébrités musicales et poétiques, MM. Alfred de Vigny, Antoni Deschamps, Liszt, Hiller et Chopin. Nous avons causé, discuté art, poésie, pensée, musique, drame, enfin tout ce qui constitue la vie. »

Il n'est pas téméraire de penser qu'avec Barbier, comme avec Léon de Wailly, cette conversation littéraire prenait facilement pour but les écrivains anglais. Nous le savons par un passage des *Études littéraires et artistiques* : avant l'époque où Vigny s'occupa d'écrire sa nouvelle *la Vie et la Mort du capitaine Renaud ou la Canne de jonc*, Auguste Barbier l'avait fort engagé à lire un livre publié en 1829, les *Mémoires et la Correspondance du vice-amiral Collingwood* (1). Le conseil ne fut pas perdu, et il serait curieux de relever, dans les lettres du marin anglais ou dans la monographie qui les enchâsse, tous les traits qu'Alfred de Vigny a précieusement notés au

(1) Collingwood (v. admiral Cuthber), *Selection of the correspondence and memoirs... by G. L. Nairham Collingwood*, 1829.

cours de sa lecture pour en tirer lui-même un parti très avantageux (1).

C'est sans doute au retour de son premier voyage en Angleterre, c'est-à-dire pendant l'hiver de 1833, que Barbier faisait profiter Alfred de Vigny des informations qu'il avait acquises en fréquentant la société tout intellectuelle des Austin (2).

Une autre page des *Études littéraires et artistiques* est encore à noter. Elle saute aux yeux, d'ailleurs, grâce à la rubrique très explicite que Barbier y a placée comme pour forcer l'attention du lecteur :

(1) Depuis le moment où ces lignes ont été écrites, j'ai appris avec grand plaisir, de mon ami M. Fernand Baldensperger, qu'il préparait l'impression d'une étude sur ce sujet même.

(2) Barbier était resté sous le charme de la beauté et de l'esprit de Mrs Sarah Austin, la jeune tante de son ami Henri Reeve. En 1833, Mrs Austin avait quarante ans : elle paraissait de dix ans plus jeune, et gardait tout l'éclat d'une beauté exceptionnelle. Après bien d'autres, Santa Rosa, par exemple, et Victor Cousin — pour ne nommer que des adorateurs étrangers —, le jeune auteur des *Iambes* était resté comme en extase devant elle et elle avait cru pouvoir, de son côté, lui témoigner une affection platonique, dont il ne fait pas mystère à ses amis. Fils d'une mère qui était peintre et qui même avait eu des conseils de David, Barbier savait dessiner et il ne craignit pas de faire, à Londres, un portrait au crayon de Mrs Austin. Dans une lettre du 26 mars 1841, Alfred de Vigny adresse à la belle Anglaise, alors âgée de 48 ans, et dont la fille, Miss Lucy, venait d'épouser sir Alexander Duff Gordon, le futur lord Gordon, ces paroles de galanterie : « M. Reeve vous dira que Barbier, avec qui il va passer la soirée chez moi aujourd'hui, vous est toujours fidèle et loyal ami. Je vois toujours votre portrait placé chez lui au-dessus de tous et nous parlons souvent de l'absente qu'il représente. » Dans une lettre du 21 janvier 1844, écrite au moment même où les Austin viennent de s'installer à Paris pour y rester (c'est la révolution de 48 qui les fera rentrer en Angleterre), Alfred de Vigny écrit à Busoni pour l'inviter à venir prendre le thé le mardi 23 : « Je me propose, lui dit-il, de vous faire connaître une femme d'un grand mérite, M[me] Austin, de qui Barbier vous a, je crois, parlé bien souvent. »

Causerie avec M. Alfred de Vigny,
sur le plus ou moins de beauté
des Idiomes littéraires.

« Il me dit que quelquefois, en voulant traduire un ouvrage, on lui donne dans les équivalents de sa version plus de beauté et de justesse qu'il n'en a souvent, et il me cite ce vers de Shakespeare dans *Othello*, où le More s'écrie avant de mourir : *My occupations are gone ; mes affaires sont finies*. Il me dit qu'il a traduit ce passage ainsi : *Ma tâche est terminée*. Cela m'a paru préférable, ajoute-t-il, étant moins prosaïque et plus conforme à la grandeur du guerrier africain. — Je ne sais pas, lui ai-je répondu, si ce mot d'affaires n'est pas plus convenable dans la langue anglaise, — langue d'un peuple commercial, et même plus approprié au caractère du More, composé de grandeur sauvage et de vulgarité ; mais il est certain qu'en français cela n'eût pas été supportable. En somme, ajoutai-je, je crois que les langues modernes sont toutes des langues mal faites et non achevées. L'anglais surtout, qui prend de toutes mains, me fait souvent l'effet d'un habit d'arlequin. Il y a plus d'unité dans le latin... Les hommes qui l'ont manié, au plus beau temps de son développement, lui ont imprimé un caractère de justesse, de force et d'harmonie que l'on ne trouve dans aucun autre idiome vivant. Ce n'est pas Virgile qui aurait dit par la bouche d'Hamlet, dans son fameux monologue : *My soul, take arms against a sea of troubles*. — O mon âme, prends des armes contre une mer de chagrins. — Une pareille façon de s'exprimer est vraiment barbare. »

Il eût été facile de répondre à Barbier — mais c'eût été réponse de pédant — que, si l'expression de Shakespeare semblait barbare, la faute en était à ce calque très maladroit. Au lieu de « O mon âme, prends des armes », que l'on dise : « Mon âme, arme-toi » ; au lieu de « contre une mer de chagrins », que l'on écrive simplement : « contre un

abîme de douleurs », et l'on aura trouvé, je crois, très près du texte anglais, l'expression française.

Quand c'est Vigny qui parle seul, ces entretiens offrent plus d'intérêt. Il parle seul lorsqu'il parle par lettres. Il y en a une fort intéressante, écrite du Maine-Giraud, à la date du 11 mars 1849, et qui est tout entière consacrée à l'examen critique, très amicalement élogieux, du *Jules César* de Barbier.

Est-il nécessaire de le rappeler ? après avoir rimé deux folles et faibles satires : *Erostrate* et *Pot de vin*, après avoir tenté vainement, dans les *Chants civils et religieux*, de mettre la morale en vers lyriques ; après avoir, dans les *Rimes héroïques*, repris la forme du sonnet pour y verser, non plus de l'essence de critique comme dans *Il Pianto*, mais de l'élixir de vertu et n'avoir produit encore cette fois qu'une œuvre honnête, Auguste Barbier, dont la faculté d'invention paraissait épuisée (chacun de ses recueils, depuis les *Iambes*, le disait), s'avisa de faire à son tour ce qu'avaient fait tous ses amis, la traduction d'un drame de Shakespeare. Alfred de Vigny avait pris *Othello* ; Léon de Wailly *Hamlet*, Emile Deschamps, *Macbeth*, *Roméo et Juliette* : il fit choix de *Jules César*.

La pièce, dédiée plus tard « à la mémoire de Mistress Austin », fut achevée dès 1847. Dans les premiers mois de l'année 1849, Alfred de Vigny, mettant à profit ses longs loisirs d'ermite provincial, lisait avec soin cet ouvrage. Il avait plus d'une raison pour s'y intéresser. La tentative de traduire Shakespeare comme l'a fait Barbier, assez littéralement, en rendant les vers par des vers et la prose par de la prose, avait déjà eu son approbation lorsqu'elle se

produisit pour la première fois dans la version de son parent Bruguière de Sorsum. Dans le drame lui-même, il trouvait matière à raisonner sur le problème des révolutions qui le préoccupait à ce moment, et encore sur une autre question, celle qui de tout temps lui tint le plus à cœur, celle de l'amitié.

Dès le 5 janvier 1849 (l'ouvrage ne lui était parvenu au Maine-Giraud qu'à la fin de 1848), il écrivait à Busoni pour lui parler de ce *Jules César*. Hostein, disait-il, devrait jouer ce drame éloquemment traduit, ne fût-ce que « pour laver et purifier les planches de son théâtre ». Le lendemain, revenant sur le même sujet et ajoutant une seconde série d'impressions à celles de la veille, il s'exprimait ainsi : « J'ai encore les yeux pleins de larmes d'admiration ; je viens de relire cet adieu si plein de sagesse, de gravité et de grandeur, cet adieu conditionnel que se font Brutus et Cassius. » Et, le 11 mars 1849, il en entretenait Barbier lui-même. Il avait repris l'œuvre ; il l'avait lue, à haute voix, pour Mme de Vigny, en faisant entrer en lui, comme eût fait un acteur, « toutes ces grandes âmes » des personnages de Shakespeare. « Nos énormes fenêtres étaient ouvertes, et, tandis que la lampe et les bougies nous éclairaient à l'intérieur, les bois et les rochers étaient éclairés par la lune. Il me paraissait que les vieux chênes écoutaient le vieux poète. »

Et de très loin il discutait avec le traducteur, comme il l'eût fait à Paris dans le tête-à-tête, sur la moralité du personnage de Brutus. Il reprochait à Shakespeare d'avoir déifié dans ce héros l'assassinat. Il s'exprimait ici en conservateur rebuté, en ennemi

de « l'utopie socialiste », en gentilhomme ressaisi par l'esprit de réaction et qui déjà se ralliait à l'idée d'une dictature ramenant l'ordre, d'un césarisme sauveur (1).

Tout ce qu'il disait sur le mode de traduction adopté par Barbier offre encore de l'intérêt. Il semblait bien cette fois donner la préférence à la version qui ne rompt pas l'unité de l'impression tragique : il en tenait pour son *Othello*. Mais cette prétention, il la produisait si ingénieusement :

« Que je vous dise encore que je crois vraiment (à l'éloge de notre langue et de vous) que j'aime mieux cet admirable *duo* de Brutus et Cassius en français qu'en anglais.

En tout cas, mon ami (2), je vous fais mes adieux, etc.

« Oh ! que ces deux grands cœurs qui se devinent sont sublimes ! Mon Dieu que c'est beau ! »

Déjà dans sa lettre à Busoni, trois mois plus tôt, Alfred de Vigny s'était extasié sur ce fragment de traduction, il en avait donné ce commentaire enthousiaste :

« Je le crois (cet adieu) plus beau dans les vers de Barbier et plus largement posé dans notre langue que dans l'anglais :

En tout cas, noble ami, je vous fais mes adieux,
Mes adieux éternels Si pourtant, grâce aux dieux,
Nous devons nous revoir dans le terrestre empire,
Eh bien, cher Cassius, avec un doux sourire

(1) M. Alfred Rebelliau a le premier, dans une étude dont j'aurai à reparler, indiqué sur ce point la nuance exacte.

(2) Le texte d'Auguste Barbier est : « noble ami ». Alfred de Vigny, écrivant à Barbier, cite de mémoire ; dans sa lettre à Busoni sur le même sujet, il donne la leçon vraie.

Nous nous accueillerons l'un et l'autre, sinon,
De nous quitter ainsi nous aurons eu raison.

« Et Cassius répète mot pour mot, comme une prière... — Qu'ils sont beaux et grands ! Ils craignent de s'avouer qu'ils sentent bien que la bataille sera perdue et que les affaires de leur parti vont mal, et aucun d'eux n'y veut survivre et chacun sait bien que l'autre se tuera. »

Il n'est don que de roi, dit un proverbe bien connu ; n'est-ce pas le cas d'ajouter : il n'est glose que de grand poète ?



Des commentaires comme celui du « duo d'amitié » font regretter bien vivement qu'il n'y ait pas eu entre Vigny et Barbier, comme entre Vigny et Brizeux, une correspondance continue de trente années. Si elle n'existe pas, ce n'est pas qu'Alfred de Vigny ait ressenti moins d'affection pour un des deux disciples que pour l'autre. Mais Brizeux vivait d'ordinaire en Bretagne. Au contraire, si l'on met à part le séjour en Angleterre, et trois voyages en Italie (1831-32, 1838, 1860), Barbier n'a jamais quitté Paris que pour aller prendre les eaux de Bourbonne-les-Bains, pour passer un mois d'été sur quelque plage de Bretagne ou de Normandie, pour faire des excursions, quelquefois un peu prolongées, dans le voisinage immédiat de la capitale, à Compiègne, à Senlis, à Provins, à Fontainebleau. C'est surtout pendant les longues stations d'Alfred de Vigny au Maine-Giraud, de 1848 à 1853, que les deux amis se sont, je ne dis pas souvent, mais longuement écrit.

La plupart des lettres connues de Vigny à Barbier, et notamment celles que j'ai analysées, ont été publiées en 1905, l'année du centenaire (1). J'ai trouvé, dans la précieuse collection Sangnier, trois lettres de Barbier à Vigny. La première est ce joli billet d'adieu écrit au moment du départ pour le voyage en Italie ; la deuxième, sans date d'année, mais que je crois de 1846, offre peu d'intérêt : Barbier s'excuse d'être resté assez longtemps sans aller rue des Écuries d'Artois et de ne pouvoir pas s'y rendre avant de se transporter à Bourbonne ; il s'en va là « chercher une santé » que Paris lui refuse. « Peut-être, — ajoute-t-il, — la rapporterai-je plus mauvaise qu'elle n'est. » La troisième lettre, datée du 6 février 1858, est loin d'être négligeable. Telle semble être, au moins, l'opinion d'Alfred de Vigny ; car, sur l'enveloppe, à côté de la suscription habituelle : « Monsieur le comte de Vigny, rue des Écuries d'Artois, n° 6, » il a écrit, d'une écriture attentive qui n'est pas celle de ses derniers jours, la mention suivante : « Auguste Barbier sur *Chatterton.* » Voici donc cette lettre :

« Mon cher de Vigny,

« J'ai besoin de vous exprimer tout le plaisir que m'a causé, il y a plusieurs jours, la reprise de votre *Chatterton.* Non seulement j'ai applaudi aux belles choses qu'il renferme, mais encore j'ai pleuré, oui pleuré, comme un enfant de quinze ans. Votre drame est toujours très émouvant, très vivant, et nous vient aujourd'hui aussi à pro-

(1) Les lecteurs curieux d'en connaître le texte intégral le trouveront, encadré d'un commentaire sobre et sûr de M. Alfred Rebelliau, dans la *Revue Bleue* du 3 juin 1905, p. 676 et suivantes.

pos qu'il venait en 1835. Plus que jamais ce que vous flétrissiez est à flétrir; plus que jamais règne le lingot d'or; plus que jamais la pauvre race des poètes est honnie et vilipendée. A peine en veut-on dans les revues, les théâtres et même à l'Académie (1). Vous avez plus d'une fois touché juste, et les barbouilleurs de choses communes le savent bien, car ils aboient encore après vous. Mais qu'importent leurs cris hypocrites et envieux ! ils ne détruiront pas votre noble protestation ! Soyez bien persuadé, mon cher ami, que le personnage de Kitty-Bell est la plus belle et la plus touchante création de notre théâtre contemporain. C'est l'ange de la pitié; c'est votre Eloa que vous avez fait descendre du ciel et que vous avez incarnée dans la peau blanche et fine de la plus douce fille d'Albion.

« Pauvre Ketty ! il y avait bien un peu du démon dans ton jeune héros. Sa jeunesse, ses talents, son malheur et son orgueil même n'offraient-ils pas, sur la terre comme au ciel, tout ce qu'il fallait offrir à une âme tendre pour l'entraîner et la perdre ?... Eloa, Kitty, vous êtes deux sœurs charmantes qui vivrez dans la mémoire des hommes, et loué cent fois soit votre père !

« Si j'ai de l'enthousiasme pour les beautés de votre œuvre, hélas ! je n'en ai pas autant pour les interprètes. Je vous l'avoue, mes souvenirs de 1835 m'ont gâté l'action des artistes de 1858. Je n'ai pas retrouvé la jeunesse de Geffroy, la gravité noble et pleine d'onction de Joanny, la bonhomie narquoise mais distinguée de Duparray et surtout l'âme de Mme Dorval... C'est comme artiste et poète que j'ai jugé, aussi ai-je été difficile. Cependant je conviens que la pièce, telle qu'elle est jouée, offre un ensemble estimable et peut produire de l'effet sur des auditeurs plus jeunes et moins raffinés.

« Il est malheureux qne vous ne vouliez plus donner rien de nouveau au théâtre. Il serait pourtant bon de protester encore une fois contre la race des plats et des bar-

(1) Il semble bien que, par ce dernier mot : « et même à l'Académie », Barbier fasse allusion aux déconvenues de son ami Brizeux.

bares qui envahissent de plus en plus la scène... faut-il dire : *habent sua fata... poetæ* (1) ?

« Adieu, mon cher Vigny, recevez mes remerciements pour la bonne soirée que vous m'avez fait passer la semaine dernière et croyez toujours à mes sentiments d'amitié.

« Votre bien dévoué,

« Auguste Barbier.

« Veuillez présenter mes hommages respectueux à Mme de Vigny.

« Paris, 6 février 1858. »

La correspondance reprend en 1860, au moment où Alfred de Vigny ressent les premières atteintes du mal qui lentement, cruellement le détruira. Ce sont alors de courts et douloureux billets datés de Paris, écrits le plus souvent du lit ou de la chaise longue. Ils ont peut-être été triés : M. Alfred Rebelliau ne nous dit pas expressément s'il a donné, s'il a connu toute la collection. Mais l'intérêt poignant de ces lignes tremblées et traversées de mots tragiques dépasse, à mon avis, celui des longues lettres étudiées que Vigny adressait à Barbier du fond de la Charente.

Quel accent mélancolique et quelle amertume déjà dans la courte lettre du 20 juin 1869 ! Mme de Vigny, valétudinaire depuis plus de vingt ans, est entrée dans la période extrême de son existence tourmentée : elle est en proie à « des attaques de nerfs continuelles ». Lui-même, l'éternel garde-malade, s'est alité : il commence à souffrir d'un mal inconnu mais cruel ; il vit « plus cloîtré que son oncle

(1) La faculté créatrice, chez Vigny, n'était pas épuisée puisque, de retour au Maine-Giraud. dans l'été de 1858, il écrivait, en octobre, la *Bouteille à la mer* : il y réduisait à une émouvante et auguste situation tout le drame de la « Pensée ».

le trappiste », mais il n'a pas sa sublime « résignation ». Il écrit à Barbier qui vient sans doute de passer un peu de temps dans sa chère forêt de Fontainebleau, mais qui rentre à Paris et qui annonce sa visite :

« Je vous félicite, mon cher ami, de ne plus écouter la chute des gouttes de pluie sur les arbres et sur la boue des petits chemins dans les broussailles de la verte nature, lorsque la triste Aurore vient nous faire mal aux yeux avec ses vieux doigts de roses et le linceul blanc qu'elle jette sur les montagnes. »

Le cri de rancune contre la Nature, dans la *Maison du berger*,

. . . . je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts dans son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois,

a jailli de nouveau, sous l'irritation « des souffrances secrètes ». Vous me les ferez oublier, écrit tendrement le malade à cet ami du jeune temps.

La guérison ne vient pas. C'est inutilement que, tout un mois, on a tâché de réduire cette prétendue « gastralgie » par le régime le plus strict, la nourriture « au lait de chèvre froid ». Le sommeil a disparu. La nuit paraît interminable. Le jour ramène le spectacle des misères de Mme de Vigny : un de ses yeux est perdu, l'autre « commence à se fermer ». Alfred de Vigny n'a plus même la ressource de faire la lecture pour cette aveugle ou de la distraire par une causerie enjouée : les médecins ont prescrit le silence. Et, d'autre part, ils exigent du malade qu'il sorte chaque jour de sa maison ; on l'assure qu'il

se trouvera mieux « de prendre l'air » ; il n'y croit guère : « Je me résigne et j'obéis. »

Or c'est pendant une très courte absence de ce genre, qu'il a manqué, dans la journée du lundi 2 décembre 1861, la visite d'Auguste Barbier. Il s'en attriste et le supplie de venir le jeudi suivant, à huit heures du soir :

« Il n'y aura point d'inconnus et nous pourrons librement causer de Poésie, chose dont il faut se cacher en France comme d'un grand péché. »

Il s'excuse d'avance des instants de faiblesse et de silence inhospitalier qui pourraient, malgré lui, traverser l'entretien :

« Si vous me voyez souffrir, comme il m'arrive, le soir, lorsque le vautour de Prométhée m'enfonce son bec et ses ongles dans l'estomac, n'y faites pas attention et parlez d'autre chose. Après une minute, il s'envole, très satisfait, je suppose, de m'avoir déchiré le cœur et la poitrine. »

Au commencement de l'année 1862, Alfred de Vigny fait le compte de ses amis les plus chers : il les convoque tour à tour. Le 3 février, il mande auprès de lui l'orientaliste Guillaume Pauthier, son ancien sergent du 54e de ligne, qui devait être un de ses exécuteurs testamentaires. Et, le matin du 11 mars, à cinq heures du matin, après une nuit d'insomnie où la souffrance habituelle s'augmentait de l'inquiétude causée par le tracas des allées et venues dans la chambre voisine, « autour du lit de Lydia » plus malade, il écrit à Barbier. Il le détourne de venir désormais lui rendre visite le soir : on ne pour-

rait pas le laisser pénétrer. Mais il lui demande instamment de vouloir bien entrer « à trois heures », le jeudi suivant, dans cette maison devenue « un hospice ». Quant à lui, il n'en sortira plus de longtemps. Il peut à peine se tenir debout. Il ne saurait l'aller voir, pour autant qu'il en ait envie. Et voici revenir, avec l'aube du jour, les voix, les cris, le bruit « insupportable » ! Comment suivrait-il le conseil d'éviter la fatigue d'écrire (1) ? C'est sa seule consolation. C'est ainsi seulement qu'il peut oublier, « cette vérité d'Epictète : Souviens-toi que tu es une intelligence qui traîne un cadavre. Jamais je ne l'ai trouvé plus lourd à traîner, et je le sens moins en continuant à causer ainsi avec vous ».

Dans un billet, écrit six jours plus tard, il réclamait encore l'ami qui s'était, semble-t-il, fait attendre. Il lui disait :

« Ma vie est un peu celle du Masque de fer... Il est beau de visiter les prisonniers. »

Il ajoutait ce post-scriptum :

« Me donnerez-vous des nouvelles de Léon ? Que je voudrais l'aller voir ! »

A ce moment, Léon de Wailly était, lui aussi, sur son lit de douleur et il ne devait plus se relever. En effet, au printemps de 1863, Barbier accompagnait au cimetière ce « compagnon charmant », cet « indulgent témoin des actes » de toute sa vie. Au retour, il composait la pièce d'adieu : *En suivant un convoi*, comme

(1) Il retraçait alors les songes assez creux des dernières pages de ses Mémoires.

cinq ans auparavant, au printemps de 1858, il avait composé un *Chant funèbre*, en souvenir de l'autre ami de cœur, le doux poète de *Marie* (1).



C'est Auguste Barbier qui écrivit aussi, en l'honneur d'Alfred de Vigny, la pièce du sépulcre, le grave, le pieux, le douloureux *In memoriam*. Il aurait pu l'improviser le 20 septembre 1863, au retour des obsèques, après une de ces « messes funéraires » dont il a parlé avec amertume et où l'on va, dit-il, poussé par la curiosité,

> Entendre les beaux airs chantés pendant l'office,
> Et surtout, si le mort sort du moule banal,
> Pour qu'on lise le soir vos noms dans le journal.

Il attendit une heure effroyablement douloureuse, celle de la guerre civile, après l'entrée dans Paris des soldats allemands et au lendemain du traité qui amputait la France. Il fit alors pour le livre des *Silves*, recueil posthume publié en 1884 par « ses exécuteurs testamentaires littéraires », Lacaussade et Grenier, ce sonnet dédié « au chantre d'Eloa » :

> Toi qui fis de l'honneur le culte de ta vie,
> Le but de ta pensée et de tes actions,
> O noble cœur éteint, ô belle voix ravie,
> Comme tu souffrirais au temps où nous vivons !

(1) Ces deux pièces se trouvent dans le volume des *Silves*, édité chez Dentu en 1864.

Hélas ! que dirais-tu des maux de la patrie,
Fatalement livrée au vent des factions,
Et ne pouvant sortir sa poitrine meurtrie
Du flot toujours sanglant des révolutions ?

Que dirais-tu devant les crimes de l'épée,
La victoire abusive, et la France écharpée
Se sentant arracher deux enfants de ses bras ?

Que dirais-tu surtout, poète capitaine,
Du drame de Sedan couronné par Bazaine ?
Ah ! du sommeil des morts ne te réveille pas.

Il faut se rappeler ici ce que, vingt ans plus tôt, en 1850, Alfred de Vigny écrivait au sujet de Barbier (1) :

« Quel malheur qu'il n'ait pas suivi la veine indignée et fière de la *Curée* et de la *Cavale !* Mais il a toujours son talent, et un moment de mauvaise humeur le fera sortir. »

Ce n'est pas un moment de mauvaise humeur, c'est le violent déchirement de son âme de bon Français qui rendit à Barbier ses accents indignés et qui lui arracha des sanglots de douleur presque aussi beaux, et aujourd'hui plus émouvants pour nous, que la colère des *Iambes*. Depuis longtemps, le vieux chêne si renommé semblait avoir perdu toute sa sève. Quelques ramilles de feuillage poussaient comme à regret au faîte de ce tronc découronné et que l'on pouvait croire presque mort. Le saisissement douloureux des défaites de la patrie fit refluer au cœur du rouvre crevassé tout ce qui lui restait

(1) Lettre à Busoni du 20 janvier 1850.

de chaleur et de vie, et l'année 1870-1871 vit jaillir et vit se dresser, au milieu des périls, un beau rameau plein de vaillance, un rameau sombre mais vivant, et bien digne d'être admiré comme le fût superbe d'autrefois, je veux parler du chant guerrier — qui n'était pas une déclamation — et qu'il intitula : *Poème des angoisses*.



Sans parents, sans enfants, on pourrait dire sans amis (il avait perdu les plus chers), Auguste Barbier a écrit sur l'isolement qui fut le lot de sa vieillesse des vers d'une mélancolie presque puissante ; l'expression est, au moins, d'une très belle pureté :

O vieillesse, il est dur d'entrer dans ta saison,
Saison d'obscurs brouillards, de glace, de faiblesse,
Où l'âme en grelottant voit sa pauvre maison
Se démolir pièce par pièce.

Il est dur de sentir le feu de son cerveau
Devenir chaque jour moins riche d'étincelles,
Et de voir sa pensée, autrefois vif oiseau,
Manquer de souffle et manquer d'ailes.

Cependant le plus dur en cet affaissement
N'est point d'avoir la neige au front, le dos en voûte,
C'est de perdre à jamais ce qu'on trouva d'aimant
Et d'adorable sur sa route ;

C'est de demeurer seul sous un ciel sombre et bas,
Seul avec des corbeaux en place de colombes,
Et si l'on peut encore allonger quelques pas,
De ne marcher que sur des tombes.

Oui, Vigny avait dit vrai. Le talent de Barbier si vif, si ardent au lever de l'aurore, avait pu s'obscurcir longtemps au point de paraître perdu : il devait sortir brusquement du brouillard et des brumes. Après avoir, aux approches du soir, rayonné de nouveau, il ne s'éclipsa plus, mais, jusqu'à la minute inévitable de la nuit, il répandit silencieusement cette tendre, touchante et frileuse clarté du jour qui descend et s'achève.

UN CÉNACLE PROVINCIAL

III

ALFRED DE VIGNY ET VICTOR DE LAPRADE

En 1841, dans le cours du mois de juillet, Victor de Laprade écrivait à Alfred de Vigny cette lettre restée inédite :

« Monsieur,

« Votre nom est un de ceux qui se prononcent parmi nous avec le plus de sympathique admiration ; le poète d'*Eloa*, de *Moïse*, de *Chatterton* et de *Cinq-Mars* a bien des amis qui lui sont inconnus ; ses chefs-d'œuvre ont inspiré bien des essais : une de mes chères ambitions, c'est de mettre les miens sous les yeux d'un des maîtres à qui je dois le plus ; si l'écrit que j'ai l'honneur de vous adresser a votre suffrage, ce sera une des satisfactions les plus douces que je doive à la poésie.

« Tout ignoré que je sois de vous, Monsieur, j'ai des grâces particulières à vous rendre ; j'ai su que vos avis n'avaient pas peu contribué à obtenir l'insertion dans la *Revue des Deux Mondes* du poème d *Eleusis*.

« Me permettrez-vous de me présenter chez vous moi-même, pour vous faire agréer l'expression de tout le

bonheur que m'ont fait goûter vos ouvrages avec l'hommage de la considération et la sympathie respectueuse
avec laquelle j'ai l'honneur d'être,
Monsieur,
votre dévoué serviteur,

Victor de Laprade.

rue du Dragon, 24. »

L'auteur, jusqu'alors inconnu, de cette composition large et neuve qui s'intitulait *Eleusis* allait être, quelques semaines plus tard, l'auteur non pas populaire, il s'en faut de beaucoup, mais pourtant presque glorieux, du grand poème de *Psyché* (1).

Ce n'était pas un rimeur de vingt ans à ses débuts. Né à Montbrison le 13 janvier 1812, Victor de Laprade avait passé dix ans de son adolescence engourdie, attristée, entre les murs du vieux collège de Lyon. Tout en achevant ses études de droit à la faculté d'Aix, il avait laissé voir à un ou deux amis ses premiers vers, écrits en 1834, et inspirés par une ardente sympathie pour les infortunes héroïques de la Pologne. Depuis son retour à Lyon et son inscription au barreau en qualité d'avocat stagiaire, il n'avait guère cessé d'écrire en prose dans les journaux et les revues de sa province. Au mois de juillet 1838, il s'était enhardi jusqu'à livrer au public une œuvre en vers, l'odelette délicate et mélancolique, *A une branche fleurie au milieu de l'hiver*, reproduite, cinq ans plus tard, dans le recueil des *Odes et Poèmes,* avec ce titre un peu modifié : *A une branche*

(1) *Eleusis* parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er juillet 1841. C'est le 14 août 1841 que fut annoncé, dans le *Journal de la Librairie,* le poème de *Psyché.*

d'amandier. Cette jolie pièce d'anthologie, gracieusement symbolique, fut lue sans doute et louée par Ballanche dans le salon de Mme Récamier. Lorsque Victor de Laprade y fit son entrée pour la première fois, Chateaubriand accueillit avec grâce le visiteur et prononça ce compliment de bienvenue, accompagné du beau sourire qui semblait, à certains moments, illuminer ses plus ordinaires propos : « Monsieur, je sais par cœur votre *Branche fleurie*. »

Au mois d'octobre 1839, la *Revue de Paris* imprimait deux autres pièces de l'avocat littérateur, et, notamment, cette méditation originale et pénétrante : *Alma parens*. La nouveauté de l'accent, la noblesse du sentiment, la fraîcheur des images, s'exprimaient là, dans de beaux vers d'une grave harmonie :

J'irai boire l'eau vierge aux sources des grands fleuves.
. . . .
Plus haut que le sapin, plus haut que le mélèze,
Sur la neige sans tache au soleil j'ai marché.
. . . .
Poursuis dans les déserts la grande âme du monde...
C'est à force d'amour qu'il faut l'interroger.
. . . .
O nature ! le mal n'est pas ton mot suprême,
L'ouragan fauche moins que le sol ne fleurit.
. . . .
Partout, des eaux, de l'air, des arbres, de la mousse,
De la neige, des fleurs, des ténèbres, du jour,
Des antres et des nids, sortait une voix douce
Qui remplissait l'espace et qui disait : Amour !

C'était bien mieux que le talent ; c'était l'originalité : peu de lecteurs s'en aperçurent.

Il n'en fut pas de même de la pièce d'*Eleusis*.

Sitôt qu'elle parut, des admirations chaleureuses se firent jour. « Lisez le poème d'*Eleusis,* » écrivait Michelet à ses amis. Dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, la voix de Michelet faisait écho à la voix de Quinet. Pendant les années 1838 et 1839, l'imaginatif écrivain qui venait de produire trois épopées en prose ou en vers, *Ahasvérus, Napoléon* et *Prométhée*, avait conquis les Lyonnais en esquissant largement devant eux, dans son cours de littérature étrangère à la faculté des lettres, les tableaux et les théories d'où devait sortir *le Génie des Religions*. Il avait trouvé dans Victor de Laprade non seulement un auditeur assidu et ravi, mais un disciple ardent, mais un ami enthousiaste.

D'autres influences avaient contribué au développement de la pensée et du talent chez Victor de Laprade. Je ne nomme que pour mémoire les dieux du romantisme, Lamartine et Hugo. Quelque admiration qu'il eût à 23 ans pour les *Odes et Ballades, les Orientales, les Feuilles d'automne, les Voix intérieures, les Chants du crépuscule*, Laprade ne fut pas, à proprement parler, tributaire de Victor Hugo. Il lut Lamartine ; il l'aima de bonne heure, et, plus tard, il en fut aimé ; mais s'il lui ressembla, ce fut sans l'imiter, et, pour peu que l'on veuille y regarder de près, on doutera qu'il lui ressemble.

Soit spontanément et par affinité naturelle, soit à l'exemple et à l'instigation d'Edgar Quinet, Victor de Laprade s'attacha à pénétrer les obscurités suggestives du « théosophe » Ballanche, ce poète en prose, ce penseur mystique à demi génial : il s'éclaira de ses intuitions ; il s'engoua de ses symboles, il s'assimila pleinement, comme une forte et

pure nourriture de l'esprit, son platonisme chrétien.

Ce n'est pas tout, et l'on serait ingrat envers le plus obscur, mais non pas, sûrement, le moins utile éducateur de sens poétique chez Victor de Laprade, si l'on négligeait de noter, après lui, tout ce qu'il déclare devoir aux leçons, aux conseils, aux injonctions de son plus cher ami de jeunesse, ce professeur érudit et original, cet élégiaque passionné, mort tragiquement à trente ans, Barthélemy Tisseur (1).

Et toutefois, avant de recevoir et de Tisseur, et de Ballanche, et surtout de Quinet, la vigoureuse impulsion qui se fit brusquement sentir dans *Eleusis* d'abord, puis dans *Psyché*, Victor de Laprade s'était assez longtemps inspiré d'Alfred de Vigny. Il n'exagérait rien en le nommant comme un des maîtres dont il relevait directement, au moins dans ses premiers ouvrages. Pour s'en convaincre, il suffirait de relire la pièce *les Parfums de Magdeleine*, imprimée en 1839 dans la *Revue du Lyonnais*, mais écrite deux ans plus tôt. Si l'auteur n'eût pas avoué et signé ce morceau, on aurait pu y voir un long fragment perdu et retrouvé des *Poèmes antiques et modernes*. Une lettre inédite de Victor de Laprade,

(1) Les lecteurs curieux d'informations plus amples sur ce point pourront se référer à la préface en prose des *Odes et Poèmes* ; à la dédicace, détachée de *la Colère de Jésus*, et réimprimée sous le titre *Amitié* ; à l'*Invocation sur la montagne*, inspirée par le souvenir d'un pèlerinage qu'accomplirent les deux amis sur le sommet du mont Sainte-Victoire ; enfin à deux élégies funéraires, l'une, les *Adieux sur la montagne*, produite au début de ce deuil d'amitié ; l'autre, écrite dix ans après, et intitulée : *A un mort*. (V. de Laprade, *Odes et Poèmes*, liv. III, 1, 2 et 10 ; *les Symphonies*, liv. II, 7.)

adressée à Vigny onze ans plus tard, le 1er décembre 1852, et sur laquelle il y aura lieu de revenir à propos du recueil des *Poèmes évangéliques*, nous fournit ce détail très significatif :

« A notre première entrevue, le maître aimable et courtois que je venais timidement saluer m'accueillit en me citant quelques vers des *Parfums de Magdeleine.* »

Cette visite de 1841 semble bien la seule que Victor de Laprade ait eu l'occasion de faire au poète Alfred de Vigny pendant son séjour de cinq mois à Paris, entre mai et septembre. Il était venu pour préparer et surveiller l'impression de *Psyché* : peu de jours après que son livre eut paru à la vitrine du libraire, il repartit, emportant avec lui le souvenir reconnaissant des encouragements qu'il avait rencontrés dans le salon tout littéraire de la rue des Petites-Écuries d'Artois.

Sa gratitude eut, quelques mois plus tard, l'occasion de s'exprimer publiquement. Le 1er février 1842, Ballanche était élu académicien, au lieu et place de Duval ; mais Alfred de Vigny échouait dans sa candidature au fauteuil de Frayssinous, brigué et obtenu par Pasquier, chancelier de France. La *Revue du Lyonnais*, que dirigeait alors Léon Boitel, publia par la plume de Victor de Laprade un article très agressif où l'Académie française était moins félicitée de l'élection de Ballanche que blâmée de l'avoir trois fois ajournée au profit de Scribe, d'Ancelot et de Dupaty. Le journaliste s'irritait ensuite de la préférence accordée à M. Pasquier sur

« un homme qui a donné à la littérature française *Chatterton*, *Stello*, *Cinq-Mars*, *Grandeur et Servitude militaires* ;

qui, l'héritier le plus direct d'André Chénier, a inauguré la poésie moderne avant Victor Hugo, en même temps que Lamartine ; qui a fait *Eloa, Moïse, Dolorida, le Déluge ;* un homme dont le noble caractère est aussi connu que le talent. »

L'éloge d'Alfred de Vigny n'allait pas sans une attaque véhémente contre son compétiteur heureux :

« Mais M. le Chancelier a-t-il au moins écrit une histoire quelconque, comme M. de Saint-Aulaire, ou un pamphlet de trente pages, comme M. Molé ? Non, tous les titres de M. Pasquier, ce sont les interrogatoires de Fieschi, d'Alibaud et de Darmès et les harangues officielles du 1er mai. »

L'auteur de l'article ne ménageait pas plus l'Académie en corps que l'académicien nouvellement élu :

« Si l'Académie veut blasonner ses fauteuils, elle aurait pu trouver de plus fières armoiries ! Les alérions de Montmorency ou les macles de Rohan (1) feraient, ce semble, meilleure figure que la perruque rousse de M. le chancelier. »

La diatribe se poursuit avec cette vigueur obstinée, avec cette abondance d'arguments presque tous imagés, que l'on retrouverait dans les satires publiées par l'écrivain d'opposition sous le second Empire. On songe malgré soi aux coups réguliers du marteau

(1) « *Macle*, terme de blason. Sorte de losange percée à jour par le milieu ; ce qui fait la différence des *rustres* qui sont percées en rond. Rohan porte de gueules à neuf macles d'or. » (Littré.)

retombant sur le fer rougi et projetant à chaque fois quelque étincelle.

L'article n'était pas signé. Alfred de Vigny ne put adresser son remerciement qu'au directeur de la Revue. Voici ce remerciement inédit ; je le reproduis d'après la minute autographe restée parmi les papiers du poète :

« M. Boistel (*sic*), directeur de la *Revue du Lyonnais*.

« Comment aurait-on la moindre affliction d'une injustice quand on voit le pays tout entier y prendre part et s'en offenser ? Aux témoignages de sympathie que la presse de toutes les opinions a bien voulu me donner, vous ajoutez, Monsieur, ces paroles dont je suis bien vivement touché et qui m'encouragent à persévérer dans la simplicité de ma vie retirée. J'ai mis mon nom dans la balance, on en fera ce qu'on voudra. J'ignore entièrement l'art d'intriguer, mais celui d'écrire me tient fort au cœur, et j'y passe une partie de chaque nuit. Des Poèmes nouveaux et d'autres livres de moi ne tarderont pas à paraître. J'espère qu'ils mériteront encore l'estime et je les considère comme au moins égaux à ceux que vous voulez bien louer.

« L'espoir qu'ils se graveront dans des âmes choisies et qu'ils vivront après moi est en vérité le seul que mon cœur nourrisse avec chaleur, on l'a vu par ma conduite ; ma chère patrie m'en sait gré, je ne demande rien de plus. Rien n'est perdu pour la France des privations que l'on s'impose et des travaux sérieux auxquels on se livre. Je vous rends grâces, Monsieur, de m'en avoir donné une preuve nouvelle et vous prie de croire, M^r^, à tous mes sentiments de haute considération.

« Alfred de Vigny. »

« 9 avril 1842. »

N'avons-nous pas déjà, dans cette lettre, l'acte de foi dans l'éminente dignité de la pensée, et l'émotion contenue, mais communicative, des derniers vers de l'*Esprit pur* ?

. . . .
Je reste. Et je soutiens encor dans les hauteurs,
Parmi les maîtres purs de nos savants musées,
L'*idéal* du poète et des graves penseurs.
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,
Et toujours, d'âge en âge encor, je vois la France
Contempler nos tableaux et leur jeter des fleurs.
Jeune postérité d'un vivant qui vous aime!
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés!
Je peux en ce miroir *me connaître moi-même,*
Juge toujours nouveau de nos travaux passés!
Flots d'amis renaissants! Puissent nos destinées
Vous amener à moi de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez!

Après l'élection du 5 mai 1842, où le fauteuil de Roger fut attribué à l'honorable humaniste Patin, et où « la poésie française », représentée par Alfred de Vigny et par son rival du moment, Sainte-Beuve, avait échoué doublement, la *Revue du Lyonnais* reprit avec vigueur sa protestation contre les choix académiques.

Ces pages de polémique et de critique littéraire, remises en lumière pour la première fois par l'érudit Edmond Biré, ont été, après lui, citées un peu partout, et le lecteur me saura gré de n'y pas insister, pour aller tout droit, sur ce point, aux confidences inédites. Quelques jours après son second article sur les événements de l'Institut, Victor de Laprade adressait à Alfred de Vigny une longue lettre, intéressante à des titres divers, mais précieuse surtout pour l'histoire de ce petit groupe de littérateurs qu'il faut s'habituer à rappeler et à placer à leur rang, avec infiniment d'estime et non pas sans admiration, sous le terme collectif que Laprade lui-même

emploie pour les désigner, « le Cénacle lyonnais ». Je citerai cette lettre intégralement, avant d'en essayer le commentaire.

« Monsieur,

« Permettez-moi de vous exprimer ce que beaucoup d'amis inconnus éprouvent à voir votre élection subir à l'Académie française de si incroyables délais. Nous autres rêveurs obscurs qui donnons un asile secret à cette pauvre poésie qui a tant de peine à se faire une place dans le monde, nous mettons tout notre orgueil dans la gloire des maîtres ; nous espérions voir notre religion commune obtenir au moins justice en votre personne ; mais il faut que les poètes se résignent à n'avoir pas en France un abri qui leur appartienne ; nos ennemis naturels, les pédants et les avocats, nous pourchassent de partout, et c'était beaucoup de présomption de notre part de compter sur un coin de l'Institut ; si l'on pouvait nous interdire le feu et l'eau, on le voterait dans n'importe laquelle de nos assemblées délibérantes, à une imposante majorité. Nous entendrons à tout jamais la masse des homme *graves* nous répéter le mot du lord-maire à Chatterton : *Vous n'êtes bon à rien, jeune homme.* Nous en avons pris notre parti ; mais nous sentons vivement toute injure faite à ceux en qui la poésie se personnifie avec tant d'éclat ; et nous voulons au moins que ceux-là sachent qu'à défaut de quelques votes sans indépendance, ils ont l'acclamation publique et les sympathies.

« Dans notre ville de Lyon, si industrielle qu'elle soit, la poésie et vous avez des amis, Monsieur : une toute petite Eglise bien ignorée, il est vrai, mais pleine de foi et qui persévérera. Comme je suis seul de notre humble cénacle qui aie l'honneur de n'être pas tout à fait inconnu de vous, le vif souvenir que j'ai conservé de votre bienveillant accueil m'a engagé à me rendre auprès de vous l'interprète de mes amis. Je leur avais causé un grand plaisir lorsqu'à mon retour de Paris je leur appris que vous nous réserviez plusieurs ouvrages presque achevés. Je ne connaissais pas encore ces *Amants de Montmorency* que m'a apportés la

nouvelle édition de vos poèmes; c'est toujours votre poésie douce comme le miel et pure comme le diamant. J'ai beaucoup regretté de quitter Paris sans avoir l'honneur de vous offrir *Psyché* : c'est une suivante paysanne et barbare que je voudrais bien faire admettre dans le cortège d'Eloa, si le plus bel ange du ciel chrétien veut bien recevoir l'hommage de la moindre entre les nymphes de la Grèce. Je suis sûr que vous l'avez vue avec cette indulgente sympathie que Madeleine avait trouvée en vous.

« Adieu, Monsieur, vos amis comptent que vous persisterez dans votre candidature ; vous le leur devez, vous le devez à la poésie : votre triomphe sera pour moi un triomphe personnel.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de l'admiration la plus vive et de la plus entière sympathie,

« VICTOR DE LAPRADE.

« *7, rue du Plat.* »

« Lyon, 18 mai 1843. »

Le premier trait qui marque ce document, c'est le caractère particulariste et décentralisateur de l'esprit lyonnais, dès qu'il s'agit ou d'art ou de littérature. La devise : *Lyon contre Paris* était celle des poètes et des prosateurs de l'*Académie provinciale*, constituée à Lyon le 18 octobre 1826 (1). J'ai signalé

(1) Dans la liste des membres de cette *Académie provinciale*, sur les cinquante noms d'académiciens titulaires, une trentaine, ou peu s'en faut, sont ceux d'écrivains de Paris, et parmi eux « le comte Alfred de Vigny, auteur de *Cinq-Mars* ». Avec lui, Ballanche, Victor Cousin, Théodore Jouffroy, Guizot, Thiers, Mignet, Rabbe, Victor Hugo, Alphonse de Lamartine, Casimir Delavigne, Pierre Lebrun, Mlle Delphine Gay, Mme Amable Tastu et Mme Desbordes-Valmore « à Lyon », dit le document, — et, en effet, elle y séjourna quelque temps — figurent dans cette liste. Parmi les noms du groupe un peu moins nombreux qui peut se dire lyonnais, trois ou quatre au plus, de Loy, Dugas-Montbel, un ou deux autres, méritent aujourd'hui l'attention.

ailleurs le règlement très oublié de cette Académie, règlement reproduit, en 1827, dans les notes du recueil de vers d'Amédée de Loy, *Préludes poétiques*. L'*Introduction* de cet ouvrage, due à la plume du secrétaire perpétuel de l'Académie provinciale, un ancien procureur du Roi, n'est qu'une longue et morose protestation contre la prétention de Paris à régenter, en matière de goût, le reste de la France(1).

L'Académie provinciale ne vécut guère, mais l'esprit qui l'avait suscitée subsista. Après 1830, il se manifeste sous bien des formes : c'est la constitution de la *Société des Amis des Arts*, assurant le succès des Expositions lyonnaises; et, pour nous en tenir, dans l'ordre littéraire, à la mention des faits essentiels, c'est, en 1835, la création de la *Revue du Lyonnais ;* c'est, en 1838, l'enthousiasme excité par l'inauguration de la Faculté des lettres, où le patriotisme local voudra bientôt voir « une autre Sorbonne », dotée d'enseignements égaux, sinon supérieurs, à ceux de la capitale ; c'est enfin, en 1841, pour favoriser le réveil ou assurer la prédominance du sentiment religieux, la fondation de l'*Institut catholique* et le rapide, l'énorme développement de cette Académie littéraire démocratique et chrétienne.

(1) On en jugera par cette unique citation : « Qu'au sein d'une nation grande, généreuse et éclairée, une ville s'empare du sceptre littéraire en excluant tout ce qui n'est pas elle, c'est-à-dire trente millions de citoyens ; que, dans cette ville, il se forme deux partis opposés, dont chacun est dirigé par quelques hommes d'un mérite reconnu ; que dans cette petite société, tous les jours plus rétrécie et plus épurée, soient censées résider les opinions philosophiques, religieuses, politiques de tout un peuple immense, c'est la plus grossière et la plus dérisoire des insultes qu'on ait jamais faites à l'orgueil national. »

L'expression même « une petite église », que Victor de Laprade adopte pour qualifier le groupe de penseurs et de poètes au nom desquels il parle, est lyonnaise s'il en fut. A Lyon, depuis le milieu du XVII[e] siècle, ces trois mots : « la petite Eglise » représentent la communauté éparse et très vivace des catholiques jansénistes, fort nombreux au début, mais, à la fin, devenus rares. Ont-ils tous disparu? Il en subsistait encore, il y a peu d'années, un curieux exemplaire, le professeur et poète Claudius Prost. Ce polémiste d'un autre âge rompait des lances pour Port-Royal, ou contestait l'autorité du concordat : un siècle après le coup d'autorité d'où ce régime religieux était sorti pour subjuguer et pour utiliser l'Église, il dénonçait, sans se lasser, le « schisme », alors triomphant, « des évêques de France ».

Et n'est-ce pas, en quelque sorte, un jansénisme littéraire que professèrent, même au plus fort du succès romantique, mais plus particulièrement à dater des années 1838, 1839 et 1840, le poète Victor de Laprade et le groupe de ses amis : Boitel, poète, prosateur, directeur de la *Revue du Lyonnais ;* Barthélemy Tisseur, professeur et poète, mort prématurément en 1843; puis Jean Tisseur, bon ouvrier en vers, frère cadet de Barthélemy, frère plus âgé de deux autres Tisseur, Alexandre, un critique fin, curieux, agréable, et Clair Tisseur, le remarquable auteur de ce recueil qui durera, *Pauca, paucis?*

Cette chapelle de la pensée, où pénétrèrent, peu après, Joséphin Soulary et d'autres, eut dès le premier jour son critique très érudit, Collombet, le correspondant régulier, et sur tous les sujets d'éru-

dition, l'oracle de Sainte-Beuve ; elle eut aussi son fougueux théoricien, Blanc Saint-Bonnet, le disciple de l'abbé Noirot, l'admirateur fervent et l'intime ami d'Edgar Quinet, — avant de s'éloigner de lui pour s'enfoncer dans l'ultramontanisme, — l'auteur du livre nébuleux, mais non pas insignifiant, intitulé *De l'unité spirituelle ou de la Société et de son but au delà du temps*. En 1842, Victor de Laprade, dans la *Revue du Lyonnais*, analysait avec respect et prônait cet ouvrage. Il en détachait, pour y adhérer pleinement, la déclaration suivante :

« Un mouvement philosophique bien réel se manifeste à Lyon depuis quelques années ; un grand nombre d'esprits jeunes et ardents s'y préoccupent des idées, et, chose remarquable dans ce temps, sont liés les uns aux autres par une incontestable parenté intellectuelle. »

Ces littérateurs lyonnais, qui se flattaient de rejeter toute idée de soumission au mot d'ordre des coteries parisiennes, n'étaient pas en contradiction avec eux-mêmes en accueillant avec « un grand plaisir » la promesse qu'Alfred de Vigny, par l'entremise de Victor de Laprade, leur avait faite d'envoyer à Boitel, pour qu'il les imprimât avec leurs productions, « plusieurs ouvrages presque achevés ». Ces ouvrages, on peut l'affirmer, étaient *la Sauvage*, *la Mort du Loup*, *la Flûte*, *le Mont des Oliviers*, poèmes mis au jour très peu de temps après, entre le 15 janvier et le 1er juin 1843. Ce n'est pas la *Revue du Lyonnais* qui eut l'honneur de les publier : ils parurent, coup sur coup, dans la *Revue des Deux Mondes*.

Pour clore les observations que peut suggérer l'examen scrupuleux de cette page curieuse, est-il

permis de remarquer ce qu'il y a peut-être d'apprêté, disons le mot, de précieux, dans les termes de modestie ou les formules d'admiration qui terminent la lettre? Ce serait, je pense, une erreur d'attribuer ce tout petit travers à l'esprit lyonnais, qui s'étudie et réussit, dans la plupart des cas, à éviter les exagérations. Victor de Laprade fut, en tout temps, ce qu'on le voit ici, emporté jusqu'au bout dans ses antipathies, exclusif dans ses goûts, exalté dans ses préférences. Détache-t-il du ratelier classique. où la Muse l'avait oublié, le fouet de la satire? Il prend les attitudes de courroux de Jupiter Olympien, prêt à lancer la foudre : dans sa bouche, le blâme et les formules de rigueur ont, par endroits, l'accent de l'anathème. Et, par contre, chez lui, l'approbation pure et simple a quelque chose de solennel : il offre un compliment comme on présente l'encensoir; mais, sous la majesté des mots, ses éloges restent ingénus et sa déférence est sincère.

Avec sa courtoisie ingénieuse et soutenue, un peu cérémonieuse, Alfred de Vigny ne pouvait pas être en reste d'expressions de gratitude et d'amitié. Il répondit par une belle et longue lettre étudiée, dont il avait conservé la copie, peut-être destinée à figurer dans ses mémoires :

« *A M. de Laprade. — 1842. — Réponse.*

« Je ne sais si je ne dois pas remercier l'Académie de ses rigueurs puisqu'elles me valent des témoignages de sympathie comme le vôtre, Monsieur, et celui de ces esprits poëtiques qui savent se recueillir pour rêver et se réunir pour s'entendre. Parmi les lettres que j'ai reçues de plusieurs pays à cette occasion, je compte la vôtre comme une des plus précieuses parce que je connais votre Poësie et

votre personne et que j'aime l'une et l'autre. Je savais déjà comment la ville de Lyon avait ouvert ses bras et son cœur à *Chatterton* et à mes autres ouvrages. Des vers charmants écrits pendant les représentations m'avaient fait connaître ces amis que je n'ai pas encore vus et dont vous voulez bien m'expliquer les sentiments.

« Vos regrets me sont doux à entendre, car c'est dans vos cœurs fervens que demeure et se conserve l'amour de la Poësie et le talent des Poëtes. N'espérons pas que le nombre soit jamais très grand de ceux qui sauront seulement la comprendre et suivre nos pensées sous le double voile du symbole et de l'harmonie. J'ai vu quelquefois des hommes de beaucoup d'esprit — d'esprit seulement, — tout éblouis et comme étourdis d'une lecture de la plus belle Poësie, ne pas y comprendre un mot, l'avouer et demander une seconde, sinon une troisième lecture.

«Il est bien aussi que nos vers soient bien lus excepté par le Poëte : il nous faudrait des rhapsodes. La prose la plus heureuse n'a pas besoin de la voix. Vous n'avez pas dû croire au succès populaire de votre *Psyché*, mais croyez bien au charme infini que j'ai eu et que j'ai encore à sa lecture. L'honneur que vous me faites en la mettant ainsi à la suite d'*Eloa* m'a fait souvenir, en effet, de quelques ressemblances que tout esprit poëtique sentira ; mais je trouve dans tout ce que vous faites une chose qui vous est propre : c'est une abondance qu'il ne faut pas arrêter ni limiter ; c'est pour vous comme pour Lamartine une nécessité de laisser se répandre les cataractes et les cascades de vers nombreux qui viennent du fond de votre âme. Les sujets les plus étendus seront, je crois, ceux qui vous réussiront le mieux et vous devez sans réserve vous y livrer. Les Grâces ont entendu votre belle invocation et elles ont touché votre front de leurs lèvres.

« Depuis que je pense, j'ai une telle habitude de compter pour rien le temps présent et la postérité pour tout, que je me suis peu préoccupé, peut-être trop peu, de ce qui s'est passé à l'Académie. La France n'attend pas pour s'enthousiasmer d'un nom qu'il soit inscrit à l'Institut. Mes ouvrages ne sont pas plus mauvais aujourd'hui, et lorsque j'aurai été élu je doute qu'ils deviennent beaucoup meilleurs.

« Je ne me presse jamais en rien. Je n'ai voulu employer aucun des moyens d'intrigue qui altèrent la loyauté de tant d'élections, et je ne veux y entrer qu'appelé par les voix sérieuses des hommes les plus justement célèbres, voix qui ne m'ont pas quitté à chaque tour de scrutin. Je vous pris de vouloir bien remercier en mon nom la *Revue du Lyonnais* qui m'a défendu avec tant de mesure et d'esprit. Je la lis avec un intérêt bien vif, et la collection me sera précieuse s'il s'y trouve souvent des vers de vous. »

Gloser abondamment sur cette lettre de Vigny, qui ne présente rien d'énigmatique, serait inutile et fâcheux ; mais une observation s'impose. Tout en acceptant le rapprochement que Laprade avait cru devoir faire entre *Eloa* et *Psyché*, tout en remerciant, par les mots : «Je me retrouve en vous », ce poète qui se déclare son disciple, Alfred de Vigny marque les différences. L'ampleur démesurée du développement qui, chez Laprade, arrive quelquefois à fatiguer le lecteur, n'est point du tout son fait. L'auteur de *Moïse* et d'autres poèmes aux proportions mesurées et classiques a déjà montré tout son goût pour la concision ; il en donnera des exemples nouveaux dans ces compositions si ramassées, si denses, si sobrement expressives des *Destinées*. Il aurait donc le droit de dire à l'auteur de *Psyché* : sous un certain aspect, nous différons du tout au tout ; d'un mot fin, d'un geste discret, il le lui laisse entendre.

A-t-il raison d'assimiler l'abondance de Victor de Laprade au flot lamartinien ? Ce sont choses bien différentes. L'expression banale : cela coule de source, si juste, lorsqu'il s'agit de la poésie des *Méditations*, des *Harmonies*, de *Jocelyn*, et même de cette épopée énorme, emportée, limoneuse, comme

un torrent, qui s'appelle la *Chute d'un Ange*, n'est plus de mise avec les *Odes et Poèmes*, les *Poèmes évangéliques*, les *Symphonies*, les *Idylles héroïques*, recueils où la grandeur, à coup sûr, n'est pas rare, mais où la volonté, sinon l'effort, se marque constamment ; elle s'appliquerait davantage à *Psyché*, œuvre plus spontanée et l'on peut dire heureusement venue, mais dans laquelle le secours dangereux de la verve oratoire et d'une érudition à peine assimilée attarde, refroidit l'inspiration et la réduit, plus d'une fois, à replier ses ailes. Si l'on voulait chercher la formule adéquate ou, plus modestement, l'image appropriée, pour définir cette ample continuité du développement, déjà impressionnante dans la pièce d'*Éleusis* et plus caractéristique encore dans la plupart des poèmes qui ont suivi, il faudrait peut-être songer à ce vers expressif de Victor Hugo :

Gravir le dur sentier de l'inspiration,

et se représenter, chez Victor de Laprade, le travail poétique comme une de ces ascensions, non pas « héroïques », mais viriles, qui, dans la seconde période de la jeunesse, et jusqu'aux derniers jours de l'âge mûr, l'ont véritablement passionné. N'est-ce pas la démarche lente, patiente, assurée et infatigable de l'alpiniste résolu à gagner la cime peu accessible, parfois vierge de pas humains, où les yeux et l'esprit -- à la condition que la brume et que les nuées laissent l'espace libre — auront le privilège et l'orgueilleuse volupté de contempler, de dominer plaines, coteaux, vallées, alpes, forêts, rochers, séracs, crevasses du glacier, pics aigus, neiges éternelles ?



Les relations nouées, à propos du poème de *Psyché*, entre Vigny et Laprade, ne se dénouèrent pas et formèrent bientôt une sûre et noble amitié. Quand les *Odes et Poèmes* parurent, au mois de décembre 1843, personne ne les lut avec plus d'attention, d'admiration vraie, que l'auteur des *Poèmes philosophiques*. Edmond Biré cite le mot de Saint-René Taillandier écrivant à son cher Victor de Laprade :

« Je trouve *Antée* une chose magnifique, et je me souviens qu'aux vacances dernières M. Alfred de Vigny en avait été très frappé. »

Alfred de Vigny ne fut pas moins attiré et remué, sinon gagné, par d'autres pièces du livre. Qu'on relise ce recueil de vers, et qu'on revienne ensuite aux *Destinées* : on se demandera si la *Maison du berger*, écrite et publiée très peu de temps après l'appariton des *Odes et Poèmes*, ne laisse pas percer quelque dessein secret d'opposer une sorte de nihilisme et de malédiction implacable contre la nature à l'optimisme un peu conventionnel, au panthéisme tout sentimental et obstinément religieux d'*Alma parens* ou d'*Hermia* ou de *la Mort d'un chêne*.

De novembre 1843 à mars 1844, Victor de Laprade habita à Paris, d'abord rue de Lille, ensuite rue de Seine, et c'est pendant ce séjour assez long qu'une demi-intimité put se produire. Pendant cette période assez mondaine, qui se prolongera en

Italie jusqu'au milieu de 1845, il fréquenta surtout le salon, la maison de campagne à Auteuil, et enfin le château historique, en pays lombard, de la princesse Belgiojoso ; mais sa jeune curiosité le conduisit dans les milieux les plus divers. Il fit partie du groupe d'écrivains de la *Revue indépendante ;* il fut l'admirateur de George Sand ; il fut même, à certains jours, le commensal de Pierre Leroux, dans le petit restaurant de Montrouge où l'avait introduit son ami Louis Pernet, bailleur de fonds de la *Revue.* Sans oublier l'heure du thé à l'Abbaye-au-Bois, et en prenant plaisir à soutenir, dans la rue, les pas du vieux « père Ballanche », il faisait volontiers visite à Lamennais. Il se rendit chez Alfred de Vigny, à ces mercredis qui groupaient surtout des poètes, des initiés. Le 29 janvier 1844, c'est avec Victor de Laprade qu'Alfred de Vigny revint du convoi de Charles Nodier où, selon l'expression du jeune écrivain lyonnais, « tout ce qui tient une plume à Paris » assista.

En 1845, sous le prétexte d'accomplir une mission historique dont il avait été chargé par Villemain et dont il s'acquitta fort aisément, en signant, c'est lui-même qui le confesse, le travail d'un archiviste de Florence aussi complaisant qu'érudit, Victor de Laprade se rendit en Italie, y séjourna près de six mois, mais, au retour, « de mai 1845 à mai 1847 (1) », il se tint chez lui, à Lyon, ne s'en écartant que fort peu de semaines pour des excursions en Provence, dans le Forez, en Auvergne, en pays bressan : il ne parut pas à Paris.

(1) Biré nous fournit ces dates.

Or, depuis le 1er février 1845, le jeu de bascule de la politique, — en ramenant au ministère de l'instruction publique, à la place de Villemain, M. de Salvandy, un des habitués de l'Abbaye-au-Bois, — assurait à Victor de Laprade une protection qui produisit bientôt, et pour un très long temps, un changement presque complet dans l'orientation de ses travaux et de sa vie. Le ministre se mit en tête de faire du poète un professeur de faculté. C'était déjà l'idée d'Edgar Quinet : en 1840, lorsqu'il abandonna sa chaire de littérature étrangère à Lyon, il offrait la suppléance à Victor de Laprade, et lorsqu'il dut renoncer, en 1846, pour les raisons que chacun sait, à faire ses leçons du Collège de France, c'est encore à son ami Laprade qu'il proposa d'abord de reprendre le cours après lui.

Simple bachelier jusqu'en 1848, époque où il obtint de passer, à la faculté d'Aix, ses thèses de doctorat, le poète, quelque instruction qu'il se fût donnée, en avançant vers la maturité, n'avait pas le loisir, encore moins le goût, de préparer la licence ès lettres, acheminement ordinaire au grade de docteur. M. de Salvandy déclara qu'à ses yeux un prix de poésie, décerné par l'Académie française, suffirait à son candidat : on le dispenserait du diplôme universitaire. Il poussa donc Victor de Laprade à célébrer en vers *la découverte de la vapeur* : c'était le sujet proposé par l'Académie en 1844 et déjà ajourné, pour insuffisance de résultats, dans la séance du 11 décembre 1845. L'écrivain, qui s'était fait connaître du public par deux œuvres de haute valeur, *Psyché* et *Odes et Poèmes*, hésita tout d'abord à se risquer dans cette aventure de débutant ; il se laissa

convaincre ensuite, et, au mois de février 1846, il écrivit sa pièce.

Edmond Biré nous a conté deux fois, par le menu, les divers incidents de cette lutte académique; mais l'interprétation qu'il a donnée de certains textes me semble appeler des rectifications.

Victor de Laprade se trouva en concurrence avec Amédée Pommier. Un premier et très vif débat sur les pièces des deux poètes n'aboutit, vers la fin d'avril ou au début de mai 1846, qu'à faire ajourner le concours. Une lettre de Sainte-Beuve du 3 mai, citée par Biré, exprimait à Victor de Laprade le regret de n'avoir pas pu faire diviser le prix en deux parts égales et attribuer une moitié de récompense à chacune des deux pièces retenues : on avait écarté son avis. Salvandy tenait en réserve un dédommagement. « Puisqu'ils lui refusent une médaille, — aurait-il dit, — je lui donne la croix. » Et, en effet, le décret du 6 mai nommait chevaliers dans l'ordre de la Légion d'honneur deux disciples d'Alfred de Vigny : Auguste Brizeux et Victor de Laprade.

Au concours de l'année suivante, toujours sur le même sujet, c'est encore en présence d'Amédée Pommier que Victor de Laprade se retrouva ; mais son rival obtint le prix à la majorité des voix. Les académiciens, même les poètes, s'étaient ralliés assez vite à l'opinion qui portait au premier rang l'épître ingénieuse, imagée et alerte, intitulée : *la Découverte de la vapeur*, *Lettre de Philinte à Alceste*.

« Beaucoup d'esprit et d'art, autant de justesse et de vivacité dans la pensée que dans la description, nulle déclamation et de la verve seulement, voilà — écrira Villemain — les principaux mérites de l'ouvrage. »

Et l'on tomba d'accord pour donner l'accessit à la noble mais longue et un peu lourde composition lyrique inscrite sous le nº 29 avec cette devise : *Quærite regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* Cet ouvrage, un « dithyrambe », était de Victor de Laprade (1).

Disons-le tout d'abord : pas plus que Victor de Laprade, Amédée Pommier n'était un poète à découvrir. Il avait déjà donné au public plusieurs volumes de vers qui sont d'un ouvrier vraiment habile (2). Inégal et d'un goût peu sûr, porté à la bizarrerie et recherchant surtout l'effet, il a des trouvailles comme en aurait un écrivain de race ; sa verve emportée et audacieuse étonne les connaisseurs et plus d'une fois les ravit : c'est un vigoureux virtuose.

Il dut, d'ailleurs, se remuer beaucoup pour arriver au succès. C'est sous ce jour, plutôt fâcheux, qu'il s'est montré deux fois au moins, dans des occasions semblables : sa correspondance inédite avec Alfred de Vigny est, sur ce point, édifiante (3). Ses

(1) Ce dithyrambe sur la découverte de la vapeur devint *l'Âge nouveau*, lorsqu'il fut publié à part et encore lorsqu'il fut placé dans le livre des *Symphonies*. Il figure aujourd'hui dans le recueil factice *Varia*, au 4e volume des Œuvres poétiques complètes, sous le titre significatif : *Utopie*. De la première à la troisième édition de la pièce, le poète avait abjuré sa foi dans le Progrès.

(2) Voici la liste des poésies d'Amédée Pommier avant 1847 : *Hymne à la mémoire du général Foy* (1826) ; *Ode sur l'expédition de Russie* (1827), couronnée aux Jeux floraux ; *Premières Armes*, recueil de 1832, réédité sous ce titre : *la République ou le Livre de sang* (1833) ; *les Assassins* (1837) : *Océanides et Fantaisies* (1839) ; *Crâneries et Dettes du cœur* (1842) ; *Colères* (1844).

(3) En 1849, deux ans après le concours sur la *Découverte de la vapeur*, Amédée Pommier, qui concourait, cette fois, pour un prix d'éloquence, n'hésite pas à écrire à Vigny, à seule fin de lui marquer tous les mérites de son travail oratoire sur *Amyot*, et,

relations littéraires durent le servir. Il était bien vu de Hugo, qui faisait cas de ses vers résonnants et de ses rimes riches. C'est de cette protection qu'il se targuera auprès de Vigny :

« Je n'ai — lui écrira-t-il en 1849 — épargné ni soins ni recherches pour mériter l'approbation des bons juges, au premier rang desquels je vous place *avec mon cher Victor Hugo*. »

Cette qualification de bon juge, Vigny l'avait sans doute méritée dès 1847, en votant pour la *Lettre de Philinte à son ami Alceste*. Il est difficile de ne pas admettre qu'il ait prêté ce jour-là, avec Victor Hugo je pense, son appui à l'auteur de cette pièce. En effet, dans une lettre de 1861, produite au *Journal des Débats* par le regretté Fernand Bournon, et qui répond à l'envoi d'un autre recueil d'Amédée Pommier, *Colifichets*, voici comment Vigny s'exprime :

« Tous vos ouvrages me sont connus et familiers, depuis le *Livre de sang* et les *Océanides* jusqu'à ce dernier volume.... Et j'ai voté avec une vive conviction pour ceux de vos poèmes que couronna l'Académie (1). Vous n'aviez pas besoin de les rappeler ; ma mémoire en est souvent préoccupée. »

pour conclure, il désigne « humblement » à la « bienveillante attention » de l'académicien « le discours inscrit sous le n° 15 ». Dans une autre lettre, à propos d'un autre concours, il sollicite encore « une attention un peu patiente pour l'*Eloge de Mme de Staël* qui porte le n° 10 » — c'est le sien — « et qui est au nombre de ceux que l'Académie a réservés ». Ici le ton est peut-être moins assuré : on n'a pas caché au candidat que la longueur de son discours risquait de paraître démesurée ; malgré cet avis, il quête la couronne.

(1) Pommier obtint deux fois le prix de vers à l'Académie française, en 1847, avec *la Découverte de la vapeur* ; en 1849, avec *la Mort de l'Archevêque*.

C'est pour réparer plus qu'à moitié le tort qu'ils avaient fait à Victor de Laprade, en donnant le prix à un autre, que certains académiciens proposèrent de joindre à l'accessit une médaille d'or. Voilà, je n'en doute pas, le vrai sens de cette phrase de Victor Hugo que Victor de Laprade envoyait à son père :

« Hugo a dit, en propres termes, à l'Académie que je lui avais fait beaucoup d'honneur en concourant et que je méritais d'être honoré d'une façon particulière (1). »

Ce qui est tout à fait certain, — la correspondance inédite en fait foi, — c'est qu'Alfred de Vigny insista fortement auprès de l'auteur du dithyrambe pour qu'il fît connaître son nom. En effet, M. Villemain n'avait-il pas le droit, dans son rapport public, de s'exprimer en des termes qui ôteraient toute apparence de rigueur au verdict de l'Académie ? Par ce détour ingénieux, on pourrait placer la défaite ou le demi-succès, non pas peut-être au-dessus, mais au niveau de la victoire.

Un mois avant la séance plénière. Alfred de Vigny écrivait à Victor de Laprade pour qu'il ne tardât pas davantage à prier le secrétaire perpétuel d'ouvrir le billet joint à la pièce et de « déclarer officiellement » le nom, jusque-là secret, de l'auteur.

(1) Biré a mal lu ce texte et il abuse de cette erreur de lecture en découvrant ici la preuve que Hugo avait voté pour Victor de Laprade. Je ferais la même réserve sur l attitude de Vigny à un moment de la discussion. Si le rôle que Victor de Laprade lui attribue n'a pas été dramatisé, Vigny aurait rencontré devant lui l'opposition de « quelques pairs » conduits par le fabuliste Viennet : agissant « militairement », parlant « en gentilhomme », il les aurait « vertement relevés ». S'il l'a fait, c'est, j'ose dire, uniquement sur cette question d'attribuer ou non à l accessit une médaille.

« Sans cela, — disait-il, — on laisserait ce billet éternellement scellé et l'on ne pourrait donner suite au jugement de l'Académie qui aurait ravi notre cher Ballanche (1). Il faut que vous receviez cette médaille d'or si vivement disputée. Ne négligez pas cet avertissement, écrivez-moi vite, le jour de la séance publique approche. »

Il engageait, du reste, le poète à revenir au combat :

« C'est moi qui ai proposé l'Algérie ou la civilisation conquérante pour prix de poésie. Cette revanche de la civilisation qui chasse partout le barbare me semble bien demeurer par-devant l'histoire le trait caractéristique de notre siècle. L'homme civilisé ne doit plus faire naufrage sur aucune côte sans y être reçu par la civilisation. A leur insu ou sciemment, les peuples de race européenne s'avancent contre ce qui reste des Barbares. L'Américain chasse les Siminoles, les Russes les Circassiens, l'Anglais les Chinois, le Français les Arabes et les Mores. Personne n'a abordé ces idées qui sont le Poème même (2). Si le cœur vous en dit, voyez : ce sera pour l'an prochain. »

La réponse de Victor de Laprade se fit attendre quelques jours (3). Il se donna le temps de mûrir sa résolution, pour n'avoir plus à revenir sur le sujet, après qu'il aurait déclaré sa pensé. Enfin il prit la plume et posa ses conditions : elles déguisent un refus.

... « Je ne puis pas demander — disait-il — qu'on ouvre le billet joint à ma pièce de vers avant d'y avoir été offi-

(1) Ballanche était mort le 12 juin 1847, et Victor de Laprade avait prononcé aux obsèques un discours d'adieux d'une réelle beauté.

(2) Alfred de Vigny ne dit pas qu'il s'est lui-même appliqué, une seule fois, dans son poème *la Sauvage*, à illustrer cette doctrine ; mais il a effleuré plutôt qu'épuisé la matière.

(3) La lettre d'Alfred de Vigny est du 30 juin ; celle de Victor de Laprade est du 16 juillet.

ciellement invité et de savoir de la même manière quelle position m'est faite. Je dois ajouter, pour parler franchement, que j'hésite encore à me faire connaître, malgré l'avantage que je puis tirer d'une distinction académique, quelle qu'elle soit, pour des projets que ma famille et la nécessité m'engagent à poursuivre. Il s'agit d'une chaire de littérature dans une faculté. Car ma situation est aussi peu indépendante que mon esprit et mon caractère le sont, et le seront toujours, je l'espère. Si je consens à être *nommé* à l'Académie, ce sera uniquement par déférence pour les maîtres qui m'ont appuyé avec tant de bienveillance, et pour vous en particulier, cher poète, dont l'amitié est si honorable et si honorée.

... « Cependant, pour que je livre complètement à l'Académie ce que je puis garder encore, il faut que je sache d'une manière précise comment je suis traité dans le rapport public et officiel. Je ne connais pas du tout les dispositions particulières de M. Villemain à l'égard de mon poème, et si dans son rapport je doit être par trop immolé au triomphateur, j'aime mieux que ce soit le numéro ou l'épigraphe de mon poème qui supporte les coups dans la séance publique, que si c'était mon nom lui-même. De cette façon j'en esquiverai une partie.

« Je pense donc, avant de me nommer, devoir attendre le rapport de M. Villemain. S'il parle de ma pièce d'une manière que je puisse accepter, je demanderai que le billet qui renferme mon nom soit ouvert ; sinon, vous m'approuverez certainement de garder le silence et de renoncer à la feuille de laurier qu'il faudrait acheter au prix des fourches caudines.

« Le sujet de *l'Algérie* tel que vous l'avez conçu porte l'empreinte d'une pensée magistrale, mais il aurait besoin aussi d'être traité magistralement.

« Adieu, cher et grand poète ; laissez-moi vous répéter combien je suis heureux et fier de votre sympathie et combien je tiens à conserver une place dans vos amitiés.

« Victor DE LAPRADE.

« *Lyon, rue du Plat, 7.* »

« 16 juillet. »

Alfred de Vigny ne crut pas devoir s'engager plus avant. Il savait à quel point le secrétaire perpétuel, à la suite des accès de démence du mois de janvier 1843, était resté fantasque, et qu'il pouvait lui arriver, après avoir, dans le tête à tête, couvert de fleurs un auteur lauréat, de réserver pour la séance publique toutes les épines de son esprit, à seule fin d'égratigner désagréablement, et sous les yeux de tous, un amour-propre toujours tendre. Ainsi s'explique la réponse de Vigny :

« Je ne puis vous donner aucun conseil, car qui pourrait prévoir les caprices d'un esprit troublé, malade et désespéré, qui se prend à tout de ses désastres ? Puisque c'est là ce qui vous retient, je n'ai rien à dire. On m'avait prié de vous écrire, je l'ai fait, de peur que l'oubli de cette formalité ne vous fît tort. Jeudi, j'ai dit à l'Académie que j'avais écrit, d'après le désir qui m'était témoigné par elle, à celui que je *présumais* l'auteur du dithyrambe sans en être sûr ; que je ne recevais point de réponse et le croyais en voyage. Je n'en dirai pas plus, et si vous persévérez dans votre résolution, vous ferez bien de garder un silence absolu jusqu'au 30... »

Le 30 juillet était le jour fixé pour la séance publique.

Alfred de Vigny avait annoncé à Victor de Laprade qu'il retarderait son départ pour la campagne afin d'entendre le rapport. Il dut être satisfait de l'attitude élégante de Villemain devant ce refus du denier de l'Académie :

« Le retard n'a pas réussi à tous les candidats. Il est des talents élevés et libres que la lenteur de la revision semble gêner et refroidir... Le poète auquel l'Académie accorde l'accessit et une médaille d'or a changé plutôt que corrigé les défauts qui se mêlaient à l'élan lyrique de son ouvrage ;

mais de nobles pensées, de beaux vers et une aspiration vers l'avenir pleine de morale et de poésie réclamaient la distinction que l'Académie lui décerne, et qui n'a pas fait sortir de l'anonyme un nom destiné, nous le croyons, à la gloire. »

C'est encore Salvandy qui se chargea d'offrir à Victor de Laprade une compensation. En octobre 1847, il le nomma chargé de cours de littérature française à la faculté des lettres de Lyon. Pour prendre son parti de décréter cette nomination, il lui avait peut-être suffi d'entendre, au mois de juin de cette année, le discours élevé et noblement ému que le poète lyonnais avait prononcé aux funérailles de Ballanche. Toutefois, le dossier de professeur de Victor de Laprade, que j'ai cru devoir consulter, porte trace de certaines interventions (1).

(1) Dans une lettre, datée du 28 mai 1847, la comtesse Th. des Roys insiste auprès du ministre pour qu'il « accueille une demande » qui, « si elle est exaucée », procurera à M. de Laprade « une position importante pour lui ». Cette demande, M. de Laprade la formule dès le lendemain (lettre du 29). Il veut passer sa thèse de docteur ès lettres ; il sollicite la dispense de l'examen de licence : il avoue, en termes un peu enveloppés, qu'il n'a pas autant de titres à cette faveur que d'autres écrivains traités de la sorte avant lui ; mais il l'attend de cette « bienveillance particulière » dont il a reçu déjà « la plus honorable preuve » ; ces derniers mots font allusion à la décoration de la Légion d'honneur. Le pétitionnaire dut être invité à développer avec moins de réserve l'énoncé de ses titres littéraires : il le fit avec l'ampleur voulue dans une lettre du 16 juin : il y énumérait tous ses travaux. Il y faisait état de son demi-succès académique, la « mention honorable accompagnée d'une médaille » qui lui avait été attribuée « au concours de poésie sur la Vapeur ». Il venait, d'ailleurs, de s'assurer un appui peu commun dans la personne de Victor Cousin, membre du Conseil royal de l'instruction publique. « Vous m'avez accueilli, lui disait-il dans une lettre du 8 juin, moi et mes écrits, avec tant d'indulgente bonté que je m'adresse à vous comme à mon recours naturel en tout ce qui concerne l'Université. Si ma tentative n'a pas un meilleur succès que celle que j'ai faite auprès de l'Académie française, je pourrai encore m'en conso-

Le 20 septembre, un arrêté ministériel institua M. de Laprade « chargé de la chaire de littérature française » à Lyon, avec « le traitement de la chaire ». Le 25 du même mois, en remerciant le ministre de lui avoir accordé « la dispense de la licence », le chargé de cours demandait à passer le doctorat à Aix : c'est là qu'il avait été étudiant, et son ami Fortoul y était professeur.

La révolution de février éclate. Comme Alfred de Vigny en Angoumois, Victor de Laprade se laisse porter, à Lyon, sur les listes de candidats à la députation, et, comme Alfred de Vigny, il échoue. Mis en état de passer ses thèses de docteur, il les écrit en quelques mois et les soutient au mois d'août 1848. M. de Mortemart, représentant du Rhône, écrit au ministre, le 17 novembre 1848, pour lui faire observer que M. de Laprade étant docteur, on ne peut plus « lui objecter le défaut de thèse pour être nommé titulaire, comme précédemment ». Il demande qu'on déclare la chaire de Lyon vacante pour que « l'Adémie de Lyon » puisse y présenter M. de Laprade. Le ministre, qui n'est plus M. de Salvandy, soulève une objection : il faut attendre le résultat du con-

ler avec un suffrage tel que le vôtre. » Et le 16 juin, une note de Ravaisson, directeur du cabinet, rappelait au ministre le désir « déjà exprimé » par M. de Laprade de faire partie de la faculté des lettres de Grenoble, soit dans la chaire de littérature française, soit dans celle de littérature étrangère. Mais une réplique des bureaux (22 juin) représentait au ministre qu'il avait pris des engagements pour la chaire de Grenoble « en faveur de M. Benloëw, littérateur, recommandé par le comte de Montalivet ». Elle faisait remarquer, d'autre part, que la dispense réclamée ne s'accordait qu'aux « lauréats de l'Institut ». M. de Laprade n'ayant obtenu qu'une mention honorable, on posait la question : l'équivalent est-il possible ?
Benloëw fut nommé à Grenoble.

cours d'agrégation des facultés. M. de Mortemart insiste : on répond qu'on n'a pas l'avis des inspecteurs généraux en tournée. Enfin, le 1er mai 1849, un arrêté nomme M. de Laprade titulaire de sa chaire.

Le 24 août 1851, il épouse Mlle de Parieu, la sœur d'un de ses amis de collège, futur président du Conseil d'Etat sous l'Empire. Si cette union fit de Victor de Laprade un catholique militant, elle n'aboutit pas à lui suggérer l'admiration du gouvernement du 2 décembre. On sait qu'après avoir cru pouvoir prêter le serment il employa le reste de sa vie à démentir, par une opposition de plus en plus violente au régime impérial, ce geste d'assentiment dont il se repentait comme d'une faiblesse.

En novembre 1852, il publie les *Poèmes évangéliques*. La veille de la mise en vente, il porte son livre à Villemain, qui l'engage à le présenter pour un prix à l'Académie. Le souvenir de la déception de 1847 rendait le poète hésitant. Il aurait bien voulu prendre l'avis d'Alfred de Vigny ; mais, depuis deux années, l'académicien se tenait loin de l'Institut, dans son petit domaine du Maine-Giraud, et la porte de l'appartement de Paris restait close. Le 1er décembre 1852, après une tentative de visite aussi inutile que celle du voyage précédent, le solitaire de Lyon écrivit au solitaire de la Charente (1) :

(1) Voici la suscription de cette lettre inédite : « M. le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française, au Maine-Giraud, par Blansac (Charente). » La lettre est datée du 1er décembre 1852, et le timbre postal, au départ de Paris, porte la même date.

« Cher Poète,

« Venir deux fois à Paris sans vous trouver, c'est pour moi plus qu'une tristesse personnelle : j'y vois un symbole du triste temps d'où nous sortons et du temps aussi triste où nous entrons demain. La poésie s'exile ; devant les sauvages de la rue et les barbares de la cour elle est obligée de fuir. A-t-elle au moins trouvé de pacifiques ombrages et un peu de soleil ? C'est beaucoup d'avoir un asyle aux champs et je vous l'envie. Moi, je suis condamné à tourner ma roue dans la plus noire, la plus populacière, la plus hostile à l'âme de toutes nos villes. La multitude est là plus haineuse et plus grossière, la bourgeoisie plus avide et plus épaisse que partout ailleurs. Il y faut vivre ; j'y ai maintenant de nouvelles attaches, une femme et un enfant, un vieux père, une sœur qui n'a pas voulu d'autre appui que moi, et enfin le tombeau de ma mère, de ma mère qui sera toujours pour moi en ce monde l'idée de Dieu. Depuis cinq ans que je ne vous ai vu, le travail de ma vie universitaire, les soucis de famille, le chagrin, ma propre santé dans les brouillards hostiles, ne m'ont laissé que de bien rares journées de poésie. J'ai pu achever pourtant le volume que je vous envoie, commencé dès bien longtemps. Car il y a onze ans déjà qu'à notre première entrevue, le maître aimable et courtois que je venais timidement saluer m'accueillit en me citant quelques vers des *Parfums de Magdeleine*. La gestation de cette œuvre a été longue, et l'enfantement précipité. Vous, le chanteur aux notes irréprochables, le plus pur, le plus fier, le plus délicat de nos maîtres, vous qui faites les vers comme Dieu découpe la fleur et dessine le profil de la Vierge, vous trouverez bien des choses lourdes et grosses dans le style de ce livre, peut-être ce qui est pire, bien des idées dissonantes. Je suis sûr, malgré tout, que vous me serez indulgent ; vous sentirez là un esprit sincère avec lui-même, l'amour du beau moral et le désir d'écrire dans la bonne langue, que vous avez si fermement conservée à travers les écarts contemporains.

« Ne pas vous porter moi-même ce livre en vous serrant la main, c'est un grand crève-cœur qui me gâte ce voyage de Paris. J'avais besoin de respirer un peu le même air que

mes proches amis. J'ai vu beaucoup, ces quelques jours, le cher Brizeux et maintenant je pars. Je retourne m'épuiser en commentaires officiels sur Racine et Corneille devant nos marchands de soie. J'ai bien des poèmes dans la tête et tout cela devra sortir en prose bannale (*sic*) et en dialecte lyonnais. Mon auditoire et mes chefs se méfient de moi : un poète !

« J'espère beaucoup du Maine-Giraud. Vous ne sortirez pas de la solitude les mains vides. Oh ! comme un volume de vous nous ferait du bien et relèverait un peu ce temps d'abjection ! Réveillez la poésie, venez ressusciter Lazare (1) qui ne serait pas mort si vous n'aviez pas été absent.

« Je serais bien heureux si vous donniez quelques heures à mon livre ; quoique l'œuvre soit faite, elle peut s'améliorer. J'aimerais à savoir ce que vous condamnez et ce qui vous agrée. Vous pouvez m'éclairer beaucoup en quelques lignes, car je crois que j'ai au moins le don debien vous comprendre.

« J'espère une lettre, l'annonce de quelque œuvre qui réjouisse la poésie, et la preuve que vous avez gardé un petit coin de votre souvenir à l'un de ceux qui vous aiment et vous admirent avec le plus de ferveur.

« A toutes les nobles jouissances que vous m'avez données, permettez-moi d'ajouter le bonheur de me dire votre bien attaché et bien dévoué.

« Victor DE LAPRADE.

« *Lyon, rue Saint-Dominique*, 7. »

Mais, à l'Académie, — nous le savons par un chapitre de Biré, — le nouveau recueil de Victor de Laprade trouva dans M. Guizot un censeur rigoureux. Le calviniste de vieille roche s'offensa des libertés que le poète avait prises avec l'Évangile, et l'on retrouverait, dans le rapport du secrétaire perpétuel Villemain, la trace des objections qui furent élevées

(1) La *Résurrection de Lazare* est un des *Poèmes évangéliques.*

contre une « tentative » où le « talent » devait se heurter à tous les « écueils ». Le rapport disait (et non sans raison, puisque le génie de Victor Hugo lui-même n'a pu résoudre qu'à demi cette difficulté) :

« La traduction n'est-elle pas une contre-vérité ? La simplicité naïve et profonde de la parure évangélique s'accommode-t-elle à l'artifice du vers, et, pour dire encore plus, au luxe harmonieux du vers moderne ? »

Mais Villemain amoindrissait le débat en se bornant aux « objections de goût ». Guizot s'était placé sur un autre terrain : il avait surtout exprimé des « scrupules d'orthodoxie ». Le catholique Montalembert se fit l'avocat de l'ouvrage. La cause fut plaidée avec beaucoup d'habileté et fut gagnée, au point de désarmer Guizot lui-même.

Alfred de Vigny ne fut pas le témoin de cette passe d'armes et, dans ce débat mémorable, il ne put pas placer son mot. Il n'était pas même de retour pour la séance solennelle où le secrétaire perpétuel jugea publiquement les *Poèmes évangéliques,* mais il put lire le *Rapport*. Je m'imagine qu'en arrivant au passage où Villemain, après des réserves un peu accusées sur l'intérêt de cette poésie et sur sa vertu littéraire, s'avise d'attribuer pour principal mérite à cet ouvrage « l'unité », l'auteur des *Destinées* dut être assez surpris. Cette unité, le critique croit l'apercevoir dans ce fait que le poète a ouvert son recueil par une pièce d'offrande à sa mère, et qu'il le ferme sur un acte de foi chrétienne, suprême hommage inspiré par le souvenir de cette mère vénérée, dont l'image revient ainsi devant les yeux du lecteur.

N'apercevons-nous pas ici, bien au contraire, un trop visible artifice d'auteur pour donner un semblant de cohésion à des pièces juxtaposées, mais peu liées entre elles, et revêtues peut-être d'une couleur assez uniforme, mais très différentes au fond, et, je dirais, d'esprit tout opposé ? Écrits à des époques diverses, certains de ces poèmes, *les Parfums de Magdeleine* (1837), *la Colère de Jésus* (1840), *le Baptême au désert* et *le Royaume du Monde* (1846), *la Tentation* (1847), *la Tempête* (1848), sont inspirés par le christianisme libéral, enthousiaste, humanitaire, dont Victor de Laprade et le Cénacle lyonnais, entre 1835 et 1849, étaient comme enivrés. C'est un catholicisme sombre, rétréci, exclusif, hostile au progrès, qui perce et s'affirme plus d'une fois dans *Larmes sur Jérusalem*, poème de 1850, et dans *l'Evangile des Champs, la Cité des hommes, la Cité de Dieu*, toutes pièces écrites en 1852. La philosophie mystique de l'amour, d'un amour s'épanchant sur la création et sur la créature humaine, cette philosophie dont Antoine Blanc Saint-Bonnet avait conçu ou recueilli, et commenté doctement, les formules, cette philosophie que Victor de Laprade avait mis son honneur à faire transparaître dans *Psyché* et dans les *Odes et Poèmes*, se retire devant la doctrine de la charité ramenée et réduite au principe divin ; le terme de *joi*, qui embrassait l'être éternel, les êtres éphémères, l'univers, et qui signifiait encore moins le culte du passé que l'action dans le présent, et qu'un espoir illimité dans l'avenir, n'a plus que le sens du mot *grâce*. L'esprit d'Alfred de Vigny, habitué à pénétrer au fond des choses, aurait bien eu le droit d'estimer superficiel

le jugement porté par Villemain sur la « remarquable unité » des *Poèmes évangéliques* (1).



De 1852 à 1857, la correspondance de Victor de Laprade et d'Alfred de Vigny — du moins d'après les documents où il m'a été accordé de puiser — ne fournit aucune indication sur leurs relations littéraires et sur le progrès lent, silencieux, mais continu, de leur grave amitié, qui peut faire penser à la croissance d'*Un grand arbre*. C'est pendant cette période que Victor de Laprade publia les *Symphonies* (avril 1855) et que l'influence des chefs du parti légitimiste, très puissante sur son esprit depuis qu'il était devenu l'habitué, l'hôte cher et choyé de la maison de Mme Yéméniz, réussit à l'enrôler parmi les rédacteurs du *Correspondant*, pour la plus grande joie de ses amis et admirateurs, MM. de Gaillard, de Broglie, de Falloux, et le comte de Montalembert.

L'Académie française, où le crédit de ce dernier était déjà prédominant, présenta les *Symphonies* pour le prix triennal fondé en 1854 par Napoléon III et destiné à couronner l'œuvre ou la découverte « la plus propre à honorer le génie national ». Chaque section de l'Institut pouvait produire un candidat : Laprade fut celui de l'Académie française. L'Académie des sciences, comme on sait,

(1) Cette unité, de Laprade lui-même n'y prétendait pas. Rappelons-nous son aveu à Vigny : « des idées dissonantes ».

réussit à faire attribuer plus justement la récompense, pour des travaux de mesure de la vitesse de la lumière, à un savant de très haute valeur, mais d'une modestie qui a fini par l'effacement véritable, Fizeau. L'Académie française prit une sorte de revanche en accordant aux *Symphonies* un de ses prix importants, et Villemain loua le livre en termes tels qu'après cela, comme devait l'écrire un peu plus tard, non sans un soupçon de dépit, Sainte-Beuve, « il n'y avait plus pour l'Académie qu'à élire M. de Laprade à la première vacance ».

C'est à l'occasion de cette vacance, produite par la mort de Salvandy, le 16 décembre 1856, que nous retrouvons Victor de Laprade en correspondance régulière avec Alfred de Vigny.

Sa première lettre de candidat, écrite de Lyon, est datée du 12 janvier 1857. Un mois s'est écoulé depuis la mort du ministre académicien, envers qui Victor de Laprade était, comme on l'a vu, redevable de tant de grâces. Elle est honorable, si je ne me trompe, et pour Laprade et pour Vigny :

« Monsieur et cher Poète,

« Je sais que vous vous faites une loi de rester libre d'engagement pour les élections académiques ; aussi je ne viens pas solliciter auprès de vous, contrairement à vos convenances. Mais ma vieille affection et admiration pour vous et la bienveillance avec laquelle vous y répondez me fait un devoir de vous consulter des premiers et de vous faire part de mes ambitions et de mes espérances. J'ai besoin encore que vous vouliez bien me servir d'intermédiaire vis-à-vis de notre ami Brizeux, afin que rien dans cette occasion ne puisse altérer notre bonne affection. Je céderais volontiers la préséance à sa candidature, mais je sais d'une manière certaine que plusieurs des membres de

l'Académie qui n'ont pas agréé M. Augier, se sont prononcés en ma faveur, sans que j'aie fait encore une seule démarche. Je puis donc me présenter plus utilement que Brizeux et, dans notre intérêt commun, je ne dois pas m'abstenir. Telles sont mes impressions du moment ; je les soumets à votre sagesse et à votre amitié, vous priant de les rectifier s'il y a lieu et de les communiquer à notre ami si vous savez où il se trouve. Quant à vous, cher poète, quelles que soient vos intentions pour l'élection prochaine et les suivantes, je suis sûr que j'obtiendrai toujours de vous la même bienveillante sympathie, et je vous prie de croire toujours à mes sentiments les plus vifs d'admiration et d'inaltérable amitié.

« Victor de Laprade. »

La réponse d'Alfred de Vigny se produira sans doute quelque jour, si elle est, comme on peut l'espérer, restée dans la maison des héritiers de Victor de Laprade. On en devine le sens, d'après un billet écrit de Lyon par Laprade, le 7 février 1857, et qui succède à un voyage de peu de temps qu'il avait fait à Paris :

« Monsieur et bien cher Poète,

« Votre lettre m'a été remise au moment même de mon départ. Si je n'avais été impérieusement rappelé à Lyon, j'aurais attendu cette entrevue avec bien du bonheur. Je n'ai fait que traverser Paris, et c'est pour moi un vif regret de n'avoir pu vous entretenir. Je connais votre bonne amitié ; j'en ai les preuves que je ne saurais oublier, et j'espère de vous des conseils aussi autorisés que bienveillants.

« Les renseignements que j'ai recueillis dans mon rapide passage m'ont fait penser que l'heureux élu de l'Académie, quel qu'il soit, n'obtiendra cependant pas l'unanimité. Je serai satisfait d'une minorité qui pose honorablement ma candidature. Cela est, je crois, nécessaire pour m'assurer

des chances dans l'avenir et la chose m'a paru tout à fait possible.

« Je n'ai pris d'ailleurs aucune résolution définitive, et je suis à la recherche de tous les avis qui pourraient m'éclairer. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle reconnaissance je recevrais les vôtres. Je vous en remercie à l'avance de tout cœur.

Victor DE LAPRADE,

« *15, rue Saint-Dominique, Lyon.* »

C'est Emile Augier qui fut élu. Sa correspondance de candidat avec l'académicien Vigny, correspondance qui remonte au moment où il était déjà concurrent de Ponsard, permet de croire que Vigny vota sans hésiter, cette fois, comme la fois précédente, pour l'auteur applaudi du *Mariage d'Olympe* et du *Gendre de M. Poirier*, pour l'ami dévoué du poète Alfred de Musset (1).

(1) Comment refuser son suffrage à un homme d'esprit qui, débouté, perd la partie avec la plus aimable humeur et dont les compliments, d'ailleurs, sont pleins d'agrément et d'adresse? En voici un échantillon :

Croissy, 23 mars.

« Cher Maître,

« Me voici retourné à ma charrue, très battu et très content — très battu si je compte les voix et très vainqueur si je les pèse.

« Ponsard n'a eu pour lui qu'un poète et qu'un auteur dramatique. Il a été nommé par les philosophes, les grammairiens et les grands seigneurs, enfin par le tiers état de l'Académie.

« Moi, j'ai été nommé par deux poètes et tous les auteurs dramatiques, c'est-à-dire par la noblesse.

« Merci donc, cher prince, de votre solide appui — et de l'estime qui me le vaut. Une des plus grandes jouissances de l'orgueil n'est-ce pas d'être estimé de ceux qu'on admire ?

Votre très reconnaissant,

E. AUGIER.

Augier entré, Vigny, qui voyait bien que pour Brizeux toutes chances étaient perdues, seconda Victor de Laprade. Quand la mort d'Alfred de Musset fit vacante une place à laquelle il semblait que l'on fût obligé d'appeler un poète, le littérateur lyonnais vint à Paris reprendre ses visites et il les fit juste au moment où l'on rejouait *Chatterton*. Les vieux amis d'Alfred de Vigny, Auguste Barbier par exemple, et ses vieux ennemis eux-mêmes, Sainte-Beuve, pour n'en citer qu'un, allaient entendre la pièce et en félicitaient l'auteur, comme autrefois les jeunes gens de 1835. Victor de Laprade n'eut garde d'y manquer. Le 3 février 1858, au sortir d'une représentation où il s'était glissé, comme jadis, avec un billet pris au guichet du parterre, il écrivit, peut-être sur une des tables du café de la Comédie, cette lettre où l'émotion n'arrive pas à supprimer toute trace d'emphase :

« Mardi, minuit.

« Cher Poète,

« Je viens de *Chatterton*. J'ai vu l'affiche trop tard pour vous demander une stalle ; je n'ai eu que le temps de courir reprendre ma place d'autrefois, ma place d'étudiant où j'ai tant applaudi et pleuré. Vous m'avez rendu toutes mes émotions de jeunesse, et vingt ans de travail m'ont appris à jouir encore plus délicatement de ce beau langage d'or ciselé et de fines perles. Les spectateurs ont changé, la société tout entière a changé, et votre peinture est vraie aujourd'hui comme hier ; elle le sera demain comme aujourd'hui.

« Merci donc pour la poésie qui vous a toujours eu — vous seul peut être — pour son ferme champion, pour son chevalier sans peur et sans reproche. Merci pour moi qui vous ai dû tant de bonnes et nobles heures d'admiration. Cette reconnaissance que je garde aux maîtres est

un de mes plus chers, de mes plus inébranlables sentiments ; elle vous appartient depuis longtemps, elle vous suivra toujours, quoi qu'il arrive, et je ne cesserai pas d'être de l'auteur d'*Eloa* et de *Chatterton* l'obligé et le dévoué de tout cœur.

V. DE LAPRADE.

Huit jours après, le 11 février, Victor de Laprade, candidat au fauteuil du poète Alfred de Musset contre trois gentilshommes et sept littérateurs, parmi lesquels était Jules Sandeau, fut élu académicien.

A partir de ce moment, Alfred de Vigny et Victor de Laprade ne s'écrivirent plus : ils se rencontrèrent. Ils ne votèrent peut-être pas de la même façon, et, dans le champ de la pensée philosophique ou religieuse, ils tournaient leurs regards vers des horizons différents ; mais, par deux traits essentiels, la dignité de la vie littéraire, l'indépendance intransigeante de l'esprit, il y avait entre eux comme une ressemblance fraternelle. Une amitié fondée sur un semblable accord ne pouvait que s'accroître.

***

On ne sait pas ce qu'Alfred de Vigny pensa des premières satires publiées par Victor de Laprade contre l'Empire : *Pro aris et focis, Jeunes sages et jeunes fous,* et l'on voudrait connaître au moins quelle fut son impression, lorsqu'il eut sous les yeux cette protestation irritée, *Une statue à Machiavel*, qui réussit à mettre Sainte-Beuve hors des

gonds. Assurément Vigny n'était pas animé de cette passion de catholique ultramontain qui avait inspiré la pièce ; mais comment l'écrivain qui, dans *Servitude et grandeur militaires*, avait voulu placer sur un autel l'Honneur, cette divinité des âmes fières, se serait-il défendu d'un sentiment de joie intime en retrouvant sa pensée dans ces vers ?

Dans nos âmes d'abord, et de là dans nos villes,
Posons pour fondement à nos vertus civiles
Un culte qui résiste à ce temps suborneur,
Et sachons l'appeler de son vieux nom : l'Honneur.

Lorsque *les Muses d'Etat* provoquèrent enfin le décret impérial du 18 décembre 1861, qui révoquait le professeur de la faculté des lettres de Lyon, Alfred de Vigny s'indigna.

De retour à Paris, c'est chez l'auteur de *la Mort du Loup* que Victor de Laprade se rendit sans perdre un instant. Il savait que la maladie avait tout à coup terrassé le poète stoïcien. En voyant entrer son ami, Alfred de Vigny surgit de son fauteuil, ouvrit ses bras au visiteur, et, après l'attendrissement de cette minute d'effusion, eut une explosion de colère. Il conjura le satirique de ne pas s'en tenir à cette attaque pleine d'énergie, mais de lancer, du même bras puissant, toutes les pierres ramassées dans le torrent pour en armer sa fronde.

Dans cette minute émouvante, les deux prêtres de la poésie, celui dont l'esprit vaticinait parfois, comme emporté par une ardeur mystique, et celui dont les yeux semblaient enfin se dessiller, au premier pas qu'il venait de tracer sur l'avenue auguste de la mort, eurent-ils le pressentiment des heures à

venir et entrevirent-ils tout ce que le pays allait avoir encore à supporter de défis au bon sens, d'éclipses de la raison, de deuils sanglants, de revers inouïs, d'atroces convulsions et de déchirements irréparables ?

DEUXIÈME PARTIE

I

LA CLIENTÈLE LITTÉRAIRE

La nomenclature des gens de lettres qui forment le cortège d'Alfred de Vigny n'est pas, assurément, interminable, comme le serait celle d'un écrivain tel que Victor Hugo, à dater de l'exil. Très peu d'années après qu'il eut quitté la France pour s'établir enfin sur son rocher de Guernesey, l'auteur des *Châtiments* et des *Misérables* apparut à beaucoup d'esprits de l'ancien monde et du nouveau comme un génie international, une sorte de mage aux formules presque sacrées, célébrant pour la terre entière l'office religieux de l'immortelle poésie. Lorsque la chute de l'Empire le fit rentrer dans son pays, son nom y était devenu aussi populaire — on ne peut rien imaginer de plus — que celui d'un grand conquérant : le peuple français proféra, pendant un peu de temps, les syllabes *Victor Hugo*, comme il avait prononcé, durant de longues années, le mot *Napoléon*, avec une dévotion instinctive et superstitieuse.

Mais l'absence même du grand poète devait avoir pour résultat de grossir le groupe de ceux qui franchirent le seuil du salon de la rue des Écuries-

d'Artois, ou qui, sans arriver à la personne même d'Alfred de Vigny, se firent honneur de rattacher leur tour d'esprit au sien et leurs travaux à ses ouvrages. Ce serait un scrupule exagéré, ce serait, tout au moins, une vaine prétention que de produire ici tous les auteurs qui ont cru devoir déclarer au comte de Vigny qu'ils étaient « de sa suite », et il y aurait peut-être plus d'utilité à dénoncer ceux qui vraiment procédèrent de lui, mais se sont prudemment gardés de s'en ouvrir à personne. Ce qu'il est aisé de montrer, sans recourir à de longues énumérations, c'est que, déjà de son vivant, les esprits les plus opposés, les talents les plus dissemblables, se sont unis dans l'admiration de ses nobles écrits, dans le respect de son beau caractère.

I

Je nommerai d'abord un des hommes qui ont eu le moins de ressemblance intime avec Vigny, tout en lui témoignant attachement et déférence. Je ne m'arrêterai pas plus qu'il n'est nécessaire sur ce personnage aux allures « alcibiadesques », comme l'a dit, non sans esprit, mais dans son jour de complaisance, un critique plutôt mordant : cet Alcibiade n'a pas, il s'en faut de beaucoup, le charme original du redoutable, et quelquefois délicieux, auditeur de Socrate.

En 1832, (Eugène-Auguste) Roger de Bully, qui prit et qui garda, jusqu'à la mort, le pseudonyme de Roger de Beauvoir, avait vingt-six ans. Beau, élégant, riche, — on l'était alors avec les trente mille

livres de rentes qu'il avait à dépenser par an, mais qui ne lui suffisaient pas et dont il entamait, à belles dents, le capital, — il mérita, de très bonne heure, la réputation de buveur intrépide, de joueur passionné, de duelliste fringant et de don Juan infatigable. Dans un portrait que traçait de lui, d'une plume piquante, en septembre 1858, le journaliste Jacques Reynaud, et où, de parti pris, il se reportait à vingt ans en arrière pour n'avoir pas à rendre, en son modèle, les traces de décrépitude qu'une vie de dissipation incessante lui avait laissées, voici comment est exprimée la physionomie de ce dandy de lettres à l'époque de ses débuts :

« Qu'il était charmant ! Qu'il avait un beau visage, un esprit délicieux ! Qu'il était coquettement fou, excentrique ! Qu'il faisait de jolis vers et qu'il donnait de jolis soupers ! C'était en même temps Anacréon et Mécène. Il écrivait des romans et il encourageait les arts. Son antichambre était remplie chaque matin d'une foule d'auteurs sans libraires, de peintres sans ateliers, qu'il recevait à son petit lever, auxquels il offrait une côtelette et du vin de Champagne et qui publiaient, en sortant de chez lui, qu'il avait un talent enchanteur. »

Roger de Beauvoir avait fait des études assez brillantes chez les oratoriens de Juilly, chez les jésuites de Saint-Acheul et enfin au lycée Henri IV, où il avait été, mais d'un peu loin, condisciple d'Alfred de Musset. Les *Contes d'Espagne et d'Italie*, dès leur apparition, devinrent son bréviaire. Il crut, avec trop de jeunes Français, que ces vers de page effronté justifiaient une existence libertine, et il se fit un point d'honneur d'égaler ou de dépasser, en prouesses d'amour, les débauchés que son camarade

et cadet, l'adorable poète de dix-neuf ans, avait, en quelque sorte, héroïsés. Il répéta, avec une conviction trop sincère, les derniers vers des stances à Ulric Guttinguer :

Toi si plein, front pâli par des lèvres de femme,
Moi si jeune, enviant ta blessure et tes maux.

Et c'est encore ce refrain qu'il ruminait aux heures de la vieillesse, après avoir perdu ses terres, son argent, ses forces, sa santé, le droit d'élever ses enfants, sa renommée d'homme élégant et jusqu'au « Rire » si joyeux, qui lui avait pendant longtemps servi de compagnon. Le complice des heures folles s'était séparé de lui en l'assurant qu'il reviendrait le visiter, mais il n'était point revenu :

A ses serments il a menti,
Je demeure seul dans ma chambre,

murmurait le viveur fourbu, avec une mélancolie où passent comme un souffle et un écho, d'ailleurs bien affaibli, des plaintes pénétrantes de Villon.

Ce n'est pas cependant avec un volume de vers que Roger de Beauvoir fit son entrée dans la carrière littéraire. Il bâcla d'abord un roman terriblement romantique, mais qui n'est pas dénué d'intérêt: *l'Ecolier de Cluny ou le Sophisme (1315)*, publié chez Fournier, en 1832. L'ouvrage, orné de deux vignettes à l'eau-forte par Tony Johannot, eut un succès qui passait son mérite. A la suite de ce roman, Beauvoir en écrivit un très grand nombre et un au moins qui vaut la peine d'être lu, *le Chevalier de Saint-Georges*. Aidé par Mélesville, il en tira une pièce, longtemps jouée. Il aurait eu quelques droits peut-être à signer,

avec Frédéric Gaillardet et avec ce corsaire d'Alexandre Dumas, le drame de *la Tour de Nesle* : n'avait-il pas le premier, dans son roman, *l'Ecolier de Cluny*, dégagé des ténèbres d'une chronique le personnage impudique de Marguerite de Bourgogne et le nom, destiné à retentir, de Buridan ? L'année suivante, Roger de Beauvoir publiait un recueil de nouvelles mélodramatiques, réunies sous le titre *l'Eccelenza* ou les *Soirées du Lido*, et il en dédiait une, *la Bague du Marquis*, au comte Alfred de Vigny, dont parlait ainsi la *préface* du livre : « Stello lui-même, le pâle et touchant Stello, inimitable rêveur. » Mais, malgré ses quarante volumes de prose, Roger de Beauvoir est surtout, est, presque exclusivement, un poète, comme l'ont dit, sans se donner le mot, deux critiques qui l'avaient connu, Jacques Reynaud et Jules Barbey d'Aurevilly. C'est par des lambeaux de ses poésies qu'il peut avoir quelque chance de se survivre et qu'il convient de rattacher son nom à la mémoire de Vigny.



Un billet d'envoi, conservé par l'auteur de *Stello*, fixe, à peu près, la date des premières relations. Roger de Beauvoir se fit présenter, probablement par Barbier ou Brizeux, rencontrés récemment en Italie. Vigny rendit la visite, sans trouver personne au logis. Roger de Beauvoir s'excusa et joignit à l'expression de ses regrets l'hommage de son livre. On avait édité l'ouvrage à Paris, pendant que son auteur visitait Rome et Venise et que, de théâtre en théâtre, il escortait la fille aînée de Garcia, Maria-

Félicia, la cantatrice à la voix si souple et aux accents si passionnés :

> Le cœur de Malibran près du mien palpita,
> Nous goûtions tous les deux au miel de l'Italie.

Voici le billet inédit et passablement contourné qui accompagna chez Alfred de Vigny les deux petits tomes du roman :

« Je suis honteux, Monsieur, de me venger si mal de votre honorable visite d'hier. En envoyant *l'Ecolier* chez le maître, j'espère bien que sa pauvre robe violette (1) gardera encore quelque parfum de *Stello*, et qu'il me reviendra plus cher à mes yeux. Si je n'étais souffrant dans cette journée et sur la fin d'un gros rhume, j'irais vous demander grâce et merci. Je diffère le plaisir d'une excuse jusqu'à mercredi.

« Votre bien dévoué et reconnaissant,

E. Roger de Beauvoir. »

En 1837, quand le premier volume de vers de Roger de Beauvoir, *la Cape et l'Epée*, parut, élégamment imprimé par Suau de Varennes, avec une gravure en acier de Célestin Nanteuil, Alfred de Vigny lut son nom inscrit le premier parmi ceux d'amis, d'écrivains, d'artistes de haut rang, cités dans cet ouvrage. C'est à lui qu'est dédié le long poème initial intitulé *Svaniga*, une assez médiocre imitation de *Don Paëz* et de *Dolorida*. Les *Nuits de Zerline*, qui suivent immédiatement, sont offertes à

(1) L'écolier Buridan porte une robe de camelot teinte en violet, dans la scène de volupté qui forme la première partie du chapitre intitulé *le Drame* ; ces pages sont précédées d'une épigraphe empruntée à Vigny : « Avez-vous prié Dieu ce soir, Desdemona ? » (*Othello*, acte V) et d'une deuxième épigraphe empruntée à Brantôme : « Voilà, certes, une terrible humeur de grande dame ! » (Brantôme, liv. III, *Dames galantes*.)

Henri Heine. La pièce *Anvers* est adressée à Alphonse Royer, qui avait été le compagnon de voyage du jeune auteur en Belgique et Hollande. Un souvenir de Vérone, daté de 1832 et intitulé *Juliette*, porte la suscription : « *A Auguste Barbier* », et devant la pièce *la Marquise*, on lit : « *A M. Emile Deschamps.* » Deux autres amis du comte de Vigny, le marquis Edouard de Lagrange et la marquise de Lagrange, figurent, au même titre, dans ce cercle de noms brillants, où l'aristocratie tient une belle place avec Alphonse de Beauchêne, le marquis Jacques de Fitz-James, le comte Paul de Julvécourt, le comte Alfred de Chateauvillars, la vicomtesse Virginie Orloff et la princesse Mestchersky. L'avant-dernière pièce du volume porte pour titre : « *A Maria Malibran.* » Elle a été écrite en Italie, en 1832, au lendemain d'une soirée où la chanteuse de génie avait été sifflée à Rome dans la Rosine du *Barbier de Séville* de Rossini ! L'*Epilogue* place le livre sous la protection du doyen des romantiques, « M. C. N., de l'Académie française », c'est-à-dire Charles Nodier.

Byronien dans *la Cape et l'Epée*, par l'étalage de la passion et par le pessimisme, indissolublement lié à la frénésie du plaisir, Roger de Beauvoir le restera par l'expression d'un sentiment très différent, dans son second volume de vers, *Colombes et Couleuvres*, publié seulement en 1854. Entre ce livre et le précédent, bien des événements s'étaient passés et quelques-uns d'une réelle gravité. Le poète s'était marié à une actrice des Français, une protégée de M[lle] Mars, Eléonore-Léocadie Doze. Une séparation fut nécessaire. Quoique le mari accusât sa femme d'adultère, c'est contre lui que le jugement fut pro-

noncé. Ses trois enfants lui furent retirés et c'est sa douleur de père que le poète, frappé en plein cœur, exprime, dans plus d'une page, avec une éloquence triste et vraie.

Mais, au lendemain même du procès en séparation, il avait eu l'idée de publier un tout petit cahier de pièces satiriques. Les quatre premières, *A mes juges*, *le Manoir vendu*, *l'Orfraie*, *l'Arrêt,* étaient singulièrement agressives, et le fascicule imprudent fut dénoncé au tribunal par la mère de Léocadie Doze. Dans *l'Orfraie*, cette belle-mère, cette « affreuse marâtre » était taxée de proxénétisme, et l'amant de sa fille, un député, frère d'un « substitut de cette République », était qualifié de « lâche », de « fourbe odieux » et d'infâme « spoliateur ». *L'Orfraie* valut à son auteur trois mois de prison et 500 francs d'amende.

Pour revenir au recueil plus digne et plus émouvant, *Colombes et Couleuvres*, l'une des belles pièces de ce livre était dédiée à Alfred de Vigny. Dans cette pièce, écrite après la grande fête du 4 mai 1850, où les vers offerts en pâture et en exemple à la nation républicaine avaient été des pauvretés rimées de Paul Dupont, Roger de Beauvoir reprenait le thème sur l'avilissement de la poésie, développé déjà si puissamment dans *la Maison du berger*, et il trouvait, dans l'expression du sentiment religieux brusquement réveillé, quelques accents d'une grandeur réelle. La pièce *les Heures*, que Barbey d'Aurevilly aimait particulièrement, n'est pas loin d'être un petit chef-d'œuvre. A l'aurore de ses vingt ans, les vices se sont présentés au poète, comme autant de frais cavaliers : ils étaient joyeux, entreprenants, ils

s'appelaient le Plaisir, le Bal, la Table, l'Argent, le Jeu, l'Ambition, la Débauche. Il les a suivis et il s'est perdu avec eux. Jusqu'ici le glaive de justice ne l'a point frappé. Mais c'est la volonté de Dieu de ramener à notre lit de moribonds la chaîne des impurs archanges. On les entend crier : Malheur ! Malheur !

Ils n'ont plus de fard au visage,
Plus de broderie au chapeau.
Ils ont congédié leur page,
Et le soufre a jauni leur peau,

Et quand sous leur souffle tout ploie,
Tout s'émeut, vous seul, ô Seigneur,
Nous empêchez d'être la proie
De ces fils de votre fureur.

On a pu comparer ces soupirs douloureux de poète chrétien aux pleurs brûlants, aux effusions de cœur de Madeleine pécheresse.

***

En 1858, Roger de Beauvoir vivait de son métier de chroniqueur, de conteur, de romancier et d'auteur dramatique, quand un écart de conduite, dont il parle légèrement et où il n'a jamais voulu voir qu'une plaisanterie un peu montée de ton, lui valut un nouveau procès.

Toujours irrité de la condition où le jugement de 1850 l'avait placé, et ne pouvant pas se faire à l'idée que les relations d'un père avec ses enfants lui fussent interdites, il s'avisa, dans une heure d'aberration et de folie impulsive, de recourir à l'intimidation. Le 18 juin 1858, il se présenta rue des Pyramides, n° 5, au domicile de Mme de Beauvoir. Elle était absente. C'est la belle-mère, Mme Doze,

sa mortelle ennemie, qui le reçut. Il formula devant elle ses prétentions avec une surexcitation si violente que tout le voisinage se mit aux fenêtres. Il s'était fait accompagner par l'acteur Bache et l'avait présenté comme le secrétaire général de la préfecture de police. Pensait-il, comme le lui reprocha sans pitié le président du tribunal correctionnel, donner ainsi de l'appui à ses revendications et faire entendre qu'en présence d'un tel « personnage », il fallait « acquiescer à toutes ses demandes sans passer par les formes judiciaires » ? S'il avait eu tant de perversité, aurait-il convoqué ou amené, comme témoins de son exploit, le propriétaire de l'immeuble et son propre fils, devant lequel il avait trouvé cet étrange moyen de se réhabiliter ? Le plus singulier de l'affaire, c'est que cet acteur Blache était parfaitement connu de M[me] Roger de Beauvoir : il le dira au tribunal pour sa défense : « Au premier regard qu'elle eût jeté sur moi, elle me reconnaissait et mon masque tombait. » Ces mœurs picaresques n'étaient plus de mise en 1858. Malgré l'éloquence entraînante de M[e] Lachaud, plaidant pour Roger de Beauvoir, et l'art spirituel de M[e] Carraby, plaidant pour Bache, le premier des deux prévenus fut condamné à un an de prison, et l'acteur complice à trois mois.

C'est ce que Roger de Beauvoir annonçait dans ces termes galants :

« Un chapitre digne de Guzman d'Alfarache me vaut de M. Dupaty, président, un an de Bastille. »

Il en appela et, dans cette fâcheuse circonstance, il invoqua l'appui d'Alfred de Vigny.

« Vous pouvez tout près de mes juges d'appel, » — lui écrivait-il le 1er octobre 1858, — « et je retiens à l'avance votre bonne volonté. »

Il le priait de lui écrire un mot « pour consoler un pauvre poète qui, dans le temps, notait vos victoires avec tant de joie ! » Il ajoutait :

« On a vu ma condamnation avec un sentiment douloureux, et c'est Antoni Deschamps qui le premier m'en a parlé en termes faits pour relever mon courage ! Voudriez-vous rester en arrière de ce bon et chaleureux ami ? »

La réponse de Vigny ne se fit pas attendre. Elle est datée du 3 octobre 1858. Elle est un peu ironique et grondeuse, mais, dans la mercuriale, on entend parler l'affection. L'académicien grave promet bien moins qu'il n'espère tenir (1) :

« Mon très aimable ami, mon très ancien ami, mon trop jeune ami, vous me faites grand plaisir en m'offrant une occasion de vous être agréable. Seulement je ne sais trop comment m'y prendre.

« L'Etourderie et la Justice m'ont toujours paru deux personnes pleines de grâce et de beauté, lorsque je les ai contemplées chez les autres, car je ne me suis jamais cru digne de les posséder toutes les deux complètement Elles me paraissent un peu brouillées et fâchées l'une contre l'autre à votre occasion, mais je ne puis encore juger les torts de l'une et de l'autre parce que trois personnes m'ont si bien expliqué votre aventure que je n'en comprends absolument rien. C'est l'effet ordinaire des explications. Mon immobilité, ma solitude, mon silence, me font ressembler beaucoup (sauf sa belle barbe blanche) à saint

(1) C'est d'après la minute autographe que je reproduis cette lettre inédite. Les lettres de Roger de Beauvoir sont inédites aussi.

Jérôme dans le désert demandant si les hommes bâtissent encore des villes. Et si je vous parlais des tribunaux, ce serait absolument comme le Bourgmestre de Saardam parlait relativement à l'Angleterre.

« Il ne faut pas conserver un trop grand nombre des illusions de la jeunesse. Il n'y a plus de *Bastille* élégante d'où l'on puisse voir défiler des dames couleur de rose qui vous lorgnent. Ne jouons pas trop avec la *robe* quand ce sont des hommes qui la portent. De ces hommes dont vous parlez, de ces juges sévères

Si j'en connais pas un, je veux être étranglé,

et s'il y a quelque chose de certain sur la terre, c'est que je ne peux rien sur personne.

« Mais je voudrais vous voir et vous donner tout en souriant quelques conseils que je crois vraiment bien utiles. Par exemple, tous les jours, de 1 heure après-midi à 2 heures, je pourrais vous recevoir et serais heureux de chercher avec vous quelle sera la marche la plus sage pour tempérer la rigueur de cet arrêt.

« Ne vous est-il jamais apparu quelqu'une de ces grandes ombres de présidents au Parlement dont vous possédez une grave maison dans la Cité ? Elles vous donneraient des conseils plus sûrs que les miens.

« Cependant il n'est pas impossible que mes avis soient bons à suivre, et dans tout ce qui se pourra faire, croyez bien que vous me retrouverez tout à vous.

« A. DE V. »

Telle quelle, cette réponse réconforta Roger de Beauvoir, et il en témoigna, non sans esprit, sa gratitude :

« J'ai bien regretté d'être malade hier, mon cher et très aimable maître, ami sûr, cœur dévoué, Mentor d'un vieux Télémaque ! Sans cela je serais allé me jeter dans vos bras et vous dire : Merci. Les bonnes paroles ont un double prix quand elles viennent trouver un ami dans le malheur ! J'irai après-demain vous exprimer tout ce que je sens ! Votre charmante lettre ne m'a pas quitté. J'ai vu

aussi M. de Pierres, votre cousin, qui arrive de la Touraine, et comme sans le connaître je me répandais en hosannas mérités à votre endroit, il s'est écrié : « C'est mon cousin ! » Vous avouerez que je ne pouvais rencontrer mieux.... »

Le 17 octobre, et le 27, Roger de Beauvoir écrit encore au comte de Vigny sur le même sujet, à peu près dans le même ton. Comme son affaire « doit venir vers le 1er novembre », il envoie à son ami, dans cette dernière lettre, le nom du président, M. Perrot de Chazelle, et la liste complète des conseillers désignés pour cette chambre d'appel.

Cette lettre du 27 nous montre bien qu'Alfred de Vigny n'était pas resté inactif, et qu'il s'était même rendu chez son client d'occasion pour le mettre au courant de toutes ses démarches ; mais, une fois de plus, il n'avait trouvé personne au logis. Roger de Beauvoir était « à huit lieues de Paris, en pleine Champagne ». Il reprenait, sans se lasser, le fil de son apologie. Tant de bons tours des mauvais sujets d'autrefois devaient servir d'excuse à sa conduite : « Guzman d'Alfarache, répétait-t-il, eût été fouetté à peine en pareil cas. » Il parlait, d'ailleurs, du « plan de ses adversaires » en homme qui a déjà quelque tendance à la manie de la persécution. On ne voulait, prétendait-il, que l'amener à vendre la seule terre qui lui restât. Il finissait par ces simples mots :

« Je suis honteux de vous entretenir de ces misères ; mais les poètes ont le cœur facile et bon, les vrais bien entendu, je ne parle pas des autres. »

C'est bien ainsi que tous ceux qui voyaient Vigny

se plaisaient à le définir : « M. de Vigny est obligeant, il est bon, il a le désir de plaire et d'être utile ; ceux qui l'entourent lui sont dévoués (1). » Roger de Beauvoir vérifia, dans cette occasion, le bien fondé de cet éloge.



En 1862, malade depuis plusieurs mois et du mal douloureux, inexorable, qui devait l'emporter, Alfred de Vigny eut encore l'occasion de lire le troisième et dernier volume des poésies de Roger de Beauvoir, *les Meilleurs fruits de mon panier*, qu'avait imprimé avec goût la Librairie Nouvelle. Le livre était fait de quelques vers récents, d'une excellente qualité, et de notations anciennes, moins heureuses. Comme beaucoup de poètes sans vocation réelle, malgré leur adresse de main, leur virtuosité, — or le dix-neuvième siècle, après avoir produit un petit groupe de grands maîtres, a fait éclore quantité de versificateurs de l'autre espèce, et l'on peut craindre qu'avant la fin du vingtième siècle le nombre n'en soit décuplé, — Roger de Beauvoir crut trouver, sur les routes de certains pays pittoresques et très riches en œuvres d'art, l'inspiration qui lui faisait défaut. A vingt-cinq ans, il allait à Venise et, avant Alfred de Musset, il y conduisait ses amours. Il chevaucha même, comme lord Byron et Shelley, dans la *Pineta* de Ravenne, mais il n'en rapporta pas le rameau merveilleux. A trente-huit ans, il se dirigea vers l'Espagne. Il se flattait, après des voyageurs

(1) Extrait d'une étude de Jacques Reynaud sur Alfred de Vigny, *le Figaro*. 1858.

comme Dumas, comme Théophile Gautier, d'y faire sa moisson. Il n'y trouva que de l'ennui. C'est en habitué de la Maison d'Or qu'il vit les auberges de la Castille, aussi dénuées de vivres que le désert, et qu'il franchit les cols de ces montagnes lépreuses, aux parois verticales, découpées comme des créneaux. Les marquesas d'Amaëgui qu'il avait dans la tête ne se trouvèrent pas sur son chemin. Il rencontra des muletiers qui lui parurent encombrants et il ne sut guère noter que des impressions maussades.

« Très aimable Parisien que vous êtes », lui écrivait bien finement Vigny en le remerciant de lui avoir dédié *le Val de l'Osaya*, et en lui sachant presque gré de n'avoir évoqué ce formidable lieu que pour regretter la douceur des paysages de la Touraine, « vous aviez bien besoin, je le vois, d'un ami de Paris à chaque *posada* pour vous faire oublier un peu la patrie de Don Quixote et de Gil Blas. »

Vigny l'édifiait, par la même occasion, sur sa mauvaise santé. Il disait à l'incorrigible étourdi :

« Je n'ai pas encore l'honneur d'être au pain et à l'eau, comme un prisonnier, mais au lait et à l'eau. Aussi, comme je ne peux quitter ma cellule, vous m'y trouverez seul, *jeudi*, à deux heures après-midi, 30 octobre, jour de Saint Lucain. »

Mais, en dépit de son agitation, de ses mille projets, de ses espérances tenaces. Roger de Beauvoir lui-même était marqué pour le départ. Il ne survécut à Vigny que trois ans, quoiqu'il fût de neuf ans plus jeune. En tête de son dernier livre de vers, dans une pièce liminaire datée de février 1862, il

avouait qu'il en avait rimé ou assemblé les diverses parties, dans un état d'esprit qui n'était pas précisément la tranquillité et la joie :

.... Sur un lit de douleurs
Grimaçant à peine un sourire
J'accomplis un rude martyre.
Ton masque ainsi buvait tes pleurs,
O Scarron, quand tu faisais rire !

Presque tous ces brillants champions du romantisme, dans leur jeunesse si ardents, en apparence si heureux et, sûrement, si enviés, furent — les uns très tôt et les autres plus tard — martyrisés ainsi, avant de parvenir au grand repos de la tombe.

II

En s'approchant d'Alfred de Vigny, dès l'année 1829, le Breton Auguste Brizeux semble avoir indiqué la route à trois autres de ses compatriotes : Edouard Turquety, auteur de poésies religieuses ; Boulay-Paty, faiseur d'odes de circonstance et sonnettiste industrieux ; Emile Péhant, le poète épique nantais. Les relations d'Edouard Turquety avec Alfred de Vigny ont été indiquées, à l'occasion, par M. Frédéric Saulnier, dans une étude biographique où les documents rares et inédits ne manquent pas ; la protection dont Alfred de Vigny honora Emile Péhant a été expliquée plus que complaisamment par M. Léon Séché dans un des chapitres les plus étendus de son livre *Vigny et son temps*. Je me bornerai donc ici à rappeler assez brièvement ce qu'a

été Boulay-Paty et à démêler le lien, d'ailleurs assez ténu, qui rattache Vigny à l'auteur quelque peu oublié des *Sonnets de la vie humaine*.

Né en 1804 à Donges, et fils d'un jurisconsulte éminent, Evariste Boulay-Paty, après avoir fait de bonnes études au collège de Rennes, était avocat à vingt ans. Il n'avait de goût, croyait-il, que pour la poésie. Il débuta par des pièces dans le goût du jour: il rima du Byron en l'honneur de la Grèce moderne. Ses *Athéniennes*, sa *Bataille de Navarin*, son *Héroïsme de Bisson*, le firent accueillir avec faveur par l'auteur des *Messéniennes*. Dupin aîné, qui savait tout le mérite de légiste de Pierre Sébastien Boulay-Paty, père du jeune poète, promit son aide au fils et réussit assez vite à lui être utile. Présenté par ces deux garants, Casimir Delavigne et Dupin, au duc d'Orléans, le futur Louis-Philippe, Evariste Boulay-Paty fut établi, dès 1829, dans le poste de bibliothécaire du Palais-Royal. Il arrivait juste au moment où Alexandre Dumas, que le succès de *Henri III* avait mis en lumière, abandonnait l'emploi.

Après avoir, comme Auguste Brizeux, vu de près l'insurrection en juillet 1830, Boulay-Paty proclama sa foi libérale, dans *les Nationales*, un volume de vers où le mépris du régime déchu, l'enthousiasme pour la dynastie qui arborait les trois couleurs, l'exaltation de la tradition révolutionnaire et le chauvinisme napoléonien s'unissaient sans aucun effort, comme il n'était pas rare en ce singulier moment-là.

Mais, après ce rapide éclair d'activité vaillante et d'espérances exaltées, vinrent quelques années de

la plus morbide langueur. Abreuvé, dès l'adolescence, du lait trempé de pleurs des élégiaques anciens, fou de *Werther*, admirateur convaincu d'*Obermann*, respirant avec volupté dans la *Marie* de Brizeux « le bouquet de fleurs des landes » de son pays d'Armor, mais plus ému peut-être encore des cris d'amour passionné de Mme Desbordes, le jeune Breton avait reçu du *Joseph Delorme* de Sainte-Beuve une si forte impression, qu'il le refit, sans s'en apercevoir, dans son *Elie Mariaker*. C'est un roman qui commence en prose et qui se continue en vers, avec des traits d'autobiographie. Il se résume en peu de mots : impressions d'enfance et d'adolescence ; première jeunesse mélancolique et vulgairement dissipée ; passion ardente pour une femme mariée ; bonheur secret, rupture, désespoir, reprise de possession, brusque et terrible dénouement : la maîtresse meurt, l'amant devient fou.

C'est pour offrir à Alfred de Vigny cet ouvrage, publié, comme *Joseph Delorme*, sous un autre nom que celui du véritable auteur, qu'Evariste Boulay-Paty écrivit le billet suivant, demeuré inédit :

BIBLIOTHÈQUES PARTICULIÈRES
DU ROI
Tuileries, Palais-Royal, Neuilly.

Palais-Royal, le 14 juin.

« Monsieur,

« Je vous prie de daigner agréer ce livre que je viens de publier, comme un hommage de mon admiration pour l'auteur de *Stello*, d'*Eloa*, et de tant de magnifiques poèmes que je ne puis me lasser de relire.

« Veuillez agréer, je vous prie, l'expression de mes sentiments dévoués et respectueux.

« BOULAY-PATY. »

Cette admiration, dont parlait le billet d'envoi, l'auteur du livre l'exprimait déjà dans la biographie d'Elie Mariaker, placée comme introduction en tête des poèmes du disparu (1). Citant les écrivains dont la pensée avait nourri l'esprit de son héros, Boulay-Paty disait :

« Elie vivait le plus souvent chez lui ; il restait quelquefois une semaine sans sortir, toujours dans une petite chambre où il avait sa bibliothèque. Il était là avec ses auteurs aimés : Pétrarque, Tibulle, Ronsard, Chénier, Millevoye, M[me] Krudener, Foscolo, Lamartine, Nodier, Moore, *de Vigny*, Delorme, Le Fèvre, Guiraud, Turquety, Belmontet. »

Mettant à part les deux derniers noms qui sont des noms d'amis (2), Alfred de Vigny n'avait pas à se plaindre de figurer dans cette liste de morts glorieux ou de vivants pour la plupart déjà illustres.

Trois ans plus tard, en 1837, Boulay-Paty obtenait, à l'Académie française, le prix de poésie sur le sujet : *l'Arc de triomphe de l'Etoile*. Le ministre de l'instruction publique, M. de Salvandy, qui avait proposé le thème, vit dans la pièce couronnée un tel chef-d'œuvre qu'il doubla le prix. L'Académie dérogea à ses habitudes en autorisant le poète à déclamer lui-même son dithyrambe, à la séance solennelle, aussitôt après la lecture du rapport de Villemain, qui appréciait l'ouvrage avec faveur, sans

(1 Elie Mariaker ne meurt pas de consomption comme Joseph Delorme. Il devient fou. Mais une maladie le met à deux doigts de la mort et le sauve de la démence. Il quitte l'ancien monde et va se régénérer en Amérique.

(2) L'auteur de *Marie* obtient, plus loin, une mention toute spéciale.

l'exalter d'ailleurs outre mesure. La pièce, très bien lue, fut applaudie ardemment « par les gradins et les tribunes » : ainsi s'exprimait un journaliste enthousiasmé ; il ajoutait qu'on avait vu battre des mains, en même temps, « Dupaty et Victor Hugo ».

A dater de ce jour, et pendant près de quinze années, Boulay-Paty dont l'inspiration était, malgré la bourrasque d'admiration qui avait soulevé les académiciens (1), une inspiration de courte haleine, élabora patiemment et loin du bruit ces bulles de verre coloré, ces coupes fragiles et brillantes que l'on appelle des sonnets et dont on a, sur la foi de Boileau, bien surfait la valeur et surtout la difficulté. Après avoir soufflé et façonné près de trois cents de ces pièces un peu trop semblables, il en composa un recueil et le fit précéder d'une histoire sommaire, superficielle et trop souvent erronée du sonnet depuis ses origines. Ce volume de vers contient, d'ailleurs, autant de dédicaces que de pages. Ce n'était pas faire à Vigny, académicien depuis près de six ans, un honneur exceptionnel que de lui dédier, comme à tant d'autres, un des sonnets de cet ouvrage, présenté à l'Académie pour une récompense. Mais il faut dire que la pièce choisie pour

(1) L'Académie n'avait pas oublié qu'en 1827, après la destitution de Villemain, Lacretelle et Michaud, elle avait suivi l'exemple de Chateaubriand, dont une lettre éloquente avait montré tout l'odieux du projet de loi contre la presse, et était allée présenter au roi ses remontrances, et profiter, comme elle l'avait fait déjà en 1778, de « l'avantage qu'elle avait de communiquer sans intermédiaire avec lui. » Le jeune Boulay-Paty célébra aussitôt le courage civique des « Immortels », et son ode *A l'Académie française* leur fut « présentée par M. de Chateaubriand ».

être offerte au poète de la *Maison du berger* est une des plus réussies et qu'elle enferme une assez fière idée.

Elle a pour titre *les Statues* :

Les grands font faire leur portrait
En marbre ; leur orgueil extrême
Demande cet honneur suprême ;
Le ciseau du sculpteur est prêt.

Quand leur image trait pour trait
Se taille dans un marbre blême,
Nous sculptons la nôtre nous-même,
Et cœur, esprit, tout y paraît.

Quand la leur est inanimée,
La nôtre palpite, formée
D'un granit rare où le sang bout

Et quand la leur est abattue,
La nôtre encor reste debout :
Nos œuvres sont notre statue.

Alfred de Vigny reçut le volume dans sa terre du Maine-Giraud, et c'est de l'Angoumois qu'il adressa à l'auteur ses remerciements exprimés, eux aussi, sous la forme d'un beau sonnet. Ce sonnet n'a rien d'inédit. Louis Ratisbonne l'a retrouvé et l'a publié, il y aura bientôt quarante-cinq ans, à la suite du *Journal d'un poète*. Il est curieux, et il n'est pas assez connu de tous pour qu'on craigne de le reproduire :

A Evariste Boulay-Pàty.

Il est une contrée où la France est bacchante,
Où la liqueur du feu mûrit au grand soleil,
Où des volcans éteints frémit la cendre ardente,
Où l'esprit des vins purs aux laves est pareil.

Là, près d'un chêne, assis sous la vigne pendante,
Des livres préférés j'assemble le conseil ;
Là l'*octave* du Tasse et le *tercet* de Dante
Me chantent l'*Angelus* à l'heure du réveil.

De ces deux chants naquit le sonnet séculaire.
J'y pensais, comparant nos Français au Toscan :
Vos sonnets sont venus parler au solitaire,

Je les aime et les roule, ainsi qu'un talisman
Qu'on tourne dans ses doigts, comme le doux rosaire,
Le chapelet sans fin du santon musulman.

Dans les *Poésies de la dernière saison* (1), éditées au lendemain de la mort du poète et deux ans après celle d'Alfred de Vigny, Boulay-Paty, qui, de bonne heure, avait connu le prix de la simplicité, mais qui s'en trouva séparé trop souvent par une forme imprécise ou un peu traînante, arrive par endroits au naturel, cette vertu des poètes presque vieillis, ou, pour parler comme Barbey d'Aurevilly, cette fleur rare et exquise de leur automne. Alfred de Vigny, s'il avait pu la lire, aurait aimé la pièce que voici :

Glace de l'ancien temps, dans ton vieux cadre à fleurs
Couronné de ramiers au frémissement d'ailes,
Que d'êtres ont passé dans tes reflets fidèles !
Où sont-ils ces passants ? Je sens mes yeux en pleurs.

Ton verre a réfléchi, dans leurs vives couleurs,
La force et la beauté, sans rien conserver d'elles.
Ah ! tes roses devraient être des asphodèles.
A mon front qui s'y mire, il monte des pâleurs.

Tu ne retiendras rien des traits de mon visage ;
Le souvenir, de même, oubliera mon passage !
Je serai comme si je n'avais pas été.

(1) *Poésies de la dernière saison*, par Evariste Boulay-Paty, avec une notice par M. Eugène Lambert. Paris, Ambroise Bray, rue Cassette, n° 20, 1865.

D'autres y passeront sans y marquer leur place ;
La mémoire de l'homme est l'oublieuse glace
D'où les ombres s'en vont avec rapidité.

Toutes proportions gardées, il y a quelque parenté entre cette poésie pensive qui approche de la profondeur et le nihilisme hautain qui retentit avec un son grave et puissant dans les pièces des *Destinées*. Mais, pour ne pas cesser d'admirer ces quatorze vers, évitons de relire la page en prose qu'adressait au journal *le Temps*, dans une de ses *lettres à Emilie*, sur le même sujet, la fille de José-Maria de Heredia, Mme de Régnier. La page dont je parle était datée de Murano. Elle pourrait s'intituler : Méditation mélancolique d'une femme jeune et belle devant un antique miroir. Et c'est dans cette page-là, ce n'est pas chez Boulay-Paty, qu'est le miracle d'émotion, le vrai joyau de pure poésie.

III

On peut apprendre quelque chose à un lecteur même informé des questions d'histoire du romantisme en lui disant qu'au nombre des jeunes gens voués de très bonne heure au culte de Vigny, il faut compter Xavier Marmier, le pérégrinateur infatigable. Voici, du moins, ce qu'on ne savait pas. L'auteur de l'*Histoire de l'Islande*, de *Histoire de la Littérature en Danemark et en Suède*, des *Lettres sur le Nord* et d'un grand nombre de récits de voyages utiles, méritoires, mais qui nous semblent, il faut le dire, effacés et figés si nous venons de lire un livre étincelant d'intelligence et d'imagination, comme *la*

Suède d'André Bellessort, fut redevable à Vigny, non seulement de conseils très encourageants, mais de l'appui et des relations qui, très probablement, orientèrent ses travaux.

Une lettre inédite du 7 octobre 1830 nous donne, à ce sujet, un témoignage intéressant. Elle est datée de Chanday, petit village entre Laigle et Verneuil. Elle nous montre le jeune Marmier — il n'avait que vingt et un ans — installé comme secrétaire ou auxiliaire de confiance chez « Monsieur de Lagrange » (1). On sait qu'Adélaïde-Edouard Lelièvre, marquis de Lagrange, était le compagnon d'armes et l'ami très intime d'Alfred de Vigny, plus jeune que lui d'une année seulement. C'est sans doute pour la connaissance approfondie qu'avait déjà des langues allemande et danoise Xavier Marmier que M. de Lagrange, germanisant distingué, accueillit aussitôt le protégé du comte de Vigny, et c'est, je pense, grâce au crédit du docte et fort riche jeune marquis, que fut attaché à la *Nouvelle Revue germanique*, fondée en 1829, ce débutant dont Bourquelot affirme — et d'autres après Bourquelot, peut-être d'après Bourquelot — que la « direction » de ce périodique lui aurait été confiée pendant les premières années.

Quoi qu'il en soit, c'est un hymne de gratitude qui retentit dans cette lettre, écrite en termes lourds, mais d'une agréable candeur :

« Il est des noms qui ont pour nous une influence magique et des hommes auxquels la pensée se rattache avec un sentiment de plaisir et de reconnaissance inexprimable. Tel est le premier maître qui nous a donné des leçons avec

(1) Le marquis de Lagrange avait épousé la fille du duc de Caumont-Laforce, propriétaire du château de Chanday.

indulgence et bonté, le premier homme qui nous a introduits dans le monde et le premier protecteur qui nous a tendu la main, à notre entrée dans la carrière. Vous êtes pour moi, Monsieur, dans ces trois catégories, celui auquel je dois avoir sans doute le plus d'obligation : c'est vous qui m'avez aidé, qui m'avez soutenu, qui m'avez mis où je suis. »

Il est à Chanday, ai-je dit, « dans la solitude », occupé, comme on peut le croire, mais jouissant pourtant d'assez « d'heures de liberté » pour « étudier », pour s'essayer au travail d'imagination, pour entreprendre un drame en vers. « Je n'en espère ni bien ni mal, avoue-t-il, mais il y a toujours un grand charme à donner un libre cours à sa pensée, à prendre un essor plus vaste et à se tracer à soi-même des tableaux et des personnages auxquels on prête à volonté ou les nuances de caractère que l'on reconnaît en soi, ou les caractères fictifs que l'on a rêvés. Mais j'attends à vous voir, pour me retremper de nouveau l'âme et reprendre espoir et courage au bout du chemin que j'aurai parcouru. » Il prie Alfred de Vigny de lui garder une place auprès de sa petite table « aux fables de la Fontaine ». Il l'assure qu'après « avoir été admis dans sa maison » et dans « quelques-unes » de ses confidences, il ne s'est « presque plus soucié de tous les autres poètes », même de ceux dont le nom lui avait jusque-là « inspiré tant d'enthousiasme ». Une amitié, si flatteuse, des entretiens si savoureux dans leur simplicité, suffisent à son « amour-propre ».

On ne voit guère un écolier qui ne sache par cœur aujourd'hui le mot de Sainte-Beuve, relevé si gracieusement par Alfred de Musset :

Un poète mort jeune à qui l'homme survit.

Ce mot, juste de tant d'écrivains, s'appliquerait au « bon » Marmier plus qu'à tout autre. En 1832, il publiait des vers, qu'avait fait éclore ou épanouir la solitude de Chanday. Une note de la *Revue de Paris*, peut-être rédigée ou suggérée par Alfred de Vigny, annonçait ainsi cet ouvrage :

« Un très jeune homme, M. Marmier, vient de publier un recueil de poésies où l'on remarque un talent incontestable. Mais malheureusement il se fait maintenant en France beaucoup moins de vers que d'émeutes, et celles-ci passionnent bien autrement le public que les plus belles inspirations d'artiste. Le jour où les poètes reprendront cours, il y aura certainement une place pour l'auteur des *Esquisses poétiques* (1). »

Dès ce moment-là, le travail, absorbant et resté anonyme, de la collaboration à la *Revue germanique*, et, bientôt après, les voyages dans tous les sens, suivis parfois de séjours prolongés, en Islande, dans les pays scandinaves, au Spitzberg, en Amérique, sur les rives de l'Adriatique, au Montenegro, remplissent, depuis la jeunesse jusqu'au terme de l'âge mûr, l'existence de Xavier Marmier. En poésie, il ne chercha plus à créer, il se contenta de traduire. Il a fait passer en français un certain nombre d'odelettes ou de chansons d'auteurs islandais, allemands, suédois, danois, norvégiens, anglais, russes ; en l'interpré-

(1) J'ai cherché, sans les trouver jusqu'à présent, ces *Essais poétiques* de Xavier Marmier. M. Gabriel Vicaire n'a pas été plus heureux. Son *Manuel de l'amateur des livres du XIX*e *siècle* constate l'absence du livre à la Bibliothèque nationale. Ce n'est pas, hélas ! la seule œuvre des romantiques qui en ait disparu, après que le dépôt légal avait dû l'y introduire et qui, depuis, soit devenue à peu près introuvable. M. Gabriel Vicaire signale le passage du volume au moment de la vente des livres du baron Taylor. Où est allé cet exemplaire ?

tant, il a effacé, presque éteint, cet art original. Ce n'est plus le tableau coloré et vivant, c'est une gravure attentive, mais sans vigueur ; c'est quelquefois moins, une lithographie un peu banale.

Toutefois, à travers ces études documentaires d'un médiocre relief, Xavier Marmier inséra, sans dessein suivi et comme par erreur, des confidences d'un caractère douloureux. Bien peu de lecteurs en ont connu le secret. Elles tiennent en quelques mots, mais ils sont pénétrants. En 1842, après un séjour en Finlande, Marmier quittait ses « amis du Nord ». Il adressait à leurs lacs, à leurs bois, cet adieu tendre jusqu'à la « douleur » :

Pâle terre du Nord dont j'ai compris le charme.

Malgré ses regrets, il revenait vers la France, le cœur tout dilaté d'espoir. Il nous en laisse soupçonner à peine le motif, dans une *Epître* à son plus cher ami, Antoine de Latour. Il lui conte le voyage qui le rapproche. Il se rend d'Helsingfors (en Finlande) à Stockholm. Il fait la première partie du trajet dans une voiture « bâtie à coups de hache » ; elle est lourde et rude, l'équipage est mal harnaché, mais le prix n'est pas onéreux, le temps est clair, la route est belle. Le soleil fait étinceler le givre, l'alouette des prés gazouille, le lac reflète le ciel bleu, la forêt est majestueuse, et tout à coup, à l'horizon, on découvre « la mer, la grande mer ». Le charme du chemin ne lui échappe pas ; mais, cette fois, l'enchantement n'arrive pas à endormir le désir aigu de la Franche-Comté : il veut retrouver ses amis ; il demande ardemment au ciel de lui rendre

. . . . au retour
Son repos studieux et ses trésors d'amour.

Cette dernière expression du poète signifiait, en prose de son pays, qu'il devait se marier lorsqu'il serait rentré en France. Et, en effet, au mois d'avril 1843, Xavier Marmier conduisit à l'église du hameau de Doubs, où il avait été baptisé trente-quatre ans auparavant, la plus douce des fiancées. La veille de l'heureux jour, il disait à la fin d'une pièce de vers qui est comme un chant nuptial, religieux et recueilli :

Vous qui sonniez pour mon baptême,
Sonnez, ô cloches, pour l'époux.

Ce sont dix mois d'un bonheur délicieux. La jeune femme, enivrée de tendresse amoureuse, parcourt, avec le compagnon qui doit être celui de toute l'existence, les « bords fleuris du Rhin », les « plaines de l'Alsace », les « riantes forêts » des vertes collines des Vosges, les sombres sapinières du Jura, et moins d'un an après le mariage, l'exquise créature meurt en accouchant d'un enfant mort. Ce deuil laissa dans l'âme de Xavier Marmier — deux ou trois amis peut-être l'ont su — une douleur qui persista secrète, silencieuse, mais entière jusqu'à la mort, et il vécut encore un demi-siècle.

Dans le recueil réimprimé à la suite des *Lettres sur l'Islande*, quatre ou cinq pièces, tout au plus, laissent parler ou soupirer cette douleur. Dans un sonnet dédié à Boulay-Paty, le poète nous montre, au bord du vaste Océan, la femme du marin perdu en mer. Elle fouille l'étendue des flots, mais la cha-

loupe qu'elle cherche ne reparaîtra plus. C'est ainsi que sa propre pensée sonde les horizons du temps et que son cœur, toujours « saignant », appelle mais en vain,

> Le rêve du passé qui ne peut revenir.

La pièce qui commence par ce vers :

> Oh ! bords fleuris du Rhin, oh ! plaines de l'Alsace,

n'est dédiée à personne. Elle méritait d'être adressée au magnifique écrivain qui a glorifié « la majesté des souffrances humaines ». Le disciple ne fait-il pas songer au maître lorsqu'il écrit :

> Vallons dont nous cherchions les ombrages discrets,
> N'avez-vous point gardé sur vos sentiers sa trace ?
> Ne vous souvient-il plus de nos tendres secrets ?
>
> Hélas ! non, nulle ardeur, nulle douleur humaine
> Ne trouble la nature en sa beauté sereine,
> Nul sanglot ne l'émeut dans son paisible accord.
>
> L'homme seul à la fin d'un printemps éphémère
> Porte au front le cachet de sa souffrance amère
> Et sent vibrer en lui l'aiguillon de la mort.

On se demande si la douleur ne va pas arracher à ce cœur en deuil quelque cri de révolte. Il n'en sera jamais rien. Le voyageur a déjà repris son bourdon ; mais, comme un affligé des époques de l'antique foi, il s'en va porter ses tristesses au tombeau du Christ. Il accomplit, en souvenir de l'épouse qu'il a perdue, le pèlerinage de Terre sainte. Il a besoin de croire à la résurrection des morts, et après avoir vu les chambres sépulcrales de la vallée du Cédron, après

s'être abreuvé sans doute à la source que les chrétiens francs ont appelé « la fontaine de Néhémie », il écrit son acte de foi ; — de foi ou d'espérance ? — aurait dit Alfred de Vigny :

O mes yeux, contemplez ces augustes spectacles.
Oh ! mon âme, adorez les traces du Sauveur,
Murs de Jérusalem, gardez-moi vos oracles,
Source de Siloé, garde-moi ta saveur.

Que l'ardent sentiment de ces saintes merveilles
Pénètre ma pensée et me suive en tout lieu !
Qu'il soit dans mon repos et qu'il soit dans mes veilles,
Avec la foi du cœur, avec l'espoir en Dieu !

La pièce est datée de novembre 1845. Par la pensée et par le sentiment, l'ancien disciple de Vigny est aussi loin qu'il est permis de l'être des austères négations qui s'énoncent si fortement dans trois au moins des quatre poèmes, publiés à ce moment-là, du fier livre des *Destinées*.

IV

La surprise est plus grande de découvrir, parmi tous les hommages littéraires dont Alfred de Vigny avait tenu à conserver le souvenir, — et même le témoignage, — une lettre d'envoi d'Alphonse Esquiros.

Ce nom évoque, dans l'esprit des gens qui ne l'ignorent pas, l'idée d'un pur politicien. On se rappelle — si haut qu'elle remonte — sa condamnation pour un livre sensationnel, *l'Evangile du peuple*, qui fut saisi à son apparition (1840) et pour lequel l'audacieux pamphlétaire de vingt-neuf ans fut con-

damné en cour d'assises à huit mois de prison et cinq cents francs d'amende (30 juin 1841). Dans le délit de l'écrivain, qui, parmi d'autres hardiesses, s'était permis, comme autrefois Jésus de Nazareth, de témoigner un intérêt profond aux bons larrons et aux prostituées, le ministère public avait poursuivi « l'outrage public à la morale publique et religieuse ainsi qu'aux bonnes mœurs », et le jury, n'osant ni se montrer trop indulgent ni prendre son parti de l'absolue sévérité, avait « absous l'accusé sur deux questions et l'avait condamné sur les autres avec des circonstances atténuantes ». Mais les circonstances atténuantes, en cas pareil, n'étaient pas admises par la loi. Le tribunal appliqua donc, contrairement aux intentions moins rigoureuses du jury, « le maximum de l'amende et presque le maximum de la prison ». Le condamné ne voulut se pourvoir ni en cassation ni en grâce, et il tint à honneur de subir sa peine jusqu'au dernier jour.

En 1850, le régime républicain fit d'Esquiros un député, qui fut invalidé et réélu tout aussitôt. Le coup d'Etat du 2 décembre devait faire de lui un proscrit. Durant ses années d'exil, il habita l'Angleterre et publia, dans la *Revue des Deux Mondes*, sur la vie anglaise, des études informées et approfondies. En 1859, il profita de l'autorisation de rentrer, fut élu député, siégea à l'extrême gauche, vota contre la guerre, entra au Sénat en 1876, y retrouva son vieil ami Victor Hugo, et signa avec lui la proposition d'amnistie pour les condamnés de la Commune. Ce fut son dernier acte politique. Il mourut à Versailles, le 12 mai 1876, avant d'être arrivé à la pleine vieillesse.



Ce personnage original avait été, entre dix-huit et trente ans, un poète et un vrai poète. Son premier recueil de vers, qu'il imprima de ses deniers, lorsqu'il avait vingt-deux ans à peine, s'intitule *les Hirondelles*. « C'est un essaim qui prend son vol », disait Victor Hugo en reprenant une image du jeune auteur. Il ajoutait : « L'œuvre est intéressante au plus haut point et je l'admire. » L'admiration du chef d'école, cette fois, était sincère, et très fondée.

Ce livre apprend vite au lecteur d'aujourd'hui qu'Alphonse Esquiros est du groupe des Jeune-France. Une des pièces porte cette épigraphe dantesque : « La creatura bella », et elle est dédiée « à Mlle L. H. », c'est-à-dire à Léopoldine Hugo, impérieusement belle, en effet, dès la douzième année et vraiment « fille des Césars », comme l'a écrit Sainte-Beuve. C'est par un dithyrambe en l'honneur de Victor Hugo que, sous le titre d'*Envoi*, s'achève le recueil :

Et toi, chêne battu par l'ardente tempête,
Qui dresses vers le ciel une sublime tête,
O Victor ! si mes vers, timide essaim d'oiseaux,
Recevaient en volant quelques gouttes de pluie,
De temps en temps permets que leur aile s'essuie
Et s'abrite dans tes rameaux.

Malgré l'incertitude regrettable de la pensée et l'enflure de l'expression dans un bon nombre de ces compositions, convenues ou déclamatoires, plus d'une strophe, ardente à la façon des *Iambes* de Barbier, faisait penser à Juvénal ou gardait un reflet de la *Divine Comédie* :

Cette ville en chaleur, c'est Sodome ou Lutèce
Qui, de l'impunité la reine ou la déesse,
Sèche sous ses désirs de feu ;

telle autre déroulait harmonieusement un chant qui, par quelque modulation subtile ou quelque accord hardi, était déjà nouveau :

Je voulais ce qu'il faut pour vivre à l'hirondelle,
Un rayon de soleil, un peu d'air à son aile,
Un nid sous le lierre abrité ;
Effleuré par son vol, un ruisseau qui se ride,
Au milieu de l'orage un toit de chaume aride,
Et puis surtout la liberté.

Mais la préface même du volume annonçait mieux. Le poète y parlait d'André Chénier. Son admiration pour ses poèmes, si grande qu'elle fût, n'approchait pas du sentiment d'envie et de farouche émulation que paraissait lui inspirer sa mort :

« Laissez passer ce flot de sang et le guillotiné sera salué grand poète, l'échafaud sera le piédestal de sa gloire, et une liasse de papiers trouvés je ne sais où seront les titres à l'apothéose de cet homme. Les poètes ont quelque chose du Fils de Dieu, il faut qu'ils traversent le calvaire pour arriver au Thabor. »

Au péril de sa liberté, et s'il le fallait, de sa vie, il promettait de produire « un volume inspiré par les événements » auxquels il avait assisté : il faut entendre par ce mot les journées de Juillet, les émeutes des deux années 1831 et 1832, la répression impitoyable et les attentats du pouvoir contre la liberté. Il donnait même une citation de cet ouvrage projeté :

Comme l'oppression, j'abhorre l'anarchie,
C'est un tyran sans frein qu'une foule affranchie ;
Quand la hache a besoin d'une tête à couper,
Quand il faut au bourreau de l'argent pour souper,
On vous prend. . . . .
. . . . Mais aussi, quand un porte-couronne,
Comme un coursier rétif du pied nous éperonne,
Je me lève, je sens pour venger les humains
Des ongles de lion qui me poussent aux mains ;
Et ma bouche, mâchant la poudre et l'anathème,
A la tête des rois crache le trépas même.
Je suis tel ; jamais l'or, en tombant de leurs doigts,
Ne me fera, pour eux, trahir ce que je dois ;
Les pieds sur l'échafaud, le cou sur la machine,
Attendant qu'un couteau me tombe sur l'échine,
Quand on déchirerait mon corps par la moitié,
Quand un tyran ému, quand le peuple en pitié
Crieraient : — Rétracte-toi, poète ! Grâce ! trêve !
Regardant le bourreau, je lui dirais : — Achève !

A cette date de 1834, Victor Hugo mis à part, voit-on beaucoup de satiriques français capables de produire, en faisant de leur mieux, des vers plus nettement frappés que ceux de l'introduction à ce premier recueil des *Hirondelles* ?

Cet ouvrage, où l'on rencontrait des morceaux *de main d'ouvrier*, passa inaperçu. L'épigraphe modeste, placée par l'auteur au-dessous de son joli titre : *Quis leget hæc ? Vel unus vel nemo*, fut prise au pied de la lettre par ceux qui feuilletèrent le volume à l'étalage du libraire Eugène Renduel : il s'en vendit, en tout, une quinzaine d'exemplaires.

C'est en ruminant son échec, et dans une heure de chagrin ou d'irritation de ce mépris si injuste, qu'Alphonse Esquiros lut l'affiche de *Chatterton*, et, sur le bruit qu'on faisait de la pièce depuis quel-

ques jours, ne résista pas au désir d'entendre le drame nouveau, au poulailler ou au parterre. Après la représentation, il envoya les *Hirondelles* à Vigny : il s'excusait ingénieusement d'avoir tant attendu.

« Monsieur,

« C'eût été un besoin pour moi de vous offrir plus tôt ce recueil de vers si la crainte d'être importun et la conscience de son peu de mérite ne m'eussent toujours retenu.

« C'est en revenant de *Chatterton* que je cédai à cette mauvaise tentation. Ne m'en veuillez pas. Vous êtes seul coupable, vous qui vous montrez si dévoué, si compatissant, si favorable aux jeunes artistes. Il est vrai que je ne mérite point ce titre : mais, comme vous le dites dans ce beau drame de *Chatterton*, qui n'a cédé une fois dans sa vie à la faiblesse de faire des vers ?

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

« Alph. Esquiros,

« *13, rue de Long-Pont.*

« 24 février.

On n'a pas la réponse d'Alfred de Vigny ; et l'on ne trouve pas trace de relations ultérieures entre lui et l'auteur du *Livre du peuple* et des *Vierges martyres*. Ce n'est pas que les manifestations républicaines et même socialistes du jeune écrivain eussent, à cette époque, rien de choquant pour l'homme qui écrira *la Mort du Loup* : il a toujours aimé les personnages compromis, et il était, comme on le sait, pour l'absolue liberté de la presse. Il est plus naturel de supposer que le bohème Alphonse Esquiros n'aurait pas pu trouver un grand plaisir à fréquenter assidûment dans un milieu, cordial, on n'en peut pas

douter, mais, malgré tout, cérémonieux, comme l'était celui du salon d'Alfred de Vigny.



Ce serait trahir un poète comme Esquiros que de rappeler seulement son livre des *Hirondelles*. Les huit mois de captivité furent bien employés : il fit courir sa plume, afin de subvenir aux dépenses de son procès, et il improvisa, parmi d'autres travaux, un volume de vers : *les Chants d'un prisonnier*.

Dans une préface, qui n'était plus un manifeste à la Hugo, comme celle de son premier livre, il disait :

« Le titre de ce volume n'est malheureusement pas une fiction ; au moment où j'écris ces lignes, les gros barreaux de fer entrecoupés de soleil projettent leur ombre sur ma petite table. »

Il ajoutait qu'après avoir, dans un ouvrage en prose très durement condamné par les tribunaux, cherché à « expliquer au peuple la lettre morte de l'Evangile », il allait, dans ce recueil de vers, essayer « de traduire et d'interpréter un autre livre non moins ancien, mystérieux et vénérable, la Nature ».

Dans sa prison, il avait lu, relu *les Rayons et les Ombres*. Il avait vu poindre une religion qui n'était plus celle des *Odes et Ballades*, ni même celle des *Feuilles d'automne*, des *Voix intérieures*, des *Chants du crépuscule* :

Maître, plus vous irez et plus en toutes choses
Votre âme inclinera vers le centre infini.

Devançant le « maître » dans la voie qu'il venait

de prendre, le disciple formulait déjà, comme pour l'entraîner plus loin, ce panthéisme sensuel qui s'épanouira dans les *Contemplations* :

Dieu, c'est tout ce qui vit et tout ce que l'on aime :
C'est la terre, le ciel, l'esprit et la chair même ;
C'est le Pan infini d'où sort l'humanité ;
C'est l'âme universelle et la grande unité ;
L'Océan suit sa loi ; le monde est son empire ;
Son Verbe s'est fait chair dans tout ce qui respire,
Et, par des progrès lents, continus et nouveaux,
Croît éternellement dans nos frêles cerveaux,
Car la création, vers qui Dieu nous ramène,
Grand sphynx mystérieux, porte une tête humaine !
Croyant tout pénétré par ce souffle de Dieu,
Je m'enivre à longs traits d'espace et de ciel bleu,
Je respire les champs, les vieilles forêts vertes,
A pleins poumons, le soir, sous les feuilles ouvertes ;
Je cherche dans mon sein, par de tièdes courants,
A faire entrer le monde et la vie à torrents,
Et mon âme à ton flot, ô Nature ! s'abreuve,
Comme un petit enfant qui boit dans un grand fleuve !

Pour chanter la Nature, il inventait des vers d'un naturel délicieux :

Les laveuses portant des cruches sur les hanches.
. . . .
Le beau temps revenu sourit après la pluie.
. . . .
Boire un petit rayon de soleil sur les toits.
. . . .
La pêche par la dent d'une vierge mordue.
. . . .
Une taille flexible à prendre dans la main.
. . . .
Le bruit que fait la pluie en tombant sur les feuilles.

Tout « maître » qu'il fût, Victor Hugo ne lut pas

impunément ces alexandrins simples, directs, aisés, rapides et limpides comme l'eau de source ; il en a fait, Dieu sait combien ! de tout à fait pareils et, je dis même, de meilleurs : il les a faits après les *Chants d'un prisonnier*.

Le Jésus « révolutionnaire » du *Livre du peuple*, ce vagabond regardé de travers par les « nobles Juifs », parce qu'il veut ébranler les appuis de la société, passera dans les *Châtiments* : « Cependant les grands de la nation ne cessaient d'exciter le peuple contre Jésus et de l'engager à lui jeter des pierres... Les scribes cherchaient à le faire passer pour fou, *insanit*, etc. » C'est de cet évangile revivifié que descendra le torrent de pitié qui lave les souillures de la fille publique Fantine ou du forçat Jean Valjean et qui gronde avec majesté dans l'épopée des *Misérables*.

Comment ne pas songer à la pièce qui aboutit au trait fameux,

> Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là,

lorsqu'on relit cette déclaration d'Esquiros à des amis qui le pressaient de demander sa grâce au roi ?

> Non, la grâce est un fruit aux amères saveurs ;
> Non, non, je n'en veux pas ; qu'il garde ses faveurs !
> Plutôt ne voir jamais les fleurs, ni les étoiles,
> Ni les jeunes beautés couvertes de longs voiles,
> Ni les oiseaux perchés aux branches des lilas,
> Ni les ramiers au nid qui reviennent bien las,
> Ni la verte citerne où le troupeau s'abreuve,
> Ni, le matin, assis sur le bord d'un grand fleuve,
> Les coursiers du soleil qui s'échappent des eaux
> En nous soufflant le jour par de larges naseaux ;

Oui, plutôt la prison avec sa face grise,
Sa cour, fosse de pierre où le regard se brise,
Son air fétide et rare, à grand prix acheté,
Que d'en sortir jamais par une lâcheté !

ou cette autre réponse à Léon Gozlan, qui le priait de permettre que dans un journal influent il adressât, en sa faveur, « au royal nouveau-né » une demande d'amnistie :

La prison, cher Gozlan, ne contient pas tout l'homme.
Si sombre qu'elle soit, et si sévère en somme,
Si lourde au malheureux qu'elle vient de lier,
Si bien fermée à clef sous la main du geôlier,
Si gardée au dehors de rouges sentinelles,
D'inaccessibles murs, de rondes éternelles,
Notre esprit plus fort qu'elle, en ses jours de courroux,
Emportant sur son dos la grille et les verrous,
A ces heures du soir où le soleil décline,
S'en va, comme Samson, rêver sur la colline.

N'entend-on pas, dans cette fin de pièce, le coup d'aile robuste et très brusquement élargi d'un oiseau de haut vol, quelque chose d'assez semblable aux échappées soudaines de Hugo ?

Mais ce n'est pas le seul Hugo que l'on croit rencontrer en lisant ce petit recueil. Est-ce Esquiros, le poète oublié, ou Théodore de Banville, au temps des *Cariatides* et des *Stalactites*, qui a écrit ces vers mythologiques :

Nous écouterions rire, au fond des bois divins,
La légère dryade enlacée aux sylvains,
Et nous verrions nager sur les vagues limpides,
Avec leurs cheveux verts, les blanches Néréides... ?

Ou ceux-ci qui nous découvrent une image, éclatante de coloris comme une ébauche de Rubens :

Et nous ne verrons pas, dans la saison plus mûre,
Un beau groupe d'enfants suspendus aux deux seins,
L'automne entre ses doigts écraser des raisins?

Est-ce Esquiros, le poète oublié, ou François Coppée, au temps du *Reliquaire* et des *Intimités*, qui retrace ce fin profil de grisette du *pays latin* :

Avez-vous vu passer ma belle, le dimanche,
Avec son chapeau noir orné d'une fleur blanche,
Son bouquet à la main de roses en bouton,
Son joli petit signe au coin de son menton,
Son teint frais et son front d'un blanc de porcelaine,
Sa simple robe noire en mousseline laine,
Son voile de dentelle où folâtre le vent,
Ses seins par le corset ramenés en avant ?

Et encore cette impression de soirée, pendant la saison sereine de l'année où tout « renaît sous le ciel bleu » :

Au fond du Luxembourg et du Jardin des Plantes,
A l'heure où les chansons des oiseaux sont plus lentes,
Lorsque baissent le jour et la voix de Paris,
Je m'en vais regarder les marronniers fleuris.

***

En lisant Esquiros, on ne songe pas à Vigny. L'auteur des *Destinées* n'a rien écrit qui ressemble, de près ou de loin, aux fantaisies de ce jeune poète, à moins pourtant que l'on ne s'avise de voir, dans le dédain que la pièce de l'*Esprit pur* exprimera pour la noblesse héréditaire, une suggestion due, après plus de vingt années, au souvenir de certains vers satiriques sur *le Blason* :

Le blason maintenant, c'est la tête de l'homme ;
C'est là que l'univers vient aboutir en somme ;
C'est là que dans la chair l'âme visible aux yeux
A sculpté son palais en descendant des cieux.

S'il a connu et lu de près, comme l'on doit le croire, les hymnes tour à tour familiers et graves d'Alphonse Esquiros en l'honneur de la Nature, Vigny ne s'en est pas ému. Il était résolu à la maudire. Il portait dans son esprit depuis plus de six ans (1), et il avait peut-être écrit déjà, pour une bonne part, *la Maison du berger*.

V

J'ai eu déjà, dans ce volume même, à prononcer le nom d'Amédée Pommier et à dire, mais en peu de mots, ce que ce nom représentait. Il eût été difficile, en effet, d'étudier les relations de Victor de Laprade et d'Alfred de Vigny sans indiquer le rôle qu'a joué Alfred de Vigny comme juge du concours de poésie qui mit aux prises par deux fois, en 1846 et 1847, Victor de Laprade et Amédée Pommier. Si j'ai mentionné, à cette occasion, les ouvrages du « Métromane » avec une brièveté où l'on aurait pu voir quelque marque d'indifférence, c'est qu'au contraire j'espérais avoir une raison de revenir à lui et de l'examiner plus à mon aise.

Je n'avais pas, à ce moment, relu toutes ses œuvres et j'en parlais de souvenir. C'était un tort.

(1) Ce sera démontré dans le chapitre de cet ouvrage : *Vigny et la Nature.*

Il sera réparé si, grâce à des citations de ce poète singulier, mais si habile, je décide un de mes lecteurs à feuilleter *Premières Armes*, *le Livre de sang*, *Crâneries et Dettes de cœur*, *Océanides et fantaisies*, *Colères*, *l'Enfer*, *Paris*, *Quelques vers pour elle*, c'est-à-dire un monceau de poésies, aujourd'hui délaissées, mais où se trouve dépensé, gaspillé, galvaudé même, çà et là, un énorme talent et qui ont été, par endroits, forgées de main de maître.



De tout ce que l'on sait des origines d'Amédée Pommier, il suffira de signaler une tare d'hérédité, où il faut peut-être chercher l'explication naturelle de ses excentricités d'écrivain, qui ont été quelquefois si bizarres. Le père, neurasthénique après des revers de fortune, s'empoisonna. La mère, après deux tentatives de suicide que déjouèrent ses enfants, réussit à demeurer seule dans sa chambre pendant un instant : cet instant lui suffit pour s'élancer par la fenêtre et pour s'écraser sur le sol.

Ce romantique exceptionnellement fougueux avait reçu d'ailleurs l'éducation la plus classique. Dans une longue pièce autobiographique, *A mon frère*, il dit qu'il n'oubliera jamais la classe du collège Bourbon où « le savant et modeste Patin » lui inspira le goût des études latines. Il finit par y exceller. A vingt-deux ans, il entreprit d'élaborer et d'éditer lui-même toute une collection d'auteurs latins avec le français en regard. Il ne la mena pas fort loin, mais il eut le temps d'y donner, en remaniant la version d'un certain Toulangeon, les *Commentaires de César*.

Il traduisit aussi, pour la bibliothèque latine-française de Panckoucke, le *De Senectute*. Les leçons des maîtres universitaires, et peut-être son goût naturel, semblaient le destiner à faire des vers que Boileau n'aurait pas raillés. Il débuta, en effet, comme Boulay-Paty, par une véritable Messénienne, son *Hymne à la mémoire du général Foy* (1826).

Dès l'année suivante, jaloux, nous dit-il, des couronnes de Victor Hugo, il suivait le chemin que lui avait montré l'Enfant sublime. Il remporta un prix aux Jeux floraux avec son *Ode sur l'expédition de Russie*. Cette ode reparaîtra, cinq ans plus tard, en 1832, sous la rubrique *1812*, dans *Poésies*, le premier volume d'Amédée Pommier, et *Poésies*, que personne n'acheta, si l'on en croit l'auteur, sera réédité en 1837 sous le titre de *Premières armes*. On admirerait peut-être quelques effets de l'ode *1812*, si l'on pouvait la lire sans avoir l'esprit obsédé par le souvenir de la satire épique des *Châtiments*. Il est permis de remarquer les mots « victime expiatoire », qui ont pu rester dans l'esprit de Victor Hugo et lui fournir, longtemps après, le titre : *l'Expiation*.

Dans ce premier recueil, tout en restant lamartinien de style et plus encore de cœur, Pommier incline vers Hugo et il lui donne un gage de respect, d'admiration, en écrivant pour lui un poème de quatre cents vers intitulé *le Métier des armes*. Le poète est déjà ici ce qu'il demeurera toute sa vie, un descriptif d'une étonnante habileté. Toute la pensée de la pièce tient en deux mots : Vous aimez, n'est-ce pas, Hugo, les régiments français et la vie du soldat ? Passons ensemble la revue des uniformes de l'armée. Le prétexte était trouvé pour énumérer aussi com-

plètement que l'on voudra les noms de troupes de toute arme, pour déployer la précision d'un inventaire en les représentant avec tout le détail de la tenue et du harnachement. A cette nomenclature qui est le jeu d'un grand écolier, fier d'avoir dressé sur leurs pieds tous ses soldats de plomb, s'ajoute, dans les derniers vers, la paraphrase diluée du beau vers de Virgile : *Exoriare aliquis*, etc.

Et peut-être au milieu de nos sanglants débats,
De la poudre des camps s'élèverait encore
Un moderne Alexandre, un héros qui s'ignore,
Quelque sous-lieutenant ou quelque caporal
Dont l'univers un jour serait le piédestal.

Qu'on sache bien, d'ailleurs, que la copieuse description fourmille de vers colorés, qui, détachés d'un ensemble ennuyeux, reprendraient tout leur prix :

Fusils qu'on voit reluire à travers les brouillards
. . . .
Les vieux sergents portant trois chevrons sur la manche
. . . .
Et les grands cavaliers bouclant leurs ceinturons.

Cette facilité à dérouler le vers et à trouver, pour lui marquer sa limite, un mot qui ne peut manquer d'amener, et sans effort, au bout du vers suivant, la rime riche ou même neuve, a quelque chose qui rassure et qui divertit tout d'abord, comme le jeu agile, et impeccablement correct dans sa vélocité, d'un virtuose. L'expression profonde, ou seulement touchante, fait défaut.

Ce n'est pas sans s'évertuer que le poète est arrivé à cette sûreté d'exécution. Comment ne pas

penser au pianiste de profession condamné, dès son plus jeune âge, et seulement pour acquérir la force et la souplesse du doigté, à peiner sur son instrument pendant plusieurs heures du jour ? Le versificateur, très fier de son acquis, nous le dit lui-même : il a vécu longtemps dans une volontaire reclusion, apprenant le métier, comme disait un autre rude ouvrier, « avec les dents », et il n'est qu'à demi risible, lorsqu'il écrit dans un sursaut de vanité :

> Si nul ne me surpasse à manier la rime,

je le dois à ces jours de dure « misère » et d'opiniâtre travail,

> Où mon vouloir d'airain m'a fait ce que je vaux.

Stimulé sans doute par le succès des *Douze journées de la Révolution*, célébrées en vers, dès 1835, par l'improvisateur Barthélemy, sollicité peut-être aussi par son jeune ami Poujoulat et le groupe des journalistes légitimistes, de faire à ce livre une réponse inspirée par l'horreur des convulsions révolutionnaires, Amédée Pommier prit le parti de présenter dans une suite d'odes ou de dithyrambes violents un tableau, qu'il croyait exact, de l'époque de la Terreur. Il n'y a pas un abîme, on doit bien le dire, entre cette façon de concevoir la poésie et la manière de Mascarille, travaillant à « mettre en madrigaux toute l'histoire romaine ».

Une déclamation improvisée, qui, du premier vers au dernier, poursuit à outrance l'effet, voilà ce qu'est le recueil intitulé *la République ou le Livre de sang*. Aux yeux de l'écrivain, tout est abomi-

nable dans le règne de la Convention ou digne du dernier mépris.

Danton le dissolu, Danton le crapuleux,

et Marat, « cet affreux vampire », sont placés sur le même rang et accouplés sous la même qualification : « ces monstres odieux ». Que dire des autres montagnards? Le poète en choisit un bon nombre pour les flétrir, et il résume ainsi son jugement final :

Liberté ! voilà donc tes nobles champions,
Un ramas de bourreaux, de filous, d'espions,
De despotes obscurs et de leurs satellites,
De dieux sortis du bagne avec leurs prosélytes,
D'étrangers vagabonds, d'ivrognes, d'intrigants,
De prêtres apostats, de geôliers, de brigands,
D'histrions bafoués, de vils folliculaires,
De bouchers travestis en tribuns populaires,
Suppôts de mauvais lieux, individus flétris,
Aventuriers d'orgueil et de vice pétris,
Domestiques voleurs et chassés pour leurs crimes,
Arétins inconnus, Catilinas infimes,
Charlatans, fous pervers, assassins soudoyés,
Dans un fleuve de sang jusqu'au menton noyés,
Animaux carnassiers sortis de leurs repaires,
Discoureurs factieux aux langues de vipères,
Cyniques écrivains, impudents raisonneurs.
Gens qui font un cumul de tous les déshonneurs,
Tourbe démagogique, infâme, furibonde,
Le rebut et l'horreur de la France et du monde !
En voyant réunis tant d'infâmes coquins,
Vantez-nous-les encor, jeunes républicains.

La tirade est superbe, mais elle en dit trop, et c'est presque toujours ainsi.

L'hyperbole trahit souvent les poètes qui s'en sont armés. Lancer les traits avec une telle fureur

qu'on dépasse le but n'est guère plus avantageux que n'avoir pas assez de force pour l'atteindre. Les amis d'Amédée Pommier eux-mêmes le reconnaissaient : il avait réussi surtout à faire grimacer et à « calomnier » *Quatre-vingt-treize*. Sainte-Beuve, alors très épris de l'idéal des Girondins et amoureux de Mme Roland comme Cousin le fut plus tard de Mme de Longueville, fronça le sourcil de la façon la plus sévère. Amédée Pommier ne dut pas trouver les mêmes réserves chez Vigny. Comment celui-ci se serait-il scandalisé de rencontrer dans *le Livre de sang* l'empreinte très profonde de *Stello* ? Le Robespierre et le Saint-Just de la galerie de portraits qui a pour titre *les Démagogues de quatre-vingt-treize* sont figurés, comme ils l'étaient déjà dans le récit du Docteur Noir.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que dans le livre suivant, *Crâneries et Dettes du cœur*, publié en 1842, Amédée Pommier exprime volontiers, à l'endroit d'Alfred de Vigny, des sentiments d'admiration qui ont comme un accent de gratitude. Dans la pièce qui a pour titre *Hugo et l'Académie française*, et qui porte en sous-titre la date de l'élection, *Janvier 1841*, il exhale sa joie d'avoir vu triompher, mais non pas au premier assaut, le chef des romantiques, et il prévoit la victoire beaucoup plus prompte de ceux qui ont longtemps marché sous ses enseignes. Le premier qu'il désigne comme devant rejoindre Hugo est « de Vigny ». Il rend à Sainte-Beuve, en échange de ses froideurs, un coup d'aiguillon pénétrant. Après avoir comparé Lamartine à un océan, Hugo à une forêt vierge, il exprime, au sujet de l'auteur des *Consolations*, sa crainte

de voir le « fleuve » finir en « ruisseau ». J'ai bien aimé *Joseph Delorme*, dit-il encore :

> Ce qu'il a fait depuis me semble nébuleux,
> Apprêté, maniéré, musqué, sucré, mielleux.
> . . . .
> Du malheureux enfant j'ai vraiment raffolé,
> Et je regrette fort qu'il se soit *consolé.*

Ces *Crâneries et Dettes du cœur* côtoient quelquefois le chef-d'œuvre. Inégales, prolixes surtout, les pièces *A un questionneur*, *les Profanes*, seraient, avec des suppressions, le régal des plus délicats. La première est précieuse pour les confidences littéraires qu'elle contient. L'amateur de gageures, le joueur de difficulté qu'est Amédée Pommier y met en vers l'histoire littéraire grecque, latine, française et contemporaine. Chemin faisant, il dévoile ses goûts et ses antipathies : rien ne l'explique mieux lui-même. Dis-moi quel auteur tu aimes ou quel auteur tu n'aimes pas, et je te dirai quel poète tu es. Amédée Pommier conteste le génie de Lucrèce : on ne s'en étonnera pas. Il adore Catulle, ce qui est permis, et Virgile, à ses yeux, est grand entre tous ; mais il voit l'*Enéide* en travesti, comme Scarron. Ce Scarron lui paraît un dieu. Il a du dédain pour Boileau, de l'aversion pour La Fontaine.

Il exalte son propre temps :

> Mon siècle ! oh ! je suis bien un de tes vrais enfants,
> Car ma joie est immense à louer les vivants.

Il en loue plus qu'on ne voudrait, mais il sait bien quels sont les grands parmi tous ceux qu'il énumère. Personne n'a plus d'enthousiasme pour l'œuvre de

Lamartine, ne s'est plus volontiers inféodé à Hugo, le maître de l'art, n'a mieux senti la grâce juvénile de Musset, la vigueur d'Auguste Barbier, — qui fut, d'ailleurs, épuisée en trois jours, — la merveilleuse habileté de main de ce Théophile Gautier

Qui cisèle à plaisir des strophes ouvragées,
Comme une bonbonnière à mettre des dragées,

et, si peu qu'il ait de goût pour tenter lui-même l'effort du penseur, il ne s'est pas mépris, comme son pauvre ami Gaspard de Pons, sur la haute valeur des admirables *Destinées*.

Il s'est jugé lui-même avec une acuité de regard que nul ne peut se flatter d'égaler. Il connaît son plus grand défaut, une impuissance étrange à se borner : il s'en accuse. Quant au manque de goût qu'on lui reproche avec fureur, il en est fier. Dans *les Profanes*, qui est, à proprement parler, sa Poétique, il malmène le sot public et aussi les sots rimailleurs, de la façon la plus plaisante et par moments la plus sensée. Qu'opposer, à vrai dire, à cette exclusive fierté qui ne voit plus qu'un seul moyen de réhabiliter la poésie, l'interdiction du vers à tous les faux poètes ?

. . . . Autant, moi, je fais cas
D'une vocation qu'on ne maîtrise pas,
De ces esprits géants à qui le ciel accorde
Une verve de feu qui bouillonne et déborde.
Autant je hais, j'exècre, et méprise, et maudis
Ces métromanes nains (1), pâles, mous, engourdis,

(1) Avec ce tour d'esprit paradoxal qui est le sien, Amédée Pommier s'est lui-même affublé, à dater de ce moment là, du sobriquet de *métromane*, s'imaginant sans doute qu'il allait, en

Ces aligneurs de mots, ces froids allégoristes,
Ces peintres ignorants, ces mauvais coloristes,
Ces intrus, ces échos, ces faiseurs de centons,
Des Cotins de ce temps fidèles rejetons,
Ces podagres des vers portés sur des béquilles
Et ne construisant rien qu'à force de chevilles,
Tout ce peuple idiot que l'on conjure en vain
De ne plus profaner l'art auguste et divin.

Sa définition du vers tel qu'il l'a fait, du vers qui doit avoir, pour mériter d'être appelé un vers, l'allure sonore et le mouvement endiablé, fait prévoir le Victor Hugo de la meilleure époque :

J'entends qu'éclipsant tout, fier et resplendissant,
Le vers soit capiteux, soit abasourdissant,
Qu'il s'en aille, éclaireur de la pensée humaine,
Des mondes inconnus explorer le domaine,
Qu'il soit tranche-montagne et qu'il n'ait peur de rien...

Ne devons-nous pas voir comme un crayon anticipé de la fameuse pièce des *Contemplations*, *Réponse à un acte d'accusation*, dans cette curieuse épître qui s'intitule : *A quelqu'un que je n'ose pas nommer* ? Amédée Pommier y proclame, avec la déroute du goût violemment détrôné, l'émancipation des mots, le triomphe, à jamais acquis, de la verve, de la couleur et de la fantaisie :

Notre littérature, inclinant au cynisme,
A sa démagogie et son jacobinisme :
Or je suis pour la langue un des plus radicaux ;
Je veux, vrai niveleur, que les mots soient égaux,
Que dans tous les sujets ils soient tous admissibles,
Qu'ils ne rencontrent plus d'emplois inaccessibles,

se l'appliquant, en rehausser la signification. Il ne se donna qu'un ridicule de plus, et Biré dit que ce surnom discrédita les œuvres qui suivirent.

Que les plus roturiers, que les plus plébéiens
Participent aux droits des autres citoyens ;
Bref, du parler de cour brisant le despotisme,
J'en suis enfin venu jusqu'au sans-culottisme,
Et beaucoup y viendront. . . . .

Hugo y est venu presque aussitôt. Mais ne fallait-il pas qu'on fût bien assuré que lui, le chef d'école, y était venu le premier ? Il a antidaté sa pièce (1).

***

Océanides et Fantaisies ne vaut pas *Crâneries et Dettes du cœur*. Aucun recueil ne montre mieux la grande infirmité de ces esprits doués, mais incomplets : ils aperçoivent un sujet, ils se contentent d'y donner une atteinte légère, ils le quittent sans l'avoir traité. Je démêle dans *Océanides* le magnifique livre de *la Mer* de mon ami Jean Richepin, mais c'est le livre à l'état d'intention. Le grand, le vrai talent ne s'en tient pas à des velléités. Il va jusqu'au bout de sa création. Avant d'abandonner le bloc de cire à modeler dont un autre n'a su tirer qu'une maquette ou deux, il en fait surgir cent projets et il les exécute.

(1) Dans le recueil des *Contemplations*, la pièce VII, *Réponse à un acte d'accusation*, porte la date : « Paris, janvier 1834. » Il suffit de la lire pour y reconnaître la manière du Hugo de 1855. La date exacte : « Jersey, juin 1855 » se trouve à la fin de la pièce VIII, qui a pour titre : *Suite* ; les deux morceaux sont de la même encre et du même moment. L'influence de Pommier se retrouve dans bien des vers :

Je fis souffler un vent révolutionnaire :
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire ;
Plus de mot sénateur, plus de mot roturier, etc.

Victor Hugo reprend le thème d'Amédée Pommier ; mais ses variations sont bien celles du « maître ».

Colères est une erreur plus lourde, s'il se peut, que n'était *le Livre de sang*. Le poète s'est flatté de faire revivre Juvénal. Il réussit à nous donner l'idée qu'il est, dans les meilleurs endroits, le plagiaire de Barbier :

Je suis le médecin qui palpe et qui manie
Des membres gangrenés et fluents de sanie.
Comme un chirurgien, malgré l'infection,
Met sur le marbre noir de la dissection
Un cadavre avancé, puis, relevant sa manche,
Bistouri dans la main, tablier sur la hanche,
En coupant cette chair *s'exerce à son métier*,
J'étale devant moi mon siècle tout entier,
Ouvre ma trousse, y prends le scalpel et la scie,
Et de ce hideux corps vais faire l'autopsie.

Tout ce symbolisme déclamatoire a déjà passé devant nous : ce sont des images des *Iambes*, amplifiées et poussées un peu plus au noir.

Les diatribes enragées contre *l'Athéisme*, *l'Aurolâtrie*, *le Luxe*, *l'Immoralité*, *le Progrès*, sonnent le creux. La preuve en est trop aisée à donner. Une des pièces du recueil, *le 8 Mai 1842*, a pour sujet le terrible accident du chemin de fer de Versailles. Le poète y décrit, avec une fureur presque voluptueuse, l'holocauste effrayant des voyageurs « cadenassés » dans leurs « wagons » et il ajoute à son hideux tableau cette moralité d'une ironie triviale :

. . . . ô secte progressive,
Vantez-nous le pouvoir de la locomotive,
Vantez-nous la vapeur et les chemins de fer,
Joli petit moyen de briser les carcasses,
Ingénieux moyen de nous tuer par masses
Et nous rôtir au feu d'enfer !

Mais, un an plus tard, il se résout à traiter le sujet mis au concours par l'Académie française, *Découverte de la vapeur*, et, sous la forme adroitement trouvée d'une *Epître de Philinte à son ami Alceste*, il écrit la palinodie : il célèbre l'invention merveilleuse de Denis Papin et les applications de Watt, de Fulton, de leurs successeurs ; il s'ingénie à démontrer que le progrès est nécessaire et qu'il est infini. Dans les deux cas, ce n'est pas un cerveau qui pense, c'est une main qui « s'exerce » au « métier », et qui l'exerce.

On sait que, mis en goût par un premier succès, Amédée Pommier concourut plusieurs fois encore et qu'il obtint toujours le premier rang. En 1849, il triompha doublement, avec le prix de poésie et avec le prix d'éloquence. Le ministre, M. de Falloux, y joignit la croix de la Légion d'honneur. N'en déplaise à Barbey d'Aurevilly, qui s'exprime ainsi sur son ami de cœur : « Couronné plusieurs fois par l'Institut, malgré le talent le moins académique... », Amédée Pommier, chaque fois qu'il ôtait son masque enluminé et truculent, et qu'il voulait bien consentir à ne pas trop poivrer et pimenter ses tirades d'amplificateur, avait le langage de la tradition, et son talent se retrouvait, sans grand effort, de l'étoffe, précisément, que préférait l'Académie.

Je ne dirai rien de *l'Enfer*. Sur ce poème que l'on peut déclarer — selon le jour sous lequel on le voit — ridicule ou éblouissant, deux études de premier ordre subsistent : une critique, en somme, assez sévère, qui a servi de préface à l'ouvrage, et où Pommier qui l'a écrite mystifie le public, en la donnant comme un article de journal non imprimé par son

auteur, et une apologie de *l'Enfer*, dans laquelle Barbey d'Aurevilly, dupe ou complice de cette mystification, répond aux reproches essentiels du prétendu journaliste et s'applique à reprendre, pour les rétorquer, les principales objections que le poète lui-même s'est adressées. Je renvoie à ces pages très remarquables.

J'y renvoie aussi pour *Colifichets, jeux de rime*, ce monument miraculeux d habileté métrique et d'insignifiante pensée. Tout ce que je dirai de ce recueil, c'est qu'une des pièces du volume, un assez long poème sur Léda, intitulé *le Bain*, porte la dédicace : « A Monsieur le comte Alfred de Vigny. »

Très peu de temps après lui avoir adressé ses *Colifichets*, Amédée Pommier sollicitait l'appui d'Alfred de Vigny. Il s'agissait de demander au comte Walewski qu'il voulût bien le nommer sous-bibliothécaire à l'Arsenal au lieu et place de son ami Eugène Loudun, « transféré à d'autres fonctions ». Pommier rappelait ses titres, c'est-à-dire les prix académiques, « trente ans de travaux littéraires », une dizaine de « volumes estimés des connaisseurs », des études dans les revues et les journaux, entre autres un poème « sur Cherbourg », enfin « la décoration conquise sur la brèche même des concours ». Mais il comptait plus encore sur « la bienveillance » du poète académicien et sur l'efficacité de son intervention : « Nous autres, pauvres diables de poètes, disait-il, nous regardons Alfred de Vigny comme notre patron naturel. Votre nom si aimé, si estimé, si haut placé dans l'art, est une protection qui doit tout obtenir. » Alfred de Vigny fit à la longue lettre de Pommier une longue

réponse (1). Chaque mot de cette réponse avait été choisi avec précaution, et le poète avait gardé la minute, datée ainsi : « Lundi, 14 janv. 1861, à M. Amédée Pommier. » Il regrettait de ne pas connaître « la personne qu'on lui désignait » ; il ajoutait : « Il ne m'est pas possible de la voir. » Vigny était déjà, à ce moment, comme Victor de Laprade, désabusé du régime impérial, et il allait applaudir, des deux mains, aux ironies de *Ce gueux de Tacite*, aux éclats de colère des *Muses d'Etat*. Mais on le voit en 1862 surmonter ses répugnances et s'adresser au ministre d'Etat, qui n'est plus le même, pour obtenir de lui un secours en faveur d'un autre de ses clients, Bernard Thalès. J'ai cité ailleurs ce que l'auteur des *Destinées*, comme pour excuser cette attitude de refus, si peu ordinaire chez lui, disait à l'auteur du *Livre de sang*, sur l'estime qu'il professait pour son œuvre récente et pour ses anciens écrits. Je donne ici les derniers mots de la lettre :

« Plaignez-moi donc, Monsieur, de mon inutilité dans les affaires de ce monde.

« Souvenez-vous que vous écrivez à une sorte d'anachorète au milieu de Paris, à un frère hospitalier veillant tantôt auprès d'une lampe de travail, tantôt près du lit d'une malade. Vous paraissez l'estimer, mais vous ne le connaissez pas parce que vous ne le voyez jamais. Il ira un jour vous remercier d'avoir écrit de beaux vers que vous lui avez dédiés et d'avoir cru en lui, quoique ce ne soit, hélas ! qu'une illusion. »

En rendant compte de *Colifichets*, Barbey d'Aurevilly disait avec infiniment de raison et d'esprit :

(1) Le regretté Fernand Bournon l'a publiée, il y a quelques années, dans le *Journal des Débats*, d'après l'original, appartenant au baron de Lowenjoul.

« A présent que M. Pommier, le rude joueur de rimes, a fatigué de ses jeux jusqu'à la grâce qui les a rendus si charmants, il faut que cette grâce épuisée tombe aux pieds de la profondeur et reprenne son rang derrière elle. »

Le conseil ne fut pas suivi. En écrivant *Paris*, en 1867, l'habileté du versificateur ne fut pas au-dessous de ses prestiges ordinaires, mais il fut, une fois de plus, le jongleur de strophes qu'il était si fier d'être devenu aux environs de la trentième année, et qu'il était plus fier peut-être de rester, sans une défaillance, à soixante-trois ans (1).



Il aurait pu, il aurait dû être autre chose. Que n'a-t-il voulu, dès l'époque de la jeunesse, comme il l'a fait dans les meilleurs endroits de *Quelques vers pour elle*, — un dernier livre écrit seulement pour quelques âmes choisies, — s'exprimer tel que la nature l'avait fait, sans s'affubler, pour étonner le public, d'aucun déguisement ? Ce romantique outrancier avait toujours mené l'existence la plus bourgeoise. Il avait épousé, par amour, une jeune fille pauvre, mais belle, intelligente, très instruite (elle savait plusieurs langues), musicienne, peintre, simple avec tout cela : il l'adora toute la vie. Quand il la perdit, plusieurs de ceux qui les avaient connus intimement, Barbey d'Aurevilly entre autres, témoignèrent, aux yeux de tous (2), les regrets que devait laisser la perte de cette femme de grand mérite

(1) Pommier était né en 1804.
(2) Beaucoup de journaux, en effet, mentionnèrent la mort de Mme Amédée Pommier et parlèrent de ses vertus.

et de grand cœur. L'inconsolable époux s'imposa le devoir de retracer cette grave et fière existence. Il prit pour cela le seul langage qui lui fût vraiment aisé, celui des vers. Voici comment il traduisit son sentiment profond de fidélité conjugale en présence du lit de mort :

Celui qui n'étreint pas, dans sa reconnaissance,
Qui ne dévore pas de baisers éperdus
Des bras inanimés sur un lit étendus,
La poitrine sacrée où la sève est tarie,
Un col déjà rigide, une joue amaigrie,
Des sourcils grisonnants que l'angoisse a froncés,
Des yeux clos pour jamais, dans l'orbite enfoncés,
Des traits décolorés, des lèvres violettes,
L'os saillant sous la peau des livides pommettes,
Le front que de son soc le temps a labouré ;
Qui ne sent pas son cœur poignardé, torturé,
Alors qu'il voit perler, sur des tempes jaunies,
Ces fines gouttes d'eau, sueurs des agonies ;
Qui n'adore pas, blancs, les cheveux qu'il vit blonds,
Qui n'a pas de sanglots désespérés et longs
Pour une pâle morte, une chère dépouille
Qu'il voudrait retenir, que de ses yeux il mouille ;
Celui-là, cœur de marbre, insensible et fermé,
N'est pas digne qu'on l'aime et n'a jamais aimé.

Pas plus qu'Alfred de Vigny, Amédée Pommier ne survécut longtemps à la compagne de sa vie. Après avoir écrit « d'un trait, en quinze jours, à soixante-douze ans », le volume *Quelques vers pour elle*, l'infatigable ouvrier de la rime sonore, imagée, imprévue, orgueilleuse, dominatrice, entra dans le dernier sommeil.

VI

Par crainte de donner à cette enquête sur la clientèle littéraire d'Alfred de Vigny une importance et une ampleur exagérées, je renonce, quoiqu'il m'en coûte, à m'étendre sur la vie et le rôle propre de certains écrivains que je ne juge pas insignifiants, il s'en faut de beaucoup.

C'est d'abord l'ami très fidèle et vraiment généreux d'Auguste Brizeux, de Victor de Laprade, l'honnête, l'érudit, le trois fois estimable Saint-René Taillandier. En 1840, dans une lettre datée du 13 mars, il priait Alfred de Vigny d'accepter *Béatrix*, un recueil de vers, son livre de début, « comme un hommage de la profonde admiration d'un timide élève pour un de ses maîtres les plus aimés ». Il attirait l'attention sur le passage de son ouvrage où, parmi les créations des grands artistes, il s'était permis d'introduire la « divine Eloa ». Vigny ne répondit à cet envoi que le 20 mai, mais il le fit avec beaucoup de grâce. Il avait senti, disait-il, tout ce qu'il y avait « d'habile dans cette union de l'art allemand, de l'art italien » avec « la propre rêverie » du jeune poète. « Sur vos beaux vitraux peints de rouge, de bleu et d'or, j'ai été touché et confus de voir passer mon ange Eloa qui osait paraître parmi les beautés immortelles ». Il laissait entendre le plaisir qu'il aurait à remercier l'auteur, de vive voix. Celui-ci s'excusa, par lettre datée du 24 mai, de ne pas se rendre aussitôt à la précieuse invitation : il partait le lendemain pour l'Allemagne.

Il devint, comme Victor de Laprade, un des fidèles d'Alfred de Vigny, et il fut, une fois au moins, son protégé. Une lettre du 18 avril 1854, inédite comme les précédentes, nous le montre attristé et même dépité de l'échec d'un de ses ouvrages que Vigny avait défendu, mais inutilement, devant ses collègues de l'Académie française :

« Je viens d'apprendre que mon livre a été tout récemment écarté du concours. Les objections, que vous aviez repoussées avec une bienveillance si précieuse pour moi, ont fini par triompher... Les prétendus protecteurs universitaires, je m'en aperçois tous les jours, ne sont que de vulgaires envieux, toujours prêts à élever des barrières contre ceux à qui ils devraient tendre la main. Je n'ai rencontré que chez les poètes, chez de vrais hommes de lettres, le sentiment de la fraternité intellectuelle. C'est surtout le noble auteur de *Stello*, de *Chatterton*, des *Poèmes philosophiques* qui donne ce généreux exemple : qu'il soit remercié et béni ! »

Il ajoutait :

« Je vais me renfermer dans ma retraite ; car je ne réussirai pas plus dans ma candidature à une chaire de Paris que je n'ai réussi auprès des universitaires de l'Académie française. »

Il se trompait dans ses prévisions : il fut nommé à la Sorbonne. Je l'y ai vu, sous l'Empire. J'ai assisté, jeune écolier, à plus d'une de ses leçons du jeudi. Je crois l'entendre encore, interrompant la trame de son cours pour y introduire quelque ample citation de son cher Victor de Laprade : les vers qu'il déclamait n'étaient pas toujours en rapport très intime avec la matière traitée ; mais ce fut un plaisir d'écouter, un jour, rapprochées des plaintes de Ron-

sard sur la dévastation de la forêt de Gâtines, les jolies stances où le poète du dix-neuvième siècle déplorait les outrages faits au vieux jardin du Luxembourg. On peut penser si l'auditoire, en partie jeune — et libéral — applaudissait la voix qui martelait l'invocation :

Verte et discrète pépinière...

Dans mon chapitre sur Alfred de Vigny et Auguste Brizeux, j'ai cité quelques lignes d'une lettre portant la date du 5 mai 1858, avec le cachet de la poste de Montpellier. En marge de cette lettre, Alfred de Vigny avait écrit ces simples mots : « Dernier adieu de mon ami Brizeux transmis par M. S. R. Taillandier. »

***

Je m'attarde encore ; il importe de presser le pas. Je nomme seulement : Emile Souvestre, offrant à Vigny son livre *Riche et pauvre* et ajoutant à l'« hommage » banal de son « admiration » et de son « estime » ces mots plus expressifs : « Je désire que ce livre vous plaise et que vous partagiez quelques-unes des pensées que j'ai voulu y défendre » ; — Alphonse Karr, sollicitant avec instance la collaboration du poète pour une entreprise hardie dont il a pris la direction : il s'agit du *Journal*, feuille quotidienne à un sou, dont la devise doit être : bon sens — bonne foi. « Nous voulons que ce soient tous les plus grands talents du pays qui se mettent à l'œuvre et fassent une croisade contre la mauvaise foi, l'absurde et les idées dangereuses... Nous voulons en même temps

offrir un asile honorable aux lettres un peu effarouchées aujourd'hui ; » — Philoxène Boyer, invitant Alfred de Vigny à venir entendre « la première leçon de son cours de Littérature et de Morale (1) », et ajoutant de sa main, sur la lettre d'invitation, qu'il s'est « habitué à reconnaître » en lui « le père même » de ses idées. « Tout ce qui se rattache à l'art et à la pensée contemporaine n'émane-t-il pas beaucoup de vous ? Si vous m'écoutiez demain, vous me permettriez peut-être de revendiquer auprès de vous les droits de la filiation et de la clientèle. » Pour un critique désireux de s'expliquer le rôle littéraire de Vigny, le mot était à retenir.

Et voici Pître-Chevalier, l'un des familiers du salon de la rue des Ecuries-d'Artois, servant d'introducteur au comte de Montlaur, auteur d'un volume de poésies « écrites en chaise de poste ». Les vers n'en ont « que plus d'aisance et de naïveté », au dire de celui qui s'est chargé de les faire agréer :

« L'auteur, ajoute-t-il, tient à votre suffrage plus qu'à tout autre... J'irai bientôt vous demander pour lui un de ces mots dont vous avez le secret et qui sont une avance de la renommée. »

Voici Tissot, l'académicien, présentant, en 1846, à son nouveau confrère, pour qu'il les traite avec « sa bienveillance accoutumée », Messieurs Pichat et Chevreau, deux « jeunes gens aspirant à la gloire », vivant sous le même toit. Ils reviennent ensemble

(1) « Elle aura lieu, dit la circulaire imprimée, le mardi 2 mai, dans la salle Sainte-Cécile, rue de la Chaussée-d'Antin, à huit heures et demie du soir. Les portes seront ouvertes à sept heures et demie. Cette lettre servira d'entrée pour une ou plusieurs personnes. »

d'Orient : ils ont pu « saluer Constantinople » et « fouler avec respect la terre sacrée d'Athènes, la cendre de Rome antique ». Ils sont poètes tous les deux ; ils professent pour Alfred de Vigny « une sorte de culte » et « font leurs délices de ses ouvrages » ; ils brûlent de l'entendre le jour de la réception; Tissot les adresse à Vigny pour qu'ils aient des billets d'entrée :

« Placez-les où vous voudrez, à la poupe, à la proue... ils seront contents, pourvu qu'ils soient admis au bonheur de vous entendre : ils en sont dignes. »

Voici Edouard Plouvier, l'ancien ouvrier corroyeur, qui se fit journaliste et qui devint bon auteur dramatique. Le 4 mai 1842, il dédie « à M. le comte de Vigny » des vers consolateurs : après le double échec de sa candidature académique, il le conjure, au nom de tous les inconnus qui l'ont pris pour « modèle », de renoncer à lutter pour la conquête « d'un fauteuil ».

Oh ! si tu savais bien, adorable poète,
Tout l'amour que pour toi nous éprouvons en bas,
Toi qui planes si haut, sur un si noble faîte,
Tu dirais : c'est assez de deux tristes combats.

Plouvier est un des nombreux jeunes hommes pauvres, avides de renommée et, comme a dit Barbey d'Aurevilly reprenant un mot d'Alphonse Rabbe, de « gloire argent comptant », que *Chatterton* fit affluer vers Alfred de Vigny comme des mouches vers la lampe ou des alouettes au-dessus du miroir.

« Je reviens à vous, écrit-il, comme à l'un des pères de ma pensée, comme à l'un des hommes que j'aime le plus,

que je vénère le mieux. Croyez bien, Monsieur, à la sincérité de mes paroles, croyez-y, je vous prie, pour pouvoir être aussi doux pour moi, si vous voulez bien me permettre d'aller encore quelquefois vous visiter. »

Tous ne sont pas des jeunes gens. Jules Lacroix, le romancier et l'auteur dramatique, est un ancien : son âge, à un an près, est celui d'Alfred de Musset. En 1859, le 8 septembre, il prie son « cher et illustre maître, l'historien poète, qui a donné le plus beau des romans historiques français », de « venir entendre », à la Porte Saint-Martin, « la première représentation » de la *Jeunesse de Louis XI*, « une grande page historique » très honorée de passer sous les yeux « de l'auteur de *Cinq-Mars* et de la *Maréchale d'Ancre* ».

Mais ce n'est pas l'assentiment des bons auteurs de sa génération ou de celle qui l'a suivie à dix ans de distance qu'Alfred de Vigny souhaite par-dessus tout. Ce qui parle le plus à son cœur, c'est la voix d'un jeune ami inconnu, comme celle de l'étudiant en droit de Poitiers qui lui écrit, le 10 juillet 1847, en le suppliant, « après d'autres », de rompre le « silence », de ne pas dire que « seul » il est grand, et que « tout le reste est faiblesse ». L'étudiant formule sa prière « au nom de tous ceux, et ils sont nombreux », dont *Stello*, *Laurette*, *la Veillée de Vincennes*, *le capitaine Renaud*, « ont enchanté et rafraîchi l'âme ». En lisant cette lettre, Alfred de Vigny avait marqué de son crayon des lignes comme celle-ci :

« Ah ! si les horreurs du feuilleton et celles de la scène tendent de jour en jour à pervertir le goût et les mœurs, il

est encore un public capable de comprendre et d'apprécier les beautés d'une œuvre consciencieuse. J'en appelle à tous ceux qui ont pleuré sur Chatterton et Kitty Bell. Lorsque le malade est près d'expirer, faut-il déserter son chevet, et n'est-ce pas alors un devoir pour le médecin que de lui donner le remède ? Or comment pourrait-on mieux dégoûter la foule de tous ces romans et de tous ces drames sans intérêt et sans style qu'en lui prouvant qu'on peut intéresser en restant simple avec un style noble et pur ? »

Celui qui s'exprimait avec cette chaleur et qui sollicitait, en retour d'un hommage si expressif et si nettement motivé, « quelques lignes » de la main du maître, « la récompense du pauvre provincial », avait alors vingt et un ans : il s'appelait Edmond Biré.

Si l'on avait l'ambition d'être complet, il faudrait faire entrer en ligne de compte, je ne dis pas les inconnus, mais les oubliés, comme ce Bernard Thalès dont nous voyons Vigny occupé, depuis les premiers jours de l'année 1846 jusqu'au milieu de l'année 1862, qui précéda celle de sa mort. Ce Provençal, auteur des ouvrages les plus divers, poésies, traductions, romans, histoire politique, histoire religieuse, s'approche de Vigny, le 2 février 1846, avec un hommage emphatique en vers. Il renouvelle cet hommage, le 3 décembre 1861, « après une conversation sur le *Dies iræ* ». Et, au lendemain d'une autre conversation, dont la date reste incertaine, mais qui fut, paraît-il, « métaphysique », il écrit à l'auteur de la *Maison du berger* pour exprimer l'effet qu'a eu sur lui « ce beau poème », plein de « vers magnifiques », mais « terrifiant » par « ses anathèmes sombres contre la fécondité de la nature », et il ajoute à ces éloges assez lourds :

« J'ai oublié de vous demander si vous ne pourriez pas me servir, cette année, auprès de M. Doucet, comme vous avez la bonté de le faire annuellement. »

On ne doute pas qu'Alfred de Vigny ait, une fois de plus, sollicité M. Doucet (1).

En 1862, le 20 juin, c'est au ministre d'Etat que Vigny, de son lit de douleurs, adresse un billet écrit d'une main déjà bien tremblante, si j'en juge par la minute, portant ces mots : « Apostille d'une demande de M. Thalès Bernard. » La lettre dit de lui :

« Sa mère vient de s'éteindre dans ses bras, malgré ses soins assidus et respectueux. Ses ouvrages, couronnés par l'Académie française, ne peuvent aider à sa vie et l'affaiblissement de sa vue presque paralysée l'a contraint de quitter la place qu'il avait longtemps et honorablement occupée au ministère de la guerre. Une seule de ces causes d'affliction suffira, j'en ai l'espoir, pour renouveler les bonnes grâces de Votre Excellence pour un homme de mérite. »

Ce geste de protection, qui n'était pas un geste vain, Alfred de Vigny l'étendit, sans jamais se lasser, sur deux ou trois fronts lumineux et sur beaucoup de têtes plus obscures.

VII

Mais on doit être impatient d'entendre, et je le suis de prononcer de plus grands noms. En voici trois

(1) Camille Doucet, poète dramatique, auteur de *la Considération*, occupait l'emploi de chef de la division des beaux-arts au ministère d'Etat. Il obligea une foule de gens de lettres, et reçut, en 1865, le salaire de tant de bienfaits. Il fut élu académicien à la place d'Alfred de Vigny. Il devait devenir, en 1876, secrétaire perpétuel, à la mort de M. Patin.

que l'on peut dire glorieux, Barbey d'Aurevilly, Charles Baudelaire, Mistral.

Après Théophile Gautier, dont j'ai analysé, dans les *Amitiés*, le feuilleton plein de noblesse, écrit au lendemain de la mort d'Alfred de Vigny, et dont j'ai cité cet hymne délicieux sur *Eloa*, défini joliment par un critique fantaisiste : « deuxième Symphonie en blanc majeur », personne n'a parlé du poète des *Destinées* ou du prosateur à qui l'on doit *Stello*, *Servitude et grandeur militaires*, le *Journal d'un poète*, comme l'a fait, dans ses articles de critique d'une rare pénétration, Jules Barbey d'Aurevilly.

Il faut lire, dans *les Poètes*, — le troisième volume de la série intitulée *les Œuvres et les Hommes*, — douze pages lumineuses groupées autour de cette formule, si souvent répétée depuis : « le Racine du romantisme ». La force de pensée de *Moïse*, la fine originalité du poème d'*Eloa*, « la grandeur de touche » du *Déluge*, s'y trouvent exprimées d'un trait rapide et tracé d'une main si virile qu'il ne s'effacera plus. Dans la critique du dix-neuvième siècle, rien n'égale peut-être ou ne dépasse ce petit chef-d'œuvre de profondeur aisée et toute naturelle, où abonde la force de réflexion, traduite aussitôt en images gracieuses comme celle-ci :

« Voilà la poésie de M. de Vigny. A elle seule, elle fut tout le printemps du romantisme, la tombée de fleurs d'amandier qu'il emporta. »

Dans *Poésies et Poètes*, un volume édité trente-quatre ans plus tard, en 1906, et formé de pages éparses qu'a recherchées et rassemblées, avec tant d'autres

épaves de valeur, l'admirable piété de Mademoiselle Read, la prêtresse de ce demi-dieu, il faut lire ou relire les deux articles de Barbey d'Aurevilly réunis sous le titre *Alfred de Vigny*. En traversant vite *Cinq-Mars* pour courir exalter *Stello* et pour placer, d'ailleurs, tout aussi haut, *Servitude et Grandeur militaires*, en étudiant surtout et en interprétant d'une façon que je dirais adéquate au sujet les confidences « désespérées » du *Journal d'un poète*, Barbey d'Aurevilly met en lumière, cette fois, la profondeur d'émotion et la puissance de pensée du prosateur.

Je ne ferai pas — ce serait puéril — la critique de cette critique. J'y noterai une idée générale. Au début de l'étude, après avoir raillé ceux qui ont posé « la question de savoir si les poètes étaient capables d'écrire en prose avec la supériorité que les prosateurs voudraient garder pour eux seuls », Barbey d'Aurevilly discute cette question et il la résout. Il ne la tranche pas avec l'impétueuse outrecuidance de son ami Pommier dans la pièce de l'*Idée fixe* (1) :

. . . . tout bon poète peut
Être bon prosateur du moment qu'il le veut.
Rien de mieux établi : j'en donnerai pour preuve
Lamartine, Hugo, de Vigny, Sainte-Beuve,
Musset, Méry, Dumas, et toi-même, Gautier.
Vous n'entendez pas mal l'un et l'autre métier,
Si je m'y connais bien. Que les gens de la prose
Avant de contester fassent la même chose.

(1) Cette pièce est dans le volume : *Crâneries et Dettes du cœur*.

Barbey d'Aurevilly met en avant les mêmes noms, mais, à la place de Méry et de Dumas, qui prouvent moins, il cite en témoignage Walter Scott, « dont les romans ont effacé les poèmes sans effacer le poète » ; Byron, dont les Mémoires « valent » les vers ; Alfieri, dont « le théâtre » est inférieur aux Mémoires ; Schiller, dont la *Marie Stuart*, aussi bien que le *Don Carlos*, sont dépassés par l'*Histoire de la guerre de Trente ans* ; Gœthe enfin, dont le génie se résume et s'enferme dans cette formule : « Gœthe, en prose, fait équation à Gœthe en vers. »

Ce qui est vrai d'eux tous, ce qui n'est pas moins vrai de Lamartine, de Hugo, de Musset, de Sainte-Beuve, de Gautier, l'est encore d'Alfred de Vigny, avec cette nuance, qui le fait différer de « quelques-uns » de ces grands écrivains :

« Vigny n'a pas eu tout à coup le double génie et n'a pas trouvé dans son âme les deux aptitudes entrelacées comme deux sœurs dans le même berceau... — Vigny, qui avait le génie poétique à fleur de peau et à fond d'âme, n'avait qu'à fond d'âme le génie de la prose. Besoin était donc d'y descendre, d'aller l'y chercher, de l'amener à la lumière, ce génie caché, et c'est ce qu'a fait Vigny. Mais non pas au premier effort. Il lui en a fallu deux. »

C'est en 1860 que le critique s'exprimait ainsi. Il ne connaissait, à ce moment-là, ni les *Destinées* ni le *Journal d'un poète*. Il les lut, de 1864 à 1867. Il les admira si vivement et il en fut à ce point troublé, dans son for intérieur, qu'il laissa échapper ce cri : « Rien de si beau et de si navrant que ce livre — depuis Pascal ! »

*



Ce partisan résolu des œuvres de Vigny ne fut jamais l'intime du poète. Il ne paraît guère s'être approché de sa personne avant 1860. Jusqu'au mois de mai de cette année, on ne trouverait dans les lettres inédites, ni dans *la Correspondance* imprimée, aucune trace de leurs relations. De 1860 à 1863, Barbey d'Aurevilly et Alfred de Vigny se sont vus de près et se sont écrit. La contribution d'inédit que je puis apporter à ce sujet n'est pas lourde, mais elle est rare.

C'est d'abord une carte de visite, portant seulement cette signature, écrite d'une encre rouge qui a l'aspect de la sanguine, et qui doit traduire sans doute l'ardeur des sentiments :

JULES BARBEY D'AUREVILLY

Ce sont ensuite trois billets, dont deux sont burinés encore à l'encre rouge. Le troisième s'offre au regard avec une encre verte, symbolique comme l'autre, probablement.

La première en date de ces trois lettres, celle du « mardi 28 mai 60 », fait suite à un entretien où il semble qu'on ait effleuré la question d'une candidature académique. Barbey paraît répondre, à mots voilés, à quelque parole d'Alfred de Vigny relative à ce sujet-là. Toutes les intentions de ce billet, serré comme un sonnet et tendu comme un épigramme, sont traduites avec un parti pris, très visible, d'application, qui a passé jusque dans l'écriture.

« Monsieur,

« Je mets à la poste, avec ce billet, le roman de L'ENSORCELÉE, que vous m'avez promis de lire. Il n'a pas été écrit pour le gros public que je tiens pour... ce qu'il est, — mais pour celui qui nous filtre la gloire, quand il veut bien nous la donner.

« Votre suffrage serait la mienne, et fût-il seul, il me suffirait.

« Agréez, Monsieur, en attendant le bonheur prochain que je me donnerai de vous saluer chez vous, l'assurance de mon admiration et de ma respectueuse sympathie.

BARBEY D'AUREVILLY. »

Il eût été intéressant d'avoir sur *l'Ensorcelée* une critique d'Alfred de Vigny, aussi développée et aussi personnelle que celle qu'il devait écrire deux ans plus tard, en remerciant Barbey d'Aurevilly pour l'envoi de son petit livre : *Du Dandysme et de G. Brummel.*

La seconde lettre n'est point datée, mais le timbre postal nous donne cette indication : 9 août 1860. Elle est d'un intérêt réel. Le ton en est plus libre et déjà plus affectueux. Cette amitié, qui a germé tardivement, a poussé sa tige et ses fleurs bien plus vite qu'une autre. Entre plusieurs raisons de cette croissance rapide, il y a celle-ci : Les amis de nos amis sont nos amis. Le proverbe, cité d'ordinaire en manière de jeu, a pris ici un sens grave et profond. Barbey d'Aurevilly et Alfred de Vigny aiment, l'un et l'autre, et depuis plus de vingt années, le poète Adolphe Dumas. Or la santé de cet ami, sans qu'on le sache ou sans qu'on se l'avoue, est plus qu'à demi détruite. Il languit, comme naguère languissait Bri-

zeux, et comme lui il se flatte, mais vainement, de réchauffer dans un coin du Midi, sur quelque terrasse baignée de soleil, ses veines qui se glacent. Il n'a plus tout à fait une année à vivre. Au mois d'août 1861, Mistral enverra à Vigny une relation de la fin de ce poète, si cher à tous ceux qui l'avaient connu.

Cette deuxième lettre de Barbey d'Aurevilly répond d'ailleurs à une lettre de Vigny, qui s'est perdue, mais qui, certainement, contenait quelques mots de délicate approbation pour un article ou pour un livre.

« Monsieur,

« J'ai trouvé votre lettre en revenant de la campagne, où je suis allé deux jours. Elle a été pour moi le beau temps que je n'y ai pas trouvé.

« J'irai chercher un meilleur rayon de soleil, en allant vous voir, dans les premiers jours de la semaine prochaine. Ceci est sûr ! J'irai vous donner les nouvelles que j'aurai reçues de notre ami Dumas. Il va mieux. Je l'ai vu à son passage et à présent il va dans son pays, et voilà sans doute pourquoi il ne m'a pas écrit encore. Le pays fait tout oublier.

« Je vous écris à la hâte, comme un homme en retard déjà avec vous : impatient de n'avoir pas un tort, même en apparence.

« Agréez, Monsieur, les sentiments de reconnaissance que je vous garde pour l'attention que vous voulez bien donner à ce que j'écris. — J'y ajoute l'admiration la plus vraie et le respect le plus profond.

Jules Barbey d'Aurevilly. »

La troisième et dernière lettre conservée dans la collection qui m'a fourni à peu près tous les documents de cette étude et de cet ouvrage, porte

cette date incomplète : « Samedi 13 octobre. » Elle est, je crois, comme les deux premières, de cette même année 1860. Elle accuse un nouveau progrès dans l'amitié : on le constate au changement de ton dans la formule finale. Barbey d'Aurevilly répond, évidemment, à un mot d'Alfred de Vigny annonçant sa visite et proposant le choix entre deux jours. Barbey choisit aussitôt la date la plus prochaine, et il le dit avec cette politesse un peu accusée et ce ton empressé, presque galant, qui n'étaient pas pour déplaire à Vigny : cette marque du temps passé était aussi la sienne.

« Monsieur,

« Je serai certainement demain chez moi, puisque vous avez la pensée d'y venir. Je ne renvoie pas le bonheur à un autre jour et je *vous veux le plus tôt possible* pour les mêmes raisons que lui, quoique je vous croie plus fidèle.

« Il n'y a pas de travail qui tienne. Pour vous entendre, j'interromprais tout et même vous, si je vous lisais.

« Un ami qui n'ose pas s'affirmer aussi ferme que l'admirateur et qui l'est autant...

Jules Barbey d'Aurevilly. »

***

La maladie même ne mit pas fin aux relations. Encore à l'époque où il ne laissait plus pénétrer jusqu'à lui que trois ou quatre intimes et fermait sa porte à tout autre qu'à eux, Vigny mandait auprès de son fauteuil Barbey d'Aurevilly. La lettre qui se trouve dans la *Correspondance* imprimée, page 348, et qui porte la date du 25 mai 1862, en est la preuve. Cette lettre répond à l'envoi du livre intitulé *Du Dan-*

dysme et de G. Brummel. Ce petit in-12, publié dès 1861 par le libraire Poulet-Malassis, n'avait pas dû être envoyé au comte de Vigny au moment de la publication, et cette omission sans doute avait été réparée récemment. Vigny complimentait l'auteur en homme que le sujet n'a pas surpris, et qui pourrait y ajouter quelque trait expressif : n'a-t-il pas été l'ami d'Alfred d'Orsay, dont le portrait figure, justement, dans une note de l'ouvrage?

« Cet éloge moqueur que vous faites du dandysme, écrit-il, est le plus heureux persiflage du monde contre cette vanité de l'attitude, ce rôle de princes dédaigneux et de millionnaires blasés joué par des sots qui n'ont ni naissance, ni richesse, ni talent, ni esprit, ni cœur.

« Cette nuit, j'aime à causer ainsi, d'avance, un peu avec vous.

« Le vautour est parti ou endormi et n'a fait que m'éveiller à quatre heures par une morsure, comme à l'ordinaire.

« Puisque vous ne cessez d'être bon et d'envoyer à un ami connu de vous ce que vous écrivez aux amis inconnus, voyez s'il ne vous est pas possible de venir le voir mardi (27 mai) à deux heures après midi.

. . . .

« Je désigne mardi, afin que vous ayez le temps d'en choisir un autre, si celui-là vous est pris par quelque affaire ou quelque plaisir.

« Avec les plus véritables sentiments de sympathie et d'amitié,

« Croyez-moi bien,

Tout à vous,

Alfred DE VIGNY ».

Le souvenir des premières visites, non encore assombries par l'invasion de la douleur, et celui des entrevues émouvantes des deux dernières années

laissèrent dans le cerveau d'artiste de Barbey d'Aurevilly des impressions qu'il a rendues, plus tard, en quelques mots d'un relief puissant. Il faut l'écouter, commentant le très beau portrait (1) placé en tête de l'édition in-8° des *Poèmes philosophiques* :

« Son front qui surplombe un visage tranquillement triste jette l'ombre de sa voûte puissante à des yeux rêveurs qui cherchent involontairement le ciel, mais qui, dans la réalité, revenaient se tourner vers les vôtres avec des airs fins et spirituels..... Le plan des joues dans ce portrait est abbatial, et on y regrette la main, cette main que j'ai vue plus tard amaigrie par la souffrance et d'une transparence plus grande que la crosse d'agate de la petite canne qu'il portait, en ses derniers jours, même pour traverser son salon, et qui, pour la beauté, était une main d'évêque grand seigneur. »

Et l'on s'explique aussi l'accent de pages écrites quatre ans après la mort du grand poète, et au sortir de la lecture de son Journal, sur les angoisses poignantes, et tragiques véritablement, que recouvrait de son vivant, comme un de ces suaires précieux dont on enveloppait les restes des martyrs, tout un tissu d'austères négations :

« Pauvre et cher Alfred de Vigny !... Maintenant que le Beaumanoir est démasqué, après son rude combat contre la vie, on n'a retrouvé au fond du masque que la noirceur du désespoir.... Il apparaît plus grand que les poètes de son temps qui ne sont que des poètes, car il fera l'effet d'une poésie — la poésie de ce désespoir silencieux qui ne se mettait pas de cendres sur la tête, mais qui en avait dans le cœur. »

(1) C'est une photogravure due au sculpteur Salomon.

VIII

Quant aux rapports qui existèrent un moment entre Alfred de Vigny et Charles Baudelaire, ma tâche est faite, et elle l'est précisément avec des documents qui sont sortis — on n'en peut pas douter — de la collection où j'ai puisé presque tout l'inédit dont j'ai enrichi mon ouvrage.

En 1879, Etienne Charavay, par goût et par profession dénicheur d'autographes, mit la main sur un lot de lettres adressées au comte de Vigny par Charles Baudelaire au cours des deux années 1861 et 1862. L'auteur des *Fleurs du mal* s'était persuadé qu'il devait à lui-même, et au genre d'ouvrages qu'il représentait, d'être candidat à l'Académie française, et il ambitionna d'obtenir le fauteuil de Scribe, ce qui était déjà paradoxal, ou même, pour ajouter quelque chose à l'étonnement, la succession du Père Lacordaire, ce qui parut, à Sainte-Beuve même, peu décent.

Ce mystificateur — du talent poétique le plus rare — se présenta, mais non pas au début de ses visites académiques, chez Alfred de Vigny. On pense quelle surprise ce fut pour lui d'y trouver un accueil d'une extrême « bonté », quel plaisir il prit à mettre sous les yeux de ce juge éclairé, et surtout gracieux, ses *Fleurs* « sur bon papier », ses *Paradis*, ses deux brochures sur Richard Wagner et sur Théophile Gautier. De son côté, Vigny, tout en faisant quelques réserves, dont j'ai eu déjà l'occasion de parler, fut « charmé » de l'ouvrage et se fit un devoir d'en lire des fragments, d'en faire savourer « à d'autres, à des poètes », l'originalité subtile et les

« véritables beautés ». Le névropathe qu'était Baudelaire, malade désigné, sans le savoir, pour aboutir un jour à la paralysie générale, s'intéressa plus que tout autre à la prétendue « gastralgie » de l'académicien. Il se crut tenu de lui envoyer tout d'abord des indications officieuses, mais risquées, sur certains aliments qu'il déclarait très assimilables, par exemple « des gelées de viande combinées avec un vin très chaud, Madère ou Xérès sans doute », puis des renseignements d'homme expérimenté sur les deux seuls endroits de Paris où l'on était bien sûr de trouver « de la bonne ale » et d'éviter ainsi tous les dangers de la « mauvaise ». Mais, à la fin, le pauvre cancéreux s'appliqua gravement, non sans quelque secret effroi, à ôter de l'esprit de cet amateur de scandale, devenu son client, l'idée de se faire inscrire comme candidat à la succession d'un religieux de l'ordre des frères prêcheurs, ou même, pour le moment, à tout autre fauteuil. Tout cela on nous l'a raconté déjà par le menu, avec plus d'un détail piquant, dans l'ouvrage qui a pour titre : *C. Baudelaire et Alf. de Vigny, candidats à l'Académie, étude par Et. Charavay.*

Le dernier mot de Vigny à Baudelaire trahit quelque naïveté. Il a pris au pied de la lettre toutes les bizarres bravades d'un homme qui, depuis bien des années, a pour premier objet, lorsqu'il travaille ou qu'il se divertit, de bouleverser les bonnes gens. « Ne jetez pas ainsi au hasard votre nom, votre rare talent, vos actions, vos lettres et vos propos, » lui recommande-t-il, comme on gronde l'enfant terrible. Alfred de Vigny mort, il ne fut plus question de ce curieux candidat, — tout aussi malin que le singe du

fabuliste, et beaucoup plus sûr de son érudition, — que le compatissant auteur des *Destinées* avait eu l'idée, un moment, de prendre sur son dos pour le porter jusqu'au Pirée. La mort, sous une forme lamentable, attendait Baudelaire aussi. L'hémiplégie lui ôta l'expression de la pensée par la parole et même par le geste, en lui laissant intacte la faculté de sentir et en n'engourdissant chez lui aucune des formes de la douleur. Dans ce sens-là — et jusqu'aux râles d'agonie — les fleurs du mal, fatalement vivaces, torturèrent leur admirateur avec une implacable cruauté.

IX

De tous ces écrivains, petits ou grands, jeunes ou vieux, qui sont venus chez Alfred de Vigny — comme, au moyen âge, on allait chez « l'évêque romain », pour recevoir l'investiture, — je n'ai pas pu citer encore un seul survivant.

Il en est un qui est illustre, et son témoignage direct dépasse en intérêt et en autorité tous ceux dont jusqu'ici j'ai fait usage. L'auteur de *Mirèio*, Frédéric Mistral, vint lui aussi dans le salon un peu mystérieux, aux rideaux très souvent baissés, aux « persiennes » à demi closes.

Il n'avait que vingt-neuf ans, mais il venait de publier son premier, son impérissable chef-d'œuvre. C'est Adolphe Dumas, poète à l'esprit ardent, au cœur d'élite, qui voulut produire à Paris l'ouvrage et l'ouvrier. Il conduisit tout d'abord Mistral chez Lamartine. L'enthousiasme du vieil écrivain pour

cette épopée rustique de la Provence et pour son jeune auteur jaillit comme une flamme à ce contact, et ce qu'il ressentait, le génial lyrique l'exprima, dans un *Entretien littéraire*, avec cette fougue de générosité qui, à certaines heures de sa vie, le ferait adorer.

Adolphe Dumas avait conquis pour lui-même, depuis longtemps, l'amitié d'Alfred de Vigny : leur intimité remontait au delà de l'année 1838 (1). Il lui parut tout naturel de présenter à l'auteur lucrétien des *Poèmes philosophiques* le Virgile du bourg de Maillane, dans toute la fleur de beauté de son visage grave et pur. Ce beau visage de Mistral était alors héroïquement jeune ; et, comme celui du pasteur arcadien qu'on appelait *la Vierge*, une rapide et exquise rougeur parfois le colorait et trahissait quelque fine émotion.

Je dois à la bonté, bien souvent célébrée, de Frédéric Mistral les communications qui vont suivre, et d'abord la copie de la lettre inédite par laquelle Alfred de Vigny fixa aux deux amis le rendez-vous qu'ils espéraient.

Suscription :
Monsieur Adolphe Dumas.
5, rue Neuve-Coquenard, Paris.

« 21 avril 1859. Jeudi.

« *Venite ad me*, avec votre ami le poète provençal que je ne pourrai comprendre, hélas ! que lorsqu'il sera traduit par vous en beaux vers français. Si j'avais le temps d'apprendre une langue de plus, ce serait celle-ci, d'après l'enchantement où je vous vois. N'y a-t-il pas une clef qui

(1) Cf. Correspondance de Vigny : A Pauline du Chambge, 6 octobre 1838.

puisse m'en ouvrir l'entrée d'un seul tour ? Si vous en avez une, vous me la prêterez, n'est-ce pas ? Jusque-là, je comprends mieux le *sanscrit*, je vous assure.

« Dans toute langue poétique, il faut être en état de comprendre le pouvoir *d'un mot mis en sa place* et tous les horizons que peut ouvrir à l'imagination le choix d'une seule épithète, l'éclair d'un seul vers qui résume une page de prose. — Un long usage du parler méridional vous a tout révélé. Rien ne le remplace, rien ne l'exprime, rien ne le traduit.

« La présence de l'auteur va peut-être tout m'enseigner.

« Je vous croyais à Rouen, près de cette jeune personne qui a le bonheur de recevoir des vers ravissants comme ceux de son jeune oncle. Si je vous avais cru malade, combien de fois n'aurais-je pas été m'asseoir à votre chevet !

« J'ai laissé passer les jours saints. Si vous voulez venir samedi tous les deux à 2 h. 1/2, vous me trouverez ayant à la main le livre provençal, le regardant comme on regarde les hiérogliphes (*sic*) dans les Pyramides, et le pressant dans mes bras en rêvant le reste.... comme Abeilard.

« C'est un affreux état, c'est le supplice de Tantale. J'ai soif au milieu de l'eau. Dites vite au *docteur de la gaie science* de m'apporter sa clef de trouvère.

« Tout à vous mille fois.

Alfred DE VIGNY.

« Encore une fois à samedi 23 avril, à 2 h. 1/2. »

Ce que fut cette entrevue, nous n'avons pas cette fois à le conjecturer. C'est Frédéric Mistral qui va le raconter lui-même à mes lecteurs, puisque, dans une lettre écrite de Maillane, le 28 décembre 1907, il a bien voulu me le raconter à moi-même. Je ne retranche rien de cette page précieuse, pas même les termes de pure bienveillance à mon endroit :

« A la suite de la lettre qu'Alfred de Vigny répondit à Adolphe Dumas, et dont je vous ai transmis la copie, je

fis une visite à l'illustre académicien qui m'accueillit comme un fils et me dit en m'embrassant et en me baisant le front : « Laissez que je vous embrasse : ce baiser d'un vieux poète de l'Académie vous portera bonheur. »

« Vigny, à cette époque, était un grand et beau vieillard aux longs cheveux blancs (1). Je ne me souviens pas de la conversation qui eut lieu entre lui et Dumas, ni même si en ce moment il avait pris connaissance de *Mirèio*.

« Mais il m'offrit son volume *Poèmes antiques et modernes* avec cette épigraphe :

« *A Frédéric Mistral*
au poëte Provençal
qui charme Paris.

ALFRED DE VIGNY. »

24 avril 1859.

« Et merci de tout cœur pour votre bonne lettre, avec l'espoir de vous rencontrer un jour en Arles,

« *Amistousamen.*

F. MISTRAL. »

Le poète de *Mirèio*, de *Calendau*, des *Isclo d'or* ne m'en voudra pas, je m'en suis assuré, de remettre sous ses yeux, et aussi sous les yeux de son peuple d'admirateurs, une page qu'il a oubliée, le remerciement plein de déférence, mais motivé, et par cela même assez fier, qu'il adressa au comte de Vigny, dix jours après cette visite mémorable :

(1) Vigny paraissait plus grand qu'il n'était : la taille était très bien prise. Les cheveux *blancs* sont à noter. C'est en 1860, semble-t-il, que le poète adopta la perruque blonde.

Paris, rue Truffault, 22. 4 mai 1859.

« Illustre Poète,

« Je viens vous remercier, un peu tardivement peut-être, du cordial accueil que vous m'avez fait et du ravissant volume que vous m'avez donné. A vous parler franchemant, je n'avais encore lu de vous que des fragmens épars. *Meâ culpâ ! meâ maximâ culpâ !* J'ai voulu, pour rester original, m'isoler au village et dans la langue du village, et j'ai porté la peine de mon isolement. Je vois, je regrette amèrement le bonheur dont j'ai privé ma jeunesse et je lis avec délices, avidement, vos *Poèmes antiques et modernes*.

« Je suis désolé d'avoir bu si tard à votre coupe d'or, car je n'ai jamais rien lu d'aussi exquis, d'aussi nouveau, d'aussi limpide. Votre vers sobre et pur me chante dans l'oreille comme une voix de jeune fille : et vous taillez le grandiose et l'énergiqne aussi facilement, aussi naturellement que vous brodez le gracieux. L'image d'Eloa me poursuit, me fascine : c'est une si parfaite création que l'on finit par croire à la réalité du fait... Pardonnez-moi, noble poète, si j'ai osé me permettre un jugement sur votre œuvre. Mais je suis si heurenx de votre accueil, si enchanté de votre poésie, que je n'ai pu m'empêcher de vous le dire et, des fleurons de mon succès, l'un des plus beaux sera toujours le souvenir de votre sympathie. »

Il ne saurait déplaire à Mistral de se regarder dans ce miroir qui lui rend, avec tant de fraîcheur, son image des jours passés. Il oubliait qu'il venait de donner une vie immortelle à Mireille : il regardait avec des yeux brûlants d'admiration la « divine » Eloa. Il en parlait avec autant de tendresse de cœur que le fera plus tard Théophile Gautier.

Deux ans après, la mort frappait Adolphe Dumas. Il s'éteignit juste au moment où l'éloge que, le premier, il avait fait du livre de *Mirèio* auprès d'hommes comme Vigny et comme Lamartine, avait fini par

remuer tout le public des écrivains. L'Académie venait de donner à ce poème une très haute récompense, et Villemain, secrétaire perpétuel, parlant au nom de tout le corps savant, glorifiait l'auteur.

Le 24 août 1861, cinq jours après la mort de son ami Dumas, Mistral adressait à Vigny une lettre qui, plus qu'aucune autre, mérite de venir au jour. Il avait des grâces à rendre à l'académicien qui avait travaillé au succès de son œuvre. L'instinct d'une âme généreuse lui fit trouver la plus noble façon de le remercier : il lui conta comment leur cher ami était sorti de l'existence et dans quel abandon de tous s'étaient fermés ses yeux :

Illustre et bien aimé Poète,

Je viens vous remercier de la chaude sympathie que vous m'avez témoignée au sein de l'Académie française et de la glorieuse couronne que vous avez obtenue pour *Mirèïo*. Je viens surtout pleurer avec vous le meilleur, le plus dévoué de vos amis et des miens. Pauvre Adolphe Dumas ! Il est mort seul, abandonné, au bord de la mer (sa famille n'avait pu être présente à temps), entouré de quelques pauvres femmes de pêcheurs ; loin de ses amis, de ses parents, de son pays, de sa langue maternelle. C'est désolant, et c'est grand de pitié, c'est digne de lui, le vrai, le saint poète qui avait mis en Dieu toutes ses espérances, et qui n'a vécu que de déboires et de désappointements. Je tiens les détails de M. J. Reynaud qui, habitant à une lieue de la cabane où Adolphe Dumas s'était campé, est le seul, je crois, qui ait pu lui faire quelques visites durant sa dernière et rapide maladie. Permettez-moi de vous transcrire quelques lignes de cette lettre qui me fait sangloter :

« Les crises de toux et d'étouffement se succédaient.
« L'angoisse était extrême. Il reçut la visite du curé de
« Dieppe. Enfin, le 15, les symptômes de l'agonie se décla-
« rèrent, et à 6 heures du soir, au moment où, de tous

« côtés, commençaient les fêtes et les banquets, loin des « siens, entouré de quelques pauvres femmes de pêcheurs, « son âme partit. On avait couru à la ville chercher un « médecin. Mais au milieu du mouvement général on n'a- « vait pas su en découvrir... »

« M. J. Reynaud n'arriva que le lendemain du fatal événement. Il m'est doux, Monsieur, de vous parler de ces choses, à vous qu'il admirait et qu'il aimait tant, comme poète et comme homme. La plus haute, la plus belle part de l'œuvre d'A. Dumas est encore inédite : la publication de ses *Iles d'amour* est le monument que sa famille et ses amis doivent lui élever. Connaissez-vous son épitaphe ?

J'ai vécu pauvre et sans envie,
Je suis mort de ma bonne foi !
Je fus trompé toute ma vie,
Et n'ai jamais trompé que moi.

« Il est tout entier dans ces quatre vers.

« Agréez, cher et illustre maître, la sincère assurance de ma plus cordiale gratitude.

« F. Mistral. »

« *Maillane (Bouches-du-Rhône), 24 août 1861.*

Vers la fin de septembre de l'année 1863, Frédéric Mistral apprit la mort d'Alfred de Vigny. Il dut songer mélancoliquement au *Venite ad me*, à l'accueil souriant, à l'embrassade cordiale.

Ces souvenirs d'un demi-siècle, comme bien d'autres plus anciens, lui demeurent chers et sacrés. Je le remercie d'avoir voulu les évoquer à ma prière, et de m'avoir permis d'en ajouter le charme à quelques pages de ce livre d'érudition.

II

LES RENCONTRES ET LES MILIEUX

1° Trois étrangers. — 2° Le milieu académique. — 3° Les journalistes. — 4° Relations mondaines, de théâtre et d'ateliers.

I

LES RENCONTRES.

Trois étrangers.

Le pouvoir d'attraction qui groupa tout autour du poète Alfred de Vigny tant d'écrivains français devait conduire et retenir auprès de lui plus d'un étranger de mérite. Je m'arrêterai sur trois noms qui ont eu leur moment de très vif éclat : Mickiéwicz, Andersen, Mazzini.

*
* *

Celui qu'Ernest Renan définissait ainsi : « Une sorte de géant lithuanien, plein de la sève primitive des grandes races au lendemain de leur éveil », Adam Mickiéwicz, le plus ardent poète de la Pologne, vint à Paris en 1832. Sa réputation l'y avait précédé. Depuis l'apparition de ses premiers recueils

de vers en 1822 et 1823, il avait acquis, à Kowno et dans tout pays de parler polonais, le renom d'un rare poète. Les *Dziady*, « les Aïeux » (le mot latin *Manes* rendrait encore mieux le titre intentionnel de cet ouvrage) (1), avaient ému profondément bien des lecteurs de race slave. L'*Ode à la Jeunesse*, écrite dans la prison de Wilna, avait exalté les poètes russes eux-mêmes, Pouchkine par-dessus tout. Mais, avec le nom de l'auteur, la connaissance de ses ouvrages n'était pas parvenue jusqu'au public français, même le plus lettré.

En 1830, un traducteur anonyme, compatriote de Mickiéwicz, avait publié une version en prose de *Conrad Wallenrod*. Cette épopée des temps chevaleresques de la Lithuanie, représentés dans leur violence barbare, cachait sous une trame rude et obscure, mais laissait parler çà et là sous un symbolisme mystérieux, les souffrances ou les espoirs d'un patriotisme écrasé de défaites et de proscriptions, vivace encore toutefois et capable de s'éveiller de sa tragique léthargie. Poésie sibylline, mais poignante, et comparable à un voile de deuil qui moulerait et qui ferait saillir, en les enveloppant, le visage et le corps meurtris de l'antique patrie. de la mère qui ne peut mourir.

Mais, en 1830. qui donc lut *Conrad Wallenrod*, même traduit ? Lamennais, je pense, et encore Montalembert, le futur traducteur du *Livre des pèlerins polonais*. Probablement aussi David d'Angers et son

(1) Cette intention, le dernier traducteur de Mickiéwicz, un des fils du poète, l'a exprimée par ce sous-titre : *ou la Fête des Morts*.

ami Victor Pavie : dans le voyage en Allemagne que ces deux Angevins avaient fait ensemble, au mois d'août 1829, pour rendre visite à Gœthe, ils avaient rencontré à Weimar Mickiéwicz, hébergé en même temps qu'eux dans une hôtellerie à l'enseigne *zu Elephanten.* Victor Pavie a très joliment raconté, et mis en scène un peu plus qu'il n'aurait fallu (1), cette heureuse rencontre. David, libéral fougueux, voulut reproduire aussitôt les traits de ce Polonais patriote, et Pavie, ce jour-là, le vit modeler, en quelques instants, « sur une plaque de schiste grande comme la moitié de la main », et qui supportait « une boulette de cire de la couleur et de la grandeur d'une azerole », le minuscule et vivant médaillon que l'on peut admirer dans la collection fameuse, mais si mal exposée, de notre musée de sculpture du Louvre. Pendant que le grand artiste improvisait cet ouvrage, le poète étranger déclamait, avec cet enthousiasme de *vates* inspiré qui était le trait distinctif de sa physionomie, la traduction, improvisée aussi, de son brillant poème, le *Faris* (le Cavalier).

C'est chez David d'Angers que Mickiéwicz vint chercher et trouva un cordial accueil, à son entrée en France, et c'est par lui qu'il fut le plus humainement traité, dans les heures difficiles et douloureuses que lui réservait le séjour de Paris. Dès son arrivée, le premier soin de David et de son fidèle Pavie avait été de mener l'étranger place Royale, à la réception de Victor Hugo. Olympio était, ce soir-

(1) C'est l'opinion d'un des fils de Mickiéwicz, citée par Gabriel Sarrazin dans ses *Poètes de la Pologne.*

là, tout aux *Jeune France* : il reçut avec majesté le salut de ce visiteur et retourna, presque sans dire un mot de bienvenue, à l'entretien des « séides » agenouillés, dont il attendait davantage.

Les catholiques libéraux firent fête à Mickiéwicz. L'ancien directeur du journal *l'Avenir*, le jeune pair de France, Charles de Montalembert, poussé peut-être par Lamennais, qui s'était pris de passion pour les œuvres et les idées de *l'exilé*, traduisit, en avril 1833, l'ouvrage en deux parties qui venait de paraître et qui s'intitulait : *Le Livre de la nation polonaise et le Livre des pèlerins polonais*. Le texte original, comme la traduction, était en prose, une prose imagée, semée de paraboles et distribuée en versets, comme les pages de la Bible. Ce fut le modèle hardi, et aujourd'hui trop oublié, de l'admirable écrit : *Paroles d'un croyant*, publié peu de temps après, et d'autres ouvrages moins mystiques, mais non pas moins audacieux, comme *l'Évangile du peuple*, par Alphonse Esquiros.

La traduction du livre de Mickiéwicz ne put pas ne pas arriver jusqu'à M. de Vigny, l'ex-collaborateur, on peut dire l'ami de M. de Montalembert. La correspondance inédite ne nous montre pourtant aucune trace de relations directes entre Vigny et Mickiéwicz avant l'année 1837. De 1833 à 1837, le poète polonais s'était marié avec une jeune fille de son pays d'origine, aussi pauvre que lui. Les enfants étaient arrivés. La situation de cette famille, que faisait vivre un salaire assez incertain de journaliste mal payé, était vraiment précaire. Pour sortir de la gêne par un ouvrage rémunérateur, Mickié-

wicz avait eu l'idée de composer un drame historique : il avait écrit *les Confédérés de Bar*. Pour arriver à le faire jouer, il fallait des appuis. Il s'avisa de recourir à M. de Vigny et il pria David d'Angers de lui servir d'intermédiaire.

Un « jeudi matin » de l'année 1837, — probablement dans le courant du mois de mars, — le généreux sculpteur écrivit le billet suivant :

« Mon cher de Vigny,

« Mickiéwicz, sachant que j'avais l'avantage de vous connaître particulièrement, vient de me demander s'il me serait possible de vous le présenter. Il a extrêmement besoin de vous consulter sur une affaire qui est d'une très grande importance pour lui. Pourriez-vous nous recevoir samedi un peu avant onze heures de la matinée ? Vous nous obligeriez beaucoup. Si cette heure vous est convenable, veuillez m'en instruire par un mot à la poste.

« Votre bien dévoué de cœur,

David » (1).

L'entrevue sollicitée ne tarda guère, car, à travers trois autres billets de Mickiéwicz, datés d'une manière insuffisante, comme celui qu'on vient de lire, on démêle très nettement qu'il a déposé son drame chez Alfred de Vigny, qu'il veut savoir de lui si l'œuvre est née « viable », qu'en « ce qui concerne les défectuosités de la forme », il respecte trop les « loisirs » de l'écrivain pour lui « permettre » de s'en occuper. Toutefois on le voit s'impatienter assez vite, et, ne recevant pas de réponse, demander qu'on lui rende le manuscrit, qu'on veuille le re-

(1) Ce billet inédit porte encore en marge une ligne de postscriptum : « Si demain vous convenait mieux, nous nous rendrions à votre rendez-vous. »

mettre « au porteur de la présente ». C'est au lendemain de cette sommation, portant l'indication « 31 mars », qu'il reçoit une lettre, datée du 1er avril 1837, et publiée dans le volume imprimé de la *Correspondance*. Alfred de Vigny dit qu'il a lu le drame, qu'il faut le porter à un théâtre, mais pas avant d'avoir reçu de lui « quelques graves observations ». Il offre à l'auteur de venir le lendemain, ou le surlendemain, à midi, pour s'en entretenir avec lui. Mickiéwicz répond le « 2 avril dimanche » qu'il profitera « de la permission », et il demande pour le lendemain, midi, « une minute d'entretien ».

La correspondance inédite nous apprend que les modifications conseillées par Alfred de Vigny ont été apportées au drame, et que le « style », d'autre part, a été un peu corrigé par « Mme Sand ». L'auteur est décidé à porter son ouvrage à la Porte Saint-Martin. « Mais il est probable, ajoute-t-il, que je ne réussirai pas auprès de cette Sublime Porte, si vous me refusez vos bons offices. Auriez-vous la bonté de dire quelques mots au directeur comme vous me l'avez promis ? »

Alfred de Vigny tint parole. Il recommanda au directeur Harel le drame des *Confédérés de Bar*. Harel reçut l'auteur de *Conrad Wallenrod*, des *Dziady*, de *Messire Thadée*, comme un jeune homme débutant — et besogneux. — Il crut l'avoir berné avec ses faux fuyants et ses grimaces d'impresario. Mais il faut lire là-dessus une lettre du 1er juillet, adressée par Mickiéwicz au comte de Vigny :

« La conférence de la Porte Saint-Martin n'a produit aucun résultat. M. Harel n'avait pas le temps d'entendre

la lecture, il me demandait le manuscrit pour le lire à tête reposée. La recommandation de M. de Vigny, a-t il dit, est d'une autorité imm — im — mense ! et il rehaussait cette expression en élevant vers le ciel les bras et les yeux ; il ajouta, en s'inclinant, que le suffrage de Mme Sand est d'un poids ! d'un poids !... Or, pour apprécier un ouvrage, aussi hautement et profondément recommandé, M. Hare aurait besoin de se recueillir. il le méditerait dans la solitude, dans le silence de la nuit, loin des visiteurs, des interrupteurs, etc., etc. Je lui ai répondu que je tenais à lire le manuscrit moi-même, comptant beaucoup sur mon talent de déclamation et de gesticulation. Il me fallait pour cela de la lumière, du jour. — Après mille discussions de cette espèce, nous nous sommes séparé (*sic*) sans rien conclure. — Je viendrai vous demander le conseil sur ce qu'il y aura à faire. Je vous avoue que je suis grandement tenté de me rendre à Harel sans condition, ne serait-ce que pour en finir une foi (*sic*) avec lui. Je ne me sens pas d'énergie pour continuer ces conférences, et j'ai trop de conscience pour vous ennuyer encore de cette affaire. — Serez-vous chez vous mercredi ?

« Votre dévoué,

« Adam Mickiéwicz,

Rue du Val-de-Grâce, nos 1 et 3.

« Ce samedi, 1er julliet (*sic*) ».

Un autre billet de Mickiéwicz, daté du « dimanche 24 juillet », nous fait entendre clairement qu'Alfred de Vigny lui a donné le *conseil* de ne pas livrer son manuscrit ; que, d'ailleurs, ce « système de résistance » semble devoir réussir, puisque Harel redemande l'ouvrage et que « cependant, en cas de refus », il promet d'en « écouter la lecture ». D'autre part, en échange de la *Panhypocrisiade* que Vigny lui avait prêtée et qu'il lui renvoie, Mickiéwicz offre à l'auteur d'*Eloa*, pour la « suite » de son poème, qui

le mettra dans la nécessité de « faire une excursion aux Enfers », certaines « Visions », dont il lui a déjà parlé et qui lui serviront « d'itinéraire » (1). La Porte Saint-Martin ne joua pas les *Confédérés de Bar*, et, des cinq actes de ce drame, deux seulement devaient se retrouver dans les manuscrits de l'écrivain.

C'est à cette date de juillet 1837 que s'arrête la correspondance d'Adam Mickiéwicz et d'Alfred de Vigny. Leurs relations ont peut-être cessé alors, mais l'intérêt qu'avait excité chez le futur auteur des *Destinées* ce personnage peu banal, ne s'effaça pas de sitôt. Ses « peines » continuèrent à le préoccuper, comme on le voit par une lettre de David d'Angers, écrite le 22 juillet 1839, et rassurant Vigny sur le sort de l'ami absent : après avoir pris possession de sa chaire à Lausanne (2), il avait été ramené à Paris par une brusque et grave maladie de Mme Mickiéwicz, mais la crise s'était dénouée heureusement et il était « de nouveau à son poste ». David ajoutait :

« Les sentiments généreux que vous exprimez en faveur de ce poète ne m'étonnent pas de votre part, vous qui unissez à un génie sublime un cœur si plein de nobles sentiments. »

Quand Mickiéwicz s'en ira combattre, en 1848,

(1) S'agit-il ici de fragments traduits des « Seconds Dziady » où l'on voit les Esprits des ténèbres former un chœur et plusieurs diables de marque, entre autres Belzébuth, jouer leur rôle ?

(2) Mickiéwicz, un an avant d'être nommé par Victor Cousin à la chaire de langue et littérature slaves du Collège de France, chaire créée pour lui, avait professé l'histoire de la langue et littérature latines à l'université suisse du canton de Vaud.

contre les Autrichiens et pour la liberté de l'Italie, dans les rangs de la légion polonaise, Alfred de Vigny lui enviera cette attitude d'homme brave : il regrette de n'être pas libre de toute attache, pour s'aller joindre aux volontaires du roi de Sardaigne, « dont l'héroïsme et la persévérance » excitent son admiration.

Mickiéwicz mourut à Constantinople, sept ans plus tard, d'une attaque de choléra, pendant la guerre de Crimée. Quelque chose de sa haine contre les Russes semble avoir passé dans *Wanda*, le poème d'Alfred de Vigny écrit en novembre 1847, mais complété en 1855 après la bataille de l'Alma, puis encore après l'assaut de la tour Malakoff et la ruine de Sébastopol.

Les serfs de Sibérie ont porté le cercueil,
Et les fils de la sainte et de la femme forte
Comme esclaves suivaient, sans nom, sans rang, sans deuil.
La cloche seule émeut la ville inanimée,
Mais au sud, le canon s'entend vers la Crimée,
Et c'est au cœur de l'ours que Dieu frappe l'orgueil.

*
* *

Le 11 avril de l'année 1843, écrivant à Léon de Wailly, qu'une mission scientifique retenait à Londres à ce moment-là, Alfred de Vigny lui disait :

« La politique est fort terne, les plus bavards sont muets comme des poissons. Les grands coups de lance sont suspendus. On dirait que le goût de la poésie s'étend ; en vérité, on en parle : c'est à crier miracle. Il m'arrive ce matin un poète danois, qui ne sait pas un mot de français, et moi qui sais très mal le danois, je lui parle par signes. Il est ravi de son voyage et va célébrer, j'espère, mon éloquence, »

L'étranger dont Vigny parlait sur ce ton — sans solennité — de causeur parisien, et qu'il ne nommait même pas, encore qu'il l'eût reçu avec sa courtoisie habituelle, s'appelait Hans Christian Andersen.

Il voyageait, depuis près de deux ans, hors du pays natal, où, comme il arrive souvent, il n'était pas prophète. Ses premiers essais poétiques n'étaient point, à vrai dire, passés inaperçus. L'attention du roi de Danemark fut même attirée sur le débutant : une bourse de séjour à l'étranger le mit en état de visiter plusieurs pays d'Europe et d'aborder aux terres d'Orient. Mais son premier recueil de contes, où scintillait déjà plus d'un joyau d'une eau si pure, n'avait d'abord trouvé, en Danemark, aucune sorte de succès. Un seul lecteur, le physicien Œrsted, comprit ce qu'il y avait là de fraîcheur délicate et de subtile nouveauté. Il engagea l'auteur à poursuivre sa voie. Or c'est ici le cas de rappeler le mot profond qu'a prononcé le critique Brandès, au sujet des mépris incroyables du grand public pour ce travail de maître : « Il faut avoir du courage pour avoir du talent. » Malgré l'indifférence et le dédain qu'il mit plusieurs années à conjurer, le patient, l'original conteur persévéra. Après l'approbation du savant de génie, il gagna la faveur de deux ou trois artistes. Un de ses sujets fut porté à la scène. La traduction anglaise de ses écrits réussit pleinement. L'article enthousiaste de l'*Athenæum* fut cité, en 1846. par un journal danois, et ce savoureux écrivain, la veille encore à peine remarqué, eut tous les honneurs du triomphe (1).

(1) C'est pour moi un devoir agréable de reconnaitre que

Au printemps de 1843, lorsqu'il vint à Paris pour la première fois et que, guidé probablement par quelque avis officieux du voyageur Xavier Marmier(1), il se rendit chez Alfred de Vigny, Andersen n'était seulement qu'un homme de talent, impatient de renommée, et quelque peu chagrin de ne pouvoir percer l'obscurité en dépit de ses dons de poète et d'observateur ; mais il avait la fermeté de cœur que donnent les épreuves, il était plein de foi dans l'avenir. Il fut ravi de se voir « accueilli » par l'écrivain français avec une bonne grâce dont rien jusqu'à ce jour ne lui avait donné l'idée.

Quatre ans après, dans une lettre écrite de Copenhague le 18 mai 1847, Andersen demandait un service au comte de Vigny. Il le priait de l'aider à faire éditer une sélection de ses contes, mis en français par un traducteur « inconnu de lui », mais ami d'une « dame allemande, dame du plus grand monde, femme d'esprit et de goût », qui lui garantissait l'excellence de ce travail ! Pour expliquer qu'il se fût « hasardé » à lui adresser « une demande si téméraire », il lui disait qu'il en avait trouvé la hardiesse en évoquant ses souvenirs, toujours reconnaissants :

« C'est l'expression de votre figure qui m'est toujours présente, et c'est cette expression de douceur et de bonté qui me rassure. »

cette page biographique suit de très près une étude beaucoup meilleure de mon ami, M. Maurice Pellisson. *Revue pédagogique*, octobre 1907.

(1) Marmier et Andersen se connaissaient fort bien depuis 1840 : c'est Marmier lui-même qui nous l'apprend.

Il rappelait que, pour lui rendre sa visite, l'auteur des *Poèmes* et de *Stello* « était venu le voir à l'hôtel de Valois, malgré le grand nombre d'escaliers qu'il y avait à monter », et qu'il lui avait, « lui-même », rapporté son album enrichi d'un autographe, qui était « un fragment d'un plus grand poème ».

Il ajoutait avec une satisfaction qui n'est pas interdite à l'homme le plus humble au lendemain d'une victoire obtenue par de grands efforts :

« Depuis ce temps-là une étoile heureuse a lui sur mes écrits : non seulement en Danemark et en Suède, mais en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, on semble les lire et les juger avec une bonté qui me surprend moi-même. Si je vous raconte ceci, ce n'est que pour arriver à l'objet qui me touche au cœur. Peut-être que vos yeux sont tombés sur quelqu'un de mes livres en traduction anglaise : *The improvisator*, *The poet's bazaar*, *Only a fiddler*, *Tales of Denmark* (Contes originaux) (1) ; je voudrais qu'il en fût ainsi ; je me flatterais alors que mes écrits me feraient paraître à vos yeux un peu mieux que ne le fit ma conversation française. En Allemagne on a publié, la dernière année, deux différentes éditions de mes œuvres complètes (2) ; mais là et partout on regarde mes contes comme ce qui m'appartient en propre ; dans *The Athenæum* vous pourrez voir à cet égard de trop grands éloges, je ne saurais les appeler des critiques, que m'ont prodigués les Anglais. C'est de ces contes qu'il sera question dans cette lettre... »

Andersen « suppliait » M. de Vigny de recevoir le traducteur, de « jeter les yeux » sur sa traduction, encore qu'il la soupçonnât d'être faite, non pas d'a-

(1) *L'Improvisateur* est de 1834 ; *le Bazar du poète* ne fut publié qu'en 1842 ; *Rien qu'un violoniste* avait paru en 1837.
(2) L'édition de Leipzig de 1848 est en 35 volumes.

près le texte danois, mais d'après la version allemande, et si, malgré tout, les Contes lui semblaient garder encore « quelque chose d'original et de poétique », d'écrire « une préface » et d'adresser enfin le traducteur « à quelque éditeur de Paris ». Très peu de mois après, un choix de Contes d'Andersen, traduits par Caralp, s'imprimait chez Belin-Leprieur-Morizot. Il contenait, entre autres récits, ce délicieux symbole, *le Vilain petit Canard*, où le critique Georges Brandès a voulu retrouver « la quintessence de la poésie d'Andersen » et quelque chose comme la clef de sa vie intérieure. Mais rien ne nous apprend si cette traduction était celle que l'auteur danois avait voulu faire lire à Vigny, ni si le poète français, serviable jusqu'au bout, s'en est porté garant près des libraires.



Qu'Alfred de Vigny ait accueilli Mickiéwicz et mis tout son crédit d'auteur à son service, qu'il ait reçu dans son salon le conteur Andersen et que, par un de ces élans de cœur qui lui étaient si naturels, il ait acquis la gratitude et le respect profond de cet étranger encore « méconnu et incompris », mais digne de la gloire et « déjà soulevé par l'invincible espoir d'une renommée immortelle », cela n'est pas aussi inattendu ni aussi expressif que de trouver et de fournir la preuve écrite de ses sentiments d'amitié pour le créateur de l'association secrète *la Jeune Italie*, pour le fondateur de l'*Apostolato popolare*, pour le futur triumvir de la république romaine, Giuseppe Mazzini.

L'avait-il connu en Angleterre aux réceptions de ses amis Reeve et Chorley ? Ou bien le rédacteur de la *Foreign Quarterly Review*, le compatriote de la comtesse Guiccioli, avait-il ses entrées dans le salon de lady Blessington? Toujours est-il qu'en 1848, lorsque le proscrit italien, qu'un jugement des tribunaux de répression, établis par Charles-Albert, avait condamné par contumace, en 1832, « à une mort ignominieuse », vint s'établir à Paris pour apporter le mot d'ordre à l'émigration italienne et lui donner un chef, il y fréquenta Lamartine et Vigny, très rapprochés en politique à ce moment précis. Mais la révolution qui venait d'agiter Paris eut très vite son contre-coup dans plusieurs autres capitales. Elle gagna l'Italie, et Mazzini prit, sans perdre un instant, le chemin de son pays ; il en était sorti depuis dix-sept années. Une crise de gastralgie l'arrêta dans sa marche et le cloua sur son lit à Lyon. C'est de là que, le 22 avril, il écrivit la lettre qu'on va lire, et dont je n'ai rien supprimé, qu'une redite, et deux incorrections, bien vénielles d'ailleurs sous cette plume d'étranger :

« Mon cher M. de Vigny,

« En arrivant à Lyon je suis tombé malade d'une gastrite qui m'a fait beaucoup souffrir. Je me porte beaucoup mieux depuis quelques jours et je compte partir demain pour la Lombardie où mes amis m'attendent avec impatience.

« Ayant eu le bonheur de rencontrer ici M. Félix Clavé, l'auteur du beau livre sur Pie IX qui a eu un si grand succès dans toute l'Europe, j'ai été prié par lui de faire parvenir par une main puissante et amie une lettre à M. de Lamartine... J'ose m'adresser à vous, cher Monsieur.

Je vous prie donc de vouloir la lui recommander vivement et de l'accompagner de quelque bonne parole digne de votre belle âme.

« Persuadé de votre extrême obligeance, je vous prie, cher M. de Vigny, de vouloir me rappeler au souvenir de M. de Lamartine et d'agréer en même temps l'expression sincère de mon admiration sympathique et de mon attachement le plus dévoué.

« Jos. Mazzini. »

Faire cause commune avec les exilés de la Pologne et mériter l'affection du plus fougueux, du plus audacieux républicain de l'Italie, voilà, semble-t-il, un Alfred de Vigny qu'on ne soupçonnait pas. A ce poète, non seulement prodigue de bienveillance pour ses pareils et si préoccupé de les servir, mais soucieux aussi de l'avenir des nations, qui voudrait encore appliquer une formule ressassée jusqu'à produire le dégoût : « Il vécut dans sa tour d'ivoire ? »

II

LES MILIEUX.

I. — Le milieu académique.

Depuis le mois de janvier 1842, époque où il posa sa candidature à l'Académie française. jusqu'à l'automne de l'année 1863, qui marque la fin de ses jours, Alfred de Vigny a mis au premier rang de ses désirs ambitieux, et — après quelque temps de méchante humeur, puis d'absence forcée — au premier rang de ses occupations, la fonction académique. Son *Journal d'un poète*, ses lettres à Busoni, et, plus encore, ses lettres à la vicomtesse du Plessis le démontrent abondamment. La correspondance inédite ajoute à cette documentation quelques traits significatifs qu'il n'est peut-être pas inutile de reproduire.



La curieuse comédie observée par le candidat au cours de ses démarches, pendant ces trois années où il essuya six échecs, le dépit et la rancune qu'il conçut du discours que Molé dirigea contre lui le jour de sa réception, la protestation boudeuse qui s'ensuivit, la satisfaction d'amour-propre que lui procura la soirée intime passée chez le roi pour remplacer la visite traditionnelle, tout cela n'occupe pas moins de quarante pages du *Journal d'un poète*,

qui, défalcation faite de la préface copieuse de Ratisbonne, et des brouillons en prose ou des bribes de poésie qu'il a joints à ce manuscrit pour grossir le volume, en contient à peine deux cents. Ces quarante pages n'ont pas suffi pour épuiser la verve ou l'amertume de Vigny sur le sujet. Il y reviendra, en 1862, un an avant sa mort, dans ses *Mémoires inédits*, et l'on voit bien ici que plus l'événement s'est éloigné de lui, plus les moindres détails ont pris d'importance à ses yeux, se sont solennisés, ont tourné au tragique. Ce serait faire tort à ce très noble esprit que d'appliquer la loupe à ces *senilia*, et je n'en parle ici que pour en indiquer, par un seul mot, le caractère.

La correspondance inédite ne contient, à ma connaissance, qu'un seul billet qui se rattache aux visites du candidat. Il est de Casimir Delavigne ; il est daté du 16 mars 1843. L'académicien s'excuse de n'avoir pas été chez lui, quand Alfred de Vigny s'y est présenté. Il a été, depuis, « indisposé », mais « se sent mieux ». Il sera toujours chez lui vers quatre heures, et son visiteur ne peut pas douter du plaisir qu'il aura à le recevoir. Vigny réitéra sa visite six jours après. C'est au sortir de cette entrevue que, le 22 mars, il a noté dans son *Journal* l'impression suivante :

« *Casimir Delavigne.* — Malade, et, avec un soin de convalescent craintif, les pieds sur un tabouret chauffé intérieurement, il me reçoit en frère, affectueusement, les mains pressées dans les siennes, mais ne me cache pas qu'il a eu avec M. Patin une liaison de camarade de collège qui l'engage. — Mais, comme il croit qu'il aura peu de chances, passera à moi au second tour. »

Patin fut élu contre Alfred de Vigny, comme l'avaient été, un an auparavant, dans une même séance, Ballanche et Pasquier, comme le furent encore, entre 1843 et 1845, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve et Prosper Mérimée.

Un autre billet inédit jette un trait de lumière sur les incidents de séance qui suivirent la réception d'Alfred de Vigny et sur l'agitation réelle que créa, dans l'Académie, son attitude de protestation contre le discours de Molé, qu'à la réflexion, et après avoir recueilli les commentaires des gens de son monde (1), il avait déclaré injurieux pour lui. Le doyen de l'Académie, l'octogénaire M. de Lacretelle, à qui Louis XVIII avait octroyé des lettres de noblesse, mais que l'on appelait encore, à quatre-vingt-dix ans, Lacretelle jeune, comme aux premiers jours de la Révolution, crut devoir écrire au comte de Vigny, le 21 février (2), pour se faire honneur d'avoir manifesté non contre lui, comme l'avaient dit certains journaux, mais tout à fait en sa faveur :

« Vraisemblablement, Monsieur et cher confrère, vous n'avés pas connu les débats qui ont eu lieu à l'Académie française à l'occasion des trois lettres que vous lui avés écrites. Vous auriez su que, secondant notre illustre ami, M. Victor Hugo, je vous avais défendu avec chaleur et fermeté..... Il me serait fort pénible de me voir attribuer des sentiments fort éloignés de ceux que je professe pour votre talent, pour votre caractère et pour la dignité de l'homme de lettres. »

(1) J'en produirai une preuve plus loin.
(2) La séance de réception avait eu lieu le 29 janvier. « Trois lettres » de Vigny en trois semaines, on peut trouver que c'est beaucoup d'agitation pour peu de chose. *Much ado about nothing*, disait-il lui-même, mais dans une autre occasion.

Alfred de Vigny fit à cet aimable vieillard, que M. Patin, dans une autre lettre inédite, appelle « le bon M. Lacretelle », une réponse pleine de dignité. J'en détacherai seulement les premiers et les derniers mots :

« Monsieur et cher confrère, je n'ai reçu absolument nul détail sur les débats intérieurs qui ont dû avoir lieu à l'Académie française en mon absence, et depuis mercredi dernier je n'ai vu aucun membre de l'Académie, aucun ne m'a écrit et il y a eu jeudi sans doute une nouvelle séance... J'aime à penser que nul de mes confrères ne m'a trop violemment et injustement attaqué comme j'étais absent. Sans m'avoir rien dit de leurs propos, on m'a fait savoir pourtant que vous avez parlé de moi et sur mon refus avec une loyauté et une chaleur dont j'irai vous témoigner chez vous ma gratitude. »

* * *

« Vous choisirez les vôtres, à l'Académie », avait dit Ballanche au comte de Vigny, alors candidat. Si Charles Nodier et Alexandre Soumet avaient été encore de ce monde, c'est vers ces amis de sa jeunesse qu'Alfred de Vigny se serait porté tout d'abord. Des vieux compagnons de la *Muse française*, sans parler de Victor Hugo, il restait, lorsqu'il fut élu, Alexandre Guiraud, ce Gascon « très sensible, très bon, très spirituel, doué d'un sens poétique très élevé ». Vigny se faisait une fête de « siéger près de lui » et Guiraud « s'en réjouissait » tout autant : une opération chirurgicale « maladroite » tua l'excellent homme, trois semaines après que le succès du « cher Alfred » l'avait comblé de joie.

C'est un honnête poète classique, M. de Pongerville, — le traducteur trop élégant et trop peu expres-

sif de Lucrèce, de l'*Enéide*, du *Paradis perdu*, l'auteur des *Amours* mythologiques, des *Epîtres* et d'autres poèmes, dont la lecture avait souvent appesanti les séances solennelles de l'Académie, — qui l'attira de préférence, et pour d'assez bonnes raisons. Les Pongerville et les Vigny étaient depuis longtemps en relations. Aimé Samson de Pongerville avait d'ailleurs plus d'agrément dans l'esprit que ses efforts poétiques ne le feraient croire, et sa politesse d'ancien régime, forme extérieure, chez lui, d'un naturel affectueux et bienveillant, était faite pour plaire au nouvel académicien. Voici, portant la date du 26 juillet 1846, un brouillon de lettre d'Alfred de Vigny qui exprime fort bien la nature de leurs rapports :

« En vous voyant quitter hier si brusquement l'Académie, j'ai craint que vous ne fussiez malade. J'ai envoyé le frère de notre bon Pingard s'en informer, mais vous étiez parti. J'espère que ce n'était qu'une bagatelle causée par la chaleur. Je voudrais aller m'en enquérir chez vous, aimable et cher confrère, mais je ne le pourrais pas aujourd'hui. Si vous êtes bon et surtout bien portant, vous rassurerez un de vos amis en m'écrivant : ce n'était rien.

« Et jeudi, j'espère, vous serez assis près de moi et nous tâcherons que le Juste soit mieux écouté que l'Injuste et ne soit pas battu comme celui d'Aristophane. »

Dès le lendemain, M. de Pongerville remercie et rassure son « cher et excellent confrère », et, s'attachant à la formule du néophyte encore tout près du baptême, il la reprend avec le hochement de tête d'un initié qui a perdu ses illusions :

« Nous soutiendrons le Juste, me dites-vous, et je reconnais là votre penchant ; le Juste a grand besoin

d'appui. Rien de plus difficile à faire que le Bien, mais rien n'est plus agréable que de le tenter, soutenu par vous. — De Pongerville. »

Cinq ans plus tard, M. de Pongerville était cruellement frappé dans ses plus chères affections : il perdait son fils, jeune homme de la plus grande espérance. En répondant aux affectueuses condoléances qu'Alfred de Vigny lui avait adressées dans une lettre écrite du Maine-Giraud, il lui disait :

« Hélas ! vous avez connu le fils qui m'est ravi... Il était mon avenir, je renaissais en lui, tout s'est évanoui devant moi ; ce qui me reste à traverser de la vie est douloureux et sombre. Cependant je dois ressaisir du courage pour tout ce qui m'environne... Souvenez-vous toujours de moi, de ma famille, dans la retraite qui vous tient éloigné du lieu où vos talents et votre caractère ont laissé des traces ineffaçables. Depuis votre longue absence je ne siégeais plus à côté de votre place, il m'était trop pénible de la voir inoccupée. Pourtant je sens et j'approuve les motifs de votre éloignement. L'homme de bien respire mal dans l'atmosphère du désordre et de la haine. Espérons qu'un ciel plus clément nous rapprochera (1)... »

Alfred de Vigny ne reprit sa place auprès de Pongerville que dans le courant de l'année 1853. Il l'occupa, pendant huit ans, avec une édifiante assiduité. Vers la fin de l'année 1861, il s'absenta pour s'aliter et ne revint, pour ainsi dire, plus. Quoiqu'il fût né cinq ans avant Alfred de Vigny, M. de Pongerville lui survécut sept années.

(1) Cette lettre inédite porte l'indication de lieu et de date : « Aux Quignons, près Nanterre, 20 novembre 1851. » Tout lecteur a saisi l'allusion aux troubles révolutionnaires. Beaucoup d'imaginations étaient alors hantées par la terreur ou par l'horreur du *spectre rouge* : c'était le cas de Pongerville et d'Alfred de Vigny.



Les bons rapports de confraternité qui existèrent entre Alfred de Vigny et Pierre Lebrun, un autre poète académicien, d'un mérite très supérieur à celui du traducteur de Lucrèce, peuvent retenir l'attention. Il ne s'agit d'ailleurs que d'un moment, vivement éclairé par un billet et une lettre qui s'échangèrent entre le 20 et le 26 de janvier 1854.

Pierre Lebrun, à cette époque, était âgé de 69 ans. Il avait été le poète imberbe dont Napoléon Ier avait reçu et lu, au château de Schœnbrunn, après le succès de ses troupes à Austerlitz, l'ode : *A la Grande Armée*. En donnant, sur l'heure, à l'auteur de cette ode une pension de 6.000 francs, l'Empereur crut remercier Lebrun-Pindare. On lui apprit bientôt qu'au lieu d'être quelque vétéran chevronné de l'armée des poètes, Pierre Lebrun ne représentait qu'un conscrit sans galons : la pension fut réduite des quatre cinquièmes.

Marie Stuart, un grand succès de l'année 1820, *le Cid d'Andalousie*, une œuvre intéressante et assez neuve, mutilée par les censeurs et trahie par les interprètes en 1825, *le Voyage en Grèce*, poème publié en 1828, itinéraire lyrique, où la réalité perce parfois, et que plus d'un littérateur ne lut pas sans profit, avaient, dès 1829, conduit Pierre Lebrun à l'Académie française. Il y arriva aussitôt que les libéraux purent y pénétrer : il y suivit de près Royer-Collard. Il contribua plus qu'un autre à faire élire Victor Hugo, sept ans plus tard. Il vota, je n'en doute pas, pour Alfred de Vigny.

J'ai rappelé ailleurs comment l'auteur du *Cid*

d'Andalousie, en introduisant dans la tragédie ou la comédie héroïque un élément de lyrisme amoureux, avait été un précurseur et prépara, par son échec qui n'en fut un qu'en apparence, le grand triomphe d'*Hernani*. Jouée quatre fois seulement, non imprimée pendant vingt-neuf ans, la pièce de Pierre Lebrun était célèbre et ignorée : on en parlait chez les lettrés ; peu d'entre eux l'avaient entendue. Quand le libraire Perrotin la publia dans l'édition des poésies complètes de Lebrun, en 1854 (*Œuvres*, 2 vol. in-8°), plus d'un journal revint sur cet événement littéraire de l'année 1825, et Alfred de Vigny interrogea courtoisement son confrère. La réponse fut un billet laconique, mais gracieux, accompagnant l'envoi des deux volumes des *Œuvres*.

Dans sa lettre de remerciements, dont le brouillon s'est conservé, Alfred de Vigny s'excuse de sa « question », que ce présent a rendue indiscrète. Il abonde en remerciements, en expressions flatteuses. Retrouvant dans l'un des deux volumes le *Voyage en Grèce* (1), qu'il possédait déjà dans l'édition princeps, il en parle d'abord. Il a souvent, assure-t-il, recommencé ce voyage en prenant « pour guides les croix » qu'il avait laissées sur les marges lorsque de tels vers lui faisaient « battre le cœur » pour la première fois. Il voudrait retrouver dans le texte réimprimé tous ses souvenirs anciens. Il cite des hémistiches qui sommeillaient, depuis vingt-cinq ans, dans son cerveau et qu'a brusquement réveillés le titre du poème :

(1) Le titre exact est *le Poème de la Grèce*, dans l'édition de 1854.

« Y verrai-je Stamboul, la reine de l'aurore, et ces beaux grands aigles qui descendent dans le vent des tempêtes et montent dans les éclairs (1) ? »

Mais ce qui est à retenir, c'est ce qui a trait à la tragédie de 1825. Faisant allusion aux confidences de la préface sur le mauvais vouloir des acteurs, Alfred de Vigny s'exprime là-dessus en homme qui a connu les détours du sérail et ses redoutables embûches :

« C'était donc *une intrigue du palais*, mais du palais léger des coulisses, qui arrêtait don Sanche ? Quel dommage, et comment n'avez-vous pas fait quelque effort pour le faire reparaître au soleil d'Andalousie ? Mais je sens cela, nous sommes ainsi faits et bien vite effarouchés des moindres froideurs. »

Cet aveu est à retenir : il explique, pour une part, qu'après certaines déceptions, Vigny se soit définitivement détourné du théâtre.

D'après Pierre Lebrun, Talma, pour peu qu'il eût encore vécu, aurait fait remonter la pièce. Il s'en préoccupait, presque à la veille de sa mort, et il était également tenté par les trois rôles principaux. Vigny reprend comme un écho :

« J'ai cru entendre la voix profonde de Talma sous chacun de vos vers comme une basse continue... Il me semble qu'il n'était plus assez jeune en 1827 (2) pour jouer le jeune Cid d'Andalousie, si charmant et si passionné.

(1) « Avez-vous la reine de l'Aurore ? » est un vers du *Poème de la Grèce*, ch. IV, t. I, p. 111, v. 1. « Descendent dans le vent, montent dans les éclairs », *id.*, ch. VII, t. I, p. 144, v. 8.

(2) 1827 eût été la date de la reprise projetée, qui n'eut pas lieu. La pièce ne fut jouée qu'en 1825, pour la première fois le 1er mars. Le manuscrit primitif, dit l'auteur, datait du début de 1823.

L'âge doit être entre celui de Chérubin et de Roméo. Le sombre frère lui eût mieux convenu, c'est un portrait de Murillo ou de Ribeira (*sic*). Je ne suis pas surpris qu'il ait été tenté par don Bustos. Cependant quel charme il devait reprendre dans la scène des jardins et quel beau duo ce devait être que celui de sa voix et de celle de Mlle Mars, dont les syllabes tombaient si harmonieusement et si nettement. »

A propos des suppressions exigées par la censure de la Restauration, et qui avaient rendu la pièce obscure, il se demandait comment le public avait pu entendre quelque chose au vrai sujet, s'il « n'avait pas vu le roi recevoir des coups de plat d'épée sur Alphonse ». Et il ajoutait : « Mais à présent qui vous empêcherait de faire reprendre cette tragédie? » En attendant, il se donnerait le plaisir de la jouer seul, dans sa chambre et à sa manière : « J'y mettrai Talma dans tous les rôles d'homme et vous partout, ce qui est bien mieux. Car je viens d'y trouver des beautés que j'ignorais entièrement et n'avais trouvées nulle part »

En s'exprimant ainsi, il semblait oublier le merveilleux duo de passion du drame d'*Hernani* et les épanchements si purs, si délicatement émus, des deux adolescents, Otbert et Regina, dans *les Burgraves*. Et pourtant si, en 1854, cette louange de Vigny était démesurée, elle eût été, en 1825, si clairvoyante et si exacte !



Quelques années plus tard, au printemps de l'année 1860, un autre académicien, poète aussi, François Ponsard, confrère d'Alfred de Vigny depuis

1855, voulut pénétrer assez loin dans son intimité, mais, par une assez lourde erreur, ne s'y prit pas de la façon la plus heureuse. C'était au moment le plus critique de la vie de Ponsard. Après les grands succès de *Lucrèce*, de *l'Honneur et l'Argent*, de *la Bourse*, l'écrivain restait accablé sous les dettes et l'épuisement. Dans une lettre de 1857, que la thèse de M. Latreille, son érudit panégyriste, nous fournit, Ponsard écrivait à Bocage :

« Je suis désespéré, parce que je n'ai pas d'argent et parce que j'en dois — et parce que je n'ai rien fait de bon, et parce que m'étant engagé à livrer une pièce, je ne l'ai pas faite, mais je la ferai — et puis j'ai mille soucis du côté d'Aix — voilà tout — c'est bien assez, je pense. »

M. Latreille a expliqué, par le détail, le sens de l'expression : « du côté d'Aix ». Il s'agit d'une liaison avec l'aventurière qui s'est appelée Mlle Wyse, Mme de Solms, Mme Rattazzi. Elle avait réussi à grouper autour d'elle, et d'un journal, qui s'appelait les *Matinées d'Aix-les-Bains*, des écrivains comme Ponsard, Dumas, Sainte-Beuve, Emile de Girardin, Arsène Houssaye, d'autres encore. Ponsard, nous dit toujours M. Latreille, y écrivait des vers qui furent rassemblés, longtemps après, sous le titre de *Cahier bleu du poète*. Cette intrigante personne fit tout ce qu'elle put pour se rapprocher du comte de Vigny. Il répondit à l'offre d'un volume de Mme de Solms en disant à Ponsard qu'il enverrait ses ouvrages. Presque aussitôt, la précipitation de Mme de Solms et sa prétention inélégante de vouloir disposer de lui amena chez Alfred de Vigny un mouvement de recul.

« Ce soir, — lui écrivait-elle, — on joue *Horace et Lydie* aux Français (reprise). Je me suis imaginé, après la représentation, de réunir deux ou trois amis, Sainte-Beuve, Ponsard, etc., autour d'une petite table, de quatre verres fêlés et de dix assiettes ébréchées, tout ce qu'on trouve dans le ménage de mon poète, sous le prétexte fallacieux de souper, mais avec la résolution bien arrêtée d'essayer de retrouver une de ces bonnes causeries d'autrefois dont on ne jouit plus à Paris en l'an de grâce 1860. Voulez-vous vous unir à nous ? Vous nous donnerez une grande joie, dont nous vous serions tous bien profondément reconnaissants (après le théâtre à 11 h.). »

C'est à François Ponsard qu'Alfred de Vigny répondit dès le lendemain, et sa pensée se lit très nettement sous la politesse de son excuse :

« 25 août 1860 (1).

« En revenant chez moi hier, à 1 h. après minuit, j'ai trouvé la plus aimable invitation du monde, à laquelle il aurait fallu se rendre à onze heures. Permettez que je vous prie de me servir d'interprète auprès de votre gracieuse et mystérieuse amie et de lui exprimer tous mes regrets.

« Je vais emporter à la campagne pour quelques jours la nouvelle comédie que vous avez bien voulu me donner.

« Je la lirai dans la solitude, puis j'irai voir si les comédiens ont été vos dignes interprètes (2). — J'espère vous trouver ici et pouvoir causer seul à seul avec vous de ces mystères de la Poésie qui est pour nous : la grande déesse.

(1) Cette lettre inéditee est publiée d'après la minute autographe.

(2) Il s'agit sans doute de la comédie de Ponsard jouée en 1860, au Vaudeville, et intitulée : *Ce qui plaît aux femmes*. Cette pièce en trois actes en contient un de marivaudage, un de féérie, un de réalisme. Interdite momentanément à cause du 3e acte, peignant la misère des ouvriers, la pièce fut corrigée par l'auteur, mais imprimée sans corrections. Le théâtre fit de l'argent ; mais l'échec littéraire fut assez marqué.

« En toute conversation sérieuse je n'estime que les *duo*. L'harmonie n'est que là pour moi. Le *trio* est déjà trop nombreux et trop tumultueux selon mon goût. Toute troisième personne est un témoin impatient ou distrait. C'est une sorte de petit public qui juge et critique les deux autres et ne cesse d'ouvrir des parenthèses dans lesquelles s'échappe et se perd la conversation comme une pierre de fronde.

« Or nous aurons beaucoup à dire, il me semble, quand nous reprendrons notre entretien sur les choses littéraires, si méconnues et si profondes.

« Un poëte m'écrivait dernièrement :

Prêtre désespéré d'un culte sans apôtre !

« Il avait raison. Mais c'est un de ces désespoirs raisonnés et paisibles qui ont toujours le sourire sur les lèvres et que console un entretien sincère et réfléchi de ceux qui ainsi que vous, veulent soutenir dans les hautes régions de la pensée l'esprit troublé de la nation.

« Croyez-moi donc bien tout à vous.

A. de V. »

Ponsard sut perdre la partie. Il répondit par des remerciements et des protestations d'admiration, d'une admiration très ancienne :

« Je lisais vos œuvres dans nos vallées, avant qu'un hazard (*sic*) m'eût poussé dans cette mêlée littéraire où vous apparaissiez déjà comme un glorieux chef... Quelques hommes comme vous pourraient refaire le public, mais vous vous tenez à l'écart maintenant, et peut-être avez-vous raison.

« *Odi profanum vulgus*. C'est, je le crains, le mot de la poésie, à l'heure qu'il est. »

Il ajoutait, avec cet accent si reconnaissable de l'homme qui, sous l'impression de tristesses inavouées, trouve tout préférable au temps présent :

Vous êtes heureux : vous êtes venu, quand le siècle enfantait des poëtes, et vous brillez dans la partie lumineuse de notre histoire littéraire. — Ceux que vous admettez dans votre amitié sont heureux ; ils retrouvent chez vous la Muse ailée, la pure et noble Muse. J'aime la *grande déesse*, et j'aime son hôte. »

Trois ans plus tard, la crise morale dont Ponsard souffrait plus qu'on n'eût pu le deviner, se dénoua, en juillet 1863, par le mariage avec Marie Dormoy. Ce fut, pour l'écrivain, comme un réveil de ses facultés d'invention. Il donna en 1866 *le Lion amoureux* ; un an après, on jouait *Galilée*. Au moment où Ponsard, après avoir touché bien des récifs, carguait ses voiles dans le port, Alfred de Vigny achevait de mourir.



Si l'on veut bien se reporter au chapitre *Alfred de Vigny et Auguste Brizeux*, on y peut voir comment, même avant d'entrer à l'Académie, Alfred de Vigny avait utilisé, au profit de son ami le poète breton, ses relations de romantique avec l'auteur de *Lascaris*, devenu ministre de l'Instruction publique. Ce n'est pas seulement à Brizeux que Villemain, pour complaire à Vigny, témoigna toute sa faveur Nous le voyons, à sa requête, venir en aide à un indianiste de soixante-dix-huit ans et lui fournir les appuis nécessaires pour éditer le plus précieux de ses travaux :

« Que vous avez bien fait de vous hâter ! Combien a-t-il d'années encore à attendre sa chère grammaire sanscrite ? Il croit bien qu'il ne vivra pas assez pour en cor-

riger toutes les pages, mais je suis sûr à présent qu'il en verra au moins les premières, n'est-il pas vrai (1) ? »

Et c'est un peu à la prière de Vigny qu'il confie à Léon de Wailly une mission scientifique en Angleterre, mission très infructueuse, car en arrivant à Londres, les recherches que le Français se proposait de faire dans les archives britanniques se trouvaient déjà entreprises et conduites, avec des ressources bien autres, par toute une équipe de travailleurs groupés dans une commission que le gouvernement anglais venait d'instituer.

Alfred de Vigny fit de son confrère M. de Salvandy, deux fois ministre, le même usage que du secrétaire perpétuel : il le força à protéger Brizeux, de Wailly et Berlioz. Et quand M. de Rémusat, en 1846, viendra demander son suffrage à l'académicien, il y aura déjà, entre lui et Vigny, un lien de même ordre : trois ans auparavant, l'auteur de *Chatterton*, se rappelant que le ministre de l'Intérieur du cabinet Thiers avait, « sur sa recommandation », secouru un malheureux jeune homme qui venait de « quitter sa triste vie » (2), écrivait en ces termes au bienfaiteur :

« J'ai besoin de vous remercier du bien que vous lui avez fait... Ces jours-ci, m'a t-on dit, un journal en faisait honneur à un autre ministre et à un autre ministère ; en

(1) Cette citation est tirée d'une lettre qui fait partie des archives de M. le marquis de Montferrier, petit-fils de Villemain et descendant d'Abel Hugo. Elle m'a été gracieusement communiquée par un excellent critique, M. Vauthier, qui a été chargé de publier la correspondance de l'ancien Secrétaire perpétuel.

(2) Cette périphrase désigne Lassailly. Plusieurs détails de la lettre l'indiquent très clairement. Cf. *Journal d'un poète*, p. 162, année 1840, 12 mai.

vérité, le *sic vos non vobis* ne devrait s'attacher qu'aux œuvres et non aux bonnes actions.

« Je serais très heureux, Monsieur, de profiter encore, pour causer avec vous, des heures de désœuvrement que vous laissent les affaires publiques. »

En réponse à cette lettre, M. de Rémusat disait à M. de Vigny :

« J'irai vous remercier. Je ne suis à Paris qu'en passant, vous ne me trouveriez que ces deux jours de 10 h. à midi, mais je saurai trouver l'occasion de causer avec vous. »

*
* *

L'académicien, dans Alfred de Vigny, ne s'offrait peut-être à l'esprit du lecteur que sous l'aspect où, lui-même, il avait tenu à se représenter, c'est-à-dire comme un candidat susceptible, hautain, et, pour tout dire, infatué de ses œuvres et de son nom. Il apparaît déjà très différent, et bien plus digne d'être aimé ou honoré de ses confrères. Rien n'achève de nous le peindre comme ses façons de parler ou d'agir avec les candidats. On n'est pas plus encourageant et toutefois plus discret ; on ne peut pas mieux ménager ou relever les amours-propres.

En lui offrant les deux premiers volumes de son *Histoire de la Littérature française*, ce qui était, non pas faire œuvre de candidat, mais annoncer, pour un avenir plus ou moins rapproché, une candidature, Désiré Nisard lui écrit :

« J'espère que vous remarquerez les points par lesquels nos opinions sont communes, et qu'en particulier sur les qualités d'esprit et sur les efforts de travail qui rendent excellent un écrit français, sur le respect que l'écrivain

doit au public et se doit à lui-même, nous serons d'autant plus d'accord que plus qu'aucun auteur de ce temps-ci, vous appliquez vous-même ces principes, par la façon dont vous écrivez et dont l'homme, dans vos livres, recommande l'écrivain. »

On voudrait bien avoir la réponse d'Alfred de Vigny. On n'a que le témoignage de l'aimable cordialité qu'il manifesta, trois ans après, au candidat. « M. Nisard, écrivait-il le 8 février 1850, à Busoni, est pour moi une très ancienne connaissance. » Le terme était exact : par un billet du 6 novembre 1829, au temps des représentations d'*Othello*, Désiré Nisard demandait à Vigny une loge pour « deux Anglaises très sensibles aux vers » et « pénétrées de reconnaissance » pour cette « belle traduction de leur Shakespeare ». Il s'excusait d'avoir déjà « presque abusé » de la complaisance de l'auteur. Lorsque en 1850, au mois de février, il vint faire au comte de Vigny la visite réglementaire, l'accueil qu'il reçut le pénétra de gratitude :

« Il est impossible de rendre plus douce par plus de bienveillance une visite d'ordinaire si embarrassante, il est impossible de la rendre plus utile au visiteur par une conversation plus solide et plus délicate. Croyez bien que je ne mêle pas à l'impression qui m'en est restée des espérances qui ne respecteraient pas le secret de vos délibérations. Je ne veux être heureux et reconnaissant que de votre accueil, et je me contente de penser que je ne puis guère être plus obligé envers ceux qui me promettent leurs voix pour l'Académie, qu'envers vous, Monsieur, qui m'encouragez par de si précieuses marques d'estime à m'y présenter. »

C'était une réserve expresse de Vigny quand il s'entretenait, même avec le candidat qu'il voulait

appuyer le plus, de ne jamais se laisser arracher une promesse de vote. Il le fera encore entendre à l'auteur dramatique Augier : « Croyez que les poëtes à qui je ne promets jamais ma voix sont ceux qui le plus courent grand risque de l'avoir. » Il le dira plus vivement à d'autres.

Sa conscience à peser scrupuleusement tous les titres des candidats est rendue évidente par le degré d'information que marquent ses réponses, — tardives quelquefois, mais topiques ordinairement, — à l'envoi de leurs œuvres. Il a lu les huit volumes imposants du comte de Marcellus :

« Je me serais reproché, lui écrit-il, de vous en remercier sans les connaître tous et sans avoir avec vous parcouru la Grèce et même écouté ses chansons. La diplomatie plane sur toute chose. C'est aussi une sorte de demi-déesse (1), qui dirige bien ses élus. Elle vous a conduit, il me semble, avec une bonne grâce toute particulière dans les plus importantes contrées près des grands monuments et au milieu des hommes dont le nom est monumental. Vous avez parlé très dignement de ces doubles grandeurs, vous avez saisi quelques traits de cette nation puissante et toujours croissante qui heureusement pour nous est une sœur aujourd'hui et dont la reine porte le nom de la Victoire. Vous avez aussi, pendant bien des années, recueilli les soupirs de cette pâle morte que nous avions voulu ressusciter, mais qui fut à peine galvanisée, cette Grèce toujours éteinte ou convulsive et qui semble prête à retomber dans son sépulcre..... Je reviendrai errer avec vous parmi tant de choses et de personnes dignes d'admiration et j'espère avoir aussi très souvent l'occasion de vous entendre les louer comme vous savez le faire. »

(1) Il a commencé sa lettre en rappelant avec admiration la Vénus de Milo, rapportée en France, chacun le sait, par le comte de Marcellus.

Mais il y a limite à tout, et le défaut de réserve chez un candidat trop ardent l'a trouvé, une fois au moins, ombrageux et récalcitrant. Dans sa hâte d'obtenir la succession du vieux Tissot, Ernest Legouvé s'avisa, comme il le dit lui-même, « de profiter de l'occasion pour réclamer une faveur ». Sous prétexte qu'il travaillait depuis trois ans à « un ouvrage fort sérieux, en vers », une *Médée* écrite pour Mlle Rachel, mais ajournée par le départ de l'actrice pour la Russie, et que par suite, il ne serait joué « qu'au mois de juin après l'élection », il souhaitait que ce travail lui fût compté.

« Je serais très désireux, Monsieur, ajoutait-il, que vous voulussiez bien en prendre connaissance avant la représentation, soit que je vous le lusse, soit que vous le lussiez. Est-ce possible ? »

Sous la forme la plus courtoise, la réponse d'A. de Vigny contient une leçon de goût.

« Permettez-moi de ne pas accepter l'offre de me lire votre tragédie de *Médée*. Ce surcroît d'estime que vous me donneriez pour votre talent ne pourrait rien ajouter à l'opinion que j'en ai et qui s'est longtemps formée dans mon esprit par vos excellents ouvrages. Cette entrevue aurait d'ailleurs l'inconvénient de vous sembler une promesse, un engagement de ma part, et nos anciennes relations d'amitié m'entraîneraient peut-être à quelques paroles qui le feraient croire.

« Or il est nécessaire que je vous dise que plus j'ai connu l'Académie française, plus j'ai vu que la seule manière loyale d'agir est de se conformer au règlement de nos pères du temps de Louis XIII, lequel interdit toute promesse de vote. Presque toujours on se trompe soi-même et, ce qui est bien plus mal encore, on trompe ses amis en leur donnant une assurance à laquelle on est forcé de manquer. Il peut y avoir des hommes qui aiment à se faire courtiser

et solliciter pour augmenter leur importance. Faites-moi l'honneur de vous dire que je ne suis pas de ceux-là. J'épargne autant que je le peux aux hommes de mérite un tel ennui si parfaitement inutile.

« Je n'ai jamais promis ma voix à personne, et pourtant j'ai toujours voté pour quelqu'un, et toujours pour un écrivain, un homme de lettres véritable, ayant des œuvres visibles, dignes d'éloges et de durée. Eux seuls devraient siéger à l'Académie et ce sera sans cesse mon but de les y faire entrer, sans exiger qu'ils me demandent ce qui est leur droit ni qu'ils me remercient d'avoir accompli ce qui est mon devoir.

« Tout à vous. »

Legouvé, qui avait manqué de tact dans sa proposition, mit plus d'adresse dans son excuse. Il s'empara d'un mot du discours de réception d'Alfred de Vigny : « Je n'ai jamais sollicité vos suffrages que par mes œuvres ». Il n'avait voulu, lui aussi, « solliciter » que par son « seul travail ».

C'est pour rester fidèle à ces principes qu'Alfred de Vigny accueille avec un plaisir visible et une faveur très marquée la candidature de cet excellent prosateur, l'honneur du journalisme, M. Silvestre de Sacy, et qu'à la même date il suscite, d'accord avec Sainte-Beuve, la candidature de Brizeux ; qu'il se rallie, quand cette cause lui paraît désespérée, au nom de Victor de Laprade ; qu'il croit devoir aider et applaudir à l'élection d'un éloquent religieux, le Père Lacordaire ; qu'il fait, bientôt après, des vœux pour celle d un athée au savoir immense, le fruste et robuste Littré ; qu'il voit enfin dans Baudelaire et dans Barbey d'Aurevilly des écrivains que leur rare talent, leur souci de l'art pur, désignent, entre tous, à son suffrage.



Quant à son zèle pour remplir des devoirs plus obscurs, et qui, par leur caractère absorbant autant que délicat, réclament de l'académicien le sacrifice de son temps et trop souvent l'usure de ses forces, — j'entends par là l'étude des ouvrages, imprimés ou manuscrits, dont les auteurs attendent le salaire, — ce serait abuser, presque cruellement, de la patience du lecteur que d'en fournir, pièces en mains, l'ample démonstration. Je m'en tiendrai sur ce point, d'ailleurs éclairci par tout ce que l'on connaît des lettres imprimées, à cette confession que reçut d'Alfred de Vigny un candidat pour lequel la porte du quai de Conti était déjà plus qu'entr'ouverte :

« Je vous aurais écrit plus tôt, Monsieur, s'il n'était vrai que notre Académie française, que l'on croit paresseuse et que l'on ne connaît que lorsqu'on habite l'Institut, a, presque toute l'année, ses travaux forcés, comme on vous le disait à Londres d'une autre assemblée. J'en ai pris largement ma part dans ses commissions laborieuses et mystérieuses, qui ont retardé le plaisir que je me promettais et que j'ai goûté en vous lisant. »

En résumé, si Molé avait eu plus d'acuité dans l'analyse, ou moins de parti pris, et qu'il eût été homme à pénétrer, dans un simple entretien, jusqu'au fond d'un caractère, au lieu de prendre en défiance et en grippe Alfred de Vigny, au lieu de lui compter parcimonieusement les mots de bienvenue et de darder sur lui son cent d'épingles, il aurait eu du plaisir à le voir arriver, il aurait reconnu et estimé d'avance en lui, je ne dis pas le grand poète et le fin prosateur, mais le confrère sûr, délicat, dévoué, l'académicien exemplaire.

2° Les journaux.

Comme beaucoup d'écrivains du XIX[e] siècle, Alfred de Vigny a mis la main, plus d'une fois, aux besognes du journaliste.

Il a fait ses débuts dans le *Conservateur littéraire* de Victor Hugo. La collaboration ne fut pas assidue et pour cause : les frères Hugo, Abel et Victor, suffisaient à tout. De temps en temps, comme Emile Deschamps, Vigny donnait à ce journal de jeunes gens des vers ou de la prose.

Tout des premiers, il s'est embrigadé dans le cénacle romantique, et s'est fait un devoir d'offrir ses productions à la *Muse française*, une revue littéraire dont l'importance, exagérée d'abord, mais ensuite trop méconnue, apparaît aujourd'hui sous son vrai jour, à la suite de très récents et excellents travaux (1).



Il a collaboré plus d'une fois à la *Quotidienne*. On a publié, dès 1864, dans l'*Intermédiaire des chercheurs* (2), une lettre adressée à Soulié, « rédacteur en chef du journal ». Cette lettre, dont chaque ligne a son prix, accompagnait un compte rendu du ban-

(1) On ne doit pas manquer une occasion de signaler la réimpression de la *Muse française* par un érudit qui est un écrivain, M. Jules Marsan, et la précieuse *Introduction* qui l'accompagne.

(2) Voir l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, a. 1865, col. 48. J'ai à remercier ici de son obligeance M Etienne Port, qui, spontanément, a fait pour moi le relevé et la copie des passages de l'*Intermédiaire* où vient le nom d'Alfred de Vigny. J exprime, à ce propos. le regret que l'édition de la *Correspondance*, dont un seul volume a paru, n'indique pas la provenance des documents, tous publiés auparavant.

quet qui avait réuni le 53e de ligne dans la cour du château de Pau pour fêter la Saint-Louis. Le compte rendu fut imprimé dans le numéro du 5 septembre 1824 C'est la *Quotidienne* qui publiera, le 30 juillet 1826, un grand article élogieux, écrit par Victor Hugo sur le roman de *Cinq-Mars*. C'est à la *Quotidienne* qu'Alfred de Vigny, le 26 octobre 1828, « réclamera le droit d'insérer » un article sur le « charmant et excellent ouvrage d'Émile Deschamps », les *Études françaises et étrangères*, et, en attendant l'insertion, demandera « une annonce » pour cet ouvrage.

En outre, la correspondance inédite d'Alfred de Vigny fournit un billet, non daté, de l'historien des *Croisades*, Michaud, le plus ancien rédacteur et directeur de la *Quotidienne*. J'y trouve cette indication : « Mon cher Soulié, je vous prie de remercier M. de Vigny du travail qu'il a voulu faire pour moi ».

Alfred de Vigny, entre 1822 et 1839, connut et fréquenta Michaud.

En 1824 il était de ces jeunes gens très mondains, rédacteurs ordinaires ou d'occasion, qui s'empressaient autour de ce vétéran du journalisme pour savourer ses entretiens pleins de couleur et d'esprit. Lorsque Michaud, à vingt-cinq ans, était un pamphlétaire royaliste, une commission militaire, dont le verdict ne fut pas révoqué avant dix-huit mois, l'avait condamné à mort par contumace. Le Directoire lui fit infliger, pour ses attaques dans la presse, la peine de la déportation. Mais, avant qu'on l'eût embarqué, comme le jeune mari de Laurette, sur un vaisseau de l'État faisant voile pour la Guyane, il réussit à s'évader de sa geôle du Palais-

Royal. Il vécut longtemps en proscrit. Lorsqu'il fut rentré à Paris, il reprit sa plume agressive : le Premier Consul l'envoya réfléchir, dans un cachot du Temple, sur le danger des campagnes d'opposition. Trente ans après il se complaisait, selon le mot de Sainte-Beuve, à raconter « son odyssée ». Sans tomber dans l'érudition de pure fantaisie, on peut, après avoir relu *Stello*, se demander si l'auteur de cet ouvrage ne gardait pas, lorsqu'il l'écrivit, comme un reflet des souvenirs remués devant lui par la parole aimable, attachante, imagée de ce sexagénaire.

Dans la maison où s'imprimait la *Quotidienne*, c'est surtout Augustin Soulié, rédacteur en chef du journal, qui réservait un accueil amical au comte Alfred de Vigny. Il avait fait partie « de son conseil de famille » et Madame de Vigny mère — il le rappellera dans une lettre écrite, en juillet 1844, à la maison Dubois — « l'honorait de son estime ». De la correspondance, probablement abondante, d'Augustin Soulié, Alfred de Vigny n'avait gardé que ses « dernières lettres » (1). Quand il les adressait à son ami, l'ancien rédacteur de la *Quotidienne*, qui n'avait plus que son modeste traitement d'attaché bibliothécaire, était fort malheureux et déjà gravement malade. Il lui demandait d'acquitter ses dettes d'hôpital. Son humble ambition était de prendre ses invalides à Sainte-Périne. Il y paierait sa chambre, disait-il, moitié moins cher qu'à la maison Dubois. Il céderait alors à un ami sa place de l'Arsenal. On n'avait plus d'indulgence pour lui : « le bon Nodier,

(1) C'est le titre inscrit de la main d'Alfred de Vigny sur ce petit dossier.

hélas ! » était parti depuis « huit mois ». A l'approche du printemps de 1845, il alla le rejoindre.



De la *Quotidienne*, vouée à la défense de la légitimité et de la religion, Alfred de Vigny, personne ne l'ignore, s'avança jusqu'à l'*Avenir*, qu'il dépassa vite sur bien des points, car c'est alors qu'il fut saint-simonien.

Il tient, il touche tout au moins au groupe des rédacteurs, Lamennais, Montalembert, l'abbé de Lacordaire et autres champions éloquents et fougueux du catholicisme libéral. Il s'était engagé à donner régulièrement des *lettres parisiennes*, et il en écrivit une qui est signée Y. Ce monogramme, disons-le en passant, peut servir à reconnaître tel autre article de journal ou de revue du même auteur : il se retrouve dans le *Mercure du XIX*e *siècle*, dirigé par H. de Latouche, encore un ami de Vigny. Mais l'*Avenir* vécut peu, et, dans l'année 1831, qui fut celle de la collaboration d'Alfred de Vigny, bien des raisons le détournaient de ce travail. Toutefois, une lettre du 15 février, publiée dans le volume imprimé de la *Correspondance*, nous le montre suivant avec attention et admirant, en connaissance de cause, les études fournies par Charles de Montalembert. Vigny attendait et « désirait », disait-il, le retour de Lamennais pour avoir avec lui une « entrevue » qu'avait souhaitée l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* et qui pourrait « n'être pas sans résultats ». Il exprime l'espoir de ne pas le choquer

par quelque opinion, « divergente » peut-être, mais franchement exprimée : « Nous sommes dans un temps où un point doit suffire à rallier les hommes qui veulent sauver leur pays et servir l'humanité. » Dans une autre lettre du 29 avril, Alfred de Vigny remercie le comte de Montalembert d'avoir, au cours d'un de ses articles sur la *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, laissé tomber de sa plume « un mot aimable sur l'auteur de *Cinq-Mars.* » Il s'excuse de n'avoir pas encore envoyé « une deuxième *lettre parisienne* ». Il l'écrira « à travers mille occupations » et « commencements d'ouvrages » qu'il achève.

« Je suis loin — affirme-t-il — de renoncer à occuper de temps à autre quelques colonnes de votre journal, et j'ai bien des petites choses à dire au public entre les intervalles de mes compositions. »

C'est le journal qui manqua à Vigny : le 15 novembre 1831, il cessa de paraître.



Ce qu'on ne savait pas, car Sainte-Beuve qui aurait pu le dire n'en a soufflé mot, c'est qu'Alfred de Vigny à partir de 1827 ,c'est-à-dire à dater, je pense, de l'article du *Globe* sur le roman de *Cinq-Mars*, fut en relations d'amitié avec François Dubois, le directeur de ce journal, que lisait et qu'admirait Gœthe. Monsieur Dubois, — on l'appelait ainsi, — avait la même estime, peu commune, qu'Armand Carrel, pour l'homme et l'écrivain, dans Alfred de Vigny. La preuve en est fournie par un joli billet inédit, que le directeur de l'École normale et con-

seiller de l'Université, redevenu député de Nantes (1), adressait, en 1842, à l'auteur d'*Eloa*, le lendemain d'un jour où il l'avait rencontré.

« Je vous envoie cette préface oubliée d'une discussion où ont brillé tous nos grands orateurs. Lisez ce qui déjà n'est plus (2). A quinze jours de distance, nos paroles à nous autres hommes politiques ne laissent plus de souvenirs.

« Poète, ne descendez jamais de votre paix et de votre sérénité dans les régions de trouble.

« J'ai été bien heureux, laissez-moi vous le dire encore, de notre rencontre d'hier. J'étais rajeuni de quinze ans.

« Mille affectueux compliments.

« P.-Fr. Dubois.

« Ce 7 septembre 1842. »

***

Alfred de Vigny eut au *Journal des Débats* ses heures de faveur et sa période de disgrâce. Un écrivain qui a été des amis d'Auguste Barbier, de Léon de Wailly et d'Alfred de Vigny lui même, Blaze de Bury, parle, quelque part, d'un neveu des Bertin, riche et dilettante, qui donnait, le jeudi, des dîners où se rencontraient « Eugène Delacroix, Bertin, Vigny, Musset, Brizeux, les deux Deschamps, A. Barbier et Léon de Wailly ». Dans une lettre à Busoni, écrite en septembre 1849, après la lecture d'un article des *Débats*, article d'une bien-

(1) Elu pour la première fois en 1831, Dubois fut réélu six fois de 1834 à 1846.

(2) Cette formule de Dubois semble avoir frappé le poète : « Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »

veillance à laquelle il n'était plus accoutumé, Alfred de Vigny ne dissimule pas le plaisir qu'il a ressenti :

« Une autre main que la votre m'a envoyé les *Débats*. Oui, assurément, leur bonne grâce m'a charmé dans ma solitude. J'ai cru toujours au retour de leur sympathie. Quelquefois elle s'est montrée assez vive pour moi, mais ses éclipses étaient longues, un peu noires, surtout lors de *Chatterton*. Cependant j'ai vu depuis Edouard et Armand Bertin, anciens amis de mon adolescence littéraire, et je les ai vus sans jamais leur parler de leurs infidélités à ma cause. »

Ce n'est pas à l'époque où Victor Hugo, brouillé avec Vigny, tenait le haut bout de la table chez les Bertin et passait des saisons avec tous les siens à la maison de campagne des Roches, qu'Alfred de Vigny pouvait être exalté rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. Mais Désiré Nisard, un des rédacteurs du journal, ne laissa pas toujours passer l'occasion de marquer son estime pour l'écrivain dont la haute tenue lui paraissait le mieux continuer la grande tradition française. Jules Janin lui-même, après bien des fluctuations et des bavardages contradictoires au sujet des hérauts du romantisme, finit par s'établir vis-à-vis d'Alfred de Vigny dans une posture, plus décente, de déférence et peut-être d'admiration :

« Vous êtes notre maître, » écrivait-il à Vigny, le 14 mai 1850, en lui envoyant un ouvrage nouveau, probablement sa *Religieuse de Toulouse*, « vous êtes notre exemple ; vous nous avez appris par quelle suite de travaux et de recherches le roman peut arriver à la portée et à la dignité de l'histoire, et voilà pourquoi je sollicite, pour cet humble livre, toutes vos bontés. »

La veille du jour où Alfred de Vigny doit prononcer

à l'Académie française son discours de réception, deux directeurs de journal réclament cet ouvrage pour l'imprimer le lendemain de la séance. L'un est Armand Bertin, des *Débats*, qui prend le chemin le plus long, en s'adressant à Léon de Wailly, son camarade de collège ; l'autre est Emile de Girardin, directeur de la *Presse*, qui écrit lui-même à Vigny. A la *Presse*, plus qu'aux *Débats*, Vigny était, depuis deux ans environ, *persona grata*. J'aurai l'occasion d'en dire un mot en parlant de Berlioz, et j'y reviendrai encore, en étudiant les relations d'amoureuse amitié entre Alfred de Vigny et celle qui avait été Delphine Gay.



C'est à la *Revue des Deux Mondes* qu'Alfred de Vigny a régulièrement, et l'on peut dire, glorieusement collaboré. Il a vraiment aidé Buloz à la fonder, et, dès les premiers jours, à lui donner tout son éclat. Je ne fournirai pas le relevé des articles de prose, des nouvelles, des pièces de vers qu'il a imprimés entre 1831 et 1854 : je renvoie le lecteur aux tables de la *Revue*. Mais grâce à quelques lettres inédites, adressées, de 1831 à 1857, par Buloz à Vigny, on peut déterminer la nature des relations qui existèrent entre le directeur de la *Revue* et le noble écrivain.

Je ne dirai presque rien — car j'ai déjà touché ce point dans mon premier volume — des lettres échangées, à la fin de 1831 et au début de 1832, au sujet d'Emile Deschamps. Vigny avait accepté de servir son ami en faisant une sorte de renommée à la bro-

chure en vers intitulée *Retour à Paris*, « pièce extraite d'un recueil poétique » encore inédit. Le recueil était annoncé comme devant paraître, « l'hiver suivant », sous le titre de *Révélation* J'ai indiqué ailleurs la répugnance intelligente de Buloz à seconder, par la publicité de la *Revue*, le succès de ce *bluff* (1), imaginé et préparé, dans ses moindres détails, par l'auteur même de l'ouvrage.

J'arrive tout de suite à quelques lettres qui sont des documents littéraires de tout intérêt. C'est d'abord un billet, non daté, mais qui se place tout naturellement à sa date, c'est-à-dire au moment où Alfred de Vigny corrigeait pour la *Revue des Deux Mondes* les premières épreuves de son ouvrage de *Stello*. Voici comment Buloz lui en parlait :

« Je suis venu moi-même vous apporter cette épreuve, parce que j'avais besoin de vous voir pour vous exprimer tout le plaisir, toute l'admiration que m'a fait éprouver *Stello*, et cependant je ne suis qu'à la fin du *réfectoire*. Quand une revue est arrivée à publier d'aussi belles choses, elle est la première du monde. C est à vous que je dois tout cela ; toute ma vie, ma reconnaissance vous est acquise.

« Tout à vous.

BULOZ. »

P.-S. — « Pensez à me donner demain ce qui vous reste du manuscrit pour terminer, ainsi que les épreuves. »

Une autre lettre curieuse de Buloz à Vigny est encore plus facile à dater que celle-ci, puisqu'on y lit l'indication 13 mai, et que, dès la 1re ligne, nous voyons que la *Judith* de Mme de Girardin vient d'être donnée au Théâtre-Français. La *première* de cette

(1) J'emploie le mot dans son sens d'éloge gonflé.

pièce eut lieu sous la direction de Buloz, le 24 avril 1843. Le ton de cette lettre est différent. Buloz y apparaît avec ses manières bourrues et cette prétention, qu'il affichera de plus en plus, de mener brusquement les écrivains les plus huppés :

Théâtre-Français.

« Mon cher Monsieur,

« Je vous ai oublié pour *Judith*. C'est un peu votre faute : si vous m'aviez envoyé vos vers, comme c'était convenu, vous m'auriez rappelé ma promesse. Avez-vous beaucoup perdu ? Je n'ose le dire. Cependant vous pouvez compter sur votre loge pour la prochaine représentation. Mais j'attends vos vers avec impatience ; j'en ai besoin pour le n° (*sic*). Bonpaire ira les chercher demain à 11 heures, et vous aurez l'obligeance d'en venir voir l'épreuve à 5 ou 6 heures.

« Tout à vous.

« BULOZ. »

13 mai.

La pièce de vers que réclame Buloz, et qui parut deux semaines après, dans le numéro de la *Revue* du 1er juin 1843, est ce chef-d'œuvre intitulé *le Mont des Oliviers*. C'était le quatrième des *Poèmes* de Vigny, publiés par la *Revue* dans un espace de moins de six mois (1). Un an après, le 15 juillet 1844, la *Revue* imprimait encore *la Maison du Berger*, avec cette mention : « Ce poème est le prologue des *Poèmes philosophiques* de M. Alfred de Vigny. » En 1845, le poète est élu académicien. En 1846, il prononce un discours de réception qui témoigne d'un très grand effort. On en connaît la mauvaise fortune. A dater

(1) Du 15 janvier au 1er juin 1843.

de ce jour, c'est le silence, un silence absolu. Dix ans plus tard, Alfred de Vigny apporte au directeur Buloz *la Bouteille à la mer*. Et c'est fini, jusqu'au lendemain de la mort. Le 15 janvier 1864, à la prière des éditeurs des *Destinées*, la *Revue* signale l'ouvrage à ses lecteurs en leur offrant la primeur de *la Colère de Samson* (*Poème posthume*).

Ce n'est pas le moindre mérite de Buloz que d'avoir accueilli et, je crois, admiré les *Poèmes philosophiques*. Mais, pour une raison ou pour une autre, on prit l'habitude, dans les bureaux de la *Revue*, de dauber sur Vigny, en son absence, et Buloz ne fut pas le dernier, s'il faut en croire Sainte-Beuve, à traiter avec dérision une stérilité que soulignaient certains habitués de la salle de rédaction de la rue Saint-Benoît. Le poète de *la Mort du Loup* perdit l'habitude de s'y montrer. Vers la fin de 1856 et au début de 1857, on fit de vrais efforts pour l'y ramener de nouveau. J'ai raconté, dans le volume des *Amitiés*, les démarches inutiles de Gustave Planche pour le décider à lui servir de caution dans le procès en diffamation intenté par le directeur de la *Revue des Deux Mondes* à Eugène de Mirecourt. Planche ne fut pas seul à insister auprès d'Alfred de Vigny : Buloz lui-même entra en scène, peu de jours avant qu'on jugeât le procès. Je lis dans un billet inédit du 17 février 1857 :

« Mon cher Monsieur, nous désirons toujours votre présence ici et la rupture de votre long silence ; mais vous ne vous souciez guère de ce que nous désirons, à ce qu'il semble. Vous ne venez pas même nous voir en sortant de l'Académie, malgré vos promesses. Aussi ai-je prié M. Yung d'entrer chez vous... »

Vigny dut répondre : Je vous attends ; prévenez-moi du jour où vous viendrez. Ce n'était pas l'affaire du directeur de la *Revue* : il entendait rester sur son terrain. Il écrivit de nouveau le 2 mars :

« Je vous l'ai déjà dit, mon cher Monsieur, ce mode de se voir en prenant des rendez-vous d'avance est bien solennel, outre qu'il a toute sorte d'inconvénients, car à un homme très occupé, comme je le suis malheureusement, il peut arriver à chaque instant d'être pris par les affaires urgentes qui ne lui permettent pas de donner tout le temps qu'il voudrait aux conversations amicales. Ce que je vous demandais n'est-il pas plus simple ? Je vous priais d'entrer quelquefois ici quand vous sortez de l'Académie. Vous savez bien qu'en venant à la *Revue* avant les dates où elle doit s'imprimer, c'est-à-dire quatre ou cinq jours avant chaque nº, personne ne vous dérangera... La manière de se voir que vous me proposez équivaut pour moi à une impossibilité de se voir. Cependant je ferai tous mes efforts pour être chez vous mercredi, à 2 heures. »

Les rapports d'Alfred de Vigny avec François Buloz et la *Revue des Deux Mondes* semblent en être restés là.

* * *

Ce n'est pas quelques lignes, c'est un chapitre ou deux qu'il faudrait écriresur les relations d'Alfred de Vigny avec *l'Illustration*. Depuis les origines de ce journal, les rédacteurs principaux, on pourrait presque dire uniques, étaient Philippe Busoni et Léon de Wailly, deux amis, deux disciples d'Alfred de Vigny, peut-être les plus chers. Il serait, certes, intéressant de montrer Busoni dans son rôle de correspondant parisien, public et privé, ne cessant pas, pendant les

longs séjours d'Alfred de Vigny au Maine-Giraud, de le mettre au courant des moindres événements littéraires, et il faudrait marquer aussi tout ce qu'Alfred de Vigny avait d'estime pour le talent de chroniqueur de Busoni, pour ses qualités de poète dont on peut juger par un petit recueil vraiment distingué, *les Etrusques* Le caractère affectueux de leur intimité se marquera dans le chapitre sur la *Vie sentimentale d'Alfred de Vigny*, quand j'aurai à parler de la tendre admiration du poète pour Clotilde, « la belle Romaine », la fille délicieuse de son ami Philippe Busoni.

Il ne serait pas moins intéressant, je crois, de s'arrêter sur les raisons qu'avait Alfred de Vigny d'estimer et d'aimer de tout cœur Léon de Wailly.

Quand on y regarde de près, on ne pense pas sans quelque effroi au labeur énorme que s'imposa, à la suite de « malheurs immérités » (1), et pour gagner sa vie, après sa démission de son emploi de chef de bureau du Mobilier de la Couronne, cet homme d'esprit et d'imagination. On lui doit, avec la traduction des Poésies de Burns, deux romans fort curieux, l'un, *Stella et Vanessa*, sur l'époque de Swift très bien étudiée et très habilement rendue, l'autre, *les Deux filles de M. Dubreuil*, où sont opposés avec art deux systèmes d'éducation très différents, celui de l'Angleterre et celui de notre pays. Comme son cousin Natalis, Léon de Wailly aurait pu être

(1) Les lecteurs curieux d'avoir le sens exact de cette expression enveloppée n'ont qu'à lire les confidences de Miss Cochrane dans un livre qui a pour titre *Celebrities and I*, Hutchintson and C°, London 1902, 8°. J'ai vérifié l'exactitude des renseignements fournis par Miss Cochrane.

un grand chartiste. J'en trouve la preuve dans sa correspondance avec Villemain, quand il sollicita de lui une mission historique pour rechercher, à Londres, les documents inédits de la diplomatie française et anglaise à l'époque de François I[er] et de Henri II. Mais il n'y a pas de place, dans ce cadre déjà trop plein, pour les renseignements que m'a fournis, sur ce sujet, le dossier des Archives nationales, mis à ma disposition par mon ami M. Etienne Dejean. Il me faut même renoncer à expliquer dans le détail, comme j'y avais songé un instant, le caractère tout intime de l'amitié qu'avaient conçue l'un pour l'autre Alfred de Vigny et Léon de Wailly, en se retrouvant très souvent chez des amis qui leur étaient communs, les Holmes et les Cochrane.

Pour toutes ces raisons, si, du vivant d'Alfred de Vigny, son nom fut, quelque part, prononcé avec tout le respect que méritaient sa personne et ses œuvres, c'est au journal *l'Illustration*. J'ai eu l'occasion de m'assurer, plus d'une fois, que cette tradition s'y était conservée.

3° Relations mondaines, de théâtre et d'ateliers.

Il y aurait une étude minutieuse à faire sur les relations mondaines d'Alfred de Vigny. Elle serait fort malaisée à bien conduire. Il faudrait obtenir l'assentiment, et l'on peut dire, la collaboration des familles aristocratiques avec lesquelles les parents du poète et le poète lui-même furent liés d'amitié.

La correspondance inédite fait émerger quelques noms de ses admiratrices de haut rang. La princesse de Ligne l'invite à venir danser, comme s'il était

encore lieutenant à la Garde royale. Il répond que la danse n'est plus son fait ; mais, à sa place, il enverra deux jeunes gens de ses amis, « la monnaie de Turenne ». La princesse de Craon ne manque pas une occasion de le complimenter. Elle est enchantée de la « méditation » sur *Paris*. Elle veut faire part d'une arrivée d'excellent thé au « seigneur Stello », qui en est amateur. Elle invite l'ami de Liszt et de Berlioz à venir entendre avec elle un concert de musique sacrée, où l'on doit exécuter du Marcello et du Palestrina. Mais ces politesses pleines de grâce ne sont pas tout à fait désintéressées : un jour vient où la grande dame tire de son manchon, tout comme la duchesse de Duras, un roman manuscrit et demande au seigneur Stello de s'employer à le faire imprimer dans la *Revue de Paris* ; la lettre de défaite du gentilhomme auteur — son brouillon en fait foi — lui a coûté bien des ratures. Est-ce la crainte de quelque retour offensif qui le tient éloigné, en 1837, et lui vaut des reproches sur son humeur capricieuse ? Il y répond mélancoliquement dans une lettre datée du 31 mai :

« Oui, Madame, lorsque je me sens de force à bien porter mon masque de salon, je pars et je vais dans le monde faire *l'heureux*. Mais, que vous dirai-je ? Ces jours-là deviennent pour moi de plus en plus rares... A force d'inquiétudes et de souffrances, il m'est venu une fièvre dont les *caprices* sont les seuls qui soient en moi, mais qui sont au nombre des plus odieux. Si jamais l'amitié en pouvait avoir (et on ne l'en soupçonne pas ordinairement), croyez bien que ce ne serait jamais celle que j'ai pour vous, Madame, et dont je vous renouvelle mille fois l'assurance avec celle de mon respect. »

La duchesse de Maillé est peut-être, de toutes ces amies, celle qui suit avec le plus d'attention tout ce qui peut arriver au poète d'agréable ou de douloureux. Elle lui écrit au sujet de la *Maréchale d'Ancre*, de l'Élévation sur *Paris*, à la mort de sa mère, à la mort de Chateaubriand. Il a gardé la copie d'un billet charmant qu'il écrivait à la duchesse de la Trémoille, d'un autre encore plus subtil, où il répond au reproche que la marquise de Lagrange lui a adressé par écrit, parce que dans son salon, au lieu de prêter attention à la lecture d'un ouvrage du marquis, le poète affectait un air distrait en effeuillant des roses.

Au lendemain de la publication, dans la *Revue des Deux Mondes*, des pages de *Stello* où sont contés les derniers jours d'André Chénier et son roman d'amour à la *Conciergerie*, Mme de Montcalm écrit au comte de Vigny pour lui parler de Mlle de Coigny. Presque aussitôt après la réception à l'Académie, le 1er février 1846, c'est la marquise de Moutiers qui écrit au poète pour lui exprimer sa « juste admiration » pour son « beau discours » et « surtout la pénible impression » qu'elle a ressentie devant

« la si inconvenante attitude de *l'homme le plus poli de France*. Les usages de l'Académie sont donc bien changés ?... Si le public, qui vous a rendu justice depuis longtemps en goûtant, en adoptant vos charmants ouvrages, a pris au sérieux l'incartade si déplacée que vous a faite le stérile auteur qui vous répondait, il doit se trouver plus offensé que vous encore... »

La consolation n'en finit pas, elle est tout à fait irritante. Jamais une main amie n'a retourné plus

maladroitement le fer dans la blessure, sous prétexte de la panser.

De toutes ces amitiés mondaines, — qui restent des relations littéraires, comme on le voit, — la plus intéressante est, à mon sens, celle de Mme de Souza, la bonne dame auteur qui publiait à Londres, en 1794, *Adèle de Senanges*, et qui donnait encore à son libraire, en 1831, à soixante et dix ans, la *Duchesse de Guise*. Ses billets sont pleins de vivacité, de belle humeur, d'adresse insinuante Elle veut consulter l'auteur de *Cinq-Mars* sur un ouvrage qu'elle écrit, probablement cette *Duchesse de Guise*. Elle le prie de lui donner *une heure*, le jour qu'il voudra, lui dit-elle :

« chez lui, chez moi : chez lui ! j'arriverai robe détroussée, comme chez le maître du goût ; — chez moi, je le recevrai avec une reconnaissance et un plaisir sensible, excepté le dimanche, de 2 h. à 5. »

Le billet est tracé au lendemain des *trois journées*. Une autre fois, elle lui écrit après l'avoir vu chez sa vieille mère, Mme Léon de Vigny :

« J'aime les pauvres mères, et les fils qui n'élèvent jamais la voix en leur parlant ni en parlant d'elles, et je vous apprends comme vous êtes, *Monsieur*. J'ai mis ce grand *Monsieur* qui ne venait pas du tout, parce que je donnais pour leçons au jeune poète dont je vous ai parlé qu'il fallait toujours que la première et la dernière ligne d'une lettre fussent convenables Sans cela, Dieu sait si, malgré votre célébrité, je ne vous aurais pas appelé *mon enfant*. »

Elle demande à M. de Vigny de lui apporter un numéro de la *Revue des Deux Mondes* où se trouve un article de Sainte-Beuve contre lequel elle a entendu

« faire des cris de paon, — c'était, criait-on comme des énergumènes, un républicain forcené... N'ayant pas lu l'article, je me suis bornée à dire qu'il y avait au moins du courage à se montrer républicain aujourd'hui : que je n'aimais pas cette opinion, mais que je savais gré de la sincérité, — et puis des phrases sur ce thème... »

En rapportant le manuscrit qu'elle lui a confié, Vigny l'a comblée de louanges ; quand le livre paraît, il la loue en public ou la fait louer. Comme elle reçoit joliment cet éloge !

« Il m'enchante, parce que je le ferai lire à mon fils, qui est *tout mon public*, et depuis lui jusqu'à ses petites filles, je trouve qu'ils me traitent tous comme une bête...Demain, au dîner de famille, je les regarderai du haut de ma grandeur, si toutefois mes échasses ne me font pas tomber. Je vous conterai cela lorsqu'il vous plaira de nous venir voir. »

Le fils de cette vieille dame est M. de Flahaut. Elle lui fait lire *Cinq-Mars*, la *Maréchale d'Ancre*. « Voilà mon auteur ! s'écrie-t-il. Qu'il fasse vite un Napoléon ! » Mme de Souza en parle à Gosselin : le libraire est enthousiasmé. Et la voilà qui entreprend le siège d'Alfred de Vigny :

« Il me faut un second *Cinq-Mars*, aussi remarquable pour le talent, parce que ce sera vous, mais bien plus grand par le héros qui sera celui du siècle, car l'histoire du monde n'est que celle de quelques hommes. Vous parlerez des montagnes de la Corse, de l'Ecole militaire, de la camaraderie de l'Ecole militaire, de sa gloire, de ce trône du monde. Chaque chapitre aura une couleur différente, un intérêt nouveau. Enfin pensez-y, et vous vous relèverez cette nuit pour écrire. »

Cette lettre n'est point datée, mais elle doit être un peu antérieure à *Stello*, puisqu'il n'est pas nommé

à côté de *Cinq-Mars* et de la *Maréchale d'Ancre*. Ouvrons le *Journal d'un poète*, nous y trouvons, à l'année 1832 :

« Bonaparte meurt en disant : *tête d'armée*, et repassant ses premières batailles dans sa mémoire. »

Vigny aurait-il suivi, ne fût-ce qu'un moment, la route où voulaient l'engager le comte de Flahaut et la rusée comtesse de Souza ?

***

L'un des milieux où Alfred de Vigny a le plus séjourné est celui du théâtre. Il a connu beaucoup de directeurs : Taylor, qui prit son *More de Venise*, Harel, qui fit jouer sa *Maréchale d'Ancre*, Jouslin de Lassalle, qui accepta *Chatterton*, Buloz, qui ne fit rien pour lui et ne l'invitait même pas — on l'on vu pour *Judith* — aux premières représentations, Alexandre Dumas et Anténor Joly, dont il eut de belles promesses, Arsène Houssaye, dont il avait connu, dès 1845, et loué finement le premier volume de vers, *la Poésie dans les bois* :

« Il m'a semblé que je respirais la bonne odeur de la terre fertile après les douces ondées.

Fragrant the fertile earth
After soft showers,

comme a dit un grand poète anglais. »

Il reçut de lui, en 1849, cette sorte de proposition, accompagnant l'envoi d'une « des meilleures loges du théâtre » :

« J'espère mieux vous prouver ma sympathie pour votre génie dramatique. Le Théâtre-Français tient votre passé et ne désespère pas des richesses de l'avenir. »

Il fut en relations épistolaires d'abord, et de visites ensuite, avec Montigny, le directeur du Gymnase, dont la femme, Rose Chéri, avait repris avec Bressant, sans attendre même un mot d'assentiment, le proverbe *Quitte pour la peur*.

Il espéra beaucoup de son ami Bocage. Quand l'acteur qui avait joué avec Marie Dorval, dans l'*Incendiaire* et dans *Antony*, devint directeur de l'Odéon, muni d'une subvention qui atteignit jusqu'à cent mille francs, Vigny promit un rôle au grand acteur romantique. La promesse fut faite en 1845 ; mais le brouillon d'un billet de Vigny, daté du 13 novembre 1847, montre à quel point elle avait été oubliée. Vigny offre à Bocage le « beau rôle » qu'il attend toujours ; mais c'est un autre qui l'a fait. Une fois de plus, il se montre sous cet aspect, où nous l'avons tant de fois vu, de grand écrivain protecteur.

« Je vous prie, Monsieur Bocage, de vouloir venir me voir un matin, par exemple mardi. Si vos projets d'administration théâtrale vous permettent de vous souvenir encore que vous êtes un grand acteur, je vous ferai connaître un beau rôle (que je n'ai point fait), mais qui est digne d'être créé par vous.

« Je ne sais si vous êtes à Paris, mais à tout hasard je vous appelle. Répondez moi, je vous prie, que vous venez mardi prochain à midi, afin que nous puissions parler un peu sans dérangement. »

Bocage répondit trois jours après, de Liége, où il jouait à cette date :

« Cher et illustre maître,

« Je n'habite plus rue des Marais, votre lettre m'arrive à l'instant; si après ces mots : « Je vous ferai connaître un beau rôle », je n'avais pas lu : « que je n'ai pas fait », je me serais mis en route tout de suite, et grâce à la vapeur, grande vitesse, j'aurais été exact au rendez-vous que vous vouliez bien me donner. C'est donc à cette triste parenthèse que vous devez de m'avoir inutilement attendu. — Je ne suis aujourd'hui ni directeur ni acteur, je ne puis donc rien pour vos protégés ; je vais attendre, en gagnant de l'argent (excusez ces vilains mots) chez l'étranger, que les espérances d'un homme honorable, M. Busoni, que vous connaissez, se réalisent, ou que mon ami Buloz ait le pouvoir, le droit et le vouloir de me faire jouer sur le théâtre qu'il dirige le rôle que je vous demande depuis... je n'ose dire... il y a longtemps enfin... hélas ! je ne pourrai plus attendre. Vous savez ! les acteurs, ça passe vite. — Je vais donc, en sortant de Liége, à Bruxelles, à Londres, et ensuite en Allemagne, Italie, etc., à moins que vous ne me disiez : Revenez bien vite, — l'ouvrage est prêt et vous attend, — je ne me ferai pas attendre.

« Tout dévouement du cœur,

Bocage. »

« *Hôtel d'Angleterre, Liége.* »

P.-S. — Si cependant vous vous intéressez beaucoup à l'auteur, et qu'il veuille bien réellement *nous* donner son œuvre dans le cas où nous serions directeurs, M. Busoni et moi, — et qu'il insistât pour me la faire lire, — il pourrait me l'adresser ici, Bureau restant, *Douanes.* »

***

Quant aux acteurs et aux actrices, j'ai étudié déjà, dans le volume des *Amitiés*, le grand interprète de Shakespeare, le gentleman de race, Macready, et je dois faire place, dans un chapitre prochain sur la *Vie sentimentale d'Alfred de Vigny*, à Mme Dorval.

Il reste un mot à dire de Mlle Rachel, qui feignit de s'intéresser aux adaptations shakespeariennes du poète, mais qui jamais n'eut l'intention de prêter à ces œuvres, nées languissantes, une force, une vie que son talent peut-être aurait pu leur communiquer. Faut-il ajouter à ce nom celui de Ristori, la merveilleuse Italienne à qui Vigny fit parvenir, après la représentation de *Myrrha*, le 2 septembre 1855, un madrigal que Ratisbonne a publié ? Mais tout cela est bien connu.

Ce qui l'est moins, ou ne l'est pas du tout, c'est l'attitude de l'auteur des *Poèmes philosophiques*, du misogyne révélé par la *Colère de Samson*, redevenant galant, coquet, et se mettant en frais d'esprit pour gagner l'amitié d'une belle et intelligente comédienne de vingt-six ans, « Mlle Plessis » (1), célèbre sous le nom de Mme Arnould-Plessy.

Un billet de l'actrice répond à une lettre qui s'est perdue, mais où Vigny sollicitait l'honneur et la faveur d'un moment d'entretien. Cette réponse de Mlle. Plessy est d'une grâce charmante :

« Monsieur,

« Je ne sais en vérité ce que vous devez penser de mon silence tant prolongé, mais je suis si punie moi-même que je dois être facilement excusée : quand je crois ne pas jouer, je joue ; quand je crois jouer, je ne joue pas, et les jours se passent ainsi sans que je puisse remplir ma promesse et satisfaire mon vif désir. J'ai cependant tout lieu de penser que le théâtre me laissera libre après-demain, mercredi, et je vous attendrai, Monsieur, à l'heure qu'il vous plaira, le soir, après six heures.

(1) C'est l'orthographe du nom sous la plume d'Alfred de Vigny.

« Agréez, je vous prie, l'assurance de mon admiration et croyez à ma reconnaissance.

« S^nie^ PLESSY.

Le poète se présenta au jour et à l'heure indiqués: mais la comédienne avait oublié cet engagement. Alfred de Vigny lui écrivit une seconde lettre, que l'on a, parce que, heureusement, il en avait conservé la copie :

« Lundi, juin 1845.

« Eh ! bien, Mademoiselle, vous voilà bien embarrassée, Je vous connais, vous êtes dévorée de remords. Vous vous dites : me voilà avec un ennemi mortel. un homme certainement bien offensé. Mais quoi ! il faisait si beau ce soir-là. Le moyen de se souvenir de ce littéraire rendez-vous ! Ce que j'ai fait était bien plus amusant.

« Hé bien ! moi, l'homme furieux, je suis de votre avis. Mais, à présent, comment allez-vous faire finir cette partie de barres ?

« Me donnerez-vous un matin ou un soir comme nous étions convenus ? *To morrow nigth, or tuesday morning, or tuesday noon, or night, or wednesday noon. I pray you name the time.*

« Cependant que Votre Grâce ne prenne pas ces jours-là au pied de la lettre. A dater de mercredi soir seulement je serai libre. à quelque heure que ce soit. — Déterminez-la avec un peu plus de précision, et j'entrerai la montre à la main en disant : *All's well that ends well*. Combien y en a-t-il à Londres qui ont dit, à votre départ : *Love's labour lost* ? »

La belle et fine comédienne ne fut pas en reste de bonne grâce et d'esprit. Voici sa charmante réponse :

« J'étais accablée, vous me comblez encore. Je ne sais comment vous remercier. *W'll shake hands, will you* ? *That's the best*.

« Voulez-vous lire l'affiche mardi prochain ? Et si,comme j'espère, vous n'y voyez pas mon nom, je vous attendrai toujours, voilà mon heure.

« Et si par malheur,je joue mardi,je vous attendrai mercredi, et jeudi et enfin le premier jour après lundi.

« *Thanks and devoted feelings.*

« Snie PLESSY. »



Dans les Mémoires inédits, après avoir évoqué, avec la grâce que l'on sait, l'image du salon de Mme de M... (Mme de Monmelas), Alfred de Vigny écrit ces mots :

Il n'est pas concevable à quel point tout cela est présent à mes yeux. Si je savais peindre, j'en ferais certainement quelque bon tableau, ce que ne peut faire un peu d'encre noire sur une page de papier blanc qu'il faut tourner, et cela presque toujours mal à propos. »

L'expression : « si je savais peindre » semble impliquer quelque regret.

Faute d'être lui-même un artiste de la palette ou un maître de l'ébauchoir, Alfred de Vigny fut l'ami des peintres et l'ami des sculpteurs. On se rappelle son admiration d'enfant pour Girodet « aux yeux de flamme ». Cette admiration s'est exprimée dans les vers de jeunesse dédiés « Aux mânes de Girodet ». Ses relations de poète romantique firent de lui l'ami d'Eugène Delacroix, sans qu'il cessât de comprendre le génie d'Ingres. Il fréquenta, comme Hugo, comme Brizeux, comme tant d'autres, les Deveria,les Johannot. Tony Johannot illustra son *Stello*. Les élèves d'Ingres, conduits par Brizeux, avaient applaudi le

More de Venise. L'un d'eux, Ziégler, fit des gravures pour une édition de luxe d'*Eloa* ; un autre, Lehmann, l'auteur des *Océanides consolant Prométhée*, venait visiter Vigny trente ans avant le temps où il se comparait lui-même à la victime du « vautour ».

Mais deux hommes surtout, parmi les glorieux artistes de son époque, furent pour Alfred de Vigny des amis véritables, David d'Angers et Jean Gigoux.

Un moment, sous l'influence de Hugo et de Sainte-Beuve, brouillés avec Vigny, les sentiments de David pour le « gentilhomme » faillirent s'altérer ; mais il se reprit d'enthousiasme pour lui, quand il eut mieux pénétré dans ce caractère, pareil au sien, c'est-à-dire, avant tout, ardent à obliger autrui. J'ai montré leur entente au sujet de Mickiéwicz.

David d'Angers faisait d'ailleurs grand cas du goût artistique d'Alfred de Vigny, et il tenait à son approbation. J'en ai la preuve dans un billet du 11 mars 1842 (1) :

« Mon cher et illustre ami,

« Je viens de terminer le modèle d'un monument à la mémoire de Bichat. Je ne voudrais pas le livrer au mouleur sans avoir vos bons avis. Si vous pouviez disposer de quelque temps en ma faveur dimanche prochain ou lundi, vous m'obligeriez infiniment.

« Votre constant admirateur et bien dévoué de cœur,

DAVID. »

(1) Je reproduis ce billet d'après l'autographe de David, mais je crois bien me rappeler que je l'ai vu ailleurs, sans doute dans l'ouvrage de M. Jouin.

L'occasion de rappeler l'intimité de Vigny et de Jean Gigoux s'est présentée plus d'une fois au cours de ce long ouvrage. A ce que j'en ai dit je n'ajouterai qu'un seul trait. Pendant qu'Alfred de Vigny souffrait mort et passion, l'excellent Jean Gigoux s'ingéniait à le distraire : il y réussissait en lui envoyant, carton par carton, sa collection d'estampes :

« Cher et brave ami,

« Je vous envoie maintenant les vignettes du temps de Louis XV et Louis XVI, Eisen, Gravelot, etc. Il y a dans tout cela une grâce charmante. Je crois qu'elles vous intéresseront. Après je vous enverrai celles des Anglais, de Smirke, etc., seulement celles des hommes qui ont laissé dans leurs œuvres un caractère et une grâce qui appartient à leur époque. Si cela vous amuse, j'ai de quoi vous entretenir longtemps. Après cela, je vous enverrai les portraits des différents temps auxquels vous pouvez vous intéresser.

A vous.

26 août 1862. »

Jean Gigoux connaissait Vigny : il savait bien que les enchantements de l'art pouvaient endormir ses souffrances.

III

ALFRED DE VIGNY ET HECTOR BERLIOZ

Plus sincèrement peut-être qu'aucun écrivain de sa génération, et depuis ses années de jeunesse jusqu'à ses derniers jours, Alfred de Vigny s'intéressa au mouvement littéraire de son époque. Mais les destinées de la musique en France ne le laissèrent pas indifférent : n'avaient-elles pas été, pendant un très long temps, étroitement unies aux destinées de la poésie elle-même ?

L'éducation musicale ne lui avait pas fait défaut. Mme de Vigny, sa mère, s'était obstinée, lorsqu'elle s'appelait encore Mlle de Baraudin, à vaincre les difficultés « ardues » de la « science de l'harmonie ». Sans être poussées aussi loin, il s'en faut, les premières études du fils avaient été bien dirigées. D'autres occupations d'écolier, jugées plus nécessaires, reléguèrent la musique au second plan, puis la firent abandonner. Alfred de Vigny ne cessa pas, pour cela, de l'aimer, d'être apte à la comprendre et d'en ressentir, tout au moins, les effets avec cette intensité d'impression qui est le privilège des artistes. Qu'on relise ce qu'il écrivait, en 1833, au sortir du concert de musique archaïque organisé par l'érudit Fétis : « Jamais l'art ne m'a enlevé dans une plus pure extase, si ce n'est lorsque, étant ma-

lade à Bordeaux, j'écrivais *Eloa.* » On s'explique aisément qu'échappant aux erreurs de goût de tant d'hommes de son époque, il ait eu le mérite original de ne pas s'incliner devant les faux dieux, mais d'offrir, des premiers, sa vive admiration, sa fervente amitié à ces deux novateurs hardis, Hector Berlioz et Franz Liszt.

C'est à mettre en lumière les relations d'Alfred de Vigny avec le compositeur Berlioz que je voudrais faire servir des documents inexplorés ou inédits. Je ne m'excuserai pas de donner, avant tout, la parole aux textes.

J'insisterai d'abord sur l'occasion qui, dans le mois de septembre 1833, noua solidement l'amitié d'Alfred de Vigny et d'Hector Berlioz.

Ils s'étaient déjà rencontrés, et le poète n'avait pas manqué de « témoigner » au musicien « sa sympathie affectueuse ». C'est Barbier, ou Brizeux, qui avait dû conduire Berlioz aux « mercredis » de la rue des Petites-Ecuries-d'Artois. Auguste Barbier, au cours de son voyage en Italie avec Brizeux, avait fait à Rome, en janvier 1832, la connaissance du « pensionnaire de l'Académie de France ». Les *Souvenirs personnels et Silhouettes contemporaines* nous l'apprennent, et cet ouvrage, généralement exact, nous fournit une indication qui est à retenir :

« Il (Berlioz) pensait déjà à traduire en musique *Roméo et Juliette* de Shakspeare et il me proposa de lui en écrire le libretto. Ayant d'autres choses en tête, je ne pus donner suite à sa demande. Shakspeare était alors son poète favori : il le lisait sans cesse. A ce culte il ajouta, depuis, une autre idole, Virgile, et toute sa vie se passa dans l'adoration de ces deux grands génies. »

Dans cette rencontre, Berlioz et Barbier ne s'entretinrent sans doute que de Shakspeare ; mais, dès ce moment, quoi qu'en dise Barbier, Berlioz lisait l'*Enéide* et songeait à s'en inspirer. Une lettre de lui, écrite de Rome le 12 janvier 1832, quatre ou cinq jours avant l'arrivée des deux jeunes poètes, nous peint l'état d'exaltation du futur auteur des *Troyens*,

« en voyant un soir le soleil se coucher derrière le cap Misène, pendant que du sublime paysage illustré par Virgile semblaient surgir, rajeunis, Énée, Iule, Latinus, Pallas, le bon Évandre, la résignée Lavinie, Amata, le malheureux Turnus et tout le bataillon de héros aux panaches flottants dont le génie du poète a peuplé ce rivage. Les mots ne peuvent rendre l'effet d'un tel magnétisme de souvenirs, de poésie, de lumière, d'air pur, d'horizon rosé, de créations fantastiques. J'étais enivré. »

Celui qui parle de la sorte avait, ce soir-là, entrevu un large drame musical en deux ou trois parties, *la Prise de Troie*, *les Troyens à Carthage*, peut-être *les Troyens en Italie* (1). Brizeux, non moins épris de Virgile que Berlioz, ouvrit bien vite au musicien son carnet de poète.

Instruit par Barbier et Brizeux, Alfred de Vigny ne pouvait rien ignorer de ce qu'on répétait partout sur la nature originale du jeune compositeur, sur sa légende romanesque ; il approuvait certainement ses hautes ambitions ; il avait sans doute entendu,

(1) Il n'est pas sans intérêt de le remarquer, *Béatrice et Bénédict*, mis au jour en 1862, est, comme *Roméo et Juliette*, la réalisation d'une pensée de la jeunesse, et la *Damnation de Faust* ne fut, en 1846, que le remaniement, la continuation des *Huit scènes de Faust*, écrites à vingt-six ans.

applaudi, quelque récente exécution de ses ouvrages.

Les débuts du musicien remontaient à 1825. Dès sa seconde année d'études, ses maîtres, Lesueur surtout, dont il était l'élève particulier depuis 1823, avaient apprécié ses aptitudes. La *Messe solennelle*, écrite à vingt et un ans et deux fois exécutée, en 1825 à Saint-Roch, en 1827 à Saint-Eustache, ne l'avait pas révélé au public. Son concert du 26 mai 1828, dans la salle de l'Ecole royale de musique, tout en signalant à l'attention de deux ou trois compositeurs son « talent prématuré », ses étranges dispositions, et, pour employer l'expression d'un d'entre eux, « son génie », n'avait provoqué qu'étonnement, qu'irritation chez beaucoup d'autres.

Un peu avant les premiers jours d'automne de 1827, Berlioz assista, comme Vigny, comme Dumas, comme tant de jeunes Français qui découvraient Shakspeare, aux représentations des tragédiens anglais, et il se prit d'une passion ardente pour miss Smithson. Cet amour pour « Ophélie » eut pour premier effet de « centupler » ses moyens : il se produisit comme une poussée d'invention dont témoignèrent surtout la *Symphonie descriptive* et *Huit scènes de Faust*, d'après la traduction de Gérard de Nerval. Mais, l'actrice partie, le désespoir envahit l'âme du jeune musicien. Les souffrances de l'amoureux s'irritaient encore des déceptions qui commençaient à être le lot du compositeur. Sous l'influence d'un pessimisme exaspéré, l'auteur de la *Symphonie descriptive*, écrite dans une heure d'allégresse, transformait cette œuvre et la faisait aboutir aux effets, qu'il jugeait « effrayants », de la *Symphonie fantastique*.

Nommé premier grand prix de Rome, à son cinquième concours, avec la cantate *Sardanapale*, Berlioz, chez qui la passion pour miss Smithson semblait avoir cédé devant un goût très vif pour la jolie pianiste Camille Moke, devenue assez vite sa fiancée, partit pour Rome après avoir fait exécuter, le 5 décembre 1830, la *Symphonie fantastique*, et gagné l'amitié de Franz Liszt.

L'antique proverbe : « Les absents ont toujours tort » fut vrai une fois de plus. Camille Moke se hâta d'oublier cet amoureux qui n'était pas pour elle le premier, ni surtout le dernier. Au moment même où Berlioz désertait l'Ecole de Rome pour revenir chercher en France l'explication du silence incroyable de sa fiancée, il apprenait qu'elle épousait le « quadragénaire » Pleyel, facteur de pianos. Tragique désespoir et suicide manqué, — d'aucuns disent simulé ou, purement et simplement, imaginaire, — dans le golfe de Gênes ; regrets, confusion de cet accès de démence et rentrée à la Villa Médicis ; séjour à Nice apaisant et laborieux ; utilisation des douleurs récentes pour le *Mélologue en six parties ou Retour à la vie*, qui fera suite à la *Symphonie fantastique*, cette expression des anciens tourments ; excursions fréquentes à « Soubiac » (Subiaco) ; visites à Naples, au Vésuve, aux ruines de Pompéi ; voyage en France et station en Dauphiné ; enfin grand concert dans la salle du Conservatoire, le dimanche 2 décembre 1832. Cette fois, grâce au « sublime irrésistible » de l'acteur Bocage dans la déclamation des tirades en prose rythmée qui commentaient, à la satisfaction du public ordinaire, les souffrances et les espoirs du « jeune artiste », exprimés, pour les

musiciens, par toutes les ressources de l'orchestre, le compositeur est plus qu'applaudi : beaucoup d'auditeurs l'acclament. Henriette Smithson, récemment revenue à Paris, se trouve dans la salle, on l'a vue « pleurer » d'admiration (1). La passion de Berlioz se rallume tout aussitôt avec une ardeur inouïe.

L'échec complet de la tragédienne dans son entreprise théâtrale est pour son adorateur idolâtre une cause de tristesse, non pas de découragement. L'accident de voiture où elle se brise la jambe, et qui rendra pour elle tout retour à la scène si difficile et si fâcheux, ne fait que surexciter chez Berlioz cette ferveur de sentiment qui, soulevée par de nouveaux refus, le pousse, une seconde fois, à tenter le suicide. Comme au cinquième acte d'un mélodrame, l'amant — c'est lui qui l'a raconté — boit une fiole d'opium sous les yeux de celle qu'il aime : on le dispute à la mort. L'actrice anglaise est vaincue ; elle consent à recevoir l'anneau de fiançailles. » « Nous sommes annoncés ! » écrit Berlioz, le 3 septembre 1833, à l'un de ses intimes : dans quinze jours, tout sera fini, si les lois humaines veulent bien le permettre. Je ne crains que leurs lenteurs. » Comme il le pressentait, le jour de joie fut retardé. Le mariage, qu'avaient précédé les actes de respect signifiés par Berlioz à son père non consentant, ne se célébra, dans la chapelle de l'ambassade de Sa

(1) « Elle a entendu l'ouvrage dont elle est le sujet et la cause première, elle en a pleuré, elle a vu mon furieux succès. Cela est allé droit à son cœur, elle m'a fait témoigner, après le concert, son enthousiasme, etc. » Lettre à Albert du Boys, du 5 janvier 1833. Correspondance publiée par J. Tiersot, *les Années romantiques*, p. 217.

Majesté britannique à Paris, qu'à la date du 3 octobre.

Les semaines qui suivirent les fiançailles avaient été employées à organiser, sous cette rubrique : *représentation-concert Berlioz-Smithson*, une soirée théâtrale au bénéfice de l'actrice. C'est pour y intéresser Alfred de Vigny et, par lui, Mme Dorval, que, le mercredi 18 septembre, quinze jours avant le mariage, le musicien écrivit au poète une première lettre, demeurée inédite, comme le sont restées, si je ne me trompe, toutes les lettres de Berlioz à Vigny et de Vigny à Berlioz, dont je reproduirai le texte.

« Monsieur, seriez-vous assez bon pour disposer en ma faveur d'une heure dans l'après-midi de mercredi prochain ? Mlle Smithson m'accompagnera. Je suis heureux de pouvoir lui procurer l'avantage de faire votre connaissance qu'elle ambitionne depuis longtemps. Elle est bien triste, bien découragée... Les suites de son accident l'éloignent encore pour quelques mois du théâtre et lui donnent une timidité qui me porte à vous prier de nous recevoir seuls s'il est possible. Vous pourrez vraisemblablement nous donner quelques renseignements dont nous avons besoin. En outre, vous m'avez témoigné assez de sympathie affectueuse pour que je n'hésite pas à vous prier de rassurer ma pauvre Ophélie sur son avenir. Elle se croit oubliée de la terre entière : l'espérance vague que je lui ai donnée d'une pièce de vous, dans laquelle elle pourrait reparaître, la charme trop pour qu'elle ose s'y abandonner, et quelques autres mots de votre part, à cette occasion, n'eussent-ils pour objet que de la tranquilliser un peu, seront pour moi d'un prix inestimable. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre tout dévoué et sincère admirateur,

« Hector Berlioz. »

« Paris, ce 18 septembre. »

La réponse d'Alfred de Vigny ne se fit pas at-

tendre. Trois jours après cette première lettre, Berlioz en écrivait une seconde qui était un remerciement, et qui fixe aujourd'hui pour nous la date exacte, on peut dire l'instant, de l'entretien sollicité.

« 21 septembre.

« Puisque vous êtes assez bon, Monsieur, pour nous recevoir, Henriette et moi, un autre jour que le mercredi, nous profiterons de votre obligeance *mardi* prochain entre *une heure et deux*. Je vous demande pardon de ne pas préciser davantage le moment de notre visite, mais comme Mlle Smithson habite Vincennes, la longueur du trajet pour arriver au faubourg Saint-Honoré me servira d'excuse. Votre tout dévoué,

Hector BERLIOZ. »

C'est donc le mardi 24 septembre que Berlioz et sa fiancée vinrent ensemble rendre visite au poète Alfred de Vigny. Le concours de Mme Dorval fut aussitôt acquis. Elle promit de paraître dans le rôle d'Adèle du drame d'*Antony*. Henriette Smithson devait se produire dans les scènes de la folie du quatrième acte d'*Hamlet*. Berlioz, pour son compte, apportait la *Symphonie fantastique* et la cantate de *Sardanapale*. Son ami Liszt, qui allait être, dans peu de jours, un de ses deux témoins, se ferait entendre dans le *Concertstück* de Weber.

Le mercredi 23 octobre 1833, trois semaines après le mariage et un mois avant la représentation à bénéfice, M. et Mme Hector Berlioz inscrivaient sur l'album de la comtesse de Vigny leurs noms d'époux amoureux et heureux. Le compositeur avait retracé, d'une main plus volontaire que fougueuse, la musique et les paroles en vers assonancés du CHANT DE

BONHEUR, *fragment de* LE RETOUR A LA VIE (*Mélologue*) :

Oh ! mon bonheur ! ma vie !
Mon être tout entier ! mon bien ! mon univers !
Est-il auprès de toi quelque bien que j'envie ?
Je te vois, tu souris, les cieux me sont ouverts !
L'ivresse de l'amour est presque une souffrance ;
Ce tendre attachement est plus délicieux !
Oh ! penche un seul instant cette tête charmante ;
Viens, ma belle adorée :
Sur mon cœur éperdu viens rendre ce baiser.

A cette page de sa partition, Berlioz s'était cru obligé de joindre le commentaire « parlé », auquel Bocage avait su donner une expression si émouvante :

« Oh ! que ne puis-je la trouver, cette Juliette, cette Ophélie, que mon cœur appelle ! Que ne puis-je m'enivrer de cette joie mêlée de tristesse que donne le véritable amour ; et, un soir d'automne, bercé près d'elle par le vent du Nord sur quelque bruyère sauvage, m'endormir enfin dans ses bras d'un mélancolique et dernier sommeil ! »

A la suite de ce morceau, Mme Berlioz-Smithson avait aligné, d'une écriture bien anglaise, des vers de l'*Hamlet* de Shakspeare.



La représentation, donnée le 24 novembre 1833, au Théâtre-Italien, fut un triomphe pour Mme Dorval et aussi pour Liszt. Henriette Smithson, qui s'était fait attendre, au point de déchaîner les lazzi ou même les rumeurs hostiles, et dont la boiterie fort apparente impressionna péniblement beaucoup de

spectateurs, ne retrouva pas, tant s'en faut, les applaudissements enthousiastes du théâtre de l'Odéon ou de la salle Favart. Quant à Berlioz, ses œuvres arrivaient en fin de soirée. « A minuit moins un quart », les musiciens, déjà décimés par quelques désertions sournoises, commencèrent une exécution presque constamment « exécrable » devant un auditoire ironique et bruyant. Ce fut bientôt la débandade :

« L'orchestre — écrira Berlioz à sa sœur Adèle — s'est peu à peu sauvé devant le public ! Le parterre s'est levé demandant la *Symphonie fantastique*, et j'ai été obligé de parler au public en lui montrant mes pupitres dégarnis et l'impossibilité où j'étais de lui faire entendre un pareil ouvrage avec ce qui me restait de musiciens ; alors on a eu pitié du général abandonné de ses soldats et on a crié : Au Conservatoire ! une autre fois. »

Le compositeur prit, en effet, sa revanche au Conservatoire, quatre semaines plus tard, le dimanche 22 décembre. Si l'on accepte comme exacts tous les termes du compte rendu qu'il adressa aux siens trois jours après le succès, l'accueil des artistes aurait été enthousiaste. On exigea de l'orchestre, d'ailleurs, qu'il jouât deux fois, malgré la longueur énorme du morceau, la *Marche du supplice*.

« Henriette était dans un transport de joie dont toi seule au monde — c'est à sa sœur Adèle qu'il écrit — peux avoir une idée. Elle était si ravie, en sortant au milieu des félicitations qui lui venaient des Alfred de Vigny, Hugo, E. Deschamps, Legouvé, Eugène Süe ! »

Remarquons-le : parmi les noms de ces littérateurs, si satisfaits de l'heureux résultat, et qui, dans

une certaine mesure, avaient dû le déterminer par leur parti pris d'applaudir, le nom d'Alfred de Vigny se place au premier rang. Ce n'est pas un hasard de plume. Dès ce moment Berlioz a deux amis chers, deux vrais consolateurs, qu'il appelle au secours, lorsque des « froissements dans ses affections d'art » le rendent « malheureux jusqu'aux larmes » : ces deux amis sont Liszt et Alfred de Vigny. « Je voudrais te voir », écrit-il au premier, vers le début de mai 1834. Il ajoute aussitôt :

« De Vigny viendra-t-il ? Il a quelque chose de doux et d'affectueux dans l'esprit qui me charme toujours, mais qui me serait presque nécessaire aujourd'hui. Pourquoi n'êtes-vous pas là tous les deux ? »

Il cite le mot du poète Moore : « Il n'est rien de vrai, il n'est rien de brillant que le ciel. » Malheureusement, le ciel n'est qu'un mot pour lui :

« Mon ciel, c'est le monde poétique, et il y a une chenille sur chacune de ses fleurs... Tiens, viens me voir, amène-moi de Vigny : tu me manques, vous me manquez. »

L'humble ménage Berlioz s'est installé, vers le début d'avril de 1834, à Montmartre, rue Saint-Denis, n° 10. A certains jours, quelques amis de choix, dont est Vigny, escaladent la butte. Au début de mai, par exemple, Berlioz adresse au pianiste polonais, qu'il appelle assez plaisamment « mon cher Chopinetto », l'invitation suivante :

« J'ai l'espoir que Hiller, Liszt et Vigny seront accomagnés de Chopin. Enorme bêtise ! Tant pis. »

Le 12 mai, il rend compte à sa sœur de cette

« partie de campagne ». On devine toute la fierté que lui a causée la visite de tels amis :

« C'étaient des célébrités musicales et poétiques, MM. Alfred de Vigny, Antoni Deschamps, Liszt, Hiller et Chopin. Nous avons causé, discuté art, poésie, pensée, musique, drame, enfin ce qui constitue la vie, en présence de cette belle nature, de ce soleil d'Italie que nous avons depuis quelques jours. »

C'est peut-être pendant cette « demi-journée » où s'ébaucha plus d'un projet, que Berlioz, pour la première fois, entretint Alfred de Vigny de ses desseins d'ouvrages dramatiques. Dans une lettre du 15 au 16 mai, écrite à Humbert Ferrand, nous lisons :

« Mes affaires à l'Opéra sont entre les mains de la famille Bertin. Il s'agit de me donner l'*Hamlet* de Shakspeare supérieurement arrangé en opéra... En attendant, j'ai fait choix, pour un opéra comique en deux actes, de Benvenuto Cellini. »

Berlioz pria-t-il Vigny d'écrire le poème et obtint-il de lui quelque promesse ? Ce n'est pas la seule fois qu'Alfred de Vigny se serait senti attiré par cette idée de collaborer avec un musicien. Je puis fournir, à cet égard, un témoignage inattendu. C'est une lettre inédite de Spontini, le compositeur dramatique de *Fernand Cortez*, de *la Vestale*, d'*Olympie*, tant admirés, à tort ou à raison, par Berlioz.

« Ce mercredi.

« Une indisposition qui me tient depuis quatre semaines m'a empêché d'avoir l'honneur de me rendre aujourd'hui à votre séance littéraire ; mais, comme je compte très peu de

jours pour rester à Paris, je désire vivement réaliser notre entrevue projetée avec M. Soumet, pour le grand opéra que d'accord vous avez bien voulu me faire espérer. Cette réunion me sourit, m'enchante et m'inspire ! M. Soumet désirait auparavant vous faire une visite, Monsieur ; mais sa maladie imaginaire... me traînerait trop à long, et si je ne craignais pas d'être indiscret, j'oserais vous proposer et prier de vous trouver chez lui demain, à midi ; il serait tout à notre disposition : combien je vous serais reconnaissant ! Veuillez avoir la bonté, Monsieur, de me faire un mot de réponse, et d'agréer les sentiments de la plus parfaite considération.

« Spontini »

A quelle date cette lettre fut-elle écrite ? On ne peut pas le déterminer exactement. Il est permis de penser que ce ne fut pas après 1828 : en voici la raison. Soumet, qui devrait être avec Vigny l'auteur de ce livret dont s'exaltait d'avance l'imagination de Spontini, avait déjà travaillé pour des compositeurs et en particulier pour Rossini. Or les poètes du cénacle, qui croyaient au génie tragique de l'auteur de *Saül* et de *Clytemnestre*, s'appliquèrent à le détourner de la fréquentation de l'Opéra. Dans le volume de vers intitulé *Tableaux poétiques* et publié en 1828, Jules de Rességuier, compatriote de Soumet et son intime ami, lui adressait cette adjuration, de style troubadour, dont la candeur est peu commune :

Mais l'on dit qu'une fée, en son brillant empire,
T'ouvre un palais magique où ta muse soupire,
Où cent jeunes beautés, se tenant par la main,
Sous les paillettes d'or, sous le lin des bergères,
Enlacent le poète en leurs danses légères,
Et du temple sacré lui ferment le chemin.

De ces enchantements crains la douceur perfide ;
Souviens-toi de Renaud dans les jardins d'Armide :
Fuis, fuis de ce séjour les pièges gracieux ;
Prends ton vol, comme l'aigle, et monte dans les cieux.
La Poésie est reine et fière ; et son génie
Dédaigne le secours d'une molle harmonie.

Soumet ne voulut pas « affliger les amis de sa gloire », comme disait pompeusement Jules de Rességuier : il s'abstint désormais de mettre ses rimes au service des musiciens ; il revint à la tragédie.

Avec Berlioz comme avec Spontini, Alfred de Vigny ne dépassa pas l'intention ; d'autres travaux, *Servitude et grandeur militaires*, *Chatterton*, l'empêchèrent de passer à l'acte. Deux de ses jeunes amis, Léon de Wailly et Auguste Barbier, sans renoncer aux conseils de l'auteur d'*Othello* et de la *Maréchale d'Ancre*, mais surtout en suivant les indications, en se pliant docilement aux exigences de Berlioz, bâtirent le livret et improvisèrent les vers de ce *Benvenuto Cellini*. A la fin d'août 1834, le poème fut refusé par Crosnier, le directeur de l'Opéra-Comique. Berlioz dut prendre son parti de le porter à l'Opéra. Pour obtenir ici meilleur accueil, il s'avisa de joindre un nom de plus, celui d'Alfred de Vigny, à ceux des deux autres collaborateurs et, plus d'une fois, dans des lettres à sa mère ou à sa sœur Adèle, il citera les trois auteurs : « Le poème est de Vigny, Barbier et Léon de Wailly, » et encore : « Le nouveau directeur (de l'Opéra) étant dans de tout autres dispositions que son prédécesseur (1), je lui ai présenté un opéra en deux actes qui a été fait

(1) Duponchel succédait à Véron.

sous mes yeux par MM. Alfred de Vigny, Auguste Barbier et Léon de Wailly. » Toutefois, quand l'ouvrage, en 1838, sera représenté, le nom d'Alfred de Vigny ne paraîtra pas sur l'affiche.

Au mois de février 1835, pendant les répétitions de son drame de *Chatterton*, Alfred de Vigny adressa au couple Berlioz une loge pour la *première*. La réponse de Berlioz explique à Vigny la raison, ou le prétexte, qui empêchera l'actrice anglaise de venir :

« La tristesse que lui cause l'obscurité où son talent se trouve condamné momentanément par les circonstances est trop poignante pour qu'une solennité dramatique comme celle où vous voulez bien l'inviter ne soit pas une épreuve cruelle qu'il vaut mieux éviter. »

Il est certain que, chez Henriette Smithson, le chagrin de rester inutilisée s'irritait quelquefois jusqu'à la souffrance la plus aiguë. D'autre part, comme le fait remarquer, d'une manière générale, M. Adolphe Boschot, qui a écrit sur Berlioz un réquisitoire sans mesure, au double sens du mot, mais curieusement documenté,

« l'ancienne Ophélia, et lui-même, un lion de la musique romantique, ils ne pouvaient se montrer en soirée ou au concert que vêtus selon la fashion la plus irréprochable. Esclaves du paraître, une négligence de tenue aurait notifié à tous leur déchéance. »

Quoi qu'il en soit, Berlioz, en échange de la « loge » qu'il renvoie, réclame une simple « stalle ». Il tient à occuper son poste.

« J'irai donc seul applaudir *Chatterton* avec la chaleur d'affection et d'enthousiasme que je ressens pour le poète et pour la cause qu'il plaide si bien (1). »

(1) Correspondance de Berlioz, par J. Tiersot.

Et, en effet, dans la soirée mémorable du 21 février 1835, Berlioz rendit à Vigny ses applaudissements du Conservatoire. On se rappelle le bulletin de victoire adressé à Brizeux :

« Où étiez-vous ? Quand Auguste Barbier, Berlioz, Antoni et tous mes bons et fidèles amis me serraient sur leur poitrine en pleurant, où étiez-vous ? Mon premier mot à Berlioz a été : Si Brizeux était ici ! »

Tout porte à croire que Vigny, de son côté, assista, le 13 décembre 1835, au premier concert où l'auteur de la *Symphonie fantastique* ait pris le bâton de chef d'orchestre pour assurer la fidélité de l'interprétation et particulièrement l'observation scrupuleuse des rythmes et des mouvements dans l'exécution de ses ouvrages. On a publié une lettre du 9 décembre dans laquelle Berlioz prie Victor Hugo de venir l'entendre : on n'a retrouvé aucune lettre de lui demandant à Alfred de Vigny la même preuve d'amitié. Je ne doute pas, pour ma part, qu'il ait vivement souhaité sa présence. L'Opéra venait justement de recevoir le livret de *Benvenuto Cellini*. Mais le premier ministre, Adolphe Thiers, amateur d'art foncièrement bourgeois, était mal disposé pour Berlioz et il semblait s'ingénier à lui barrer la route :

« On m'avait nommé directeur général du Gymnase musical, — écrit Berlioz à Liszt, — Thiers me fait perdre cette place en refusant le chant au Gymnase... De plus, la Commission de l'Opéra a demandé à ce même M. Thiers d'autoriser Duponchel à contracter avec moi pour mon opéra... M. Thiers s'y refuse. »

Vigny fut sans doute de ceux qui, comme Meyer-

beer et Bertin, engagèrent Berlioz à se mettre « néanmoins » à l'œuvre.

Malgré les lourdes besognes imposées au compositeur par sa collaboration de critique musical au *Rénovateur*, à *la Gazette musicale*, au *Journal des Débats*, par l'organisation presque continuelle de concerts faiblement rémunérateurs, par la direction absorbante des répétitions d'*Esmeralda*, œuvre de Mlle Louise Bertin, il employa si bien les moindres loisirs de 1836 qu'il mit sur pied, dans cette année, toute la musique de *Benvenuto Cellini*. En décembre 1836, il ne lui restait plus qu'à écrire « la scène du dénouement » et qu'à « instrumenter » la plus grande part de l'ouvrage.

Mais, au début de mars 1837, le ministre de l'intérieur du cabinet Molé, M. de Gasparin, un ancien préfet de Grenoble, mandait le musicien dauphinois, et lui offrait de se charger d'une grande composition pour l'anniversaire de la mort du maréchal Mortier : l'œuvre serait exécutée aux Invalides. Berlioz se mit à l'étude du texte de l'Office des morts, dont la poésie « d'un sublime gigantesque » le transporta, et il put bientôt se flatter d'en faire sortir une partition qui serait « grande ». L'idée seule de mettre au jour un *Dies iræ* qui serait proféré par des centaines de chanteurs l'enfiévrait. Le 22 mai, il écrivait à Liszt, alors en Italie :

« Mon *Requiem* est fini ; je me débats avec la matière, ce sont les copistes, les lithographes, les charpentiers... »

L'exécution, fixée pour le 28 juillet, devait se confondre avec la commémoration solennelle des trois

journées. Dans le cours du mois de juillet, au milieu des répétitions, pour « raison politique » une décision ministérielle intervint qui annulait le projet de cérémonie funèbre aux Invalides et faisait disparaître, avant l'heure, le *Requiem* de Berlioz.

Les protecteurs du musicien, Bertin en tête, protestèrent vigoureusement, et le nouveau ministre de l'Instruction publique, M. de Salvandy, ancien rédacteur, lui aussi, du *Journal des Débats*, ami d'Alfred de Vigny, cherchait quelque compensation pour le compositeur frustré, quand la prise de Constantine (14 octobre 1837) et la mort du général Damrémont fournirent deux raisons de revenir à l'idée d'une fête funèbre et de rendre à Berlioz, non seulement l'occasion, mais les moyens de se produire. La cérémonie eut lieu le 5 décembre 1837. Alfred de Vigny ne manqua pas d'y assister. Au retour de cette audition, il traça quelques lignes où ses impressions sont résumées :

« Ce matin, la messe funèbre pour l'enterrement du général Damrémont. L'aspect de l'église était beau ; au fond, sous la coupole, trois longs rayons tombaient sur le catafalque préparé et faisaient resplendir les lustres de cristal d'une singulière lumière — Tous les drapeaux pris sur l'ennemi étaient rangés en haut de l'église et pendaient, tout percés de balles. La musique était belle et bizarre, sauvage, convulsive et douloureuse... »

Vigny s'imaginait sans doute, avec Berlioz, que l'audition solennelle du *Requiem* était un acheminement direct au succès de *Benvenuto Cellini*. Mais, pendant qu'on répétait son opéra, le compositeur sembla prendre à tâche d'augmenter le nombre de ses envieux et de ses ennemis en briguant la direction

du Théâtre-Italien. Présentée par M. de Montalivet, ministre de l'Intérieur, sa candidature échoua devant la Commission parlementaire chargée d'examiner la proposition du gouvernement, et le ministre s'étant, en fin de compte, rallié au sentiment de la Commission, Berlioz eut contre lui la très grande majorité des votes à la Chambre.

Je ne dirai rien de ces répétitions qui furent vraiment cruelles. Elles auraient eu raison de la santé, de l'énergie, et des ressources de tout ordre du malheureux musicien, si son ami Ernest Legouvé n'était généreusement venu à son aide.

Quant à l'histoire même de l'échec, elle a été souvent écrite. Ce qu'il y eut, dans cette défaite, d'injuste, d'odieux et d'irréparable, n'a jamais été plus vivement mis en lumière que dans une étude récente de M. Pierre Lalo sur cet opéra de *Benvenuto Cellini*, peu connu et injoué, pourrait-on dire, en France, mais représenté depuis vingt ans en Allemagne (1), grâce au kapellmeister Félix Mottl, avec une perfection rare et un succès toujours croissant. Je détache de cette étude quelques lignes de conclusion :

« La vie de Berlioz a été changée et ruinée par l'infortune de *Benvenuto*. On ne peut croire que Berlioz n'en eut pas conscience, et qu'il ne connut pas toute l'iniquité du sort... Il est impossible qu'il n'ait pas su ce qu'il avait fait, qu'il n'ait pas su qu'il y avait plus de musique, plus d'idées, plus de force créatrice dans *Benvenuto* que dans tous les ouvrages réunis de ses contemporains ; que son œuvre était vraiment une création de génie, aussi différente de

(1) C'est Liszt qui, le premier, a eu l'honneur de tirer des ténèbres le *Benvenuto Cellini*, en le faisant exécuter sur le théâtre de Weimar, en 1851.

tout ce que faisaient les musiciens de son temps qu'un drame de Shakspeare est différent d'une pièce de Scribe, aussi supérieure aux œuvres d'un Meyerbeer ou d'un Halévy, qu'un Delacroix à un Léopold Robert ou à un Paul Delaroche. Et il a vu cette œuvre-là atteindre à grand'peine jusqu'au chiffre de quatre représentations, puis être ensevelie dans l'ombre pour toujours. »

On ne peut pas en douter, Berlioz savait ce que valait son œuvre, et le succès même qu'elle obtint à Weimar, assez longtemps après, ne fit que raviver en lui la cuisante douleur que lui avait causée, en 1838, l'hostilité d'un public à peu près ignare et incurablement superficiel. Rappelons-nous les paroles qui lui échappent, dans une lettre du 10 février 1852, trois jours avant cette soirée de réhabilitation :

« J'avais bien nettoyé, reficelé, restauré la partition avant de l'envoyer. Je ne l'avais pas regardée depuis treize ans ; c'est diablement *vivace*, je ne retrouverai jamais une telle averse de jeunes idées. Quels ravages ces gens de l'Opéra m'avaient fait faire là dedans ! J'ai tout remis en ordre. »

En 1855, il est lui-même à Weimar et l'on répète des parties de son œuvre. Avec quelle mélancolie amère il remonte par le souvenir à ce fiasco sinistre d'autrefois !

« J'ai été singulièrement attristé hier à la répétition du trio avec chœurs de *Cellini* en voyant avec quel aplomb l'orchestre, le chœur et les chanteurs l'ont exécuté, et en songeant aux tristes vicissitudes de cette partition égorgée deux fois en deux infâmes guet-apens !... Certainement il y a là une verve et une fraîcheur d'idées que je ne retrouverai peut-être plus. C'est empanaché, fanfaron, italo-gascon, c'est vrai ! Tenez, moquez-vous de moi ; mais j'en ai rêvé cette nuit et je me sens le cœur serré d'avoir entendu cette scène ! et j'ai hâte pourtant de la réentendre demain. »

Alfred de Vigny n'assista pas, le 10 septembre 1838, au scandale de la première de *Benvenuto Cellini*. Il avait quitté Paris pour se rendre au Maine-Giraud. Il s'était arrêté en route chez des cousins de Touraine. Il n'allait pas tarder à partir pour l'Angleterre où il séjourna, comme chacun sait, une demi-année. Il souffrit, on peut le penser, du méprisant et ridicule accueil où se heurta l'ouvrage de son ami, lui qui, faisant, à ce moment même, un retour sur son propre destin, laissait tomber cette réflexion découragée, également applicable aux écrivains et aux artistes :

« Les lettres ont cela de fatal, que la position n'y est jamais conquise définitivement. Le nom est, à chaque œuvre, remis en loterie et tiré au sort pêle-mêle avec les plus indignes. Chaque œuvre nouvelle est presque comme un début. »



C'est à Londres qu'Alfred de Vigny apprit par les journaux le coup de théâtre du concert du 16 décembre : Paganini, entraînant Berlioz sur la scène, pendant que le public commençait à se retirer, et s'agenouillant devant le compositeur aux applaudissements frénétiques des amis restés dans la salle. Deux jours après, le virtuose italien adressait à Berlioz un don de vingt mille francs, en y joignant le compliment fameux : « Beethoven mort, il n'y avait que Berlioz qui pût le faire revivre, etc. »

Alfred de Vigny n'était pas encore de retour, lorsque M. de Gasparin, redevenu ministre pour peu de temps, mit à profit ce très court passage au pouvoir pour décorer l'auteur du *Requiem*. Mais le

poète était à Paris, dès le début de juillet 1839, et il s'y trouvait encore en septembre, au moment où Berlioz pouvait écrire à Georges Kastner que *Roméo et Juliette*, une *symphonie dramatique avec chœurs, solos de chant et récitatif harmonique*, composée d'après la tragédie de Shakspeare, était entièrement achevée.

« J'ai fini tout à fait la symphonie ; fini, très fini, ce qui s'appelle fini. Pas une note à écrire. *Amen, amen, amenissimen !* »

Vigny put connaître d'avance le livret exsangue d'Émile Deschamps ; il put entendre, aux répétitions, quelques fragments de la musique. Dans la semaine immédiatement antérieure au jour fixé pour la première audition, il reçut de Berlioz ce billet laconique non daté, mais qui se met, de lui-même, à sa date :

« Bonjour ! — On m'a dit que vous étiez rétabli et je tiens à vous avoir dimanche. La reine Mab m'a confié qu'elle avait une passion pour vous.

« H. Berlioz. »

Cette fois, le succès fut aussi vif qu'il était imprévu. Les musiciens les plus hostiles n'eurent qu'à se résigner. Quant aux littérateurs, ils étaient venus en grand nombre et, à propos de ce public, Balzac disait, le lendemain, à Berlioz : « C'était un cerveau que votre salle de concert. » Dans le journal *la Presse*, où régnait Mme de Girardin, réconciliée avec l'ancien amoureux de Delphine Gay et devenue pour lui, vers ce temps-là (quelques billets inédits en font foi), une excellente camarade, on avait fait campagne pour Berlioz et pour *Roméo et Juliette*.

C'est Théophile Gautier qui fut chargé de sonner la victoire. Il écrivit, à cette occasion, des pages dignes de survivre. Il louait d'abord la volonté indomptable de Berlioz :

« En ce temps de polémique et de publicité, disait-il, il ne suffit pas d'être un grand talent, il faut encore être un grand courage. »

Il raillait l'auditeur français de son horreur de la nouveauté, qui fait sur lui « le même effet que l'écarlate sur le taureau » ; il expliquait comment « avec dix fois moins de talent » Berlioz eût réussi « dix fois plus vite » ; il le défendait du reproche d'être incompréhensible, tout en reconnaissant que la question de clarté est « d'une maigre importance » et que « la pourpre riche et foncée d'un vin généreux l'emporte sur la fade transparence d'une eau filtrée » ; il confessait son goût pour l'art « escarpé, où l'on n'entre pas comme chez soi » ; il proclamait cette belle maxime : « Il faut relever la foule jusqu'à l'œuvre, et non pas abaisser l'œuvre jusqu'à la foule ; » il disait, avec une humeur plaisante qui rappelait celle de Berlioz lui-même : « C'est une mauvaise raison à donner pour aplanir les montagnes, que les asthmatiques ne les sauraient gravir... les aigles voleront bien toujours jusqu'à la cime ; » il signalait enfin les passages de la partition qui l'avaient enchanté. Le scherzo de la Reine Mab était, comme on le pense, de ceux-là :

« L'orchestre joue *pianissimo* ; les instruments à cordes sont en sourdine, deux harpes jettent des sons harmoniques, un timbre se fait entendre par intervalles. Rien n'est plus vaporeux et plus fantastique ; il semble que l'on se pro-

mène au clair de lune dans une prairie féerique, et que l'on entende bourdonner les sylphes dans les cloches de cristal des volubilis ; c'est une musique tout à fait en dehors de nos idées et de notre sphère. »

Si Alfred de Vigny avait eu, comme Théophile Gautier, à sa disposition un feuilleton de journal où traduire ses impressions, on y retrouverait, sous d'autres mots, la même ardeur de sympathie.

L'année 1840 est remplie, pour Berlioz, par la production de la *Symphonie funèbre et triomphale*, qu'entendit, le 28 juillet, et qu'admira Richard Wagner, puis par le travail de restauration du *Freyschütz*. L'année 1841 est occupée par des projets plus encore que par des ouvrages et elle est déjà traversée par la passion pour Marie Récio, cette chanteuse sans talent dont Berlioz ne pourra plus se délier et qui deviendra sa femme, après la mort d'Henriette Smithson. La longue, et d'abord infructueuse, puis plus heureuse période des voyages à l'étranger commence, cette année même, et, avec elle, un trop long temps de stérilité relative. Ce serait un devoir d'y insister, pour celui qui voudrait tracer une monographie du musicien. Mais je n'ai pas cette ambition, et l'on me saura gré de demeurer, autant que faire se pourra, dans les bornes de mon sujet.

Entre deux absences, Berlioz retrouve Vigny et ne cesse pas d'éprouver, en le revoyant, la joie qu'il exprimait dans ses anciennes lettres. On se rappelle celle qu'il adressait à Liszt au mois de mai 1833. Depuis ce moment-là, que de billets se sont perdus ! En voici un, non daté, mais qui ne peut pas être antérieur à 1839. Il nous apprend que Berlioz fut tout heureux et un peu fier de mettre Alfred de Vigny

en relations avec ses deux sœurs lorsqu'elles vinrent à Paris, d'abord avec la cadette Adèle, que son voyage de noces y amena vers la fin de mai 1838, et ensuite avec Nancy, la sœur aînée :

« Mon cher de Vigny, voulez-vous venir prendre une tasse de thé chez moi jeudi soir ? Je vous ai présenté ma jeune sœur, c'est le tour de ma sœur aînée maintenant ; et j'espère que vous ne vous déroberez pas à son admiration. Mille amitiés.

« H. Berlioz. »

Voici une autre lettre, de quelques années postérieure, qui porte seulement la date du samedi 10 mai, mais qui est écrite, assurément, à propos de la représentation extraordinaire du 13 mai 1845. A cette représentation, donnée au bénéfice de Mme Dorval, la grande actrice devait jouer *Chatterton* et Mme Georges *Rodogune*. Berlioz demande à Vigny deux places, souhaitées sans doute, cette fois, par Henriette Smithson :

« Mon cher de Vigny, je sais qu'on donne rarement des billets pour les représentations à bénéfice ; si pourtant vous pouvez disposer de deux places, veuillez me les envoyer *rue de Provence, 41*, vous me ferez un très grand plaisir et, comme il y a là-dessous un prétexte musical, puisqu'on y chante, je pourrai parler de la représentation dans un de mes feuilletons. Cette indiscrétion n'a d'autre cause que le désir que nous avons de revoir *Chatterton*. Adieu, mille amitiés bien vives.

« H. Berlioz. »

On a dû remarquer, dans cette lettre, le passage : « Je pourrai parler de la représentation dans un de mes feuilletons. » Berlioz s'était déjà ingénié à faire

entrer dans son compte rendu musical le nom du littérateur Alfred de Vigny et d'y signaler des ouvrages de lui sans rapport avec la musique :

« J'ai demandé à Vigny, écrivait-il au cours d'un de ses articles, d'analyser dans la *Revue des Deux Mondes* mon nouveau morceau sur la *Mort de l'Empereur*, que j'espère pouvoir donner à mon prochain concert. En revanche, je lui ai promis de rendre compte, dans la *Gazette musicale*, de son bel ouvrage intitulé : *Servitude et grandeur militaires*, qu'il a publié avant-hier. »

Le tour était joué et l'annonce était faite. Vigny put donc écrire à Merle, le mari de M[me] Dorval, qu'un « rédacteur de l'un des grands journaux » réservait à l'actrice « une surprise », et il demanda pour ce rédacteur, qu'il désignait ainsi : « un de mes meilleurs amis et des plus intimes », deux places « dans une loge du rez-de-chaussée ». Elles furent vite envoyées. Mais le *Journal des Débats* n'était pas la *Gazette musicale :* Berlioz ne fut pas autorisé à s'acquitter comme il l'avait voulu. Il s'en excusa près d'Alfred de Vigny avec sa verve à la fois bouffonne et bourrue, mais si divertissante :

« Mon cher de Vigny, admirez mon malheur ! Il se trouve que nos deux chanteurs ont été grotesques !... Le public les a conspués ! Ils sont de mes amis !... Je n'en puis donc rien dire. Plus de prétexte pour parler de la représentation, et impossibilité pour moi d'entrer dans le domaine littéraire par cette porte dérobée. Armand (1) ne me l'eût pas plus permis qu'il ne permet à Janin de mettre le pied sur mes terres. Plaignez-moi de ne pouvoir pas dire ce que je sens si vivement, mon admiration pour vos œuvres et en particulier pour *Chatterton*. Peut-être le redonnera-

(1) Armand Bertin, directeur du *Journal des Débats*.

t-on quelque jour avec des *chanteurs* moins incroyables ! Adieu, mille et mille amitiés et compliments sincères.

« *P.-S.* — Je ne vous ai pas encore félicité du fauteuil qui vient de vous tomber sur la tête. Cela rapporte de 16 à 1800 francs par an ! et puis, à tout prendre, ce n'est pas absolument déshonorant ! Il y a d'autres grands poètes qui ont eu à subir comme vous cet accident. Un académicien n'est pas tenu d'être plus bête *qu'un autre homme* (pour parodier le mot de votre quaker) et si vous, Hugo, Lamartine et Chateaubriand voulez vous donner la peine de frotter ferme vos confrères, peut-être parviendrez-vous à les enduire d'un peu d'esprit et de sentiment poétique et d'amour de l'art. Adieu, adieu, tout est pour le mieux dans la meilleure des académies possibles.

« H. B. »

« 17 mai. »

* * *

J'ai hâte d'arriver à un moment de la vie de Berlioz où Alfred de Vigny retrouva l'occasion de lui prêter son aide.

Les deux derniers voyages à l'étranger avaient été particulièrement avantageux. En 1846, le compositeur avait trouvé à Vienne et à Prague un public « enthousiaste » de sa symphonie avec chœurs, *Roméo et Juliette*. L'échec désolant qu'il avait encore essuyé à Paris, à la fin de novembre 1846, en produisant au concert, dans la salle de l'Opéra-Comique, la *Damnation de Faust*, avait eu pour compensation l'admirable accueil qu'il reçut, de mars à juin 1847, d'abord à Pétersbourg, puis à Moscou, et de nouveau à Pétersbourg, avant d'avoir la joie d'entendre, le 19 juin, exécutée en perfection et avec « un effet prodigieux » la *Damnation de Faust* elle-même, dans la salle du théâtre de l'Opéra de Berlin. Fêté en

Russie, sur un geste de l'impératrice, par la noblesse, et en Prusse, par le roi, la famille royale et le public musicien, il en était venu à formuler ainsi ses impressions : « Plus je vis l'étranger, moins j'éprouvai de joie à vivre misérable et méconnu dans ma patrie. » Au mois d'août 1847, lassé de la lenteur avec laquelle marchaient les négociations au sujet d'une place de chef du chant à l'Opéra, il rendit « leurs paroles » aux deux directeurs, Duponchel et Nestor Roqueplan. Il préféra tenir de l'impresario Jullien, un Français domicilié à Londres, la place de chef d'orchestre d'un théâtre d'opéra que l'on allait créer et installer à Drury-Lane. On lui promettait dix mille francs d'appointements par trimestre pendant la durée, non déterminée, de la saison théâtrale ; de plus, il donnerait quatre concerts « pour chacun desquels on lui garantissait cent livres sterling », ce qui faisait, dit une note du 22 août dans la *Gazette musicale*, « dix mille francs de plus ».

Berlioz partit pour Londres le mardi 1er novembre, c'est-à-dire un mois avant l'ouverture du théâtre, annoncée pour le 1er décembre. Il fut ébloui tout d'abord de ce que l'on semblait lui réserver. Le 10 novembre, il écrivait à un de ses amis, M. Tajan-Rogé, de l'orchestre de Saint-Pétersbourg, pour lui conter sa joie et ses espoirs :

« Jullien est un homme d'audace et d'intelligence qui connaît Londres et les Anglais mieux que qui que ce soit. Il a déjà fait sa fortune et il s'est mis en tête de construire la mienne. Je le laisse faire, puisqu'il veut, pour y parvenir, n'employer que des moyens avoués par l'art et le goût. »

Ces illusions et ce contentement durèrent quelques

semaines. Au lendemain des débuts de la troupe dans *Lucie de Lammermoor*, Berlioz se déclarait très satisfait de l'orchestre, des chœurs, de la chanteuse Mme Gras (Dorus-Gras) et du ténor Reeves, un Irlandais à la « voix charmante », à la « figure expressive », très bon musicien, jouant « avec feu ».

Mais, dès le 14 janvier, il sait à quoi s'en tenir sur la position de Jullien, déjà ruiné sans que personne s'en doutât, et n'ayant, pour soutenir son entreprise, ni répertoire ni argent.

« Il a exigé d'abord la réduction d'un tiers des appointements, et ne paie plus du tout : on paie seulement chaque semaine les choristes, l'orchestre et les ouvriers, pour que le théâtre puisse marcher. Jullien a vendu son magasin de musique de Regent's Street près de deux cent mille francs, mais pas un sou pour le chef d'orchestre, les acteurs principaux, le peintre décorateur, etc., etc. »

N'entrevoyant guère d'autre ressource, le « chef d'orchestre » s'occupe avec ardeur, dès le début de l'année 1848, de préparer l'audition de ses œuvres. La date du 7 février est convenue pour le premier concert. Le 16 janvier, Berlioz écrit à Vigny pour le prier de le seconder dans son entreprise en lui procurant l'accès près du comte d'Orsay. Sa lettre, à tous égards, mérite d'être citée :

« Mon cher de Vigny, je vais jouer ici dans trois semaines une partie très sérieuse et d'où dépend peut-être tout mon avenir en Angleterre. Je donne mon premier concert à Drury-Lane le 7 février prochain. Je crois que vous connaissez beaucoup le comte d'Orsay ; il pourrait m'être d'une grande utilité dans son cercle et dans celui de lady Blessington. Voulez-vous être assez bon pour me donner deux lignes pour lui ?... Je serai très fier et très heureux de pouvoir être présenté par vous.

« Macready m'a chargé de le rappeler à votre souvenir. Il a magnifiquement mis en scène et admirablement joué dernièrement une tragédie intitulée *Philippe d'Artevelde*, au Princess Theatre : malgré ses efforts cependant, la pièce n'a obtenu aucun succès. Un jeune acteur fait en ce moment fureur dans *Othello ;* on en parle comme d'un nouveau John Kemble. Je ne l'ai pas vu et son nom m'échappe. L'*Antigone* de Sophocle, représentée à Saint James Theatre, ces jours-ci, par Bocage et quelques *poor players* français, avec les chœurs de Mendelssohn, n'a pu faire qu'une recette et demie. Je suis chargé de monter et de diriger l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck à Drury-Lane ; si miss Birch ne chante pas trop faux, j'espère que nous serons plus heureux. J'ai un orchestre et un chœur admirables, et de plus ce phénix, cet être fabuleux après lequel tous les théâtres lyriques courent éperdus, un ténor. C'est un Irlandais nommé Reeves : il a de la chaleur, de l'intelligence et une voix. Il rubinise, mais avec bonheur souvent. Il est fort beau dans le rôle d'Edgar de Ravenswood.

« Voilà toutes mes nouvelles littéraires et musicales. On me prédit ici une belle position avant deux ans ; mais le premier coup que je frapperai doit être bien dirigé. L'appui de vos amis me sera d'une grande utilité et je n'hésite pas à vous le demander. Adieu, adieu, pardon de mon verbiage. Mille amitiés admiratives. Votre tout dévoué,

« H. Berlioz. »

Alfred de Vigny devait être absent de Paris, quand la lettre de Berlioz y arriva. Le brouillon de la lettre écrite par lui au comte d'Orsay porte la date tardive du 30 janvier 1848. Pour avoir été retardée, la recommandation se fit sans doute plus pressante ; elle le fut au plus haut point, tout en restant insinuante et agréable.

« Je veux te prévenir, mon ami, de la visite que tu vas recevoir de notre célèbre compositeur Hector Berlioz. Il vient de me demander une lettre pour toi, je la lui enverrai

demain, il te la remettra. Aujourd'hui je veux te parler d'avance de son rare et sérieux mérite et te mettre au courant de sa personne.

« Il est homme de cœur et d'esprit, en voici la preuve en un fait. Il y a environ douze ans que, voyant jouer *Shakespeare* par miss Smithson, il devient amoureux fou de cette belle et habile personne. Il lui offre son cœur orné d'une chaumière, elle refuse, étant alors au milieu de sa gloire d'un moment. Il se retire silencieusement. Quelque temps après, elle se casse la jambe ; la voilà par terre, sans théâtre, sans argent, au milieu de Paris. Berlioz revient, la demande et l'épouse. A présent, je ne sais où elle est ni où est leur amour ; ne lui parle pas d'elle provisoirement.

« Ce beau et réel talent de compositeur semble surtout, en musique, ce qu'est celui d'un sombre paysagiste en peinture. En l'écoutant, je songe toujours involontairement au *Déluge* du Poussin. Son *Requiem*, la *Marche au Supplice*, le *Rêve de la reine Mab* de Roméo, la *Marche des Pèlerins*, sont des chefs-d'œuvre.

« Peut-être les connais-tu ; je ne pense pas cependant que tu les aies entendus bien exécutés. Il peint par les notes, il fait voir ce qu'il décrit ; on suit des yeux, cela est certain, la folle Mab galopant dans le cerveau d'un page et dans celui d'un magistrat.

« Je t'enverrai donc Berlioz, cher ami, et tu me feras plaisir de le présenter à lady Blessington. Je désire que *Sa Gracieuse Majesté* le reçoive bien à Gore House. M[me] de Grammont m'a dit hier que l'on allait graver quelques-unes de tes statuettes. On m'en a dit des merveilles, de ton Napoléon surtout ; je ne les ai pas vues encore. Mais le ravissement qu'on en a me plaît d'avance. N'as-tu pas fait ton portrait ? J'ai peur que tu n'aies craint de te flatter. Il me tarde de voir si ton œil est un miroir fidèle. Tu es surprenant. On dirait que tu n'as qu'à te lever de ton fauteuil, tirer la sonnette, et il te vient un *talent* tout formé, qui t'appartient et se met à sculpter et à peindre.

« A présent, cher ami, que j'ai causé avec toi, tu n'éprouveras pas trop de saisissement en voyant entrer Hector

Berlioz avec une autre lettre qui te prie comme celle-ci de le recevoir avec tes grâces habituelles. »

Dans cette première lettre, tout le passage sur la vie intime de Berlioz depuis : « Il est homme de cœur et d'esprit » jusqu'à : « ne lui parle pas d'elle provisoirement. » a été biffé par Vigny sur son brouillon : ces lignes furent sans doute supprimées ou modifiées, après réflexion.

La seconde lettre, datée du 1er février sur la minute autographe, arriva tout ouverte à Berlioz, qui, nous le verrons par sa réponse, fut très fier de la remettre et ne l'aurait pas moins été de pouvoir la garder : elle dut circuler à Londres.

« Je te prie, mon ami, d'accueillir en mon nom, avec ta grâce accoutumée, M. Hector Berlioz dont la célébrité européenne et le génie musical ne sauraient t'être inconnus. Il va faire lui-même en Angleterre la propagande de cette belle et innocente Révolution dans l'art qu'il a accomplie en France. Je souhaite fort pour l'Angleterre, ma belle-mère, qu'elle sache apprécier comme nous l'avons fait ici cette puissante originalité et ces magnifiques créations. Je voudrais être assis entre toi et lady Blessington lorsque vous entendrez ces grandes œuvres, souvent comparées à celles de Beethoven et de Mozart. Ce ne sera pas à toi, cher Alfred, toujours si Français partout où tu es, que je ferai l'injure d'apprendre les noms de ces compositions magnifiques de Berlioz. Je sais d'avance le prix que tu attacheras à la conversation d'un homme d'un si rare esprit dont tu as dû lire souvent les savantes et vives critiques dans le *Journal des Débats*.

« Je te prie de mener, aux fêtes musicales qu'il donnera, toute la cour de jeunes lords qui vient à Gore House. Vous serez heureux et ravis par tant de force et de grâce. La muse de Berlioz est une blonde fille du Nord comme Ophélia. Je suis sûr que la nation de Shakespeare lui

jettera des couronnes, je voudrais que la première vînt de ta main.

« D'ici là je la serre de tout mon cœur d'ami d'enfance et de frère d'armes, toujours à toi.

« Alfred DE VIGNY. »

La réponse de d'Orsay ne fut pas longue à venir et ses bons offices la précédèrent encore.

« Gore House, 5 feb. 1848.

« Mon cher ami, j'ai reçu tes deux charmantes lettres. Il nous suffit de savoir que Berlioz soit ton ami pour qu'il soit bien reçu ici. Il est venu hier au soir, et j'ai eu le plaisir de le présenter à plusieurs personnes, dont j'avais macadémisé (*sic*) l'esprit en sa faveur, à l'aide de ta poétique description de son supérieur talent. Je me suis retrouvé en pays de connaissance avec lui, car il est aussi ami d'Eugène Süe, de Liszt, et enfin de tous les bergers de notre époque, car la société ne se compose que de ces derniers et des innombrables moutons.

« Il y a bien longtemps que tu nous avais négligés; pourtant nous parlons souvent de toi. Lady Blessington faisait lire dernièrement à ses nièces de tes charmants ouvrages, et s'il y avait un télégraphe magnétique tout aussi bien que l'électrique, tu aurais été bien aise de sentir combien tu es apprécié à Gore House.

« Envoie-nous toujours tes amis, ils seront les nôtres à l'instant, et n'oublie jamais que je suis et serai toujours ton ami affectionné.

« D'ORSAY. »

Pour apprécier tout ce qu'il y a de générosité de cœur dans ce billet, il faut se rappeler qu'au moment où il fut écrit, la ruine de d'Orsay et de lady Blessington était à demi consommée : une année après, on mettait à l'encan le mobilier luxueux et toutes les richesses d'art de Gore House.

Le concert eut lieu à la date indiquée. L'*Athenæum*, où écrivait Chorley, critique musical de tendances réactionnaires, mais grand ami de lady Blessington et du comte d'Orsay, et ami de Vigny lui-même, en rendit compte avec une faveur qu'un mois auparavant personne n'aurait pu prévoir. Il insistait sur l'extrême attention que le public anglais avait prêtée à cette sélection des ouvrages de Berlioz « malgré la longueur du concert ». L'assistance très nombreuse avait manifesté, au dire du journaliste, un véritable enthousiasme à propos de la Marche hongroise à la fin de la première partie de *Faust*, et de la danse des Sylphes dans la seconde partie. La semaine d'après, l'*Athenæum* publia une grande étude analytique sur la cantate de *Faust*. Dans presque tous les journaux londoniens où il fut parlé du concert, ce sont les termes élogieux qui dominèrent. Quoique réduit de moitié, l'article du *Times*, écrit par Davison, produisit « son effet ». Le « vieux Hogarth du *Daily News* » disait à Berlioz « dans une agitation des plus comiques » que tout son sang « était en feu », qu'il n'avait jamais été « excité de la sorte ».

Berlioz écrivit à Vigny, le 10 février, pour le remercier de l'avoir tant aidé à gagner la partie :

« Mon cher de Vigny, je vous remercie de vos aimables lettres ; avant même que je les eusse portées, le comte d'Orsay m'avait invité (grâce à vous toujours) à aller passer la soirée chez lui. J'y ai reçu l'accueil le plus gracieux du maître et de la maîtresse de maison. Ils m'ont parlé de vous comme en parlent tous ceux qui vous connaissent ; mais j'ai eu bien du regret de donner à M. d'Orsay l'adorable lettre d'introduction que vous m'aviez permis de lire en la recevant. Cette lettre est un chef-d'œuvre

d'esprit, de style et de bonté (cette rare qualité que je mets au-dessus de toutes les autres et qui ne se trouve guère bien pure qu'unie à une intelligence élevée). Elle m'a fait sentir de nouveau combien il est doux d'aimer les gens qu'on admire. Merci ! je vous serre la main de tout mon cœur.

« Bocage est de retour à Paris. L'acteur tragique dont je vous ai parlé se nomme Brooke : il continue à faire fureur dans *Othello* et dans sir Giles du *Nouveau moyen de payer ses vieilles dettes*. Vous parlez du bonheur des compositeurs qui n'ont pas besoin de *traductions !* Au contraire, nous en avons besoin, et c'est là notre grand malheur. Dieu sait comment j'ai été traduit en allemand pour *Roméo* et pour *Faust*. Chorley vient de traduire en anglais les deux premiers actes de *Faust* que j'ai donnés lundi à mon concert de Drury-Lane, et heureusement on dit que c'est bien. En tous cas, j'ai été *splendidement* exécuté et ma musique a pris sur cet auditoire anglais comme le feu sur une traînée de poudre. J'ai eu un succès de tous les diables, on m'a rappelé, on a fait redire deux scènes de *Faust*, et toute la presse est favorable. Le *Morning Chronicle* fait seul des réserves, parce que (dit ce vieux nigaud de rédacteur) je fais des fautes de *contrepoint* et de *rythme... Sancta Simplicitas !* Je voudrais bien vous faire entendre ce concert de Sylphes qui les a tant remués... franchement, je crois que cela vous ferait plaisir. Macready est en province. Notre théâtre se traîne, il n'a plus que quinze jours à mourir, la clôture étant fixée au 25.

« Adieu, adieu, *remember me ! I am very happy to be able to call myself your friend*.

« H. Berlioz. »

Le revers de la médaille, c'était la situation obérée de Jullien et les difficultés de toute sorte qui en résultaient pour Berlioz. La réalisation du deuxième concert devenait fort douteuse avec des musiciens et des choristes qu'on ne payait plus. Quant au

chef d'orchestre, ses appointements couraient les champs, comme il l'écrit à son ami Morel, et il ne devait jamais « les rattraper ». Sans doute l'association des musiciens anglais, dans son banquet annuel, lui décernait des honneurs presque « inusités » ; mais la cabale de quelques confrères, menés au combat par Costa, l'empêcha d'obtenir la place de chef d'orchestre de la Société des concerts de Londres, place vacante depuis la mort prématurée de Mendelssohn. Vers le milieu du mois de mai, la détresse du compositeur était devenue telle qu'une fois de plus les idées de suicide, dont sa jeunesse avait été hantée en 1830 et en 1832, se représentaient à son esprit. Enfin le second concert eut lieu le 29 juin et Berlioz retrouva le succès du mois de février. La chronique étrangère de la *Gazette musicale* l'enregistre, à la date du 9 juillet : « La Symphonie d'*Harold*, la *Marche des pèlerins*, les fragments de *Faust* » et notamment l'air du Sommeil chanté par Méphistophélès et « rendu par la voix puissante et métallique de Bouché, ont produit un immense effet. Mme Pauline Viardot a supérieurement chanté deux de ses mélodies, et le concert s'est terminé par l'*Invitation à la valse* de Weber dont Berlioz a si bien écrit la partition ».

Holmes, l'auteur distingué d'une *Vie de Mozart*, donna dans l'*Atlas*, à l'occasion de ce concert, un article très louangeur sur Berlioz compositeur et chef d'orchestre. Le musicien fut si ravi qu'il envoya à la *Gazette musicale* ces éloges, traduits. Alfred de Vigny, qui connaissait Holmes et qui pouvait agir utilement sur lui, n'est-il pour rien dans l'idée

qu'eut le critique d'art de donner à Berlioz cette marque de haute estime ?

Oubliant très vite ses plaies d'argent, et restant plein de gratitude pour ce public anglais, si « sérieux », si « attentif », dont l'aptitude à s'éprendre des grands efforts, même en musique, l'avait d'abord surpris, mais, plus encore, ému, Berlioz revint à Londres plus d'une fois, toujours avec satisfaction. Quand les fonctions de membre du jury d'exposition l'y ramenèrent en mai 1851, le salon de Gore House n'existait plus, ni, je crois même, la maison ; lady Blessington était morte et reposait, depuis deux années, en terre française. Quant au comte d'Orsay, en attendant qu'une nomination *in extremis* de surintendant des Beaux-Arts vînt le trouver sur son lit de douleur, il peuplait de médaillons, de bustes, de statues, sortis de ses mains, l'atelier de la rue du Cirque, et il s'évertuait, sans plus y réussir qu'un artiste de génie, à tirer parti de ce « talent » de statuaire amateur dont Alfred de Vigny s'émerveillait, en lui recommandant l'auteur du *Requiem*, d'*Harold en Italie*, de *Roméo et Juliette*.



Pendant près de trois ans, Alfred de Vigny, retenu au Maine-Giraud par la santé précaire et plus encore, j'imagine, par la secrète volonté de la comtesse Lydia, ne revint pas à Paris, et ne revit point Berlioz. Ce n'est pourtant pas au lendemain de cette relégation en Angoumois que Vigny reçut de son ami la lettre non datée que l'on va lire :

« Mon cher de Vigny, il y a aujourd'hui deux ans et trois mois que nous ne nous sommes vus !... Je ne vous donne pas de rendez-vous, faute de pouvoir disposer avec certitude d'une heure dans la journée ; mais j'irai au faubourg Saint-Honoré demain ou après-demain dans la matinée, bien désireux de vous revoir et tout honteux d'avoir pu rester si longtemps sans échanger avec vous quelques paroles. Mille amitiés bien vives et sincères.

« H. Berlioz. »

Si, pour expliquer tout ce temps passé sans se revoir, l'absence de Vigny devait suffire, quelle raison Berlioz aurait-il de se déclarer « tout honteux » ? Je serais porté, pour ma part, à situer cette période d'indifférence après l'élection de Berlioz à l'Institut (21 juin 1856) et avant l'élection de Beulé comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, le 12 avril 1862. Berlioz, qui souhaita le poste, dont Beulé fut nommé titulaire, aurait-il éprouvé le besoin, dans ces jours de compétition, de venir chercher chez Vigny ou un appui ou des conseils qui lui avaient rarement fait défaut ? Ce sont, je le reconnais, de simples conjectures. Ce qui pourrait les excuser, à la rigueur, c'est que mis à part le séjour au Maine-Giraud, on ne voit pas, dans la longue amitié de Berlioz et de Vigny, d'autre place pour ces « deux ans et trois mois » de séparation complète.

Pour revenir aux faits, un an à peine après être rentré de la Charente, Vigny reçut de Berlioz une lettre datée du « mardi 19 ». Elle est de décembre 1854. C'est une invitation à venir le 24 décembre au deuxième concert de *l'Enfance du Christ*.

« Mardi 19.

« Mon cher de Vigny, venez donc dimanche prochain à deux heures entendre la deuxième exécution de mon oratorio *l'Enfance du Christ* ; vous me ferez un bien grand plaisir. Cela ne dure qu'une heure et demie et, d'après l'expérience faite *in anima... publica*, c'est assez peu redoutable. Vous n'aurez pas le temps de vous endormir. Adieu, cher poète invisible (1), croyez à la sincère, fidèle et affectueuse admiration de votre tout dévoué.

« H. Berlioz. »

Alfred de Vigny entendit-il, en 1855, les « concerts monstres » de l'Exposition universelle au Palais de l'Industrie ? Assista-t-il, en 1856, au *Te Deum* de Saint-Eustache ? Rien ne permet de l'affirmer ni de soutenir le contraire. Ce qui est trop certain, c'est qu'au moment où la nouvelle du succès de *Béatrice et Bénédict*, représenté en août 1862, à l'inauguration du théâtre de Bade, put arriver jusqu'à lui, Vigny était déjà torturé par le mal profond dont il devait mourir. Ce succès venait tard pour Berlioz lui-même :

« On m'a rappelé je ne sais combien de fois, — écrivait-il à son fils. — Tous mes amis sont dans la joie. Moi, j'ai assisté à cela dans une insensibilité complète ; c'était un de mes jours de souffrance, et tout m'était indifférent. »

On pourrait dire, en effet, de Berlioz qu'il mit encore plus de temps à mourir que Vigny. Dès 1862, il était « éprouvé », lui aussi, par ce qu'il appellera

(1) C'est ici la véritable allusion à la longue éclipse causée par le séjour en Angoumois.

bientôt son « infernale névrose ». Il n'allait pas tarder à écrire : « Je ne fais plus que souffrir. »

Il imposa silence à ses douleurs pour conduire, au Théâtre-Lyrique, les répétitions laborieuses des *Troyens*. Reçu à l'Opéra depuis plusieurs années, et toujours ajourné sous un prétexte ou sous un autre, ce drame musical, ou plutôt une partie de ce drame, celle qui est intitulée *les Troyens à Carthage*, put enfin être représentée, au Théâtre-Lyrique, le 4 novembre 1863, et la première représentation eut, à certains moments, des apparences de triomphe ; mais, en fin de compte, cette œuvre élevée, qui ne deviendra jamais populaire, n'attira pas alors le grand public. « Il me manquait votre main, » écrit Berlioz à son ami Humbert Ferrand, sous l'impression du « succès magnifique » de la *première ;* il lui manquait aussi la main du poète des *Destinées* : depuis le 17 septembre 1863, Alfred de Vigny était mort.

Dans ses *Souvenirs personnels et Silhouettes contemporaines*, au chapitre Berlioz, que j'ai déjà cité en tête de cette étude, Auguste Barbier raconte le trait suivant :

« Nous assistions tous deux à l'enterrement d'un ami commun. Pendant tout le service et au cimetière, le compositeur resta silencieux et sombre. A la sortie du cimetière, il me dit : « Je rentre chez moi, venez-y ; nous lirons quelques pages de Shakspeare. — Volontiers. » Nous montâmes, et, installés, il lut la scène d'Hamlet au tombeau d'Ophélie. Son émotion fut extrême et deux ruisseaux de larmes s'échappèrent de ses yeux. »

On n'a, je le déclare, aucune preuve que cette scène ait eu lieu le 19 septembre 1863, à l'issue des

obsèques du poète, après que le cercueil eut été déposé à mi-hauteur de cette colline de Montmartre où Vigny jeune, gracieux, passionné pour l'art, était venu jadis réconforter le cœur de « Lélio » ; mais, qu'il en ait été ainsi, et qu'à ce deuil sacré Berlioz, le vieux romantique, ait voulu associer son dieu, le dieu d'Hugo et de Vigny, « William Shakspeare », cela paraît trop vraisemblable et trop harmonieux pour qu'on ne soit pas presque excusable de le croire.

TROISIÈME PARTIE

On aurait quelques chances de deviner l'énigme de la vie intérieure chez Alfred de Vigny et d'atteindre par là jusqu'aux racines de sa pensée, si l'on réussissait à mesurer les émotions qu'il a pu ressentir devant ces trois puissants aspects de toute humaine destinée : l'amour, la nature, la mort. Puis-je me dispenser d'aborder ce travail ? Ne serait-il pas, en quelque sorte, malséant d'avoir donné tant d'importance à cette foule d'écrivains ou d'esprits distingués qui, de près ou de loin, honorèrent l'auteur d'*Eloa* ou des *Destinées*, et de me détourner de lui sans avoir essayé seulement d'apercevoir le « sanctuaire » très secret de ce cœur infiniment tendre et qui fut un « cœur offensé » ?

I

LA VIE SENTIMENTALE

Ce serait se tromper sur la nature de Vigny que de borner — comme on le fait presque toujours — au roman frénétique avec la fameuse actrice Marie Dorval sa vie sentimentale. La place que cette passion a tenue dans les préoccupations du poète n'est pas négligeable assurément ; mais, quand le moment viendra d'ajouter quelques traits à toutes les gloses,

curieuses ou insipides, que la critique la plus récente a répandues sur ce sujet, j'abandonnerai sans regret aux biographes friands de scandale le plaisir équivoque de s'appesantir sur les détails des coulisses ou de l'alcôve, et, quelque bruit qu'on ait pu faire des lettres dérobées aux tiroirs de la comédienne, je ne m'en approcherai pas, une loupe à la main, pour y chercher des traces d'érotisme.

Je ne crois pas d'ailleurs devoir dissimuler que, dès les débuts de son existence de garnison, c'est-à-dire entre dix-huit et vingt-deux ans, Alfred de Vigny fit plus ou moins ce que faisaient, pour la plupart, ses camarades de caserne, c'est-à-dire courut au plaisir. Il y courut, pour employer ses propres expressions, avec toute la fougue des « nerfs vigoureux » qu'il tenait de son père et du « sang brûlant » que sa mère lui avait transmis. Il se flatte ou s'accuse d'avoir « ressenti et supporté » les « fatiques » voluptueuses avec le même emportement, la même obstination qu'il embrassait « tous les travaux ». Son confident et son complice à l'heure des plus juvéniles ardeurs, Gaspard de Pons, nous fait cette confession : « Avant d'aimer une femme, j'ai commencé par aimer tout le sexe féminin. » Le mot serait, je pense, applicable à Vigny lui-même. Rappelons-nous ce que l'ami indiscret nous a dit ou laissé entendre dans une note des *Adieux poétiques* : « Moi qui ai assisté aux bouillonnements si riches de cette imagination dans toute la force, dans toute la plénitude de son effervescence... », et il s'est cru tenu d'insister longuement sur le sujet étrangement scabreux qui exerça, un certain jour, cette imagination impétueuse et débridée.

Sans entrer dans de pareils détails, Vigny lui-même n'a pas craint de fournir sur les passe-temps amoureux de sa vie d'officier une confidence expressive. Nous lisons dans un endroit inédit des Mémoires, qu'il ne pouvait pas mener la vie de luxe et de grandes dépenses de certains de ses camarades, Edouard de Beauvau, prince de Craon, Camille vicomte d'Orglandes, Maurice de Malézieu, Louis de Turgot.

« Je fus heureux, ajouta-t-il, d'être dans un régiment qui souvent m'éloignait de Paris dans la saison des bals et des plaisirs les plus coûteux. Cette sorte de gêne redoubla en moi le goût des études sérieuses et de la retraite..... Je me bornai donc à quelques sociétés intimes où j'allais, à de rares intervalles, faire de longues visites et dont les amitiés m'étaient chères. Toujours je choisis les familles distinguées de manières, d'élégances et de langage, où la vie est paisible et rangée, où de jeunes et belles personnes donnent un aspect riant à la maison et semblent rafraîchir et parfumer l'air en traversant les salons. Quelquefois s'y formèrent des affections profondes et *de ces liens sacrés et mystérieux qu'on laisse deviner, qu'on ne raconte jamais et que l'on n'avoue au plus intime ami que lorsque lés femmes les ont elles-mêmes confessés.* »

En lisant ces dernières lignes, il est difficile de ne pas se reporter par la pensée aux pages les plus ardentes du livre de Stello, de ne pas revoir Chatterton, le sombre soupirant de Kitty Bell, ou cet André Chénier, touché, sans aucun doute, par la grâce naissante de Mlle de Coigny, mais plus passionnément épris du charme si profond de Mme de Saint-Aignan! On se rappelle encore, dans *Servitude et Grandeur militaires*, cet entretien des deux officiers,

où se révèle sans effort l'égarement fatal et incurable du lieutenant Timoléon d'Arc*** :

« Ce bonheur-là est une impasse véritable. — Trop vrai ! trop vrai ! l'entendis-je murmurer — Vous ne pouvez pas empêcher qu'elle n'ait un jeune mari et un enfant, et vous ne pourrez pas conquérir plus de liberté que vous n'en avez; voilà votre supplice à vous. — Il me serra la main : Et toujours mentir ! dit-il. »

On en vient donc, malgré soi, à donner un sens plus profond à cette notation du *Journal d'un poète*, où se résume avec vigueur l'idée d'un ouvrage dramatique, demeuré malheureusement à l'état de projet :

« Une tragédie sur l'adultère. — Quoiqu'on ait abusé de ce crime, on n'en pas encore sondé la profondeur, les supplices de l'amant, sa honte devant l'époux trahi. »



Cette vie intime, obscure s'il en fût — car le poète gentilhomme a cru devoir, par respect pour lui-même autant que pour autrui, ne l'étaler jamais — comprend plusieurs événements, de caractère très divers.

Entre 1822 et 1823, Vigny connut Delphine Gay, dans toute la fraîcheur et tout l'attrait si pur de ses dix-huit ans. L'admiration amoureuse qu'elle inspirait, vers ce temps-là, à toute la jeunesse du *Cénacle*, s'empara de lui jusqu'au point de l'amener à l'idée du mariage. On sait combien la blonde Muse — ce joli mot « la Muse » n'était pas démonétisé — fut touchée de ses attentions élégantes et flatteuses. C'est avec la confiance ingénue d'une enfant que Delphine

Gay, jusque-là si joyeuse et si insouciante, ouvrit son âme à la tendresse. On sait aussi quelles difficultés surgirent et avec quelle sécheresse Mme de Vigny mère refusa son consentement.

Le jeune lieutenant de la garde royale s'inclina plus docilement et plus vite qu'il n'aurait fallu devant ce despotisme maternel. La vierge fière fut touchante de dignité. Sans une plainte, sans un mot de reproche ou d'étonnement, cachant à tous, avec la plus noble pudeur, sa douloureuse déception, ce jeune cœur se referma.

Les amis de la jeune fille firent tout pour la ramener au simple « bonheur d'être belle ». Vers le milieu de 1824, ils espérèrent l'éblouir en faisant briller à ses yeux les avantages d'un mariage morganatique avec le comte d'Artois, le futur roi de France : ils échouèrent. Un an après, on voulut lui faire épouser le baron de Lagrange, et la combinaison fut sur le point de réussir. En 1826, lorsque le comte de Vigny, marié récemment avec une créole anglaise, réputée riche et sotte, était porté au premier rang dans le monde des lettres par son ouvrage sur la conjuration de Cinq-Mars, Mme et Mlle Gay éprouvèrent le besoin de quitter Paris. On a le billet inédit de Sophie Gay répondant, semble-t-il, à l'envoi du roman dans sa deuxième édition, et invitant l'ancien amoureux de sa fille à venir la revoir avant qu'elle allât séjourner assez longtemps en Italie :

« La mère et la Muse (1) — espèrent que M. le comte

1. Suscription : « Monsieur, Monsieur le comte de Vigny, rue de la Ville-l'Evêque, 31. En écrivant ces mots : « la mère et la Muse », Mme Gay reprend, je pense, une formule d'Alfred de Vigny.

de Vigny ne les laissera point partir sans venir recevoir leurs adieux et tous les compliments qu'elles lui doivent pour le succès de *Cinq-Mars* qui augmente chaque jour. C'est tout comme les bons sentiments qu'inspire l'auteur. »

Samedi. »

De cette absence prolongée nous savons quelque chose, par la correspondance de Lamartine (1), et nous pouvons voir là comment l'auteur des *Harmonies*, après avoir écrit le mot cruel : « C'est un joli talent féminin, mais le féminin est terrible en poésie », se laissa prendre au charme, plus encore qu'Alfred de Vigny. La sympathie, une fois déclarée, devint un culte enthousiaste.

Est-ce par comparaison avec les deux poètes que la romanesque jeune fille dédaigna d'autres hommages, et notamment ceux du prince romain qui demandait, en 1828, à l'épouser ? Le journaliste Émile de Girardin fut plus heureux. Le 1er juin 1831, un mois après le succès éclatant du drame d'*Antony*, cet autre bâtard obtenait la main de l'illustre Delphine. Elle allait bientôt signer du pseudonyme de vicomte de Launay ses causeries de la *Presse*, et elle était trop femme de lettres, ou mondaine trop informée des commérages parisiens, pour n'avoir pas appris que, depuis peu, Alfred de Vigny s'était laissé lier au joug par une femme de théâtre.

Les relations s'interrompirent quelque temps ; mais, si le comte de Vigny ne fréquenta guère les deux premiers salons de Mme de Girardin, celui de la rue Saint-Georges et celui de la rue Laffitte, il fut

(1). Antoni Deschamps vit à Rome, en 1827, Mme et Mlle Gay. Cf. *Alfred de Vigny, les Amitiés*.

un familier des réunions intimes des Champs-Élysées, dans le petit hôtel de la rue de Chaillot. On a quelques courts billets inédits de Delphine à Vigny. Ils ne sont point datés. On peut affirmer qu'ils se rapportent tous ou presque tous à cette période. Ils sont signés invariablement : « D. G de Girardin » (Delphine Gay de Girardin) : ils sont écrits sur ce ton de familiarité impérieuse qui succède parfois à l'expression du sentiment passionné et qui, pour des témoins quelque peu clairvoyants, trahit plus sûrement que toute autre manifestation les ardeurs anciennes.

« Je vous propose de venir me voir demain mercredi soir. Vous trouverez chez moi Mlle Rachel et quelques amis. Etes-vous capable de faire pour moi ce sacrifice ? Il n'y a pas de chemin de fer à Chaillot.

« Mille affectueux souvenirs. »

La dernière ligne de ce billet exprime une intention malicieuse. Il y est fait allusion à l'horreur du poète pour les voyages sur la voie ferrée. La railleuse Delphine n'a pas oublié le hors-d'œuvre paradoxal cloué à la *Maison du berger* : « Evitons ces chemins — leur voyage est sans grâces, etc. »

Ce « mercredi soir », Rachel venait-elle chez Mme de Girardin pour entendre quelque chose de la targédie de *Cléopâtre*, avant que la pièce fût soumise au Comité de lecture du Théâtre-Français ? Dans ce cas, le billet non daté que l'on vient de lire aurait précédé d'assez peu le second, qui se met aisément à sa date :

« Vous êtes venu me voir le seul jour de l'année où je sois sortie. J'étais au Théâtre-Français ; on y lisait *Cléo-*

pâtre (1). Tachez d'être libre mercredi soir, c'est-à-dire demain, et venez me consoler de cette visite perdue.

« Mille affectueux souvenirs. »

Voici qui est plus laconique encore et plus intime:

« Venez donc me voir un moment mercredi soir, mon cher voisin. J'ai mille choses à vous dire. Venez un peu avant minuit.

D. G. de Girardin. »

« Lundi. »

Et enfin :

« Je voudrais vous voir pour une intrigue.
« Tâchez donc de me donner un moment mercredi soir.
« Mille affectueux souvenirs. »

D. Gay de Girardin. »

« Lundi. »

Tandis que Mme de Girardin redevenait familière avec son ancien soupirant, jusqu'à le sommer de se présenter devant elle à l'heure où la plupart des visiteurs se sont, l'un après l'autre, retirés, Alfred de Vigny écrivait pour elle la belle pièce de vers intitulée *Pâleur*, recueillie fort heureusement, avec d'autres épaves poétiques de plus mince intérêt, par l'éditeur du *Journal d'un poète.* Tout le roman des jeunes ans frémit dans ces stances émues :

Lorsque sur ton beau front riait l'adolescence,
Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,

(1) La tragédie de *Cléopâtre* fut représentée aux Français « par les comédiens ordinaires du Roi », le 13 novembre 1847. Il serait aisé de retrouver, avec l'aide de M. Couët, le docte et obligeant bibliothécaire du Théâtre-Français, la date du jour de la lecture.

Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance,
Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu;

Lorsqu'on voyait encore grandir ta svelte taille
Et la Muse germer dans tes regards d'azur,
Quand tes deux beaux bras nus pressaient la blonde écaille
Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur;

Quand des rires d'enfants vibraient dans ta poitrine
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,
Tu n'était pas si belle en ce temps-là, Delphine,
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur.

La pièce est datée du 15 avril 1848. Mme de Girardin avait alors 43 ans. Vigny avait déjà doublé le cap de la cinquantaine. Cette pâleur, qui semblait encore adorable à l'ancien romantique, était le premier indice d'un mal profond qui détruisit, quelques années plus tard, la Muse terrassée brutalement et très cruellement vieillie.



Pour détourner plus sûrement son fils de ce qu'elle jugeait une mésalliance, Mme de Vigny avait dû prier le colonel du régiment où il servait, et la comtesse de Fontanges, femme du colonel, de découvrir sans trop tarder un beau parti qui rendrait au blason des Vigny, très dédoré, son ancien lustre. Ce beau parti, on crut l'avoir trouvé chez des colons de la Guyane anglaise, alors domiciliés à Pau, et, le 8 février 1825, l'officier poète — est-il besoin de le dire une fois de plus ? — épousait miss Lydia Bunbury. Si j'en crois une tradition, qui s'est perpétuée dans une famille unie au comte de Vigny par une intimité d'un demi-siècle, c'est la jeune créole qui s'éprit follement du

gentilhomme français. Cette préférence emportée, manifestée d'ailleurs d'une façon fort ingénue, ne manqua pas d'agir sur l'imagination inflammable d'Alfred de Vigny et lui fit prendre pour un sentiment très voisin de l'amour la satisfaction de vanité qu'il éprouvait.

L'illusion ne dura pas longtemps. Dès les débuts du mariage, à la suite d'un accident de grossesse qui se reproduisit, fort malheureusement, trois ans plus tard, la jeune comtesse de Vigny devint la femme maladive, et accablée d'infirmités, qu'elle resta toute sa vie. La première fraîcheur n'était pas, à vrai dire, sans agrément : elle répandait une sorte d'éclat sur des traits chiffonnés et, somme toute, insignifiants ; elle pouvait prêter quelque attrait au visage. Elle fit place au teint couperosé et très vulgaire des Anglaises qui ont passé fleur. La taille s'épaissit ; un embonpoint, qui n'était pas signe de vigueur, tourna vite à l'obésité. L'esprit, très indolent, garda les allures du corps. L'étrangère ne voulut pas ou ne sut pas apprendre le français. Son embarras, devant les familiers très caustiques de l'Arsenal, fut commenté par eux presque aussitôt d'une façon peu bienveillante. Mais ses compatriotes eux-mêmes ne semblent pas l'avoir tous regardée avec des yeux très indulgents. Voici comment Charles Hervey, dans *Temple Bar* (décembre 1888), traduit l'impression gardée par lui d'une visite au salon de la rue des Ecuries d'Artois, un jour du mois de mars 1844 :

« Madame de Vigny, qui paraissait beaucoup plus âgée que son mari (1) et qui était manifestement impotente, ne

(1) Elle avait une année de moins.

présentait trace quelconque d'origine patricienne et ressemblait infiniment plus à une femme de charge (housekeeper) qu'à une comtesse ; rien ne saurait être moins mondain que son aspect et l'extrême simplicité de son accoutrement; après le premier bonjour à chaque nouvel arrivant, je ne l'entendis plus, à moins qu'elle ne fût directement interpellée, proférer un seul mot pendant mon audience qui dura tout un après-midi. »

Si « l'infidélité », comme disait, dans cette langue spéciale aux romantiques, l'auteur de *Dolorida*, est pardonnable ou explicable, c'est peut-être — qu'on excuse la réflexion — après une union aussi mal assortie.

Ce furent ces disgrâces mêmes et la douceur de caractère dont elles s'accompagnaient qui firent naître chez Vigny une passion plus profonde, plus rare et plus indestructible que l'amour, la passion de la pitié. Dans un de ces accès de franchise qui font, à certains moments, explosion dans son œuvre et qui y jettent, par endroits, la lueur vive d'un éclair, il laisse échapper cet aveu qui est à recueillir : « Rien n'est entêté comme une colombe. J'en ai connu une qu'il aurait fallu tuer pour la chasser de mon lit ; je l'y ai laissée et elle a gagné son procès. » C'est ainsi qu'il s'exprime sur la comtesse Lydia, le 8 septembre 1837, peu de temps avant la mort imprévue de la contesse Léon de Vigny. Depuis quatre années, il veillait sur sa mère, et après l'avoir sauvée à demi d'un transport au cerveau, il savourait le bonheur douloureux que l'on peut ressentir « à combattre une maladie dans une personne qui vous est chère, à la voir revenir à la vie ». Ce qu'il avait éprouvé près de sa mère, il l'éprouva depuis, près de sa femme,

cette créature dolente et aussi débile, aussi incapable de se suffire, qu'une enfant.

C'est pour la délivrer des terreurs où la Révolution de février l'avait jetée, qu'il se retira de Paris pendant plus de trois ans et qu'il s'en éloigna, bien des saisons encore. C'est pour lui assurer les douceurs d'une existence à demi rustique et tout le bénéfice d'un air vivifiant sur les hauteurs boisées de sa terre de l'Angoumois, qu'il épousa la solitude, à la façon de ce grand religieux qui, le premier, offrit la bague d'alliance à une dame auguste et repoussée de tous, la Pauvreté. « La solitude est sainte », répétait-il souvent, comme un moine cloîtré qui murmure sa litanie, et qui semble compter sur les paroles du verset pour l'attacher d'une manière plus étroite aux vœux qu'il a pu prononcer.

« Elle l'est doublement, — ajoute-t-il, quand on s'y voue pour remplir un devoir tel que celui de relever et soutenir une santé qui retombe sans cesse, une vie que mon absence renverserait. »

Toute la correspondance de Vigny avec Philippe Busoni, son plus intime ami de l'âge mûr, et avec la vicomtesse Alexandrine du Plessis, la plus chère de ses parentes, laisse percer, à travers les mille incidents de la vie littéraire ou les bavardages mondains, l'éternelle préoccupation de cette tendresse dévouée, inquiète et infatigable. Depuis 1848, il n'est pas une année qui n'amène avec elle, à un moment donné, son tribut de soucis cuisants, son cortège d'alarmes :

« Je me porte à merveille et j'en ai besoin, car Lydia vient encore d'être fort souffrante et forcée de garder le lit. La voilà mieux et je vous écris en paix. » [16 juin 1851.]

« Hélas, oui, trop souvent, j'ai de mortelles inquiétudes pour ma chère bonne Lydia. J'ai passé cette nuit encore debout, auprès d'elle, avec mille tourments. Je n'oserais la quitter un jour entier parce que les accidents si subits de sa santé me remplissent d'effroi. Mais je ne veux pas en parler, ce serait trop de voir ses souffrances, d'avoir ces tourments et de les raconter. Tout ce qui lui plaît est réuni autour d'elle. L'air pur, frais et chaud de ce pays, des jardins déjà remplis de fleurs, des lectures, des travaux qu'elle aime à voir ; je fais cultiver, défricher, bâtir, construire, boiser, peindre et restaurer ce vieux manoir qu'elle aime.» [15 avril 1852.]

« Je viens de passer deux mois bien cruels : car Madame de Vigny a été atteinte tout à coup d'une maladie des yeux qui est devenue en peu de jours si violente que j'ai craint qu'elle ne perdît la vue. A présent encore, elle ne peut lire ni écrire et son œil gauche n'est pas guéri. Cette nouvelle et désolante souffrance a été bien combattue, suivie et soignée. J'ai à me louer des médecins, mais elle a eu beaucoup à souffrir des remèdes qu'il a fallu faire. » [10 août 1853.]

« Un nouvel accident vient de m'affliger. Madame de Vigny vient de faire une chute que personne ne pouvait prévoir ni prévenir, en descendant de voiture près de moi. Elle est blessée à la tête et je viens de passer les nuits à son chevet avec les médecins.... Toujours garde-malade, vous le voyez, mon cher ami ; c'était écrit dans ma destinée sur un livre que nous lirons peut-être un jour là-haut, si le bibliothécaire éternel veut bien le laisser ouvert sur son pupitre, comme l'évangile à l'église. » [21 juin 1860.]

Et le jour vient où, lui-même, il se sent frappé par un mal étrange, un mal qui, bien longtemps avant de le tuer, le jette à bas, l'anéantit. Il oublie ses propres douleurs pour ne songer qu'à celles de l'amie à demi aveugle et plus écrasée que jamais :

« Tout souffrant que je suis, j'attendais minuit avec impatience pour vous écrire (c'est à la vicomtesse du Plessis

qu'il parle cette fois). Tout le jour j'ai gardé Lydia pour m'efforcer de la distraire de ce qu'elle souffre. Sa vue s'affaiblit de plus en plus et ce n'est qu'après des douleurs de tête d'une grande violence que ses yeux se voilent et qu'une sorte d'ombre complète les couvre à un tel point qu'elle est prête à tomber dans les appartements où il faut qu'on l'accompagne en la soutenant : cela me remplit de tristesse et d'effroi, comment pourrais-je penser à moi-même ? » [29 septembre 1862.]

La mort enfin franchit le seuil, la mort bien souvent conjurée mais cette fois inattendue. Lydia est emportée au moment même où son cher compagnon la croyait engagée dans la voie de la guérison et où il retrouvait, pour apprécier son propre état, comme un soupçon d'apaisement :

« La rapidité de l'attaque fut inexorable... Sans un moment d'espérance, mais sans douleur, cette âme si pure et si bonne me quitta en me disant : « Mon bon Alfred, je ne souffre pas. » Seule et dernière consolation ! »

En perdant les raisons qu'il avait de se sacrifier, le poète, du même coup, abjurait ses raisons de vivre.

Lydia partie, la chambre conjugale vide, Alfred de Vigny descendit un à un, très douloureusement, chancelant à chaque palier, mais sans s'arrêter un instant et sans jeter un seul regard derrière lui, les degrés de la tombe.



L'événement sentimental auquel les biographes de Vigny, depuis une étude de Sainte-Beuve dans les *Nouveaux lundis*, ont donné le plus d'importance est sa liaison avec Marie Dorval, la grande artiste romantique. De 1818 à 1829, Mme Dorval fut popu-

laire dans les théâtres dits alors « de boulevard ». De 1829 à 1837, elle conquit la célébrité la plus haute à la Porte-Saint-Martin, à l'Odéon, au Théâtre-Français : ses lauriers purent porter ombrage à Mlle Mars. De 1837 à 1849, elle fut délaissée par son amant, dédaignée par le public, rebutée sans pitié par les directeurs de théâtre : ses derniers jours furent très malheureux.

Je ne referai pas, après tant d'autres, un exposé complet et détaillé de cette aventure amoureuse. On a cherché surtout — et j'ai moi-même un peu touché à ce point-là (1) — comment la passion de Vigny prit naissance. J'emprunterai aux lettres inédites quelques indications propres à expliquer comment elle a fini.

Il faut se rappeler d'abord cette réflexion du *Journal d'un poète* :

« Quand on se sentpris d'amour pour une femme, avant de s'engager on devrait se dire : comment est-elle entourée ? quelle est sa vie ? Tout le bonheur de la vie est appuyé là-dessus. »

Cette idée, entrée un peu tard dans l'esprit de Vigny, n'en sortira plus ; on la retrouve exprimée autrement, et revêtue de sa parure symbolique, dans la correspondance avec la vicomtesse du Plessis :

« Aucun de nous n'est isolé et comme posé sur la pointe d'une aiguille ; notre vie est toujours appuyée sur quelqu'un, et resserrée par le voisinage des relations de famille, comme un arbre par les branches d'une forêt qui l'entoure, et quelquefois l'étouffe. J'aimerais à connaître les frênes et les chênes qui vous pressent. »

(1) *Alfred de Vigny. Les amitiés.* Alfred de Vigny et Alexandre Dumas, p. 272.

En devenant l'amant de la Dorval, le comte de Vigny se trouva, sans l'avoir prévu, en rapports quotidiens avec des gens — y compris Merle, le mari — qu'il n'aurait jamais vus sans cette circonstance, et, comme il arrive toujours, la femme dont il raffolait lui imposa toutes ses amitiés. La correspondance inédite laisse entrevoir ses relations avec trois femmes d'âme passionnée, toutes trois intimes de Marie Dorval : Pauline du Chambge, George Sand, Marceline Desbordes-Valmore.

Pauline du Chambge, jolie mondaine que la perte de sa fortune avait faite auteur de romances, fut d'abord la maîtresse d'Auber. Quand le musicien l'eut quittée, elle se fit, en tout bien tout honneur, la protectrice des poètes. Elle s'employa de son mieux pour frayer la route à Brizeux, « le Breton ferré » et, quelques années plus tard, au Provençal Adolphe Dumas. C'est pour elle que Desbordes-Valmore, la confidente de tous ses secrets, a imaginé l'expression qu'on a, depuis, tant prodiguée : « Quelle âme blanche ! (1) » Les amants de George Sand sont si nombreux et si connus qu'il ne semble pas à propos de les énumérer. Quant à la tendre Marceline, elle n'ignorait pas jusqu'à quel point, vers 1824, M. de Vigny avait été l'ami de son ingrat, de son adoré séducteur, le don-juanesque H. de Latouche (2). Si peu envieuse qu'elle fût, elle ne pouvait

(1) L'expression se trouve dans une lettre inédite de Mme Desbordes-Valmore à Mme Dorval, lettre qui sera reproduite presque en son entier dans les pages suivantes.

(2) Ces relations de Mme Desbordes et de H. Latouche ont été discutées et le seront encore longtemps. M. Maurice Tourneux a touché au sujet avec talent dans une excellente étude sur H. de Latouche.

pas envisager la condition de Marie Dorval, idole d'un poète, sans soupirer quelque *a parte* douloureux, comme celui-ci :

« La seule âme que j'eusse demandée à Dieu n'a pas voulu de la mienne. Quel horrible serrement de cœur à supporter jusqu'à la mort ! »

Chacune de ces trois amoureuses a joué son rôle dans la comédie passionnée dont Alfred de Vigny et Mme Dorval furent les interprètes principaux.

La bonne Desbordes-Valmore (1), dont la moindre vertu paraît avoir été de tressaillir d'admiration au plus léger frémissement de lyre de son époque, ne pouvait se montrer que très enthousiaste des ouvrages d'Alfred de Vigny (2). En 1832, après avoir reçu et lu le livre de *Stello*, elle écrit de Lyon à Pauline du Chambge un billet presque délirant. Ce billet, très probablement, a passé sous les yeux de Marie Dorval. Il est arrivé, du moins, dans les mains d'Alfred de Vigny, qui ne l'a pas laissé perdre.

« Cherche, trouve, embrasse l'auteur de *Stello* de cet embrassement qui traverse les lieues, les rues, la foule, —

(1) Tourguénef disait de George Sand : « C'est une de nos saintes. » M. Lucien Descaves l'a dit, à son tour, de Marceline Desbordes-Valmore. Sa biographie hagiographique est d'une réelle beauté.

(2) L'admiration était réciproque. Il est presque prouvé qu'Alfred de Vigny insista auprès de Sainte-Beuve en 1833 pour qu'il écrivît son premier article sur Mme Desbordes-Valmore. Et nous lisons dans une lettre de Marceline à Pauline du Chambge, du 24 décembre 1836 : « Est-ce possible ce que tu me dis de M. de Vigny et de ce qu'il pense de ces vers « tout flamands » ? Je ne sais comment je suis faite, mais ces surprises me font pleurer et penser à ce que je ne voudrais pas. La *seule âme*, etc. » (Pougin, *la Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*.)

dont une maîtresse n'est pas jalouse. — Prends mon âme enfin, un moment détournée de ses maux pour s'arrêter sur ce livre où j'ai vu mourir André Chénier et souffrir M. de Vigny. Quel ravissement ! Quelle torture ! Ces mots pleins de lumière, qu'ils sont beaux ! Ils brilleront toujours, va ! Dis-lui que je l'aime encore mieux qu'après avoir lu *Cinq-Mars*. Kitty Bell ! portrait d'ange impérissable, comme un Raphaël. Je suis pénétrée dans les os de cette lecture inattendue. — Car je n'ai ni la force de lire, ni le temps. — Coudre et souffrir, c'est mon sort. »

La lettre arrivait à un moment où rien ne traversait encore l'affection du poète et de la comédienne. Si l'actrice, par définition, ambitionnait de plaire à bien d'autres qu'à l'amoureux, Alfred de Vigny semblait occupé d'elle seule. Pour qu'elle pût se montrer au public sous un aspect imprévu, et l'éblouir par sa coquetterie après l'avoir, jusqu'à ce jour, attendri surtout par ses larmes, il écrivit le proverbe dramatique : *Quitte pour la peur*.

C'est au lendemain même de son succès dans cette pièce que Mme Dorval donna au comte de Vigny les plus fortes raisons de détester le lien qui le retenait enchaîné. Mais, après avoir couru la province et y avoir repris ses habitudes les plus libres, Mme Dorval revint quelque temps au poète, dont les démarches très pressantes auprès de Taylor et Buloz avaient réussi à la faire engager, dès le début de 1834, au Théâtre-Français. Le 12 du mois de février 1835, elle remportait la plus brillante victoire dans la Kitty Bell du drame de *Chatterton*.

C'est encore au lendemain du triomphe que reprennent les trahisons. On a publié des billets de Vigny écrits à Dorval dans ces instants troublés, des billets débordant de reproches, de plaintes. Mais,

pour entendre un autre son, il suffira d'entendre l'autre cloche. De toutes les lettres de Dorval écrites à Vigny au temps de l'ardente passion, il ne s'en est conservé qu'une seule. Elle a beaucoup de prix. Le poète la relut sans doute après la mort de cette actrice de génie, pour laquelle il avait souffert, et, en tête de l'autographe, il ajouta cette ligne de commentaire, où perce une pitié encore affectueuse : « Pauvre Marie, jalouse de Mme Sand ! »

Voici cette fougueuse lettre, où l'actrice joue la jalousie avec un talent de simulation qui peut donner l'idée de ce qu'étaient ses accents dramatiques :

« Je cherche, je veux trouver je ne sais quelle blessure, quelle balle (1) qui vous aille au cœur pour vous rendre le tourment de cette soirée.

« Être obligée de rentrer et de vous laisser partir sans *vengeance*, être obligée d'attendre ! ! Vous êtes un homme affreux et le plus froid des hommes et le plus méchant, et aussi le plus maladroit, et vous ne savez rien cacher ; vous n'avez pas pu me cacher tout le plaisir que vous aviez à rester la soirée entière près de cette femme. Je vous trouve ensemble. Vous voyez la peine que j'en ressens, cela vous est bien égal, et vous allez lui chercher une place.

« Vous aviez là une belle occasion de vous en débarrasser ! Mais cela vous plaisait tant ! tant ! Je ne pouvais rien dire, moi, — d'ailleurs cette femme, ce n'est pas vous qu'elle aime et je ne lui en veux pas, — mais vous, vous avez abusé de ma situation, vous saviez que vous me feriez mal et cela ne vous a pas arrêté, et vous l'avez emmenée et elle a mis son bras sur le vôtre et vous ne saurez jamais tout ce que cela me donne de rage et de haine contre vous ! !

(1) J'ai ici pris la liberté de corriger un texte peu lisible ou incorrect. Le manuscrit porte « quelle mal ». La leçon que je propose est-elle préférable à « quel mal » ?

J'ai voulu voir jusqu'où irait votre effronterie et j'ai fait semblant de vous permettre de la reconduire. « Oh ! mon ange » (1), comme tu allais profiter de la permission que je te donnais, pauvre sotte ! ! et tu faisais semblant de chercher les moïens d'éviter cela.

« Mais il fallait *t'en aller, t'en aller*, comme tu fais toujours quand mon mari est là ! mais tu voulais la reconduire. C'était là le but de toute ta soirée ! Mais comment veux-tu que je puisse me méprendre ? Oh ! c'est incroyable que tu aies osé faire ce que tu as fait et ce que tu allais faire...

« Autrefois, pour t'avoir vu avec ta femme, ta femme enfin ! j'ai là ta lettre, je viens de la lire. Quelle triste, quelle douloureuse comparaison ! « Vos lettres me font mal. » Je déteste cela de ce soir. Toujours de la raison et jamais d'amour, une amitié bien froide...

« Sachez donc, Alfred, que plus vous me parlerez de tranquillité et moins je vous en laisserai, plus vous serez calme et plus je m agiterai, plus vous aurez d'indifférence et plus vous me rendrez jalouse.

« Mais, ce soir, qu'est-ce qui ne l'aurait pas été ?...

« Comme j'ai souffert ! Comme j'étais à mon rôle ! Je vous dis que je vous déteste, que je ne veux pas vous voir, que je vous connais, que je pénètre dans votre cœur. Je vous défends de me voir. Je ne veux pas montrer tout mon cœur, toutes mes larmes, tout mon chagrin à qui ne sait plus me comprendre. Vous n'avez plus que ce mot à la bouche : « Vous êtes folle ! » Vous niez tout ce que je souffre, et moi, je vous dis que vous me tuez, que vous poussez sur la croix quand vous me rendez jalouse. »

Et la tirade se poursuit, traversée par des traits d'une réalisme assez bas, qui donnent comme un air de parodie à ces imprécations de tragédienne. Je ne dois pas, je ne veux pas tout citer, mais il

(1) L'actrice reprend ironiquement une formule de Vigny : on la retrouverait dans ses lettres amoureuses.

n'est pas sans intérêt de voir où aboutit cette *épître des Vous et des Tu* du genre frénétique, et quel est le dessein secret de cette triviale fureur.

« Votre cœur m'a trahi, vous ne m'en ôterez pas la conviction. Vous savez si bien vous dispenser d'une chose qui vous déplaît ! Et cela était bien simple. Du moment que vous rameniez Mme Sand dans ma loge et que mon mari était là, tout était dit, toutes les politesses étaient faites ; elle était chez nous là : vous n'aviez pas mission de la reconduire. *C'était à nous.* Mais pour cela *il fallait vous en aller avant nous*, autrement vous nous mettiez dans l'impossibilité de la reconduire. Vous étiez bien sûr que mon mari ne demanderait pas mieux que de se débarrasser de cette corvée en votre faveur. Il fallait *vous en aller*, et vous saviez bien tout cela : vous savez tout ce qu'il faut faire, vous Mais vous vouliez *vous en aller avec elle* et vous trouviez un secret plaisir à cela. Et vous croyez que je vous le pardonnerai ? Non. Un jour je vous dirai : que c'est de cette soirée que vous m'aurez perdue. »

Le prétexte était bien choisi pour renoncer au rôle de Kitty Bell. Mme Dorval était impatiente, en effet, d'apporter l'aide de son talent au rival même de Vigny, au productif, au remuant Victor Hugo. Celui-ci offrait à l'actrice, très contestée Français malgré son grand succès récent, l'occasion de se camper, dans une œuvre nouvelle. en face de Mlle Mars ; il lui faisait espérer une sorte de royauté dramatique dans la création d'un des personnages de femme d'*Angelo*. Au contraire, après les acclamations de la *première* de *Chatterton*, que pouvait-elle attendre d'une tragédie sans action, où le public ne venait déjà plus, mais où le critique Planche affirmait qu'elle risquait de fatiguer, d'énerver à jamais, dans un effort minutieux, ses ailes d'aigle ?

Un an plus tard, Dorval fuyait la maison de Molière. Elle s'en allait demander aux tréteaux de province les occasions de se produire que Paris ne lui offrait plus.

Elle avait emporté, dans ses bagages, la brochure de *Chatterton.* Elle joua Kitty Bell à Lyon dans le théâtre même où l'acteur Valmore était engagé. Ce séjour de Marie dans la cité de misère des ouvriers fut pour Marceline comme une ardente illumination des plus froides ténèbres. Voici comment Mme Desbordes-Valmore répond, peu de jours après le départ, à une lettre de Dorval, qui lui est venue d'Avignon, la première étape théâtrale après Lyon. Elle veut que cette réponse, très désirée arrive à l'oiseau de passage avant qu'il se soit envolé :

« Ne partez pas sans ma lettre ! Je m'enferme très décidément pour vous parler. Quant à me ressouvenir de vous, soyez sûre que c'est toujours, et à travers cette vie si obscure et si agitée que vous avez émue jusqu'au cœur. Tous vos mots me reviennent tristes et flamboyants. Ils font encore leur bruit dans ma tête, mais une de vos images qui me ressaisit avec une puissance accablante, — c'est celle de Kitty Bell, quand elle va cesser de souffrir. Je lui ai tendu les mains l'autre jour, comme à une belle et chère réalité !...

... « Vous me faites aimer Avignon puisqu'il y a des âmes pour vous — un beau ciel, n'est-ce pas, et des rues, j'espère, moins humides et moins sombres pour vous porter quand vous êtes lasse! Dites, penserez-vous quelquefois à moi, qui reste là dans cette ville de toutes les tristesses? Je sais bien que vous avez les vôtres, et c'est, par-dessus tous vos prestiges, pourquoi je ne vous oublierai jamais. Je crois qu'il en sera de même de vous. Ne pensez pas à moi quand tout va bien, quand rien ne vous fait mal, quand on vous écrase de transports et de caresses. Ce n'est pas là mon heure à moi. Mais quand tout se sauve

loin de votre attention et qu'il se fait en vous un silence dont on a presque peur, et que vous vous chuchotez à vous-même :

Tout n'est que vanité,
. . . .
Mensonge, fragilité !...

oh ! je vous prie, appelez-moi. Je ne manquerai jamais de venir Et alors je vous dirai tout ce qu'il y a d'espérance en moi sous ce fardeau de ronces que je traîne comme je peux, et qui forment entre vous et moi le lien dont vous me parlez. Nous avons beaucoup souffert, vous et moi, dès l'enfance. Nous avons eu faim sans manger, à l'âge où l'on croit que toutes les fleurs de la terre et que tous ses fruits sont plantés pour nous. — Nous avons vu nos mères sans feu – assez ! Jetez ma lettre dans ce feu que je vous attriste (1). Je ne peux pas ouvrir mon cœur qu'il ne s'en échappe d'amers souvenirs... Appelez moi comme vous voudrez, comme cela vous vient du cœur aux lèvres quand vous m'écrivez et que vous pensez *de moi*. Il ne m'est pas possible de vous écrire intimement sans vous appeler : Chère ! Ne vous tuez pas trop pour ceux que vous illuminez en passant Ménagez l'huile précieuse de cette lampe ardente. Pensez à tout ce qui vous attend à Paris. Là est l'avenir Pensez qu'un théâtre s'élève pour *vous* (2). Vraiment, l'argent se trouvera. Mais je vous en conjure, ne jetez pas le vôtre .. J'ai peur que le courrier s'en aille encore sans ma lettre.

« Adieu. Bonheur et soleil.

« Marceline VALMORE. »

Cette éloquente et touchante lettre de Marceline dut être envoyée au comte de Vigny par Mme Dorval. Elle s'est retrouvée, dans la correspondance inédite,

(1) La lettre est écrite vers la fin du mois de novembre.
(2) Elle fait allusion aux projets d'Anténor Joly, relativement au théâtre de la Renaissance.

à côté du billet qu'en 1832 Mme Desbordes-Valmore adressait à Pauline du Chambge après une lecture de *Stello*.

A la date du 4 mars 1837, la liaison durait encore. La preuve en est fournie par une lettre de Vigny à Auguste Cavé, poète rouennais. Dans cette lettre (la lettre L du recueil Sakellaridès, page 71), Vigny plaide, une fois de plus, pour *Chatterton*, et il rend hommage à Mme Dorval, qui brave l'opinion en colportant sa pièce :

« Grâce à l'admirable *Kitty Bell* que vous couronnez et que vous allez bientôt me rendre, toutes les villes de France à présent m'ont dit que j'avais eu raison. Toulouse s'est montrée, parmi toutes, enthousiaste de la seule tragédienne de France, exilée par la Comédie-Française. J'espère que ces transports, ces couronnes auront servi à faire rougir ici ceux qui éloignent une femme aussi parfaite qui donnait la vie au théâtre mourant... »

A la fin de cette année 1837, la mère du poète meurt. C'est un des bienfaits de la mort, lorsqu'il nous la faut contempler chez un être qui nous fut cher, que de déchirer le brouillard des erreurs et de nous faire apercevoir pour un instant, dans sa belle clarté, la véritable route de la vie. Les relations de Vigny et de Marie Dorval furent rompues.

Elles furent rompues, malgré l'actrice et malgré ses amies. La preuve en est encore dans une lettre du recueil Sakellaridès. Alfred de Vigny répond à Pauline du Chambge. Pour deviner tout ce que la sentimentale Pauline a pu apporter de raisons en faveur d'un rapprochement, il suffit de scruter les paroles de la réponse. La lettre est datée du 6 octobre 1838 : depuis onze jours déjà, le comte de Vigny

est installé, avec sa femme, ravie de plaisir, dans le « vieux manoir » du Maine-Giraud, « au milieu des rochers et des bois ».

... « Rien ne m'échappe, écrit Vigny, de tout ce qu'il y a de parfait dans les ménagements de votre conduite, si difficile dans une circonstance si grave. Permettez que je n'y revienne plus et que je ne rouvre pas mes blessures pour vous écrire avec mon sang. Je me suis bien assez reproché le fardeau des confidences dont vous étiez écrasée. Soyez-en délivrée et enfin oubliez ce que j'ai peut-être dit de trop violent devant vous. Tout est fini. »

Un mois à peine après avoir écrit cette lettre, Alfred de Vigny partait pour l'Angleterre et il y séjournait six mois. On sait qu'il a daté de Shavington (1839) la pièce immortelle qui a pour titre *la Colère de Samson*. C'est une tradition bien établie que de prétendre retrouver dans cette pièce le testament des amours du poète et l'implacable vengeance des trahisons dont il aurait souffert. Qu'en parlant des « secrets vendus », des « pleurs fallacieux » et de cette « honte » secrète

De se voir découverte ensemble et pardonnée,

le poète se soit reporté, comme malgré lui, à des impressions intimes, il serait peut-être téméraire d'en disconvenir. Et c'est certainement l'expérience profonde de la passion amoureuse qui lui a inspiré des paroles comme celles-ci :

L'homme a toujours besoin de caresse et d'amour.
. . . .
Et les regrets du lit, en marchant, le suivront.
. . . .

Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu,
Car plus le fleuve est grand, et plus il est ému.
. . . .
Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
La femme, enfant malade, et douze fois impur.
. . . .
Et la délation du secret de nos cœurs
Arraché dans nos bras par des baisers menteurs.

Mais, je l'ai dit ailleurs, le dessein de sa pièce fut très probablement inspiré à Vigny par la haute ambition de présenter dans un raccourci très puissant les beautés de premier ordre du grand poème de Milton, *Samson Agonistes*. Je n'abandonne pas cette opinion ; je tâcherai plutôt de l'enrichir d un élément nouveau.

Avant d'approcher de Milton et de son merveilleux poème, Alfred de Vigny reçut certainement une autre incitation à traiter le sujet. Il vit et il revit avec admiration, chez lady Blessington, deux chefs-d'œuvre de Mantegna, deux chefs-d'œuvre entrés depuis à la *National Gallery* et qui s'y trouvent désignés par les numéros 1145 et 1417. Le premier de ces deux ouvrages a pour titre *Samson and Delilah* ; le second s'intitule : *The agony in the Garden*. En me retrouvant, il y a peu d'années, devant ces deux peintures géniales. je fus frappé de retrouver dans l'une et l'autre certains traits des deux poèmes de Vigny. Les touches pittoresques du début de la *Colère de Samson* :

...... La nuit n'a pas calmé
La fournaise du jour dont l'air est enflammé,

ne nous apportent-elles pas l'indication même de cette petite toile, peinte à la détrempe sur lin ou

sur soie, et où ce qui s'empare, avant tout, du regard, c'est un ciel orageux et inoubliable, un ciel rouge, strié de noir ?

Dans l'*Agonie du jardin*, qui est celle du Christ au jardin des Oliviers, se retrouvent et les disciples endormis, *lie the three disciples sleeping*, et le Seigneur à genoux sur la roche de Gethsémani, *our Lord kneels in prayer on a rocky mount*, et, dans le fond du tableau, Judas, qui s'approche furtivement, montrant la route aux gens armés et en marche derrière lui :

Dans le bois, il entendit des pas
Et puis il vit rôder la torche de Judas.

Et il n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la poésie de s'assurer qu'en écrivant *la Colère de Samson*, Alfred de Vigny pensait bien moins à châtier son ancienne maîtresse qu'à rivaliser de véhémence verbale avec Milton, qu'à s'élever, pour la pure beauté de l'impression d'art, à la même hauteur que l'admirable maître Mantegna.

Bien convaincue que toute intimité avec son amoureux d'antan lui était interdite, Mme Dorval se résigna. Mais quand ses insuccès d'actrice au Théâtre-Français commencèrent à l'effrayer, c'est « M. de Vigny » qu'elle appela à son secours. La lettre qu'elle lui adressa, le 6 mai 1840, dans le moment de détresse qui suivit la chute de *Cosima*, — une pièce que George Sand avait écrite pour elle, — ne contient pas un mot ni un accent qui puisse laisser soupçonner les relations du temps jadis. Comme nous sommes loin de la scène de jalousie ! Le ton est devenu bien humble !

« Monsieur,

« Vous avez sans doute entendu parler de la catastrophe de *Cosima* et vous savez sous quel ouvrage fatal j'ai été écrasée. Ç'a été une soirée bien fâcheuse pour moi et qui a remis en question ma position au Théâtre-Français. Je voudrais bien me relever glorieusement Je veux dire que je désire vivement jouer *la Maréchale d'Ancre*. J'en ai parlé très récemment à Buloz ; il m'a dit que vous alliez vous occuper d'en faciliter la représentation en diminuant le personnel. J'en suis d'autant plus contente que cela me donnera la facilité de jouer votre drame en province. Je prends donc la liberté de vous écrire pour vous supplier de vouloir bien hâter votre travail et la mise en scène de votre *Maréchale d'Ancre*. Je pars dans trois mois, et il en faudra bien un de répétitions. Mais il faudra que vous ayez la bonté de me relire le rôle, car c'est en vous entendant lire que je me suis à peu près élevée à la hauteur de Kitty Bell Puis il vous faudra m'expliquer la partie *politique*, parce qu'il n'y a pas de femme au monde plus ignorante que moi. Buloz a besoin d'être pressé. il est entouré d'influences mauvaises. Il y a des gens qui seraient bien aises que je ne jouasse pas dans votre drame, et surtout qu'on ne le jouât pas !

« Je remets en vos mains mes intérêts de gloire et d'avenir.

« Croyez-moi, Monsieur, votre bien reconnaissante et bien dévouée.

« Marie Dorval. »

« Ce 6 mai 1840. »

La correspondance inédite d'Alfred de Vigny ne contient plus qu'une trace de ses rapports d'auteur avec l'artiste dramatique. Il avait gardé le « programme » ou plus exactement la lettre d'invitation, manuscrite et autographe, pour la représentation qui fut donnée en mai 1845, sur la scène du Théâtre-Italien, au bénéfice de Mme Dorval. On ne me saura

pas mauvais gré de donner un extrait de ce document qui a son intérêt pour l'histoire des derniers combats et de la déroute du romantisme.

« . . Au moment où les deux écoles qui représentent l'art sont en lutte et où la forme classique semble avoir repris faveur, j'ai pensé qu'il pourrait être curieux de mettre en présence deux des meilleurs ouvrages de l'ancienne et de la nouvelle école.

« Par les conseils de plusieurs hommes de goût, on a choisi *Rodogune* : la tragédie dont Corneille faisait le plus de cas parmi les siennes, et qui, n ayant pas été jouée depuis très longtemps à la Comédie-Française, est presque nouvelle pour notre jeune génération. Ce chef-d'œuvre fournira à Mlle Georges, qui a bien voulu prêter le concours de son beau talent à cette solennité, l'occasion de paraître dans un des plus beaux rôles, celui de Cléopâtre. Cette admirable actrice est aujourd hui le dernier et précieux reste de la grande époque tragique de Talma, dont elle a longtemps partagé le succès.

« *Chatterton*, l'une des plus simples et touchantes expressions du drame moderne, a paru devoir le mieux convenir dans cette soirée. Sa célébrité est méritée. C'est une des plus belles inspirations de M. de Vigny l'un des chefs les plus distingués de l'école spiritualiste. Le public ayant bien voulu m'accepter avec une grande faveur dans le personnage de *Kitty Bell*, que j'ai créé à la Comédie-Française. j'ai cru devoir choisir ce rôle, comme celui auquel je dois les plus beaux succés de ma carrière dramatique. »

Cette carrière ne mit pas plus de quatre ans à s'achever. Très peu de temps après la mort de Mme Dorval, le théâtre du Gymnase risqua, dans la saison d'été de 1849, une reprise de *Quitte pour la peur*. Rose Chéri et Bressant avaient eu la fantaisie de paraître ensemble dans cette pièce. La petite comédie dramatique fut mise à l'étude et jouée pendant que l'auteur était retenu dans sa terre du Maine-Giraud.

Ce fut pour Alfred de Vigny l'occasion de se souvenir de Dorval et de parler encore d'elle.

Il écrivit à Busoni :

« J'aime à penser que cette pauvre âme tourmentée, Mme Dorval, n'a pas vu jouer ce rôle que je fis pour elle. Cela m'eût serré le cœur. Un journal a dit que le dédain l'avait tuée. Je le crois, je le vois même dans votre avant-dernière lettre que j'ai sous les yeux. Le directeur du Théâtre historique vous avait dit qu'il ne se souciait plus de l'engager. Les pauvres actrices ! on ne peut trop les gâter, les couronner et les bercer comme des enfants, car elles n'ont qu'un jour... »

Il écrivit, sur le même sujet, à sa cousine, la vicomtesse Alexandrine du Plessis. Elle lui faisait grief d'avoir permis qu'on tirât de l'oubli ce proverbe immoral.

Il répondit : « Je serai peut-être le seul à Paris n'ayant pas vu cette représentation, qui est fort courue à ce que l'on m'écrit. Et si je la vois jamais, faut-il le dire? oui (pourquoi pas ?), cela pourra bien me serrer le cœur, car il me semble, en pensant à celle pour qui ce fut écrit, que l'on jette sa robe au sort et que l'on se partage son manteau. »

Avec son amertume encore passionnée, ce dernier mot d'Alfred de Vigny sur Mme Dorval est plus émouvant qu'un sanglot. Celle qui créa Kitty Bell est noblement ensevelie dans ce grand souvenir biblique.

*
* *

Il faut, sur plus d'un point de cette vie sentimentale, se résigner à ignorer. Telle partie de la corres-

pondance, au lendemain de la mort d'Alfred de Vigny, a été, je puis l'affirmer, retirée avec soin et scrupuleusement jetée au feu, lettre par lettre.

On s'est posé, d'autre part, ce problème assez curieux. A qui donc pensait le poète en dédiant « à Eva » sa *Maison du berger*? Un jeune érudit de valeur, trompé par quelques apparences, a risqué une solution que je ne m'attarderai pas longtemps à discuter. Cette « fille de l'Océan », dit-il, c'est Marie Dorval, née à Lorient. On reconnaît sa « tête pâle », son « beau front » son « col penché ». C'est bien elle qui peut avoir à rougir de passer « dans les songes » d'un « impur inconnu » qui « la voit et l'entend ». C'est à elle aussi que Vigny donne le conseil de renoncer à ses courses à travers la France pour goûter le repos des champs, pour cacher « l'amour et sa divine faute » dans l'épaisse bruyère du Maine-Giraud. Il n'y a qu'un grave défaut à cette construction hypothétique : la pièce de la *Maison du Berger* est de l'année 1844; elle a été produite à la *Revue des Deux Mondes* dans le numéro du 15 juillet. Sept ans s'étaient écoulés depuis la séparation complète de Vigny et de Mme Dorval, et, si jamais le mot « tout est fini », une fois prononcé, a gardé son sens absolu, c'est bien dans ce roman d'amour traversé de mille misères.

Une autre hypothèse résisterait peut-être plus à l'examen. En relisant la pièce, il n'est pas trop étrange de se demander si certains traits ne seraient pas mieux applicables à une des amies intimes de Vigny, la comtesse d'Agoult. Le poème, ai-je dit, est du mois de juillet 1844. La rupture entre le musi-

cien Liszt et Mme d'Agoult, préparée par de longs et douloureux dissentiments, avait été publique et définitive au mois d'avril de cette année-là. Qu'on relise, avec cette idée, des vers comme ceux du début :

Si ton cœur, gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,
Portant comme le mien, sur son aile asservie
Tout un monde fatal, écrasant et glacé ;
S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Eclairer pour lui seul l'horizon effacé ;

Si ton âme enchaînée. ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber ta rame,
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer, etc.

Toutes ces expressions semblent choisies pour définir cette situation de Mme d'Agoult. En femme de courage, elle fait face au monde, d'où son audace passionnelle l'a exclue. Elle est devenue déjà journaliste et auteur pour tâcher de reconquérir une sorte de rang social. Elle peut, cependant, dans une heure de lassitude, chercher

. . . . . à sa beauté de profondes retraites
Pour la mieux dérober au profane insultant.

Elle a assez couru l'Europe et assez suivi son amant dans « toutes les villes », où il se faisait acclamer, pour avoir le droit de ne pas « ternir » ses pieds plus longtemps « aux poudres du chemin » et d'accepter, — elle l'avait fait à Nohant, — l'asile vaste, reposant, des « grands bois » et des champs « libres comme la mer ».

Mais comment expliquer décemment cet autre passage ?

Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,
Et là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,
Pour nos cheveux unis un lit silencieux.

Ce n'est pas à l'ancienne maîtresse de son ami Franz Liszt qu Alfred de Vigny peut adresser ces paroles, plutôt surprenantes, si, comme l'avait remarqué l'attentif Sainte-Beuve, elles contiennent tout le sens qu'elles paraissent exprimer.

Faut-il donc — Sainte-Beuve paraissait nous l'insinuer — voir dans la rêveuse et presque immatérielle Eva quelque autre de ces *inconnues* très réelles qui occupèreut le poète ? On pense involontairement à cette jeune et belle Anglaise, mystérieusement amenée par Vigny chez Jean Gigoux, en 1834 ou 1835, pour qu'il improvisât un portrait d'elle, un croquis : « Elle va partir, et je voudrais conserver quelque chose d'elle. » Le peintre nous assure que, vingt ans encore après, Alfred de Vigny gardait le souvenir profond de cet amour qui n'avait fait que traverser sa vie (1).

Plus simplement, Eva serait-elle une admirable idéalisation de la timide et toujours tremblante Mme de Vigny ?

Mais si Dieu près de lui (l'homme) t'a voulu mettre, ô [femme !
Compagne délicate ! Eva ! sais-tu pourquoi ?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,

(1) On lit dans les *Souvenirs* de Jean Gigoux : « Notre bon Théophile Gauthier, qui aimait tant à bien vivre, était tout l'opposé de mon autre ami le comte Alfred de Vigny. Celui-ci était aussi de la race des amoureux, mais il n'allait pas dîner au cabaret.

Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
L'enthousiasme pur dans une voix suave ;
C'est afin que tu sois son juge et son esclave
Et règnes sur sa vie en vivant sous sa loi.

La maladive, la fragile Lydia n'apparaît-elle pas, plus qu'aucune autre, dans cette « voyageuse indolente » pour laquelle il est nécessaire d'éviter les chemins nouveaux. les voies de fer qui traversent les monts, transpercent les cités, franchissent les rivières, et où tout est péril de mort, si Dieu ne guide pas « au but la vapeur foudroyante » ? Et n'est-ce pas le couple des époux qu'il nous faut reconnaître ici, des époux réunis par les deuils récents, et ramenés, selon l'expression puissante du poète des *Contemplations*, par les douleurs les plus augustes de la vie, à « la bonté vis-à-vis l'un de l'autre » ? Ne serait-ce pas le vrai sens. le sens profond de cette strophe dernière, si pénétrante de mélancolie et de grave douceur ?

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

***

Si l'on avait l'ambition d'être complet sur un sujet si étendu, il faudrait peut-être, dans ce chapitre, faire une place à d'autres relations de caractère affectueux, à ces deux romans littéraires où la tête est plus engagée que le cœur, et qui s'appellent la cor-

respondance avec Camilla Maunoir, — une jeune parente anglaise que Vigny traite volontiers de « jolie puritaine » — et la correspondance avec la vicomtesse Alexandrine du Plessis, — cette spirituelle, coquette et, tour à tour, tendre ou sévère cousine du pays tourangeau. Analyser et résumer ces deux correspondances, ce serait en réduire l'intérêt, ce serait, par-dessus tout, en détruire le charme. Mes patients lecteurs auraient le droit de m'en vouloir, si je plaçais un commentaire pédantesque entre ces textes délicats et le plaisir tout personnel qu'ils goûteront à les connaître (1).

Il convient, au contraire, d'insister sur d'autres documents, moins divulgués, qui nous révèlent un aspect très intéressant de l'âme de Vigny et de ses secrètes tendresses.

Personne n'était fait pour goûter les joies de la famille, comme ce poète à qui le mariage n'a pas donné d'enfants Rappelons-nous tel mot révélateur, comme cette réflexion dans le récit de la *Canne de jonc* : « Ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme s'émut et tressaillit en moi. » Nous le savons, grâce au livre écrit, en 1888, par Georges Lachaud en mémoire de sa mère, la noble, la vertueuse, la vraiment sainte M[me] Lachaud, femme du grand avocat, Alfred de Vigny aima, comme il aurait aimé sa fille, cette fille de ses deux amis, M. et M[me] Ancelot. A partir du jour

(1). La correspondance avec Camilla Maunoir a été publiée, comme chacun sait, par M. Philippe Godet, dans la *Revue de Paris* : 1897, 15 août et 15 septembre. La correspondance avec la vicomtesse du Plessis a paru tout au long dans la *Revue des Deux Mondes* : 1[er] janvier 1897.

où elle atteignit ses vingt ans, il engagea avec Louise-Edmée un commerce épistolaire, respectueusement tendre, dont l'*Histoire d'une âme* nous a conservé de précieuses citations.

Les lettres de Louise n'existent plus : l'humilité chrétienne de Mme Lachaud la détermina un jour à les détruire. Ce qu'on connaît des lettres que Vigny lui adressa, est bien souvent délicieux. C'est Louise qui, la première, l'a félicité de son élection à l'Académie française. Il ne veut voir dans ce succès que l'effet d'une de ses prières :

« Croyez bien que c'est elle qui, en s'élevant au ciel, a changé les esprits et les cœurs. Pour moi, j'y veux absolument croire, douce Louise aux blanches mains. »

Mariée et mère, elle n'a pas voulu d'autre parrain pour Georges, son aîné, que M. de Vigny. Comme il la suit, de la pensée, dans cette maison de campagne de la Corrèze, sur ce rocher de Treignac dominant la Vézère, où elle vient passer les longs mois d'été et d'automne avec ses jeunes enfants ! Il la gronde très doucement de se sacrifier à « ces deux fraîches créatures ». Il se console de son absence, à l'idée qu'elle a « devant les yeux » et sous ses « regards mélancoliques » la beauté de « grands horizons » avec « une verdure qui la repose de la vie aux flambeaux », que « sa délicate poitrine respire un air pur », qu'elle a autour d'elle

« ce silence et le calme des champs qui nous permettent d'entendre notre âme se parler à elle même bien longtemps de suite, se recueillir dans des méditations infinies, revenir sur ses sentiments et ses pensées, les épurer, leur donner un but, jouir d'avance de ce qu'elle attend de l'avenir et goûter la récompense anticipée des devoirs accomplis. »

Il ouvre à cette jeune femme, instruite et réfléchie, certains secrets de sa pensée d'auteur :

« Il faut que vous sachiez, vous, Louise, que toutes les fois que dans ce livre de *Servitude et grandeur militaires*, il y a *je*, c'est la vérité. »

Il l'entretient de sa vie du Maine-Giraud ; il lui fait, à elle et aux siens, les honneurs d'Angoulême. Il intervient, de loin, dans les lectures du foyer et juge assez sévèrement, à la rencontre, les *Mémoires d'outre-tombe* de M. de Chateaubriand. Il lui expose ses vues politiques ; il décrit volontiers l'attitude de ses paysans de l'Angoumois. Il lui conte son entrevue avec le prince président :

« Je suis revenu le lendemain rêver dans ma cellule où j'ai repris mon froc et mon capuchon. »

Il écrit même, un jour, à son intention, la chronique dramatique la plus savoureuse, à la suite d'une lecture, faite devant des fillettes et leurs mères, d'une comédie de Mme Ancelot. La lettre est destinée, cette fois, à l'auteur de *Marie* et des *Deux jours* autant qu'à sa fille : la mise en scène de cette lecture où tout le monde attend avec inquiétude un mot risqué, qui ne vient pas, et qu'ensuite Vigny regrette, est d'un enjouement merveilleux.

Quel changement de ton quand les terreurs, si souvent exprimées au sujet de cette santé, si délicate et si chère, semblent se justifier et qu'il y a une ombre de péril :

« Je ne sais pas ce que je crains le plus de cette fièvre ou de ces quatre médecins. Ce que je voudrais, c'est votre retour à Paris, où il me semblerait impossible que vous ne

fussiez gnérie tout à fait. L'air des montagnes est trop vif pour vous, ce me semble. Oui, j'en veux plus que jamais à cette froide nature qui ne sent pas qu'elle fait mal et qui ne cesse de souffler ses vents et ses pluies autour de votre délicatesse et de votre blancheur. »

C'est avec une sorte de tristesse irritée qu'il ressent cette pluie, ce froid dont elle souffre « sans parler ». Pour définir le sentiment dont il est tourmenté, son imagination trouve une image exquise :

« Quelquefois, je ne sais trop pourquoi, je crains pour vous tout d'un coup mille choses et je vais à vous comme une mère qui se lève sans raison et qui va regarder dans un berceau. »

Quand vient le moment de donner une direction à l'éducation de son filleul, auquel il eut d'abord l'idée de léguer son titre et son nom, il exprime le souhait qu'on épargne au jeune garçon les tristesses crüelles et les dangers de l'internat. Plus tard, il choisira des livres pour l'adolescent, Il indique, entre autres ouvrages faits pour « les jeunes gens sortis des classes et regardant la vie en face », les *Sources*, de l'abbé Gratry.

Mais toute l'affection qu'il éprouvait pour Louise-Edmée, tout le respect dont il était rempli pour sa ferveur religieuse n'allèrent pas — j'ai déjà eu l'occasion de relever ce trait du caractère de Vigny — jusqu'à lui faire, à de certains moments de résistance irréductible, dissimuler ses convictions. Le long fragment de lettre qui débute par ces mots : « Pour vous, qui à la rigueur auriez le droit d'être moins enfant, vous l'êtes au moins autant et vous employez tout ce que vous avez de forces à demeurer pour tou-

jours enfermée dans la naïveté du couvent », mériterait d'être cité d'un bout à l'autre, et il faut lire cette page lorsque l'on veut savoir jusqu'à quel point Vigny, déjà en proie au mal dont il mourut (1), gardait des sentiments antichrétiens.

Lorsqu'Alfred de Vigny expira, le 17 septembre 1863, Louise-Edmée Lachaud était éloignée de Paris. Mais le directeur de conscience de cette catholique ardente, l'abbé Vidal, était entré chez le mourant. Il ne confessa pas, comme on l'a dit parfois, cet incrédule, mais il reçut de lui un bon accueil. Affectueux et tendre jusqu'au bout, le comte de Vigny avait voulu que l'on pût dire à Louise-Edmée qu'il avait eu, devant la croix, devant le prêtre et devant les prières de la religion, « *l'attitude de ses ancêtres* (2). »



Presque autant que Louise Edmée, quoique un peu autrement, Vigny paraît avoir aimé Clotilde, la fille délicate et délicieuse de son ami Philippe Busoni. A partir de l'année 1848, la correspondance volumineuse de Vigny à Busoni abonde en propos tendres au sujet de la « belle Romaine » : c'est ainsi que le poète désigne volontiers la vierge adolescente.

A l'idée des dangers qu'elle a pu courir à Paris, dans des jours d'émeute, il semble perdre tout sangfroid :

« Je voudrais vous savoir résolu à quitter votre infâme quartier à tout prix. Je voudrais qu'il vous fût possible de

(1) La lettre est de 1862.
(2) C'est une tradition orale, et la plus sûre, qui me fournit ce trait et cette expression.

persévérer dans votre résolution de ne pas laisser dans ce cratère la beauté de quinze ans pour qui nous avons frémi, et que son jeune frère défendait avec vous..... Paris, qui donne ou peut donner le trône momentané aux factions, semble maudit et destiné à devenir le cirque où bien des bêtes féroces vont se déchirer. Il faut écarter les femmes de ses horreurs. »

L'âge de la puberté a jeté quelques troubles dans cette jeune organisation : le père s'est fort ému d'une pâleur et d'accablements dont il ne reconnaissait pas la cause. L'explication venue, c'est, de la part de Vigny, l'envoi de compliments légèrement railleurs et où se mêle un mot d'admiration presque envieuse.

« Eh bien ! eh bien ! Voilà donc votre chère Clotilde un peu malade et puis belle et guérie. Vous n'avez plus peur, elle est femme. Relisez André Chénier quand elle sera couchée et endormie :

La rose et Damalis de leur jeune prison
Ont ensemble percé la jalouse cloison.
Effrayée et confuse, et versant quelques larmes,
Sa mère en souriant a calmé ses alarmes.

Vous devez être fier, jeune père que vous êtes, au lieu de vous inquiéter. »

Il entre, pourrait-on dire, en rivalité de tendresse avec son ami au sujet de cette beauté pleine de morbidesse, et il appose à une affection trop aisément inquiète son optimisme raisonnable, encore qu'enthousiaste :

« Votre Beauté chérie, votre Ange de Raphael, votre Vierge à la chaise, votre Chérubin de Murillo, votre Amour de l'Albane, votre fille, en un mot, s'est levée ce matin un peu pâle et vous voilà aux champs ! Insensé que vous êtes,

vous n'êtes pas un père mais une mère folle d'amour et prête à mourir si votre fille a mal au pied..... O mauvais père, qui la gâtez tant que je la défie à présent de ne pas trouver glacés et indifférents Roméo, Paul et des Grieux, quand elle aura le malheur de les connaître ! Voilà-t-il pas assez d'injures ? On a le temps, à la campagne et la nuit, d'en écrire à ses amis et j'en use. »

A certains jours, le joli vers de Musset, dans *Une bonne fortune*, chante dans son esprit et, sur ce thème gracieux, il laisse aller sa fantaisie.

« Je voudrais bien savoir pourquoi nous ne gâterions pas notre petite romaine d'enfant ? Je suis assez de l'avis des Anglais qui donnent tout à ce bel âge, fêtes, fleurs et compliments, adorations et même la liberté. Ils prennent les jeunes personnes comme les jeunes femmes et leur permettent plus de conversations qu'on n'en admet en France. Tous les bonheurs, toute la joie possible à l'âge de la plus fraîche et de la plus pure beauté ! Parbleu, comme je suis assurément à ses yeux un vénérable vieillard, j'en veux profiter pour être un flatteur tout à mon aise et en sûreté de conscience et vous ne m'en empêcherez point : c'est ma seule façon d'être courtisan. La toute-puissance d'une adolescence si belle, je la reconnais et proclame son droit divin. »

La jeune fille arrive à l'âge ordinaire du mariage. Vigny reçoit la confidence un peu mélancolique des « prévoyances » paternelles pour « la jeune beauté qui va avoir dix-huit ans ». Il s'applique à calmer cette impatience, et ses sermons de philosophe sont charmants :

« Oui, vous avez raison, il serait triste de voir toutes ces fleurs de l'adolescence s'élever et s'épanouir dans une ombre éternelle pour y pâlir et s'y flétrir. Mais avez-vous à craindre un tel oubli pour elle ? Laissez faire sa

présence quand reviendra le calme public : les projets de bonheur renaîtront et dans tous les projets des hommes il y a une figure comme la sienne qui passe à l'horizon avec une belle étoile sur la tête. A présent cachez-la, gardez-la pour vous et sa mère et votre maison et pour le charme de votre foyer. Songez donc que c'est votre plus beau temps de père. Jouissez-en bien. Un peu plus tard ce sera une petite *madame* qui vous fera des visites de cérémonie avec son mari et qui sera tout absorbée par les dents de ses petits enfants. »

Il est aisé de croire que des paroles de cette grâce faisaient entrer le nom du poète fort avant dans le cœur de sa jeune amie et de ses parents idolâtres. « Je sais bien — écrit-il un jour — que votre famille chère et charmante ne m'oublie pas et m'aime bien. » Mais de nouveau la santé de Clotilde s'altère, et, cette fois, Vigny se montre soucieux.

« Je n'aime pas les fièvres nerveuses. J'en ai eu plusieurs, je sais ce qu'on y souffre. Est-ce bien la mer qu'il faut à cette nerveuse beauté ? La mer est un remède bien irritant à un âge bien ému et comme la voilà :

. . . . de ses dix-sept ans doucement tourmentée.

Mais qu'avons-nous à dire, nous autres, simples mortels ? La mère est avec elle ; une mère sait tout et nous ne savons rien. »

Il ne peut pas finir sa lettre sans revenir sur ce sujet, sans s'informer des détails qui lui manquent :

« Il faut que vous soyez lié par une triple chaîne pour n'avoir pas accompagné vos deux anges au bord de la mer. Où sont-elles ? Est-ce au Havre ou à Dieppe ? Ce sont les ports de mer parisiens. Dites-moi si les sombres marées ont fait du bien à votre jolie convalescente. »

Ce serait un abus que de citer jusqu'au dernier

tous les passages où s'exprime cette tendresse de Vigny pour la jolie Clotilde ; mais j'aurais le regret de ne pas tout dire, si je supprimais cette ligne où le poète laisse voir, sous l'enjouement habituel, le sentiment que le bonheur des autres lui donne de son isolement :

« Vous avez bien raison de vous livrer à de tendres préoccupations paternelles, à tout ce qu'elles apportent de consolations et de joie. Pour moi, mon ami, je viens de passer deux mois bien cruels, etc. »

Mais n'est-ce pas lui aussi qui, dès 1835, écrivait dans son *Journal d'un poète* : « Que les autres soient heureux du moins, leur vue me fait du bien » ?



A ces deux amitiés de cœur, dont on ne peut parler trop délicatement, il faut en joindre une troisième, demeurée jusqu'ici beaucoup plus inconnue : c'est l'affection d'Alfred de Vigny pour Augusta Holmes, la fillette irlandaise, naturalisée Française à vingt-cinq ans, qui devait s'illustrer dans la composition musicale (1).

Le père d'Augusta Holmes était un ancien officier supérieur de l'armée anglaise. La mère était une personne d'allures viriles, qui s'était acquis un renom d'écuyère intrépide et qui faisait de la peinture, et

(1) Il s'agit bien ici de l'élève de César Franck, de l'auteur distingué de *Lutèce*, des *Argonautes*, des poèmes symphoniques *Pologne*, *Irlande*, *Au pays bleu*, de l'Ode symphonique avec chœur, *Ludus pro patria*, de l'*Ode triomphale* pour 300 musiciens d'orchestre et 500 choristes en 1889, enfin de l'*Hymne à la Paix* en 1890, pour les fêtes de Dante.

même des vers anglais, non sans quelque talent (1). Les Holmes, et les Cochrane, leurs amis, étaient devenus les amis d'Alfred de Vigny dès l'époque où il écrivait son adaptation d'*Othello*. Après vingt ans d'union stérile, les Holmes eurent une fille, en 1848, Marianne-Augusta Holmes.

Cette enfant, tard venue, mais exquise, devint l'orgueil de ses parents et fit la joie de leurs amis, Emile Deschamps, Mlle d'Orville, Alfred de Vigny et la comtesse Lydia, Augusta Holmes était célèbre, à douze ans, dans la ville de Versailles, par son talent de pianiste, et elle marquait déjà, dans sa petite personne et dans tous ses propos, la plus vive originalité.

Ce qu'elle était à cet âge, nous pouvons en avoir l'idée par une lettre d'elle, écrite, en anglais, à Mme de Vigny, le 18 juillet 1860 :

« Dear Madame de Vigny,

I was quite terrified when I heard of your accident through Mademoiselle d'Orville and I wished I could be near you in Paris to come and amuse you by my chattering and try to make you forget your suffering. Papa told me that you were not pleased at my not answering Mr de Vigny s kind letter. I had written an answer, but it was badly written, and I had not much time to write it over again : but at length I send it to you. When will M. de Vigny come to see us ? he ought to have come before, as it rained so much ; he must have been quite in his element.

When he comes we will take him all over the beautiful woods of Versailles, which he detests so much, to make him *enrager*. Pray tell him that he must write us a *petit*

(1) Son salon, nous dit miss Cochrane, était orné d'une belle copie qu'elle avait faite du tableaud e David, *Bonaparte au mont St-Bernard*. et dans l'album de Mme de Vigny se trouve sous le nom d'Augusta Holmes, à la date de 1844, une berceuse intitulée *An invocation over a sleep*.

mot before he intends to come and see us, for fear he should find me skipping about with my dancing-master, or something of that sort. And it is a horrid thing to be called a *petite fillette* at my age and with my dignity. It is all stuff to say I have not grown, for I measured myself and I have grown immensely. We made great alteration in the house ; you remember the large bed room at the north end of it ? that is turned into a dining-room, and hung all over with engravings. I am working a great deal at my music, and I went to a concours that my music-mistress had, and I played against a lot of young ladies, all a great deal older than I, and my mistress says that I beat them all hollow. I hope Cocotte-Mariane is quite well. Good bye, dearest madame.

Yours ever

Augusta Holmes (1). »

(1) « Chère Madame de Vigny. J'ai été tout effrayée en apprenant votre accident par Mlle d'Orville, et j'aurais voulu être à Paris près de vous pour aller vous amuser par mon babillage et essayer de vous faire oublier vos souffrances. Papa m'a dit que vous n'étiez pas contente de ce que je n'aie pas répondu à l'aimable lettre de M. de Vigny. J'avais écrit une réponse mais elle était mal écrite et je n'avais pas le temps de la refaire : mais enfin je vous l'envoie. Quand M. de Vigny viendra-t-il nous voir ? Il aurait dû venir précédemment, quand il pleuvait si fort : il aurait été tout à fait dans son élément. Lorsqu'il viendra, nous l'emmènerons à travers les beaux bois de Versailles, qu'il déteste si fort, pour le faire *enrager*. Dites-lui, je vous prie, qu'il nous écrive un petit mot avant de se disposer à venir nous voir, de crainte qu'il ne me trouvât en train de faire des bonds avec mon maître à danser, ou quelque chose de ce genre. Et c'est une chose affreuse d'être traitée de *petite fillette* à mon âge et avec ma dignité. C'est tout à fait mal de dire que je n'ai pas grandi, car je me suis mesurée moi-même et j'ai grandi immensément. Nous avons fait de grands changements dans la maison : vous vous rappelez la grande chambre à coucher à l'extrémité nord ? On en a fait une salle à manger toute tapissée de gravures. Je travaille beaucoup ma musique et je suis allée à un concours organisé par ma maîtresse, j'ai joué contre toute une bande de demoiselles, toutes bien plus âgées que moi et ma maîtresse dit que je les ai toutes battues à plate couture. J'espère que Cocotte-Marianne est tout à fait bien. Au revoir, très chère madame.

Votre pour toujours

Augusta Holmes. »

Deux ans plus tard, cette fillette avait perdu sa mère. Le père, le vieux major Dalkeith Holmes, terrassé lui-même par un commencement d'hémiplégie, accompagnée de crises d'irritation fort impressionnantes, n'allait pas tarder bien longtemps à laisser orpheline sa chère Augusta. En ce moment, non loin de la chambre où Mme de Vigny, presque aveugle, respirant à peine, semblait déjà morte à demi, Alfred de Vigny, mortellement atteint lui-même, était cloué sur son lit de souffrances. Il trouva la force d'écrire à Augusta Holmes de longues instructions d'une tendresse pénétrante :

« 9 avril 1862,
mercredi
à Augusta Holmes.

« Du courage ! ma chère petite. — Je sais ce qui t'afflige et ce qui t'effraie. — Mais voici l'instant pour toi de cesser d'être enfant, malgré tes quatorze ans.

« Sois plus prudente que jamais ; fais tous tes efforts pour ne montrer à ton père que la moitié de tes inquiétudes et pour lui cacher tes larmes.

« Il lui faut le plus grand calme d'esprit et de sentiments pour se rétablir. Tout ce qui vient de toi, tu l'as assez vu, l'affecte trop profondément.

« Si l'on juge que quelque temps dans une pension *anglaise et protestante* te soit nécessaire, ne t'y refuse pas, afin que ton père puisse goûter un repos absolu d'âme, de cœur et de corps.

« Sois sûre qu'il sera bientôt rétabli et viendra t'y voir souvent, ainsi que nous.

« Si je n'étais forcé de garder le lit tout le jour, je serais déjà près de ton excellent père et près de toi. Mon premier jour de sortie sera consacré à vous deux, mes chers amis. Tu peux le lui assurer de ma part en lui serrant la main.

« Comme les malades ont quelquefois des accès de fièvre dont l'approche et la vue peut être d'un extrême danger

pour les jeunes personnes de quatorze ans, Lydia et moi nous te recommandons de ne jamais être *seule* avec notre cher malade. Plus tu l'aimes comme une fille dévouée et plus la vue de ce qu'il peut avoir à souffrir te serait dangereuse.

« Tu peux être sûre que, s'il ne te le dit pas, il le sent lui-même.

« J'apprends qu'il a désiré une religieuse près de lui et qu'il y a renoncé plus tard.

« Dis-lui de ma part (si le moment est favorable), que ce serait une chose très désirable pour lui. Ces saintes et excellentes femmes, sans s'informer des différences de culte, ne voient que la souffrance à secourir et le font avec la constance des anges.

« Tu agis très sagement en te refusant à recevoir un homme, quelque distingué qu'il puisse être, sans la présence de Mme Tyler ou d'une autre femme. Tes quatorze ans ont déjà l'apparence de seize ou dix-sept, et il est bon que tu en aies aussi la *tenue* sérieuse. L'affliction imprévue qui te survient ne t'en donnera que trop la gravité, malgré toi.

« Il me semble que pour la guérison de corps et de cœur de ton bon père il vaut mieux que tu fasses quelque séjour dans une pension anglaise à Paris que d'aller à l'île de Wight chez ton oncle, parce que ce serait peut-être une trop vive douleur pour M Holmes que de ne plus être à portée de te voir, ce qui me semble à présent son unique bonheur et sa fierté.

« Tu as trop d'esprit pour ne pas voir qu'il faudra là-dedans agir suivant l'état véritable où les médecins le trouveront.

« Je ne veux point te fatiguer en te priant de m'écrire de longs détails. Fais jeter seulement à la poste des lignes courtes de bulletin comme celles-ci que nous désirons de toi : Mon père a passé une bonne nuit. — Il a pu dormir. — Sophie ne me quitte jamais, surtout dans la nuit. — Je suis enfermée avec elle et personne ne me voit qu'en sa présence. — Mon oncle répond à Mme Tyler qu'il va venir nous voir. — Mon père consent à ce que j'aille pendant quelques mois à la pension que ma mère avait en vue, etc., etc.

« Mme Tyler, qui a pour toi le cœur d'une mère comme elle avait pour ta mère celui d'une sœur, retourne te voir aujourd'hui malgré la délicatesse de sa santé. Suis ses conseils et ceux de son mari qui, je crois, l'accompagnera. Nous sommes jaloux d'eux. Mais, hélas ! me voici à la fois malade et garde-malade. Lydia est fortement prise par sa grippe violente, on ne peut pas même ouvrir une fenêtre.

« Je te prie, chère petite amie, de m'écrire un mot, un seul qui me fasse savoir que tu as reçu cette lettre que je t'écris de mon lit.

« Lydia t'embrasse les larmes aux yeux, et moi, en te priant de rassembler tout ce que tu as de forces pour cacher les tiennes.

« Alf. DE V. »

« *P.-S.* — Tu fais bien de dessiner. Repose-toi un peu du piano. — Copie Flaxman. — Cet art silencieux a cela de bon qu'il occupe sans absorber entièrement l'esprit, que l'on peut réfléchir à sa vie sans cesser de modeler de belles formes et que l'on n'a pas besoin de la conversation et de l'applaudissement des indifférents. »

Quand on a lu de telles lettres, on sait ce qu'Alfred de Vigny a mis de sentiment sincère et de douleur vécue dans certaines de ses pensées : « J'aime la majesté des souffrances humaines... L'amour est une bonté sublime... Il me semble que la bonté est une passion, » ou encore ce cri du cœur, noté dans le *Journal d'un poète*, comme s'il résumait toute une religion du sentiment :

« Vingt fois par jour, je me dis : Ceux que j'aime sont-ils contents ? Je pense à celui-là, à celle-ci que j'aime, à telle personne qui pleure : vingt fois par heure, je fais le tour de mon cœur. »

II

ALFRED DE VIGNY ET LA NATURE

Parce qu'il a écrit la *Maison du Berger*, Alfred de Vigny ne nous apparaît plus que comme un « contempteur » de la Nature. Nous entendons toujours ses superbes blasphèmes contre cette divinité énigmatique et malfaisante dont les autels réclament sans repos et accomplissent sans merci le sacrifice successif de toute vie humaine. Mais cette âpre négation, dissimulée, plus d'une fois, sous un masque de froid dédain, est seulement le dernier terme d'un pessimisme inexorable, qui, de bonne heure, pénétra dans l'âme du poète et qui devait finir par occuper tout son entendement, par offusquer, en quelque sorte, ses regards d'un rideau de ténèbres. Avant de maudire la terre et son trésor miraculeux de moissons mûres, de prés verts, de vergers, de vignes en fleur, d'eaux courantes, d'étangs endormis, de landes, de forêts, de pics dénudés ou neigeux, de murailles de glace, Alfred de Vigny avait été assez jeune ou s'était cru assez heureux pour regarder sans aversion ces sourires et ces splendeurs : il y avait trouvé du charme encore plus que de l'effroi ; il ne s'était pas interdit de traduire en prose et en vers des impressions, parfois originales.

I

Vigny n'est pourtant pas ce que furent naturellement, presque sans y songer, Chateaubriand, Byron et Lamartine, ce que voudra être, de parti pris, ce qu'a été, d'ailleurs, très puissamment Victor Hugo : un amoureux de la Nature. Il n'a pas, comme les deux premiers, cette tendresse passionnée pour l'Océan, qui rappelle les impulsions du marin, du corsaire. Il n'a pas eu, comme Lamartine, la fortune de naître aux champs ou du moins d'y être élevé, de devenir, de demeurer ce que l'auteur de *Jocelyn* sera et restera par-dessus tout, le gentilhomme campagnard, pour qui rien au monde n'égale cette volupté de parcourir sur un cheval de sang, à toute heure du jour et en toute saison, les routes qui relient entre eux les champs d'orge ou de blé, les vignobles luxuriants, les futaies séculaires de son domaine. Il n'a pas même ce besoin impatient de diversion champêtre, de tonnelle ombragée et d'omelette au cerfeuil, que Jean-Jacques remit à la mode jusque chez les grands, mais qui était déjà l'un des instincts profonds de la grisette de Paris, comme en témoignent, dans tant de pages admirables de sens rustique, les *Mémoires* et la *Correspondance* de Mme Roland.

L'irrésistible envie de s'échapper vers un village de banlieue à seule fin d'entendre, à la façon d'un étudiant en bonne fortune, les « vagues violons de la mère Saguet », — c'était, pour Hugo, à vingt ans et plus tard, le suprême plaisir, — ne semble pas l'avoir jamais beaucoup troublé. En dehors du

voyage à Gand et des séjours de garnison à Rouen, à Vincennes, à Strasbourg et aux Pyrénées, il se contente, à l'ordinaire, des horizons de son quartier Saint-Honoré. Lorsqu'il s'absente, une quinzaine ou deux, c'est pour goûter dans quelque famille de son rang, chez les Malézieu, par exemple, à « Bellefontaine, près Senlis », la riche vie de château qui lui était due, mais dont l'a frustré la Révolution. Il ne fut pas non plus, je crois, de ceux qui, en été et en automne, escaladaient les tours de Notre-Dame pour accomplir un rite admiratif et quasi religieux devant la splendeur des couchers de soleil brusquement « descendus derrière l'horizon ».

Pour tout dire en un mot, Alfred de Vigny, né, comme Descartes, en Touraine, est citadin, — citadin de Paris, — autant qu'Arouet de Voltaire. Or, pas plus que l'auteur de la satire du *Mondain* ne s'est reconnu incapable de goûter, lorsqu'il l'a voulu, les délices et la grandeur de ce qu'il nomme quelque part l'existence patriarcale, Alfred de Vigny ne s'est trouvé embarrassé pour ressentir, à l'occasion, en présence de la Nature, certaines émotions qui n'ont rien de joué, si elles durent peu. Il les a exprimées assez brièvement, avec un art plus fin que fort, et qui n'annonce pas directement les traits de passion et de hauteur des *Destinées*, mais qui pourtant, une ou deux fois, arrive presque à la puissance.

Quoique Vigny n'eût pas, à proprement parler, le don du pittoresque, il n'a pas dédaigné de retracer des paysages. Dans *Helena*, en rajustant des bribes de Byron, il prétend rendre, sans les avoir vus, le ciel de la Grèce et la mer des Cyclades. Il a manqué de compromettre l'originalité réelle du poème

d'*Eloa* en y introduisant quelques cartons, probablement un peu anciens, et dans lesquels il copiait en apprenti les procédés brillants de l'auteur du *Génie du Christianisme* ou les effets de clair de lune et de ciel vaporeux des scènes héroïques d'Ossian. Mais, au rebours de la plupart des écrivains romantiques, il évite la description ou, s'il l'aborde, il en tire parti pour mettre en lumière une idée. Dès ses premiers *Poèmes*, il semble avoir trouvé la formule qui présidera à la conception, à l'exécution de ses œuvres dites posthumes (1) :

Substituant partout aux choses le symbole.

Dans les *Poèmes*, l'image, par elle-même, se rencontre très rarement. Il est vrai qu'elle garde une simplicité et quelquefois une largeur qui rappellent les impressions de l'épopée primitive. C'est le soleil qui disparaît du ciel sans effacer, pendant quelques instants d'une suprême beauté,

Les larges traces d'or qu'il laisse dans les airs.

C'est la lune « au front pur, reine des nuits d'été », qui répand ses rayons d argent sur « le gazon bleuâtre ». C'est la rose « odorante » qui dans la nuit obscure, taciturne,

Pleut sur les orangers, les lilas et le thym.

Ce coloris n'est pas sans agrément : a-t-il beaucoup de nouveauté ? Les effets descriptifs qu'on

(1) On étonne beaucoup d'hommes assez lettrés en leur disant qu'à deux ou trois exceptions près, les pièces du recueil des *Destinées* parurent dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1843 et 1844.

vient de voir se retrouveraient tous chez Chateaubriand, mais avec une notation plus aiguë et plus pénétrante. Le magnifique alexandrin qui suit :

> La terre était riante et dans sa fleur première,

traduit — on n'y a peut-être pas fait attention — le *novitas florida mundi*, une alliance de mots bien connue du poète Lucrèce. Et voici même une comparaison qui vient d'Homère, de cet Homère que Vigny, encore adolescent, s'exerçait à traduire en vers (1) :

> Ils tombaient de sa bouche aussi doux, aussi purs
> Que la neige en hiver sur les coteaux obscurs.

Les sensations visuelles fournissent assez peu. L'oreille, au contraire, entend les plus subtiles harmonies. Tous les bruits de la nuit arrivent jusqu'à elle, concertés et distincts. Sur une trame merveilleuse de silence et de sommeil courent la mélodie limpide et vibrante du rossignol, les modulations rauques de la colombe, les frôlements d'aile de quelque oiseau attardé qui se glisse dans le feuillage, les murmures voluptueux de la brise chargée de parfums et le parler mystérieux, passionné, pénétré d'émotion, de deux voix amoureuses.

Est-ce de Milton, est-ce d'Young que vient au poète son goût profond, presque exclusif, pour la douceur divine des ténèbres ? « Les heures de la nuit — dira Stello — sont un peu pour moi comme

(1) L'un des « instituteurs » d'Alfred de Vigny, l'abbé Gaillard, faisait, paraît-il, assez de cas de cette version d'écolier pour la rapprocher de la traduction de Pope.

la voix douce de quelques tendres amies qui m'appellent et me disent l'une après l'autre : Qu'as-tu ? » Ce goût s'accorde, en tous les cas, avec le tour d'esprit et les secrètes préférences d'Alfred de Vigny, que le monde n'embarrasse pas, mais que la solitude enchante. Et c'est ici qu'il faut chercher le premier trait ou, si l'on veut, le point de départ de cette étrange horreur qu'inspireront un jour à l'homme mûr, désabusé, la sombre verdure des champs, l'eau sournoise, l'air offensant et le sourire insidieux de la vieille, de « l'affreuse Aurore ».



Mais si la poésie est faite et vit surtout, comme l'a observé l'original critique Paul Bourget, d'une « association d'idées » heureuse, inattendue, audacieuse, suggestive, si elle va, d'instinct, droit au symbole et s'évertue ou s'ingénie à le réaliser, personne dans notre grand siècle poétique — le XIXe — n'a plus de droits qu'Alfred de Vigny au titre de poète. Sa muse balbutie à peine, et ses premiers essais, sous des grâces d'emprunt, révèlent ce trait rare, indice sûr d'originalité. Que l'on relise *la Dryade*, pièce datée de 1815, mais remaniée apparemment au lendemain de la publication des *Poésies* d'André Chénier (1819). On y trouve déjà, dans l'interprétation du spectacle de la nature, la préoccupation visible d'aboutir à cette forme traditionnelle du symbole, qui s'appelle l'allégorie, forme apprêtée, je le veux bien, alourdie, incomplète même, mais suggestive cependant et susceptible de beauté :

Quand la vive hirondelle est enfin réveillée,
Elle sort de l'étang, encor toute mouillée,

Et se montrant au jour avec un cri joyeux,
Au charme d'un beau ciel, craintive, ouvre les yeux ;
Puis, sur le pâle saule, avec lenteur voltige,
Interroge avec soin le bouton et la tige,
Et, sûre du printemps alors, et de l'amour,
Par des cris triomphants célèbre leur retour...

La description se poursuit, portée par un rythme où l'artiste se reconnaît, et elle est bien le commentaire gracieux de cet amour timide mais ardent du jeune pâtre, exprimé par le cri final :

Venez ! ô venez voir comme Glycère est belle !

Dès le poème d'*Eloa*, le progrès qui restait à faire est accompli. L'armature logique ou grammaticale qui rivait l'une à l'autre les idées rapprochées est mise de côté, et chacun des deux éléments se développe librement, s'épanouit, s'élève avec une ampleur magistrale. Faut-il citer l'aigle des Asturies ? Qui n'a pas retenu ces vers ?

Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend...
. . . .
Son aile se dépouille, et son royal manteau
Vole, comme un duvet qu'arrache le couteau ;
Dépossédé du ciel, son vol le précipite...

Le meilleur de Leconte de Lisle est tout entier dans ce morceau célèbre. Et, sans doute, le *Sommeil du Condor* reste un ouvrage accompli dont la facture est impeccable et dont l'effet majestueux ne risque pas de s'affaiblir ; mais cet effet paraît moins surprenant, peut-être, à qui relit ce vers écrit en 1823 :

Dans un fluide d'or il nage puissamment.

Retrouver le *Parnasse* dans Alfred de Vigny, quand il paraît peu discutable de donner pour origine unique à cette école la tradition artistique de Victor Hugo et de Théophile Gautier, pourra sembler paradoxal ; mais l'influence de Vigny et de son art sévère, dédaigneux, impressionnant, je la découvrirais également dans le *Cygne* de Sully Prudhomme. Nous l'admirâmes sans réserve, adolescents que nous étions, ce tableau fin et délicat, lorsqu'il fit son apparition ; depuis les premières indications, si joliment harmonieuses, jusqu'à ce suprême détail :

Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments,

il entra dans notre mémoire, il n'en est plus sorti. Mais quelle surprise, plus tard, en rouvrant Alfred de Vigny et en lisant de près les *Poèmes*, de retrouver, dans un coin de l'étrange et maladroite composition, *la Frégate la Sérieuse*, l'original même dont la copie, habile et personnelle assurément, mais la copie, il est permis d'insister sur ce mot, nous avait charmés :

Une fois, par malheur, si vous avez pris terre,
Peut-être qu'un de vous, sur un lac solitaire,
Aura vu, comme moi, quelque cygne endormi,
Qui se laissait au vent balancer à demi.
Sa tête nonchalante, en arrière appuyée,
Se cache dans la plume au soleil essuyée ;
Son poitrail est lavé par le flot transparent,
Comme un émail où l'eau se joue en expirant ;
Le duvet qu'en passant l'air dérobe à sa plume
Autour de lui s'envole et se mêle à l'écume ;
Une aile est son coussin, l'autre est son éventail ;
Il dort, et de son pied le large gouvernail
Trouble encore, en ramant, l'eau tournoyante et douce,
Tandis que sur ses flancs se forme un lit de mousse,

De feuilles et de joncs et d'herbages errants,
Qu'apportent près de lui d'invisibles courants.

Le poète qui gravait en vers de si gracieuses images et leur prêtait, par le rapport qu'il savait établir entre elles et sa pensée, une sorte de profondeur et de recul mystérieux, avait, pour employer un mot banal mais très exact, le sentiment de la Nature, et il réussissait, je crois, à l'exprimer.



Sur ce sentiment de la Nature dans les ouvrages de Vigny antérieurs aux *Destinées*, la plupart des observations que les *Poèmes* suggèrent ne seraient pas moins justifiées, si l'on consultait les romans.

Ne nous méprenons pas aux adieux que Cinq-Mars, prêt à quitter le manoir héréditaire, adresse au « magnifique paysage » dont ses regards, par la « grande croisée » de la salle à manger, parcourent l'étendue avec une attention mélancolique :

« Le soleil était dans toute sa splendeur et colorait les sables de la Loire. les arbres et les gazons. d'or et d'émeraude ; le ciel était d'azur, les flots d'un jaune transparent, les îles d'un vert plein d'éclat ; derrière leurs têtes arrondies, on voyait s'élever les grandes voiles latines des bateaux marchands, comme une flotte en embuscade. O nature, nature, se disait-il, belle nature, adieu ! »

On se serait probablement scandalisé, en 1826, qu'un héros de roman prononçât ce mot de Nature, sans y joindre l'expression d'une sorte d'idolâtrie. Mais, pas plus que Cinq-Mars, Alfred de Vigny ne démêle dans la nature ces révélations innombrables, ou, pour parler le langage de la précieuse, ce « mil-

lion de mots » que la première et la deuxième génération des romantiques, — que dire de leurs successeurs ? — se flatteront d'y découvrir. Qu'est-ce pour lui que la Touraine, par exemple ? Un paysage féodal, la terre d'élection des vieux châteaux et des terres de la noblesse, l'expression persistante d'un état social qu'a détruit la Révolution, mais qui demeure l'idéal de ce romancier gentilhomme.

Les grandioses et sauvages Pyrénées elles-mêmes ne l'exaltent pas beaucoup plus que le doux et modéré pays surnommé « jardin de la France ». Ses amis du cénacle, Hugo, Deschamps, Guiraud, lui prédisaient, de bonne foi, que sa vive imagination s'élèverait aussi haut que ces cimes illustres. En somme, de son séjour au fort d'Urdos, il rapporte assez peu de chose : l'impression douce et triste du son du cor au fond des bois, dans le silence du soir, associée ingénieusement au souvenir de l'héroïque mort du « grand Roland » ; une description d'orage sur la montagne, page brillante ou qui veut l'être, mais emphatique, avouons-le, et factice au plus haut degré, avec quelques traits de réel ; et encore, un morceau de poésie en prose, sur les nuages, interlude presque musical, fantaisie colorée, gracieuse, légère, qu'il est permis de préférer à la fameuse effusion lyrique de l'Allemand Ferdinand Freiligrath.

Mais ce qui apparaît ici, plus encore que dans les *Poèmes*, c'est à quel point le rôle de la Nature reste subordonné aux exigences du récit. Elle n'intervient qu'en qualité d'auxiliaire de la pensée. Pourquoi cette méditation sur la destinée des nuages ? Pour faire parcourir au lecteur la route qu'ils suivent,

pour le ramener avec eux de ces Pyrénées où ils s'assemblent et au pied desquelles Cinq-Mars est retenu, jusqu'au palais du Louvre où la princesse Marie de Gonzague, assise aux pieds de la reine de France, soupire au souvenir de son fiancé ténébreux. On le voit, l'odelette exquise est, à vrai dire, une transition.

Rien de plus habile, d'ailleurs, que certaines vignettes, tracées comme à l'eau-forte ou à la pointe du burin, et laissées au travers du texte avec cette simplicité indifférente et souveraine où se dénotaient autrefois les écrivains de race. C'est, par exemple, la nuit d'été méridionale qui descend sur le camp du roi dans les plaines du Roussillon et dont on pourrait croire qu'elle est « un jour plus doux » faisant son apparition ; car la lune « sort des Pyrénées dans toute sa splendeur ». C'est encore l'acheminement en bateau vers Lyon, par la voie du Rhône. Le cardinal presque mourant traîne à la remorque, avec de Thou, coupable de fidélité à l'amitié et de silence, M. le Grand, Henri d'Effiat de Cinq-Mars, l'audacieux conspirateur dont il a, non sans peine, arraché au roi la condamnation et que, pour plus de sûreté, il a voulu mener lui-même à l'échafaud : « Souvent le soir, lorsque la chaleur était passée, les deux nacelles étaient dépouillées de leur tente, et l'on voyait dans l'une Richelieu pâle et décharné assis sur la poupe ; dans celle qui suivait, les deux jeunes prisonniers, debout, le front calme, appuyés l'un sur l'autre, et regardant s'écouler les flots rapides du fleuve. » Il faut avoir été saoulé du breuvage fade et suspect répandu, à profusion, par les torrents de prose des-

criptive de tant d'écrivains qui s'appelèrent tour à tour romantiques ou réalistes, pour savourer comme il convient cette eau vive et cet art discret.

Sans parler de certains romanciers stériles mais incontinents, qui avilissent l'art d'écrire, combien d'honnêtes gens, sous prétexte d'encadrer les faits, se croient le droit de charger leur palette et de nous infliger ou un lever d'aurore ou un coucher de soleil ou tout autre poncif de leur recueil de scènes naturelles ! Chez Alfred de Vigny conteur, le paysage a un but dramatique : il prend vraiment part à l'action. Relisons, dans *Cinq-Mars*, la description de la vieille cité lyonnaise, enveloppée de brume, au point du jour. Ce n'est plus, cette fois, un croquis rapide en trois traits, c'est un large tableau exécuté soigneusement. Mais, ici, le brouillard épais, sous lequel la ville demeure effacée et ensevelie, est un obstacle redoutable, on pourrait dire un ennemi odieux. Il menace de rendre impossible le coup d'audace qui doit mettre en liberté les condamnés. Un mouchoir blanc que l'on agitera doit servir de signal : il s'agit de l'apercevoir. Du haut du donjon, d'où sortiront bientôt les prisonniers, le regard du fidèle Granchamp plonge anxieusement sur cet abîme de vapeurs où les rues de la ville et toutes ses maisons, du seuil au toit, sont englouties. Après une attente émouvante, voici que, sur un point, le rideau crève, se déchire plus largement, s'arrache par lambeaux, se dissipe du tout au tout pour faire place au plus joyeux soleil, et l'angoisse du bon lecteur, après avoir été portée au plus haut point par ces ténèbres matinales, s'envolerait avec elles, si tout espoir d'un dénouement heureux n'était détruit par le refus des

deux captifs qui s'obstinent, en allant au supplice, à mériter le *martyre*, — le martyre du point d'honneur !

Telle sera, dans les récits, sobres et forts, de *Servitude et Grandeur militaires*, la pratique ordinaire d'Alfred de Vigny. S'il décrit « la grande route d'Artois et de Flandre », cette longue et triste ligne droite « sans arbres, sans fossés, dans des campagnes unies et pleines d'une boue jaune en tout temps », c'est que, du haut de son cheval, tout en chantant *Joconde* à pleine voix, il lui fallait apercevoir l'ornière prolongée que trace, devant lui, une roue de charrette, et qu'en « examinant avec attention cette raie jaune de la route » il devait remarquer, « à un quart de lieue environ », un petit point noir « qui marchait ». Est-il besoin de commenter le procédé de l'écrivain ? Chacun ne voit-il pas qu'avec une ingéniosité qui n'est pas sans analogie avec l'art si subtil de l'exposition du *Philoctète*, Vigny fait exprimer, en quelque sorte, par la Nature elle-même, le prologue du drame poignant qui va nous être présenté ?

Et dans ce drame ou récit dramatique du *Cachet rouge*, n'est-ce pas le rapprochement continu de l'aspect du ciel tropical avec les sentiments des personnages, et le contraste de sa sérénité implacable avec l'horreur de leur situation, qui saisira l'esprit des spectateurs les moins habitués à raisonner leurs impressions et qui ravira tous les autres ? « Je me remis à me promener seul sur mon tillac en fumant ma pipe. Toutes les étoiles du tropique étaient à leur poste comme de petites lunes... » : le capitaine du vaisseau va ouvrir la fameuse lettre. « Je courus à

la fenêtre. Le jour commençait à poindre... » : nous touchons au moment fixé pour la terrible exécution.



Et l'on aboutit, semble-t-il, à cette conclusion partielle. Dans la première partie de sa vie d'écrivain, Alfred de Vigny s'est approché de la Nature, mais il n'a pas vécu dans son intimité. Il lui a fait dans son œuvre une part, mais non pas une part royale. Bien éloigné de lui sacrifier un seul de ses desseins, il s'est habitué, pour ainsi dire, à l'asservir. Le temps n'est pas très éloigné où il voudra la répudier, où il éprouvera une délectation morose à la maudire. Il porte en lui déjà ce vers si hautain et si exclusif, écrit quelques années plus tard :

Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées.

II

Si le rêve d'Horace et de tant d'autres, *modus agri non ita magnus*, avait pu être celui de l'orageux et très peu bucolique auteur des *Destinées*, son cœur eût été satisfait, le jour où le petit domaine du Maine-Giraud tomba entre ses mains.

Cette propriété rurale était échue, en dernier lieu, à la sœur de Mme de Vigny mère, la chanoinesse Mme Sophie de Baraudin. Au moment de la guerre d'Espagne, passant avec son régiment à travers l'Angoumois, Alfred de Vigny fit sa première visite à cette terre héréditaire et à cette parente adorable dont il se savait, sans l'avoir jamais approchée,

admiré et aimé comme eût pu l'être un fils. Les Mémoires inédits nous disent :

« Ce fut en 1823 que je vis pour la première fois cette contrée et que j'entrai dans ce vieux manoir de mes pères maternels, isolé au milieu des bois et des rochers. Il m'appartient aujourd'hui. Je fus épris de son aspect mélancolique et grave et en même temps je me sentis le cœur serré à la vue de ses ruines. L'une de ses tours, celle de l'Orient, avait été rasée et il n'en restait que quelques grandes pierres chargées de mousses et de lierre qu'une pelouse de gazon a depuis remplacées. Les longues salles dévastées avaient perdu la moitié de leurs tapisseries, de leurs boiseries et de leurs meubles. Le souffle de la Terreur avait traversé cette demeure, mais sans pouvoir la déraciner... Je partis de cette ville (Angoulême) qui couronne de ses remparts une haute montagne comme les villes d'Italie, et je traversai avec assez de peine des chemins creusés dans les rocs et pleins de cailloux roulants, encombrés de branches d'arbres et de chênes rompus. Je me souviens qu'il y avait, entre autres obstacles, au milieu de ce sentier, dans la forêt de Claix, un gros rocher bleuâtre qui empêchait le passage de toute voiture. On fut obligé de dételer les chevaux de poste et de passer à bras le léger cabriolet qui m'emmenait, par-dessus cette barrière naturelle. Les routes sont plus commodes assurément, mais je ne sais pourquoi je regrette cette sauvagerie. Elle était plus en harmonie avec les vieux Maines du pays. »

L'impression avait été vive et profonde. Entre cette arrivée originale au château du Maine-Giraud et le second voyage du poète au domaine des Baraudin, il s'écoula le long espace de quinze ans.

C'est à la fin du mois de septembre 1838 qu'Alfred de Vigny, propriétaire à son tour de ce qu'il nomme trop pompeusement la demeure seigneuriale de ses ancêtres, y conduisit Mme de Vigny dont la santé déjà atteinte ne pouvait que se bien trouver d'une

cure d'air pur dans ce pays de bois et de « prairies plus vertes que celles d'Irlande ». Il n'y demeura pas deux mois. La nouvelle de la mort de son beau-père vint l'arracher, le 7 novembre, au travail, qu'il s'était flatté de reprendre et de poursuivre librement, loin des troubles de toute sorte auxquels sa vie, depuis quelques années, avait sans cesse été en proie. « La solitude, écrivait-il à ce moment, m'a toujours rendu toutes mes forces. » Il écrivait encore :

« Je suis chez moi depuis huit jours avec Mme de Vigny dans un vieux manoir, au milieu des rochers et des bois. J'y rêve et j'y écris même quelque chose de mes rêves. »

La « destinée », acharnée après lui, avait décidé qu'il ne s'appartiendrait pas. Il la revoyait, devant lui, avec son geste impérieux, et il cédait, sans résistance, à son impulsion :

« A peine je repose ma tête, qu'elle me secoue par le bras et me force de souffrir et partir. »

Il se rendit en Angleterre. Il y passa une demi-année. Vers le milieu du printemps de 1839, il revint à Paris et il s'y confina neuf ans, sans en sortir.

De tout ce qu'il avait commencé à « rêver », il ne nous reste presque rien. Le *Journal d'un poète* nous fournit toutefois un très petit fragment en vers, intitulé justement *Rêverie*. C'est l'amorce d'une pièce qui aurait pu faire pendant au tableau de *Paris*, d'une « Elévation » nouvelle, suggérée par la nature solitaire et austère du Maine-Giraud :

Silence des rochers, des vieux bois et des plaines,
Calme majestueux des murs noirs et des tours,
Vaste immobilité des ormes et des chênes,
Lente uniformité de la nuit et des jours,
Solennelle épaisseur des horizons sauvages,
Roulis aérien des nuages de mer...

La grandiloquence laborieuse de ce début nous laisse soupçonner que l'enthousiasme fait défaut. Le soufflet de l'orgue fonctionne mal et l'harmonie, après quelques accords d'une grave « uniformité », s'arrête brusquement et de façon un peu piteuse.

A cette tentative avortée de méditation en vers, s'ajoute, dans le *Journal d'un poète*, une sorte de plan ou de projet d'ouvrage en prose :

« Le Maine-Giraud. — Roman historique. — Sur un parchemin que j'ai retrouvé dans mes papiers de famille, je ferai un roman historique.

« Ce sera une assez noble manière de donner de la valeur à cette pauvre terre.

« Les décorations seront mes terres et le château du Maine-Giraud avec les ruines du Blanzac.

« L'époque, 1679. Celle de Louis XIV.

« En 1680. La Brinvilliers est brûlée.

« En 1679 meurt le vieux cardinal de Retz.

« En 1670. Le voyage à Douvres de la duchesse de Portsmouth. »

Que serait-il sorti de cette matière romanesque si Alfred de Vigny avait eu le loisir ou la volonté ferme de la traiter ? On n'en sait rien. Il dit ailleurs, en rappelant ses ambitions de jeunesse :

« J'avais le désir de faire une suite de romans historiques qui seraient comme l'épopée de la noblesse et dont *Cinq-Mars* était le commencement. J'en écrirai un dont l'époque est celle de Louis XIV, un autre qui sera celle de la Révo-

lution et de l'Empire, c'est-à-dire la fin de cette race morte socialement depuis 1789. »

A l'exception de *Cinq-Mars*, tout cela est resté, personne ne l'ignore, à l'état d'indication.

C'est très probablement en reprenant l'idée de cet ouvrage, la suite de *Cinq-Mars*, que Vigny écrivait, en 1840, cette réflexion :

« Louis XIV. Le roi et la noblesse étaient deux anciens amants qu'on avait brouillés. Ils se rapprochaient quelquefois, mais ne pouvaient plus se reprendre et devaient rester séparés par l'intrigante bourgeoisie. »

Et il n'est pas trop téméraire de rattacher au même sujet ce passage sur la *Patrie* :

« Elle n'existait presque pas avant Louis XIII, — écrit Vigny. — Les grands seigneurs, alliés à des femmes étrangères, et possesseurs de grands fiefs en Espagne, en Allemagne, en Angleterre à la fois comme en France, n'avaient pas le cœur plus espagnol que français, et trahissaient volontiers les intérêts d'un pays pour un autre. La puissance croissante de la classe moyenne et l'unité donnée à la nation par la monarchie ont rendu aux nations le sentiment de citoyen. La *noblesse de province* l'avait conservé, ce sentiment exquis ; le gentilhomme (*gentis homo*), l'homme de la nation, était le citoyen véritable. »

Mais les Mémoires inédits contiennent une description développée de la région de l'Angoumois qui conduit au Maine-Giraud, et du Maine-Giraud lui-même. En se modifiant à peine, cette description aurait, je crois, trouvé sa place dans le roman qui devait se greffer sur le règne de Louis le Grand.

C'est d'abord l'imposant effet de cette chaîne de hauteurs âpres et nues qui part « du pied de la mon-

tagne d'Angoulême » et qui, lorsque le voyageur « suit la route du vieux château de Blanzac », le fait descendre peu à peu « de vallée en vallée et comme d'étages en étages » jusqu'au joli village nommé Champagne, reconnaissable à son « église d'architecture gothique toute brodée de sculptures *moresques* (1) ».

La sauvagerie des aspects qu'offre la nature, au départ d'Angoulême, est, je dois le dire, amplifiée par l'imagination du poète. Ce n'est pas en observateur attentif et exact qu'il considère cette contrée montueuse. Il la colore, il l'agrandit, il la transfigure. De sa main d'écrivain royal il lui confère, en vérité, des titres de noblesse :

« Les rochers arides et bleuâtres attristent le regard comme ceux de la Judée. Les bruyères et les sables y sont percés d'espace en espace par des pointes et des pics gris et noirs qui sortent de terre comme des dents énormes, et portent des habitations suspendues comme des nids d'épervier. »

On pense bien que, s'il a cru pouvoir, dans sa description, forcer le caractère des paysages qu'il lui faut traverser pour atteindre au Maine-Giraud, Alfred de Vigny, au moment de nous introduire dans le manoir de ses aïeux, ne se départira pas de toute exagération, ou, pour me servir d'une expression moins irrévérencieuse, ne renoncera pas au plaisir de se remettre en état poétique. Voici premièrement les abords du château :

« A cent pas au-delà commence vers la droite une longue

(1) Je laisse à Vigny la responsabilité de cette qualification étrange.

avenue de chênes, d'ormes et de frênes. Ces arbres répandent de grands ombrages sur la route et sur les longues prairies qui les avoisinent, arrosées par huit fontaines vives roulant en cascades au pied des peupliers. Les frênes, vieux de cinq siècles, laissent pendre leurs branches tordues et leurs feuilles allongées jusqu'à la main des enfants ; ils se courbent comme des voûtes épaisses... Baignés dans l'eau claire des fontaines, les aubiers entr'ouverts ressemblent à des nacelles renversées et debout sur leurs avirons. Du creux de leurs noires écorces fendues on voit sortir les légers branchages des sureaux et des saules. Les ormes sont revêtus de lierres qui leur font dans les hivers une inaltérable verdure. A cette avenue viennent se réunir trois autres allées croisées dans les rocs et bordées de chênes et de haies. Leurs berceaux répandent des ombres si obscures que la source profonde qui forme à leurs pieds une sorte d'étang, et dont on voit l'eau blanche et pure sortir du sable au milieu d'un petit nuage d'écume, a reçu des habitants le nom de *Fontaine noire.* C'est de là seulement que l'on aperçoit le Maine dont les tours apparaissaient déjà sur la gauche à travers les branches de l'avenue. Ce manoir ou *Maine*, nommé *Maine-Giraud*, est posé sur cette petite colline comme sur un piédestal formé d'un seul roc. Une pelouse de verdure épaisse recouvre le dos arrondi de ce rocher, jusqu'au pied des murailles grisâtres. Deux chemins creusés dans la pierre et bordés de haies épaisses et de grands ormeaux tombent au pied de cette petite montagne que gravit la longue avenue. Les clématites, les lilas et les vignes sauvages forment de hauts buissons qui s'entrelacent avec les ruines des grands ormes et accompagnent les passants de leurs ombres et de leurs parfums jusqu'aux piliers du portail. »

Tous les traits de cette peinture, aussi opulente que celles de Balzac, et plus harmonieuse, ont pour origine un détail pris à la réalité ; mais il faudrait, pour retrouver la vérité des impressions, ramener tout à des proportions plus étroites, plus humbles. Les vieux arbres, je le sais bien, furent

abattus en grand nombre à la mort d'Alfred de Vigny ; mais il en reste, et ils n'ont pas ce prestige mystérieux qui fait penser à Brocéliande ou à la Forêt des Ardennes. Les fontaines sont encore là. Sur sept (et non pas huit), on a dû en aveugler deux, dans l'intérêt de la prairie qu'elles noyaient en l'arrosant avec trop de largesse. Elles n'ont pas ce caractère auguste et quelque peu sacré que la fantaisie du poète leur attribue. La topographie les explique. La petite colline sur laquelle Alfred de Vigny représente le Maine-Giraud, juché sur un piédestal qui serait formé d'un seul bloc, est, pour tout dire, une cuvette naturelle où descendent et où s'arrêtent, plus peut-être qu'il ne faudrait, les eaux des collines plus élevées qui décrivent un large cercle — Vigny dit justement « un cirque » — autour de cette habitation.

La demeure elle même n'est ni aussi ancienne, ni aussi vaste, ni aussi formidable, il s'en faut de beaucoup, que le poète le croit.

« La nature, écrit-il, a dessiné dans ses formes quelque chose d'un couvent et d'une forteresse. Les murailles épaisses sont enfoncées dans les rocs et fendues de tout côté par des meurtrières qui protègent les vallons et d'où les coulevrines pouvaient balayer les avenues par un feu pareil à celui d'un bataillon carré. Une tour octogone allonge son toit d'ardoise aigu comme celui d'un clocher A ses flancs s'attache une tourelle couronnée d'un petit dôme d'où sort une longue flèche. Les grandes salles boisées de chêne noir sculpté semblent avoir réuni à la fois des moines et des chevaliers. Leurs larges embrasures, qui ont des bancs de bois noir pareils à des stalles préparées pour les prières et les méditations, et, sous terre, des murs de six pieds d'épaisseur sont prêts pour le siège, enfoncés dans la terre et scellés dans le roc où leurs voûtes et leurs

blocs de pierre sont profondément enracinés. Les écuries se prolongent sous la protection des tours. Une enceinte de murailles, de maisons, de chais, de granges, de pressoirs et de fours encadre une large cour carrée où pouvaient jadis manœuvrer cinq cents lances. »

Ce n'est pas au Maine-Giraud, à cette gentilhommière étriquée et pacifique s'il en fut, malgré ses deux tourelles, qu'un signalement si magnifique peut s'appliquer. La description de Vigny serait presque trop éloquente pour mettre sous nos yeux un vrai château féodal, comme celui de Combourg. Elle conviendrait au vieux manoir, presque royal, de la famille des Rohan à Josselin.

Ces pages, jointes par Vigny à son ébauche de Mémoires, devaient être — il vaut mieux ne pas en douter — la préparation d'un grand chapitre de roman, du roman projeté sur la noblesse de France à l'apogée du pouvoir absolu, quelque chose comme cette introduction pittoresque sur la Touraine, devenue classique, et qui faisait un noble frontispice au roman de *Cinq-Mars*.

***

Quelque facilité qu'il eût à se créer des illusions sur l'importance et la splendeur de cette terre et de cette demeure, Alfred de Vigny ne montra pas beaucoup d'empressement à en reprendre le chemin. Pour l'y ramener, dix ans après, il fallut deux raisons qui ont bien peu de chose à voir avec l'amour de la Nature.

Au mois de février 1848, tout aussitôt après l'effondrement du « trône de carton », il écrivait à Busoni :

« Lydia est retombée bien malade, et, depuis quelques jours, je l'avais menée à la campagne, quand a éclaté l'orage que nul ne semble avoir prévu. »

Cette maladie de Mme de Vigny était « une fluxion de poitrine » d'une exceptionnelle gravité. Andral conjura le péril. Ordonna-t-il pour la convalescence le séjour à la campagne ? Toujours est-il que la chaude saison venue, le comte et la comtesse de Vigny, voyageant en chaise de poste, à petites journées, et s'attardant, en route, à visiter plusieurs « cousins de Touraine » dans leurs châteaux, regagnèrent, pour la deuxième fois, cette vieille mais modeste maison rustique, définie dans le *Journal d'un poète* (1838) avec moins d'ambition que dans la page de roman :

« Une petite forteresse (1) entourée de bois de chênes, d'ormes, de frênes et de vertes prairies rafraîchies par des fontaines et des sources pures. »

Cette raison de sentiment était sa première raison. On s'attend moins à la seconde. En 1838, presque aussi étonné, je crois, de se trouver aux champs que le doge à Versailles, Vigny notait sur son journal ses impressions, et, à propos de ses « grands bâtimens » et de son « grand parc » onéreux « à entretenir », il faisait cette réflexion :

« Si tout cela, du reste, ne rapporte rien, il y a un dédommagement : c'est que les impositions en sont énormes et me donnent le droit d'être député. — Or c'est justement ce que je ne veux pas être. »

Dix ans après, au lendemain de la révolution,

(1) Ce mot de « forteresse » sort encore de la vérité. Vigny s'en rapproche avec l'expression : « mon ermitage héréditaire ».

son point de vue était tout différent. Il écrivait, le 8 mars, à un médecin d'Angoulême, le docteur Montalembert :

« Vous devez penser comme moi que tout l'avenir de la France dépend de l'Assemblée nationale. Je me présente dans la Charente, comme sans doute M. Hubert vous l'aura dit. »

Il priait le docteur de vouloir bien l'aider à distribuer « cent » circulaires. L'appel aux électeurs, où le comte de Vigny fait état surtout de son rang social, de son idéal de droiture et de ses titres littéraires, ne réussit pas (1). Candidat d'un autre âge, il se flattait de plaire aux Charentais en leur disant qu'avant d'être nommé, il ne leur ferait pas l'injure de paraître en personne devant eux. C'est bien ainsi que l'on briguait le mandat de député aux premiers jours de la Restauration, quand on avait la prétention d'entrer dans la carrière politique en gentilhomme. Les partisans du comte de Vigny lui représentèrent sans doute que ce temps-là ne reviendrait plus et que pour réussir, à la prochaine occasion, il lui fallait entrer en relations directes et suivies avec les vignerons. Au mois de juillet 1848, le gentilhomme s'installait dans sa propriété.

Il protestait d'ailleurs qu'il ne se présenterait plus à aucune élection. En mars 1849, pressé par quelques personnes, il laissa figurer son nom sur une liste. Il n'abandonnait rien de sa réserve hautaine :

« On est venu me voir dans ma chaumière, et dans mon désert on m'a apporté bien des propositions. J'ai répondu que je ne sollicitais point cette mission, mais que je ne la refuserais pas. »

(1) Ce document a été réimprimé en 1881, 23 avril, dans le journal *le Temps*, par M. Jules Claretie.

Il déclara qu'il attendrait sans dire un mot, sans faire un pas.

« S'il est écrit là-haut — ajoutait-il — que je dois monter à la tribune, eh bien ! tant mieux pour le *droit* et la *raison*, car je crois que je dirai là ce que les lettres n'ont pas encore fait sortir... Sinon, tant mieux encore, et surtout pour moi, car les affaires publiques m'empêcheraient de veiller sur ma chère enfant, et les pensées auront toujours une forme plus méditée et plus durable. — Je pense que la Destinée dirige une moitié de la vie de chaque homme et son caractère l'autre moitié. Cette fois, je laisse faire la Fortune. »

Une fois de plus, la Fortune lui fut contraire. Faut-il le regretter amèrement ? Je m'imagine que Vigny était aussi peu fait pour être député que journaliste. En 1831, il s'était enflammé à l'idée de combattre, dans l'*Avenir*, à côté de Lamennais et du comte de Montalembert, pour la liberté religieuse. Il écrivit, en tout, une *Lettre parisienne*. Son second article, souvent promis, n'arriva jamais au journal. Aurait-il prononcé, à la Chambre, même un discours ? Il cherchait des diversions à son oisiveté. La politique aurait été pour lui comme un succédané du travail littéraire. En griffonnant, aux heures de la nuit, les nombreux « brouillons » dont il parle et qu'il détruisait presque tous, il avait bien le sentiment obscur, inavoué, que son esprit ne gardait plus assez de sève, assez de fraîcheur d'invention pour mettre au jour un beau roman, pour faire refleurir un pur poème. S'il eût été élu, la besogne des commissions et les entretiens des couloirs auraient-ils donné à cet esprit candide mais aigu, prompt à bâtir des châteaux en Espagne, mais non moins prompt à

découvrir de quelle étoffe ils étaient faits, l'illusion d'avoir trouvé la vie active ?

Quoi qu'il en soit, conduit, puis retenu, par les deux raisons que j'ai dites, dans sa terre du Maine-Giraud, Alfred de Vigny fit tout ce qu'il pouvait pour s'attacher à elle, et pour démêler des motifs, ou des prétextes tout au moins, de s'y trouver heureux. Ce ne fut pas difficile d'abord. Au sortir de Paris, le contraste du tumulte et des périls de la capitale avec le calme et la douceur des campagnes l'a exalté. « Partout les Moissonneurs de Léopold Robert assis sur leurs gerbes, » s'écrie-t-il, sitôt qu'il se voit « hors des barrières » et qu'il chemine en sûreté par « les grandes routes de France ». Au lieu des « visages sombres ou haineux au regard de loup », ce sont des paysans, jeunes ou vieux, « souriant à leurs grands bœufs surchargés d'épis, aux voyageurs qu'ils saluent, au soleil qu'ils bénissent ». A peine est-il rendu chez lui, qu'il y assiste justement à la moisson. Un peu plus tard, il préside aux vendanges. Il établit, il perfectionne une distillerie pour produire, avec ses raisins, « le cognac le plus pur ». Il veille à la santé et au bien-être des paysans qui travaillent pour lui ; il fait couvrir avec de bonnes lames de parquet le sol en terre battue de leurs pauvres logis ; il fait défricher, planter et bâtir ; il jouit du plaisir que sa femme ressent à voir s'épanouir les fleurs ; il goûte, par reflet, complaisamment, l'agrément tout nouveau pour lui de ces scènes de vie rustique.

Il entreprend de plus importantes réformes. Il a l'ambition de rendre le manoir plus habitable. Il fait abattre quelques arbres Il parlera bientôt des revêtements de vieux chêne dont il a paré ses vieux

murs. Les outrages du temps et du vandalisme de 93 doivent s'effacer. Lorsqu'on fait le pèlerinage du Maine-Giraud, on y retrouve la trace de ces travaux, exécutés avec moins d'adresse que d'honnêteté par un charpentier de village. On reste un peu surpris, mais non pas attristé, de leur aspect rudimentaire, de leur franche rusticité. A part une grande salle — la seule de cette dimension — où sont restés quelques panneaux de bois sculpté qui datent du XVIII[e] siècle, il n'y a pas, dans la maison des Baraudin, la moindre trace d'art.

Quant à la « cellule de moine » dont le poète parle volontiers à ses amis et dans laquelle il se retire, à partir de minuit, pour couvrir d'écriture, jusqu'au matin, de larges feuilles de papier qu'il déchire le plus souvent, mais qu'il dépose quelquefois dans un coffre où elles s'entassent, c'est simplement l'espace compris entre le palier supérieur d'une vis d'escalier en pierre et la toiture même de la tour. Une sorte de siège en bois de chêne, qui peut servir de petit lit, à la rigueur, a été pratiqué dans un retrait du mur, et, en face, appliquée elle-même au mur, subsiste une caisse, en chêne comme le banc : c'est le « coffre » non pas antique ni rare, mais fabriqué grossièrement, qui se cadenassait comme pour préserver quelque trésor. Entre les deux meubles, je n'assurerais pas qu'il y ait la place de trois pas. La cellule d'un religieux ? Peut-être, mais bien plutôt le cabanon d'un prisonnier. En explorant tous les recoins de la maison, le visiteur n'éprouve aucune envie de s'attarder longtemps dans cette sorte de réduit, qui n'est même pas égayé par une perspective extérieure ; mais il ne serait étonné qu'à demi, si Alfred de

Vigny, comme à Loches Ludovic le More, s'était distrait des lourdes heures d'ennui qu'il a dû passer là en y gravant quelque inscription. Le poète aurait eu le droit de résumer ses trois ou quatre années d'existence rurale en reprenant le mot de Cervantès : « Fué cautivo : » — J'ai connu la captivité.



Je ne crois pas exagérer. Lorsque Vigny ouvre son cœur, — ce qui n'arrive pas à toutes les heures du jour, — le sentiment qui en jaillit spontanément est celui que je viens de dire, et les mots peu fardés qui traduisent ce sentiment sont ceux de *collier* ou de *chaines*. Dès 1843, dans cette période de pessimisme aigu et d'orgueil stoïcien qui nous a valu les chefs-d'œuvre des *Destinées*, il écrivait déjà à celle que le recueil Sakellaridès désigne par cette suscription « *à une amie* », et qui venait de séjourner toute une année en terre italienne :

« Hélas ! pourquoi me parler de moi ? Combien de chaînes n'ai-je pas au col dont je suis écrasé ! Puis-je voyager, moi ? Tout le monde excepté moi a le droit de voir et d'adorer la nature dans les belles contrées de la terre ; mais je ne puis rêver des félicités lointaines qui me sont ravies, pour toujours peut-être, et je ne me console de mon immobilité forcée qu'en me réfugiant dans tout ce que la philosophie et la poésie ont de plus abstrait. »

Cette « immobilité forcée », il la retrouve au Maine-Giraud et il finira, comme l'on peut le croire, par en ressentir la lassitude, le dégoût : « Vous venez de quitter vos églogues et vos bucoliques, » écrit-il, dès septembre 1848, à sa jeune amie M[me] Louise Lachaud, qui rentre à Paris après un séjour de trois

mois à Treignac, en Corrèze, « mais il faut que je reste dans mes géorgiques. » Le 5 octobre 1849, il confie à Busoni son espoir de revenir à Paris « cet hiver » et, au sujet du *Jules César* de Barbier que Bocage voudrait jouer à l'Odéon, il ajoute :

« J'aimerais à y assister ; mais ce que j'aimerais, je n'y dois point penser en ce moment, et il me faut dire avec Epictète : Souffre et abstiens-toi. »

Le regret de Paris est, il faut bien le reconnaître, atténué par cette idée que le bienfait de l'existence champêtre ressuscite vraiment Mme de Vigny :

« Pendant que je vous écris, ma chère Lydia, qui m'a chargé de vous serrer la main, va voir un chœur de jeunes filles qui vendangent des grappes grosses comme celles de la Terre promise. Elle se porte si bien en respirant cet air pur et chaud que je remercie Dieu de m'avoir laissé assez de bon sens et de sagesse pour garder cet ermitage. »

Il plaisante assez volontiers sur les offres trop obligeantes de son « oncle anglais, le général Bunbury, gouverneur de la Jamaïque », qui l'invite à le venir visiter, ou de son ami « le ministre russe et chambellan aide de camp de l'Empereur », qui lui propose de l'aller rejoindre à Tiflis, en Géorgie, « pour voir la guerre poétique des Circassiens ». Mais n'y a-t-il aucune amertume dans son sourire ?

« Mes amis me croient toujours disponible, n'est-ce pas curieux ? Moi qui suis en ce moment comme le dieu Terme, les pieds dans la terre, enfoncés jusqu'aux genoux, mais la tête ailleurs, je l'avoue, très près du ciel quelquefois. »

Il rêverait le « voyage de la Toison d'or » (1), et ses plus longues escapades, pendant ces années de relégation, seront quelques rares et maussades visites à Angoulême, une de ces « petites villes » qu'il ne peut souffrir, et encore un très court voyage, un seul, « à la Rochelle et dans les petits ports de mer » de la Saintonge. Il espère, un moment, s'aventurer avec M[me] de Vigny jusqu'à Genève, où le désir d'admirer le Mont Blanc l'attire moins que le secret espoir de retrouver le salon et la société de la comtesse de Circourt : il charge sa parente, M[lle] Maunoir, de découvrir pour sa femme et pour lui un très modeste appartement, avec ou sans la vue du lac ; les pourparlers traînent un certain temps et le projet échoue.

Au mois de mars 1852, il croit rentrer à Paris, ramenant la comtesse de Vigny guérie. Mais la fièvre revient brusquement « sans motif, sans raison, sans prétexte, on ne sait pourquoi ». Si peur qu'il ait de se laisser gagner par « l'égoïsme », il fait, ce jour-là, sur lui-même un retour douloureux : « C'est le rocher de Sisyphe que l'on roule et qui ne cesse de retomber. Je donne de la vie et du courage à ce qui m'entoure, j'y dépense tout ce qu'il y a de joie naturelle et primitive dans mon caractère ; mais ensuite, quand je suis seul comme en ce moment à minuit, écrivant sous ma lampe dont la roue et les ressorts sont le seul bruit de ma solitude, la tristesse remonte à mon cœur et le serre plus qu'il ne faudrait. » Ces accidents imprévus, qui le retiennent au printemps de 1852, le rivent sur place à l'entrée de l'hiver.

(1) Lettre du 10 novembre 1850 à la vicomtesse du Plessis.

« Les malles étaient faites, — écrit-il le 24 décembre, — et il ne s'agissait que de monter en voiture, quand Lydia est tombée malade. J'ai repris mon collier ou plutôt on l'a rattaché à la chaîne de la campagne, car, pour mon collier, il ne me quitte jamais. »

Quand il regarde la Nature, avec de telles ombres sur l'esprit, que pourraient lui dire de joyeux ou de tendre les bois, les prés, les sources, les bruyères du Maine-Giraud ?

L'été est brûlant, implacable. On ne secoue la torpeur dont on est accablé que lorsqu'il arrive de la mer « un bel orage ». Les impressions de juillet, de septembre même, tiennent en deux mots, et ce sont moins les impressions d'Alfred de Vigny que celles de la comtesse :

« Elle est heureuse des riches moissons qui viennent de se faire et des plus riches vendanges qui s'annoncent : ce lui est un spectacle et un baume vivifiant. »

Il nous donne de l'hiver aux champs une idée moins sommaire et il retrouve ici le don d'évocation du poète ou du peintre :

« Ce ne sont point les travaux de la terre qui occupent ce mois de décembre et de janvier. C'est l'époque où les bœufs se reposent et où les hommes veillent autour d'une lampe de forme romaine, et, sans le savoir, composent, avec les femmes qui filent, des tableaux à la Rembrandt. »

Ne comptons pas sur lui pour courir après les images et pour les prendre à la pipée, comme fait, du matin au soir, plus d'un jeune ou vieil oiseleur. Une fois, par hasard, pour attirer à lui le Parisien Busoni qu'une occasion peut amener à Angoulême, il en cueille une, à portée de la main ; elle est natu-

relle, éclairée, avenante comme un sourire : « Là vous me trouverez, je vous mets en voiture à côté de moi, et, en trois heures, nous serons, comme disent nos bons paysans antiques, au *Maine*, qui, dans ce moment, semble assis dans un bouquet. »

Mais quoi ! Il est de ceux pour qui « les jardins parlent peu », comme avait dit un jour, sans le penser, son cher La Fontaine : « Mes arbres — écrit-il à sa cousine, la vicomtesse du Plessis — ne me disent rien et sont bêtes comme les vôtres. » Il riposte à un autre ami qui le croit en humeur de consentir à se distraire : « Vous me parlez de distractions ? Je n'en ai pas. » Il ne remplira pas le vide des journées en découvrant l'intime poésie de tout ce qui, dans le verger, dans la prairie, dans le champ de labour et dans la lande méprisée, s'étale ou se dérobe autour de lui, sans excepter « cent raretés à voir le long du marécage ». Il n'est pas La Fontaine et il n'est pas Chateaubriand.

III

Il est, ce qui vaut presque autant, Alfred de Vigny, c'est-à-dire un esprit profond et une âme orgueilleuse.

Assez d'écrivains, petits et grands, se sont fait une loi de suivre « en vrais moutons », non plus « le pasteur de Mantoue », mais Jean-Jacques le Genevois. Assez de voix, belles ou ingrates, retentissantes ou perdues, ont entonné avec ferveur — ou sans conviction — l'hymne en l'honneur de la Nature, ont célébré la grâce, la splendeur, la sublimité de

cette sphère aux pôles aplatis, dont nos philosophes, plagiaires, une fois de plus, des Grecs et des Romains, ont cru refaire une déesse auguste. N'est-il point temps de répudier ce culte fastidieux et de jeter le cri : Je suis homme ? L'homme a le droit d'opposer son mépris à l'univers, que l'univers le laisse vivre ou qu'il le tue. C'est une lâcheté que de prier, que de pleurer aux pieds d'une insensible et monstrueuse idole. Il manquait un athée à cette élégiaque religion : cet athée, ce sera l'auteur des *Destinées*.

Pour s'insurger ainsi contre une tradition qui lui paraît servile, Vigny n'a pas, comme on pourrait le croire, et comme on l'a dit trop souvent, attendu les suprêmes déceptions, les injures du sort, les amertumes de l'amour et les rancœurs de la vieillesse. Ses anathèmes admirables remontent à son âge le plus viril, et, avant de les proférer, il en avait conçu l'idée depuis près de dix ans. Ce n'est pas en 1844, c'est en 1835 qu'il déposait, dans le *Journal d'un poète*, le germe de la méditation ultérieure :

« J'aime l'humanité. J'ai pitié d'elle. La nature est pour moi une décoration dont la durée est insolente, et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme. »

Il s'exprimait ainsi, l'année où il donnait son *Chatterton*.

Ce parti pris hardi, original, a merveilleusement servi les moyens d'Alfred de Vigny : il a écrit la *Maison du berger*. Dans ces cinquante strophes, si puissamment rythmées, si riches d'harmonie, si fougueusement emportées par un courant de passion et

de pensée irrésistible, continu, comme celui d'un fleuve, le poète français a égalé la profondeur, la majesté des hexamètres lucrétiens :

Je n'entends ni vos cris, ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.
Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe,
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

. . . .

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.

. . . .

Vivez, froide nature, et revivez sans cesse
Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi...
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines
J'aime la majesté des souffrances humaines,
Vous ne recevrez pas un mot d'amour de moi.

Après avoir proclamé avec tant de vigueur ce *credo* négatif, Alfred de Vigny se trouvait engagé, sous peine de scandale et de ridicule éclatant, à ne jamais en abjurer un seul article. Fût-il allé à Genève, eût-il été saisi d'admiration devant la montagne géante, et se fût-il émerveillé des nuances du lac, il n'avait plus le droit de laisser voir ses émotions.

***

Pouvait-il les détruire ? En septembre 1856, écrivant, une fois de plus, à cette même « amie »,

l'infatigable voyageuse dont il enviait, en 1843, la vie errante et affranchie de tout lien social, il lui fait cet aveu :

« Je me suis persuadé, en maudissant la terre, ses bois et ses montagnes, que je la détestais, que je ne croyais plus ni à l'air, ni à la lumière, ni aux grands horizons, et que tout cela n'est, après tout, qu'une toile de fond bonne à servir de cadre à la beauté que l'on aime, à la personne qui vous accompagne dans la vie, près de qui *tout* doit n'être *rien*. Ai-je tort ? ai-je raison ? Je ne sais ; mais il est nécessaire de croire toujours cela pour que les révoltes de l'homme soient un peu étouffées en moi, pour que je ne crie pas contre le ciel. »

Il la prie de ne pas lui conter son voyage au retour, ou de lui affirmer :

« que le Rhin n'était pas beau, que ses îles n'avaient pas de verdure, que ses vagues n'avaient plus de mugissements, que ses châteaux étaient sans majesté dans leurs antiques ruines ; vous me direz cela, vous mentirez par amitié et vous me ferez du bien. Je reviendrai auprès de ma lampe, et je continuerai à écrire comme j'ai fait hier jusqu'à deux heures et demie après minuit, pour tout oublier. »

Ah ! que Tolstoï avait raison contre Zola ! La passion exclusive, acharnée, immoralement égoïste du travail, du travail cérébral surtout, de cette *scribendi cacoethes* que le satirique latin nomme de son vrai nom, empêche le visage humain de quitter son grimoire et de se redresser pour regarder autour de soi et au-dessus ; elle finit par cacher à nos yeux, hébétés par le clair soleil comme ceux du hibou, le vrai sens de la vie et son accord mystérieux avec cet univers qui la supporte.

Pour s'obstiner dans l'attitude que lui imposait, quelquefois malgré lui, son paradoxe contre la Nature, Alfred de Vigny a trouvé au fond de son cœur très tendre, très impressionnable, de meilleures raisons.

Il chérissait, nous l'avons vu, comme il aurait aimé un de ses enfants, s'il avait eu le bonheur d'être père, la fille de ses deux amis, M. et Mme Ancelot. Depuis son mariage avec le grand avocat Lachaud, originaire de la Corrèze, et surtout depuis la naissance de Georges et Thérèse, les deux enfants qu'elle élevait avec tant de tendresse, la pieuse Mme Lachaud — ou, de son nom de jeune fille, Louise-Edmée Ancelot, — passait la saison d'été et une partie de l'automne sur le plateau pittoresque mais trop souvent pluvieux et très froid, de la petite ville de Treignac. Ces voyages avaient pour Alfred de Vigny le douloureux inconvénient d'éloigner pour des mois cette jeune amie, et, à ce qu'il croyait, de mettre en péril sa santé. Quand il pensait qu'elle avait à souffrir d'un de ces brusques abaissements de la température qui sont le propre des régions du Limousin, il regardait de nouveau la marâtre nature avec les mêmes yeux, pleins de courroux, qu'au temps où il se déchaînait, en très beaux vers, contre sa cruauté impitoyable. Voici comment, dans une lettre écrite en 1855, il pousse sa diatribe :

« Ne cesserons-nous jamais de faire des compliments fades à cet amas de boue qu'on nomme la terre et dont la fragile créature humaine ne peut se garantir qu'à force de maisons et de chambres bien chaudes ? Savez-vous rien de plus triste que l'affreuse Aurore, si pâle quand je l'ai vue tant de fois tomber sur mes yeux fatigués après les nuits

que j'avais passées à veiller près d'un lit de malade. Comme elle apporte avec elle l'humidité et le frisson du matin, et les rosées malsaines et glaciales ! Que de fois je lui ai fermé les rideaux les plus sombres avec indignation, en rallumant les bougies qui ne prennent pas comme elle un air de gravité indifférente. Elles sont un peu mélancoliques comme la vie et se consument lentement comme elle (1). »

A la même date, l'année suivante, les mêmes préoccupations reviennent, et c'est contre la vie rustique et ses embûches redoutables un torrent de malédictions :

« Si j'écrivais à une autre personne que vous, je dirais : C'est bien fait : vous nous quittez pour aller à la campagne, vous y trouvez la pluie et le froid, tandis qu'à Paris on n'a pas encore fait de feu et l'on étouffe. Mais je pense que ce séjour vous fait mal et je deviens sérieux. Le grand air qui vous environne est un vent humide et perpétuel qui tourbillonne dans les oreilles et pénètre dans la gorge de Louise, qui sera toujours délicate et vulnérable, si l'on n'en prend un soin continuel. Mais c'est un soin bien inutile que de lui recommander sa personne qu'elle traite avec une indifférence dédaigneuse. »

Il serait abusif de citer jusqu'au bout cette lettre, reproduite, je crois, dans le volume imprimé de la Correspondance. Comme on en peut juger par ce fragment, chaque mot révèle la tendresse et s'illumine de bonté.

Après l'avoir lue en entier et avoir scruté, de très près, tout ce qu'on peut connaître de la correspondance de Vigny, si l'on n'a pas acquis l'absolue con-

(1) *Histoire d'une âme*, par Georges Lachaud, p. 138 et sq. Cet ouvrage, un *in memoriam* pieux, n'a pas été mis dans le commerce. Le texte cité est peu connu.

viction qu'au fond de soi le poète stoïcien ait eu en haine la Nature, on croit très fermement à son affirmation : « J'aime l'humanité. »

Par ce beau mot d'humanité, il n'entend pas cette entité pompeuse et décevante dont on fait si grand bruit et à laquelle on veut sacrifier les plus indispensables affections ; il désigne quelques êtres chers dont il est sans cesse occupé, et dont son âme, incurablement inquiète, ressent, avec une sympathie plus douloureuse encore que leurs maux et leurs afflictions, les plus légères souffrances.



On doit penser qu'en vieillissant et qu'en s'avançant vers la mort par un vrai chemin de la croix, Alfred de Vigny ne put pas abdiquer ce sentiment d'aversion qu'il avait exprimé, pour la première fois, longtemps auparavant, en méditant sur ce mot, la Nature. Le ciel lui paraissait toujours aussi noir, aussi lourd et aussi sépulcral que dans la nuit de la divine veille au Mont des Oliviers :

Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile
D'une veuve.

Le monde extérieur avait fini, pour lui, par se réduire à deux chambres « d'hôpital », celle où Mme de Vigny, aveugle et presque tombée en enfance, agonisait, et celle où il achevait de renoncer à la vie et à la pensée. Si quelqu'une des images qu'il avait autrefois tracées lui revint à l'esprit, ce dut être celle de la Nuit enveloppant à tout jamais notre univers :

La terre sans clartés, sans astres, sans aurore.

III

ALFRED DE VIGNY ET LA MORT

Pour pénétrer plus avant dans l'étude du cœur et l'analyse de l'esprit chez un poète comme Alfred de Vigny, il n'est pas superflu d'examiner s'il a renouvelé ou non le lieu commun inévitable de la mort, Oter à l'*Odyssée* le XI[e] chant, celui de l'évocation des ombres dans le pays des Cimmériens ; ôter au *Testament* de Villon la ballade où le compagnon des repues franches, le complice, l'instigateur de plus d'un détestable exploit, nous parle, en quelques vers qu'on n'oublie plus, du « fiel qui crève » sur le « cœur » et de « Dieu scet quelle sueur » et des « joinctes et nerfs » qu'on voit « croistre et estendre »; ôter aux oraisons funèbres ou aux sermons de Bossuet les méditations sur l'agonie de Madame et ces images de l'anéantissement du cadavre humain, retracées avec une ardeur farouche, presque passionnée, par la fidélité d'un impitoyable pinceau, ce serait arracher à ces ouvrages une partie de leur puissance d'émotion et dépouiller — qu'on me passe le mot — les cerveaux d'élite qui les ont fait naître, de ce don le plus rare et le plus enviable dans un écrivain supérieur, la profondeur de la pensée. J'essaierai de soumettre à cette épreuve le labeur littéraire accompli par Alfred de Vigny et de montrer qu'ici, pas plus qu'ailleurs, l'impression qui sort

de l'œuvre ne se trouve en désaccord avec le sentiment exact de ce qu'a été l'homme.



On ne nommera pas beaucoup de poètes et de romanciers chez lesquels l'idée de la mort soit revenue avec plus d'obstination. Dans les *Poèmes*, il n'y a, pour ainsi dire, aucun sujet, si ce n'est la *Dryade* et *Symétha* et *le Bain d'une dame romaine*, qui n'aboutisse au dénouement fatal.

Dans *la Somnambule*, datée de 1819, le poète a pour objet de nous émouvoir avec le meurtre involontaire de l'épouse la plus tendre et la plus innocente, que frappe d'une épée son jeune époux, dans le transport de jalousie d'une hallucination liée à son sommeil morbide.

Deux ans plus tard, Vigny écrit à Vincennes *la Prison*. Malgré l'incertitude du dessein, on peut y voir la Mort, la bienfaitrice méconnue, qui rend enfin la liberté au prisonnier d'État entré jeune dans les cachots et demeuré vraiment l'homme sans nom, puisqu'il n'est, encore aujourd'hui, que le *Masque de fer*, pour le roman et pour l'histoire.

En 1822, *la Fille de Jephté* nous conviait à déplorer la destinée d'une jeune vierge, éprise de la vie, avide du bonheur, et que le vœu homicide d'un père a condamnée à s'immoler sur les autels du « Dieu de la vengeance ». Mais le *Moïse*, composé au même moment, faisait entendre les paroles de désespoir du grand prophète, qu'écrase le fardeau d'une autre destinée, celle d'élu du Tout-Puissant, et qui supplie le Seigneur Dieu de lui donner la paix profonde du tombeau :

Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Dans *Dolorida*, la jalousie pousse l'amoureuse outragée au meurtre et au suicide.

Que voyons-nous dans *le Déluge* ? Un tableau, large et saisissant, de la destruction des êtres qui peuplent la terre, et, sur ce fond de toile, au premier plan, l'agonie du dernier couple humain, de deux jeunes amants que le flot montant n'épouvante pas, car il les engloutit ensemble. C'est le rêve du romantisme, la suprême félicité que, dans le drame de Hugo, Hernani et Doña Sol au milieu même du bonheur appellent de leurs vœux, c'est-à-dire la mort, mettant le sceau suprême et la bénédiction divine aux transports de l'amour. Ces sentiments dérivés de *Werther*, de *René*, surtout de *Manfred*, Alfred de Vigny les exprime en vers français, le premier, et il leur a déjà donné la forme dramatique dans ce dialogue exhalé par deux voix expirantes :

Sans doute après la mort nous serons réunis.
— Venez, anges du ciel, et prêtez-lui vos ailes.
— Recevez-la, mon père, aux voûtes éternelles.

Nous retrouvons dans *Eloa* le même dénouement sentimental, vrai paroxysme de l'amour. Mais cette fois, pour conquérir l'éternité de la passion, les deux amants, au lieu de s'élever avec l'aide de Dieu jusqu'à la région lumineuse des bienheureux et jusqu'aux sources de la vie, s'engouffreront résolument dans l'enfer des damnés, dans ce royaume « sans clartés » où triomphe la Mort.

La fin sanglante du héros, du soldat, envisagée

déjà, dans la satire à prétentions épiques du *Trappiste,* comme le but où doit mener l'honneur, fait le sujet de la romance devenue presque populaire qui s'intitule *le Cor*.

Dans *la Duchesse de Soubise,* Marie-Anne, fille d'un catholique ardent et acharné, a sauvé du massacre de la Saint-Barthélemy un des huguenots, un blessé qui, avant d'expirer, l'épouse : devenue par un oui, murmuré d'une voix compatissante, et par le remerciement d'un regard où l'exaltation du moribond rayonne, héritière d'un fief puissant et d'un riche trésor, elle entre « au couvent des nonnes en Saintonge », y fait largesse et donation entière de ses biens et meurt bientôt, « vierge et veuve à vingt ans ».



Plus encore que dans les *Poèmes*, on reconnaîtrait dans les romans d'Alfred de Vigny cet amour du tombeau, signalé par Musset chez un autre grand pessimiste, Léopardi.

Lorsque Cinq-Mars est vaincu par le sort, la seule issue qui ne puisse pas réduire ce héros de la révolte à s'abaisser, c'est la mort hautaine du grand seigneur : l'échafaud est pour lui, dans la ruine de ses ambitions, le refuge suprême.

Le suicide arrache Gilbert aux affres de la faim et aux horreurs de la folie. Le suicide sauve Chatterton du désespoir de ne pouvoir aimer et être aimé sans trahison, sans honte, sans remords.

Le supplice des criminels couronne d'une gloire impérissable ce jeune poète de génie, André Chénier, que son intrépide vertu a rangé parmi les suspects,

a fait emprisonner et condamner, a livré au bourreau.

Dans les récits de *Servitude et Grandeur militaires*, Vigny a exprimé particulièrement le caractère fatal, inéluctable et quelquefois terrifiant, de la mort.

Le jeune auteur de couplets, déporté par le Directoire, mais condamné secrètement à être fusillé sur le vaisseau dès qu'on atteindra la ligne du Tropique, tombe à la mer, exécuté sous les yeux de sa jeune femme.

L'explosion formidable de la poudrière de Vincennes mutile, avec une adresse inouïe, le corps de l'adjudant : elle a tranché le pied tout net et l'expose aux yeux du passant comme une pièce anatomique ; elle a séparé la tête et la poitrine du reste du corps et des bras comme l'aurait pu faire un couperet.

Le sabre du capitaine Renaud s'enfonce au hasard dans le groupe des gens du poste, surpris en plein sommeil, et troue la poitrine d'un enfant blond, d'un officier de quatorze ans. D'autre part, la bille de marbre glissée dans un pistolet d'arçon par le gamin de Paris qui joue à l'insurgé, blesse à la cuisse l'officier à la canne de jonc, et, par un de ces retours singuliers qui donnent à l'obscure fatalité comme un aspect de loi divine, jette à la tombe, après une inutile amputation, le meurtrier de l'enfant russe.



Quelque place qu'il ait faite dans les écrits de sa jeunesse à cette puissance, bienfaisante ou formidable, et quelque intérêt ou quelque habileté d'effet qu'offrent certains de ses tableaux, on ne saurait prétendre qu'Alfred de Vigny nous ait, jusqu'ici,

révélé sur la mort rien d'inédit, ni rien même de très profond.

La mort n'est encore pour lui que le *deus ex machina*, dont l'intervention agrandit un récit ou poétise un personnage. Rien ne trahit une impression directe, rien n'exprime l'intime émotion. Si le poète demeure au seuil du mystère, c'est qu'il n'a pas encore éprouvé cette immense douleur qui seule doit l'initier : il n'a point vu mourir sa mère.

Il était jeune, à l'époque où son père agonisait. Il ne put pas, nous dit-il, « supporter » la « vue » de ce dernier combat : le vieux chevalier de Saint-Louis y garda toute son intrépidité. L'octogénaire, courbé en deux depuis la guerre de Sept Ans, se « redressa violemment » sous l'effet des angoisses suprêmes et mourut « héroïquement ».

Le seul trait qui se soit gravé dans l'esprit du jeune officier, c'est cette illusion d'apaisement qui se produit lorsque l'agonie a pris fin, et qui nous apparaît comme un sommeil presque divin de toutes les souffrances. *Stello* évoquera un souvenir, lorsque le romancier replacera sur les traits de Gilbert « ce masque sublime que nous met la mort ».

Lorsqu'il perdit sa mère, Alfred de Vigny était un homme de quarante ans. Non seulement il la regarda mourir, mais, avant d'avoir la douleur d'en être à jamais séparé, il avait eu la joie de prolonger ses jours. Au début du mois de mars de l'année 1834, un transport cérébral amenait, chez elle, une paralysie de « tout le côté droit, joue, bras et jambe » et, peu de jours après, une seconde attaque décuplait le péril. Le traitement barbare qui consistait alors à « dégager le cerveau » au moyen de

saignées abondantes et réitérées, ne s'exerça pas sur la mère sans torturer le fils, que pénétrait de trouble et de pitié l'intervention chirurgicale.

« Quand son sang coule, — écrivait-il à la suite de deux nuits d'anxiété et de terreur, — mon sang souffre ; quand elle parle et se plaint, mon cœur se serre horriblement ; cette raison, froide et calme comme celle d'un magistrat, brisée par le coup de massue de l'apoplexie, cette âme forte luttant contre les flots de sang qui l'oppressent, c'est pour moi une agonie comme pour ma pauvre mère, c'est un supplice comparable à la roue. »

Après plus d'un mois de ce supplice, il vit pourtant la malade, malgré son grand âge, se remettre à demi et, pendant des années, à force de dévouement passionné et discret, de sacrifices de tout ordre pieusement dissimulés, il réussit à la garder auprès de lui, dans un état toujours précaire et l'esprit trop souvent troublé par des accès voisins de la démence. Une troisième attaque, survenue en 1837, le 19 décembre, emporta brusquement la comtesse Léon de Vigny.

Quand le pas de la Mort se fit entendre de nouveau, l'impression d'Alfred de Vigny ne fut pas du tout ce qu'elle avait été à sa première approche, une douleur déchirante et désespérée. Il s'était habitué à lutter contre cet ennemi, il espéra le vaincre encore, et il ne songea tout d'abord qu'à courir et qu'à s'agiter — ce sont ses expressions — « comme l'équipage d'un navire en danger ». C'est seulement lorsque tout fut accompli, qu'il éprouva « l'indicible stupeur de voir l'absence de la vie ».



Tout ce qu'une mère chrétienne avait pu déposer, dans le cœur de son bien-aimé fils, d'enseignements

religieux, d'espoir en un Dieu très clément, de foi dans l'immortalité, se réveilla miraculeusement sous l'aiguillon de la douleur. Vigny vit dans cette affliction une cruelle épreuve où le « dessein » providentiel apparaissait. Il pria le Maître des cœurs de ne jamais éteindre dans le sien la révélation que ce déchirement soudain venait d'y faire pénétrer. « Aurai-je la force de l'écrire ? » lisons-nous dans le *Journal d'un poète* à la date du mardi soir 26 décembre, presque au lendemain de la mort.

« Encore cela, ô mon Dieu ! Afin que, si j'ai le malheur de vivre et de vieillir, la faiblesse humaine ne me fasse jamais oublier cette nuit fatale et sombre, mais où quelques signes consolants et divins me sont apparus ! Mon Dieu ! je me jette à genoux, à présent, je m'abreuve de ma douleur, je m'y plonge tout entier, je veux me remplir d'elle uniquement et repasser dans mon âme tous les instants de cette perte de ma mère. »

Et il se représente, une à une, les péripéties de ce drame de l'agonie. Il en réveille, sans pitié, sans merci pour lui-même, toutes les émotions. Pas un détail n'échappe à sa mémoire, depuis l'instant où, comme il rentrait à minuit, sa mère l'a entendu passer et l'a appelé à son aide. Il a couru chercher le médecin, l'a ramené, s'est laissé tromper tout d'abord par son calme affecté, comprend enfin que c'est la dernière heure, court au lit de la mourante, lui prend la main, lui baise le bras droit, s'effraie, s'en va dans la chambre voisine pour appeler le docteur au secours, entend ce cri de désespoir : « Mon fils, où est mon fils » ? rentre aussitôt, la trouve « assise sur son lit », lui « baise le front », de la main droite presse « sa main froide », la con-

jure de dire une parole à « son Alfred, son fils qui l'aime et qui l'a toujours adorée ». Elle lui « serre la main et laisse tomber sa tête sur sa poitrine. La vie avait cessé. » On le retrouve à genoux près d'elle ; il faut l'arracher à sa prostration. En se répétant le mot affreux : « tout est fini », il tourne vers le ciel des yeux séchés par la douleur, mais débordant de mystiques supplications :

« Avez-vous reçu dans votre sein cette âme vertueuse, ô mon Dieu ? Soutenez-moi dans cet espoir, que ce ne soit pas un passager désir, qu'il devienne une foi fervente ! »

Après avoir revu par l'imagination et contemplé longuement l'ombre de sa mère, le poète orphelin évoque, dans sa pensée, les moments délicieux où celle dont la voix s'est pour jamais éteinte lui murmurait, très peu de jours auparavant, en manière d'adieu, cette chanson de Jean-Jacques :

Une mère dont le désir
Etait de laisser sur la terre
Sa fille heureuse, et puis mourir.

Et il implore une seconde fois Celui qui donne ou refuse la grâce, pour que, par son secours, les doutes de son cœur soient dissipés :

« Donnez-moi, ô mon Dieu ! la certitude qu'elle m'entend et qu'elle voit ma douleur, qu'elle est dans le repos bienheureux des anges, et que par vous, à sa prière, je puisse être pardonné de mes fautes. »

Ces oraisons, « d'une profonde ardeur », lui donnent d'abord un peu de paix. Mais l'habitude prise, depuis le jour de la naissance, de puiser au sein

maternel tout l'aliment de sa pensée, ne saurait se perdre en un jour. Longtemps encore, un élan instinctif le ramène vers le chemin où, naguère, il était assuré de voir, les bras tendus vers lui, celle qu'il a perdue. Il lui faut revenir au sentiment de la réalité : il gardera désormais « dans le cœur » tout ce qu'il disait à sa mère.

Il la retrouve dans ses rêves. Une nuit il lisait, en songe, le *Stabat*, et le relisait.

« A la seconde lecture, j'ai cru voir ma mère étendue à mes pieds et j'ai pleuré amèrement. Mes sanglots m'ont éveillé, et en portant mes mains à mes joues, je les ai trouvées inondées de larmes. »

Le temps fait son œuvre. La douleur dure encore, mais s'adoucit, et peu à peu, le sentiment cède la place à la pensée. Alfred de Vigny s'est remis au travail, s'est attaché à de fortes lectures. En 1839, il étudie les théories du docteur Strauss sur le Nouveau Testament. Son christianisme d'adolescent, resté vacillant depuis le premier choc des passions et depuis l'engouement pour le lyrisme de Byron qui les divinisait, reçoit une atteinte profonde. En 1840, il semble prendre son parti de l'incrédulité ; il donne une forme plus arrêtée à des pensées jusque-là incertaines :

« Toute religion n'a jamais été crue qu'à moitié et a eu ses athées et ses sceptiques. Mais les sages ont gardé leurs doutes dans le cœur et ont respecté la fable sociale reçue généralement et adoptée du grand nombre. »

En 1843, il est, décidément et sans retour, athée.

« On parle de la Foi. Qu'est-ce après tout que cette chose

si rare ? — Une espérance fervente. Je l'ai sondée dans tous les prêtres qui disaient la posséder et n'ai trouvé que cela. — Jamais la certitude. »

***

C'est le moment même où Alfred de Vigny, remué très profondément par les débats de la parole intérieure et comme pénétré, dans tous les replis de son cœur, d'une puissance d'amertume dont rien, depuis Lucrèce, ne nous avait donné l'idée, enferme en des ouvrages ramassés, comme *la Mort du loup*, des pensées et des expressions qui donnent bien l'idée d'une poésie souveraine. « Souffre et meurs sans parler », dit le poète à l'homme qui gémit et qui supplie, agenouillé devant son Dieu. Que notre agonie égale au moins en majesté celle du fauve orgueilleux qui, percé de vingt coups mortels, garde sa haine, sa vaillance, son dédain,

Et, fermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri !

Plus audacieuse encore et magnifiquement blasphématoire, la composition du *Mont des Oliviers* nous montre la misère et l'inutilité de l'agonie de l'Homme-Dieu. Sous sa forme première et incomplète, elle aboutit déjà au nihilisme implacable qui sera la religion suprême de Vigny : elle ne le formule pas. C'est en 1862, en voyant la mort s'avancer pour le frapper lui-même, que le poète ajoutera à sa pièce de 1843 cette conclusion, qui rejette le Dieu chrétien et tous les autres dieux dans cet abîme du néant d'où nos espoirs les avaient fait sortir :

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Ecritures
Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;

Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le ciel nous laissa comme un monde avorté;
Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la divinité.

Cette doctrine austère, où le génie du poète des *Destinées* semble s'être trempé, comme le fut dans l'eau noire du Styx le corps du fils de la déesse, exprimera jusqu'à son dernier jour ses sentiments et ses pensées. Qu'on se rappelle ses accents d'amitié fraternelle au lendemain de cette catastrophe où a péri la fille aînée de son ami Victor Hugo. Pas une allusion menteuse aux espérances de l'au delà. La consolation de la mère elle-même ne viendra que de la compassion tendre et puissante du compagnon de toutes ses douleurs.

Le bon Nodier meurt. Toutes les amitiés, que l'on pouvait croire flétries, se ravivent sur cette tombe. Vigny retrouve là Alexandre Dumas. Il lui reproche doucement de ne le voir jamais. « Nous n'avons pas le temps de nous voir, nous nous lisons, » répond le romancier. « Et nous nous aimons, » ajoute le poète. La profanation du cimetière par « cette foule parisienne, curieuse, indifférente, qui divise et remplace les amis intimes », l'irrite et le pousse à se retirer. La rencontre de H. de Latouche, dissimulant tout son chagrin dans un coin sombre, lui rend sa tendre émotion : le sévère penseur et le misanthrope ulcéré se serrent la main, « les larmes aux yeux ». Ils se sont reconnus, malgré leurs traits modifiés, déjà vieillis ; leur cœur est resté fier comme au temps de jeunesse où ils s'étaient liés ; ils ont le droit de s'estimer encore.

Pour s'être habitué à ne l'envisager que sous l'aspect du néant absolu, Vigny n'en est que plus porté à respecter, à honorer la mort. Quand l'historien Augustin Thierry succombe après mille douleurs, le poète qui avait dit :

> Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
> Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,

s'impose l'obligation de suivre, en tenue d'académicien, les obsèques de cet énergique ouvrier de la science, qu'il ne connaît pas, mais dont il sait qu'une cécité inexorable, en s'abattant sur ses yeux de chercheur, n'a pas pu réussir à le condamner au repos.

Il sera presque seul à l'enterrement de Gustave Planche. Alfred de Vigny avait autrefois servi le critique de tout son pouvoir, et l'obligé avait marqué d'abord des sentiments de gratitude ; mais il s'était montré, depuis, sous un autre jour : au lendemain de *Chatterton*, les rigueurs de son jugement avaient été sournoisement mêlées d'attaques personnelles haïssables.

« Je souffrais dans mon lit, — écrit Vigny, — je ne souffrirai guère plus à l'église, en suivant ce qui reste de Gustave Planche qui, je crois, fut toujours malheureux en tout. J'y serai un peu comme le chien noir derrière le convoi du pauvre. Car à Paris, le matin, à huit heures, on ne se dérange pas pour la mort d'un autre..... Souvenez-vous du cardinal de Retz qui disait : « Au moment des repas on ne prend jamais les armes ; les Parisiens ne se désheurent jamais. »



En matière de volonté et de vertu, ou même d'héroïsme, nous sommes exigeants au suprême degré,

lorsqu'il s'agit d'autrui. Un critique s'est rencontré pour reprocher sévèrement à l'auteur de *la Mort du loup* d'avoir manqué de force d'âme, au point de révéler ses atroces souffrances à quelques-uns de ceux qui l'approchaient pendant les deux années qu'a duré sa cruelle mort. Comment Vigny aurait-il pu s'y prendre — en admettant qu'il l'eût voulu — pour ne rien laisser soupçonner de sa déchéance physique à des familiers comme Barbier ou Busoni, à des parentes aussi proches et aussi chères que la vicomtesse du Plessis ou Mme Dupré de Saint-Maur ?

Quand sa dernière maladie se déclare sous sa forme aiguë, le 4 septembre 1861, il vient de recevoir de sa cousine de Touraine Mme du Plessis, u ne lettre où elle l'accuse d'indifférence et d'infidélité de cœur.

Elle en est toujours à ce jeu de coquetterie qui s'est engagé entre eux depuis le jour où ils se sont connus, c'est-à-dire depuis un jour de la saison d'été 1848. Il s'est complu à cet aimable passe-temps, tout autant qu'elle. Mais ce roman d'amour superficiel, renouvelé des divertissements de l'époque des précieuses, doit prendre fin : l'heure n'est plus aux madrigaux épistolaires. La maladie dont il souffre a des origines lointaines. Personne n'a rien connu d'une fièvre typhoïde, contractée en Charente il y a des années. En écrivant aujourd'hui à sa parente, Alfred de Vigny garderait un silence aussi rigoureux sur la *gastralgie* qu'on lui a découverte, s'il n'avait pas à repousser ce reproche d'oubli.

Cette première confidence amènera, de la part de la vicomtesse, d'incessantes interrogations : le malade

le plus secret se croirait-il permis de n'y faire aucune réponse?

Même nécessité de renseigner Busoni, Barbier, Pauthier de Censay, un ou deux autres. Vigny ne pourra plus bientôt voir ces intimes amis qu'à certains jours et qu'à certaines heures. Il choisit les moments où sa torture est suspendue et lui laisse assez de répit pour qu'il puisse être à peu près sûr de ne pas étaler trop indiscrètement le spectacle de ses souffrances.

Dès que la première attaque du mal, si longue et si douloureuse, s'est un peu affaiblie, il rend ses droits à l'amitié.

« Le lundi dont vous m'écriviez que vous aviez pris note — mande-t-il à Philippe Busoni — s'est effacé de votre agenda. A présent vous pouvez y écrire tous les jours, et surtout tous les soirs, et quand vous serez libre, je vous verrai enfin, j'en suis assuré. Ne venez pas avant midi, parce que mes nuits sont presque toutes sans sommeil, et je m'endors d'une pénible manière lorsque vient le jour. »

Il reprend même le fardeau des devoirs que son état d'académicien lui a créés et qu'il a toujours pris au sérieux. Après leur avoir, pendant longtemps, sacrifié les loisirs qu'un autre aurait voulu probablement se réserver pour ses propres travaux, il y emploie plus d'un moment du repos toujours agité qu'il prélève, à longs intervalles, sur des journées où l'irritation des centres nerveux offensés ne cède trop souvent que pour donner passage au plus lourd assoupissement.

A partir d'octobre 1861, il reçoit les visites de l'abbé Gratry, candidat à l'Académie française. En

décembre et janvier 1862, il accueille non sans faveur un autre candidat, Charles Baudelaire, dont il admire, dont il aime les *Fleurs du mal*, tout en répudiant le titre du volume et en reprochant à l'auteur d'avoir mêlé au suave parfum de son bouquet original des « émanations du cimetière d'Hamlet ». En mai 1862, il entre en correspondance avec Barbey d'Aurevilly et, après un échange de lettres qui donnent, des deux parts, l'impression d'une brillante causerie, il assigne à l'auteur de l'*Ensorcelée* un rendez-vous pour le 27 mai, « à deux heures de l'après-midi ».

Au sortir d'une période de soins de la plus extrême rigueur, il prend un ton plaisant pour parler de sa maladie et de l'événement qui pourrait bien y mettre fin.

« J'ai pensé, durant mes vingt-neuf jours de lit et de jeûne absolu, que je ferais bien d'écrire de ma main mes billets de part pour mon convoi, signés et paraphés, en laissant la date en blanc. Et chacun écrirait le jour et, s'il fait beau, s'il fait très beau, ni vent ni soleil, il viendrait à la suite de ce joli char que Michaud disait nous être prêté généreusement par la patrie reconnaissante..... Il me revient à l'esprit que vous ne savez pas ce que dit un jour Michaud, l'auteur du Printemps d'un proscrit. — Combien touche un académicien par an? lui dit-on. — Douze cents francs et le corbillard. — N'admirez-vous pas la quantité d'idées riantes que donne cette maladie de nerfs ? »

Plaisanterie amère ! — s'écriera peut-être mon critique intransigeant ; — ironie presque grimaçante ! Je répondrais volontiers, pour parler d'Alfred de Vigny comme Alfred de Vigny lui-même parlait de Mme Roland, théâtrale sur l'échafaud : n'est-ce pas

déjà beau que de garder, dans de pareilles occasions, l'emphase de l'orgueil ou seulement l'humeur ironique et railleuse?

Faut-il l'en excuser encore? Alfred de Vigny n'a pas pu résister à la tentation de relever par une association d'idées héroïque la détresse de son mal affreux. Il se compare à Prométhée cloué sur son rocher et déchiré par le vautour. Cette image lui donne une satisfaction qu'il ne sait pas dissimuler : il la reprend, il la redit à des poètes, à Auguste Barbier, à Busoni, à Ratisbonne et à Barbey d'Aurevilly. Il faudrait être stoïcien, deux fois plus qu'Epictète et que Thraséas, pour se scandaliser ici, ou n'avoir jamais eu soi-même à se reprocher un mouvement de vanité, pour se permettre de sourire.



A de certains moments, Alfred de Vigny se reproche sa maladie et son état d'immobilité, comme une « faute bien grave ». C'est qu'il ne peut plus rendre à la comtesse Lydia les services, les soins, les attentions, qu'il s'était fait un devoir étroit de lui réserver.

Il n'a pas eu le moyen d'écarter d'elle des importunités qu'il regarde comme odieuses. On est venu la tourmenter et l'effrayer sur la question du « salut » du malade, sur le danger qu'il court d'être privé des secours de l'Église. N'osant pas s'attaquer directement à lui sur ce sujet, deux voisines, la fille et la mère, ont pris « le chemin détourné », ont mis la comtesse de Vigny dans la confidence de leur complot, se sont flattées de l'amener à leur servir d'auxi-

liaire. Dès qu'elles se retirent, la malheureuse Anglaise éclate en sanglots.

« Toute conversation sur les croyances religieuses — écrit Vigny — lui semble un reproche fait à la sienne, et les entretiens mystérieux sur les confesseurs et l'accès qu'il serait bon de leur rendre possible lui apportaient une épouvante inexprimable dont j'espère la préserver à l'avenir. »

Mais déjà, quelques mois plus tôt, c'est en parlant à sa personne que l'abbé Gratry, candidat au fauteuil académique, avait cru pouvoir hasarder quelques mots au sujet du surnaturel et de la vie céleste. Il rencontra de la réserve, et il craignit d'avoir causé du mécontentement. Vigny le rassura par une lettre courtoise, mais ferme. Il promettait de discuter à fond, une autre fois, les questions qu'ils avaient à peine « effleurées » et « en plaisantant » : il n'aurait pas eu, ce jour-là, l'énergie nécessaire.

« La controverse est une escrime assez fatigante et il faut disposer de toutes ses forces pour que les armes soient égales. Il ne convient pas d'ailleurs que nous confondions les deux questions de la destinée du ciel et des élus de l'Académie française. »

Quelque silence qu'il s'impose ordinairement, par égard pour « la faiblesse égoïste de pauvres âmes qui s'appuient encore sur des pratiques païennes et qui n'ont pas l'abondance de bonté qui devrait leur suffire pour faire le bien sans réclamer une récompense, y mettre un prix et fixer des conditions comme par un acte de notaire », il ne réussit pas toujours à réprimer les mouvements d'impatience, de secrète irritation que lui causent le mysticisme superstitieux et la dévotion idolâtre. J'ai cité ailleurs sa lettre sin-

gulièrement expressive à Mme Lachaud sur le « miracle » prétendu d'un accident de voiture à Treignac : quelque affection qu'il ait pour cette noble et vertueuse amie, il la menace de laisser tomber sur ses litanies « quelque grand coup de raison pareil aux coups d'épée de Roland ».

Cette fidélité au dogme d'une humanité affranchie du joug éternel, ouvrière de sa destinée, ne se dément pas un instant.

Après le saisissement de douleur que lui a causé la mort de la comtesse, sa femme, et dans la « rechute » accablante qui en est la suite pour lui, une insomnie irréductible le condamne, toutes les nuits, à compter tous les coups de sa pendule. Lorsqu'il a écrit très longtemps à la lumière des bougies, il les éteint : les souvenirs « récents » affluent, et les larmes « coulent sans témoins » pour s'arrêter, pour « se cacher », quand vient le jour. Il consent à recevoir ses parents, écartés aux premières heures du deuil ; il fait effort pour « leur paraître guéri » ; les uns simulent avec lui l'absence de préoccupations et se donnent même un air folâtre, comme la vicomtesse Alexandrine ; d'autres ne déguisent pas du tout leurs « pessimistes » impressions, multipliant l'envoi d'*amulettes*, faisant intervenir et suspendant aux murs de sa chambre à coucher « les médailles de la Vierge immaculée et même des saintes amoureuses comme Mme de Chantal ». L'archevêque de Paris lui rend visite par trois fois et sans parler « d'un certain nombre d'abbés » qu'anime un grand zèle, l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup — celui-là même qui jadis avait amené à composition M. de Talleyrand, — s'assied,

auprès de son fauteuil ou de son lit, pour essayer sur lui tout le pouvoir de sa persuasion. Rien n'ébranle la volonté d'aboutir au néant chez ce penseur, dédaigneux de l'espoir : il reste libre obstinément, et tel qu'il s'était affirmé avec tant d'énergie dans ses pièces des *Destinées*.



Idées et sentiments, Alfred de Vigny subsiste tout entier jusqu'aux heures de l'agonie. Si délabré que soit son corps, le cerveau est intact et retient les ruines.

Le 30 avril 1863, moins de cinq mois avant sa mort, il discute les chances de la candidature de Littré comme académicien.

Le 12 mai 1863, il écrit à Mme J. de Saint-Maur qu'on lui avait dit être souffrante, et, sentant bien qu'il lui écrit pour la dernière fois, il lui donne quelques conseils sur l'éducation de sa jeune fille Marie.

Il termine par ce mot touchant : « En faisant ouvrir mes fenêtres au soleil, je vous parle pour me figurer que je ne suis pas seul. »

Le 16 août 1863, il mande Jean Gigoux pour lui remettre le portrait « qu'il avait bien voulu se résigner à faire » de lui, trente ans auparavant. Il voulait s'acquitter envers l'auteur de ce « petit chef-d'œuvre » en le léguant à l'amie de l'artiste, Mme Honoré de Balzac.

Ces précautions prises, il ne lui restait plus qu'à dire à la Mort, comme le docteur Noir du livre de *Stello* : « Tu viendras donc toujours la même pour tous » ? et qu'à la recevoir avec une impassible dignité, les yeux à demi clos, puisqu'elle seule et le soleil « ne peuvent pas se regarder en face ».

ERRATA

Page 17, ligne 29, *au lieu de* : voit sans cesser, *lire* : voit sans cesse.
— 27, note 2, ligne 2, *au lieu de* : Lamartime, *lire* : Lamartine.
— 94, ligne 15, *au lieu de* : Ketty, *lire* : Kitty.
— 95, ligne 23, *au lieu de* : 1869, *lire* : 1860.
— 118, ligne 17, *au lieu de* : Il est bien aussi, *lire* : Il est bien rare aussi.
— 125, note 2, ligne 4, *au lieu de* : recueil de 1832 réédité sous ce titre : *lire* : recueil de poésies de 1832, réédité sous ce titre ;
— 153, ligne 24, *au lieu de* : Paul Dupont, *lire* : Pierre Dupont.
— 155, ligne 16, *au lieu de* : Blache, *lire* : Bache.
— 171, note 1, ligne 1, *au lieu de* : ces *Essais*, *lire* : ces *Esquisses*.
— 352, ligne 24, *au lieu de* : contestée Français, *lire* : contestée aux Français.
— 372, ligne 14, *au lieu de* : Ils prennent, *lire* : Ils parent.

INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

UN GROUPE DE DISCIPLES

UN CÉNACLE PROVINCIAL

DEUXIÈME PARTIE

I. — LA CLIENTÈLE LITTÉRAIRE

II. — LES RENCONTRES ET LES MILIEUX

Les rencontres.

Les milieux.

Amitié d'artiste.

TROISIÈME PARTIE

Poitiers. — Société française d'Imprimerie



